N° 617 35e Année. Tome CLXX 1er Mars 1924

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (VI) — (R. C. Seine 80.493.)

EMILE VERHAEREN

A la Vie qui s'éloigne

— *POÈMES* —

suivis de

Trois Epitres lyriques — Sept Epitaphes
Au-delà — Feuilles tombées

Un volume in-16. — Prix.................................... **7** fr.

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1.100 ex. sur vergé pur fil Lafuma, savoir :

1.075 ex. numérotés de 390 à 1.464, à.................... **15** fr.
25 ex. marqués de A à Z (hors commerce).

Il a été tiré 389 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse 1 à 389, à.. **30** fr.

FRANCIS JAMMES

Cloches pour deux mariages

Le Mariage basque — Le Mariage de raison

— *ROMANS* —

Un volume in-16. — Prix.................................... **7** fr.

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1.100 ex. sur vergé pur fil Lafuma, savoir :

1.075 ex. numérotés de 296 à 1.370, à.................... **15** fr.
25 ex. marqués de A à Z (hors commerce)

Il a été tiré 295 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 295, à.. **30** fr.

BULLETIN FINANCIER

l'activité qui s'est déployée sur notre marché depuis plusieurs semaines ne semble devoir se ralentir, et le volume des affaires traitées est considérable. Il y a bien de ps à autre une fraction de séance durant laquelle un peu d'hésitation semble devoir aîner un courant de baisse, mais il se produit aussitôt des achats si nombreux que cours rebondissent de plus belle.

es débats parlementaires qui évoluent avec lenteur n'ont pas eu de répercussion sur nue de nos rentes qui reste d'ailleurs des plus satisfaisante : 3 o/o perpétuel 54,05; o 69,55. Les emprunts gagés par les annuités de l'Etat ont pu aussi réaliser quel- plus-values, mais sont encore dans leur ensemble à des cours trop dépréciés, du que leurs coupons sont payés nets d'impôts. Il y a là cependant un avantage réel, moment où les taxes qui frappent les valeurs sont à la veille d'être considérable- t augmentées. En fonds étrangers, l'Extérieure d'Espagne est fort rarement cotée; fonds russes subissent quelques réalisations, la spéculation semblant attendre, avant s'engager plus avant, de connaître la répercussion que la reconnaissance des Soviets l'Angleterre pourra avoir sur leur tenue. Les fonds Portugais sont calmes, les léniques en régression, les Serbes en nouvelle avance, le 4 o/o 1895 passant de 45 à 10; le Turc Unifié est à 61,62.

es grandes banques françaises sont bien tenues. La Banque de Paris s'est échangée 749, le Crédit Lyonnais à 1722. Le Comptoir d'Escompte est stable aux environs de 00 francs, ainsi que la Société Générale à 742. Notons l'importante avance prise par Comptoir Lyon-Allemand qui est sur le point de procéder à une augmentation de ital et dont l'action passe de 1400 à 1950.

es dispositions favorables président à la tenue des valeurs métallurgiques. Les loco- ives Batignolles sont fermes à 795, la Lorraine-Dietrich se traite à 294, Peugeot à . Les valeurs industrielles russes ont eu d'assez nombreuses demandes ; on a poussé mment Lianosoff à 1090, Bakou à 3.072. Les charbonnages français sont moins nolents et les demandes se font plus nombreuses, portant Courrières à 666, Liévin 2, Lens à 458. Les affaires cuprifères sont orientées à la hausse. Le Rio progresse 150, la Tharsis à 407. Montecatini à 232. La hausse du plomb au-dessus de 33 liv. st. se raffermir Penarroya à 1475, Aguilas à 340. Des prises de bénéfice ramènent le rium français à 640, Bou-Thaleb reprend à 1830.

a fermeté des valeurs d'Eaux et Gaz, d'Electricité ne s'est pas démentie un seul ant. Nous trouvons dans ce compartiment de substantielles plus-values, particulière- t sur l'action Gaz et Eaux à 1157, la part Nantaise d'Electricité à 1688. L'action structions Electriques de France, suivant nos indications, progresse à 300 fr. et e encore très bon marché à ce cours-là.

u groupe des valeurs diverses, reprise des Sucreries Brésiliennes à 827, de Poliet et usson à 1805, de Bergougnan à 1285. Les affaires de produits chimiques ont une ntèle nombreuse et nombre de titres sont en progrès. Citons entre autres Bozel otte à 420, l'Electro-Chimie et Electro-Métal à 925, Saint-Gobain à 4.030, les Usines Rhône à 725, les Phosphates Tunisiens à 753.

rmi les valeurs du marché en Banque, on s'est surtout beaucoup occupé des titres sociétés de plantation, les cours du caoutchouc se maintenant avec aisance. Padang demandée à 460, les Terres Rouges à 345. Les valeurs de caoutchouc sont parmi s qui ont jusqu'ici le moins bénéficié du mouvement général de hausse. Les pétroli- sont bien tenues : Royal Dutch 37.800, Shell 444. Les mines Sud-Africaines sont z irrégulières. De Beers s'améliore à 1170, Jagersfontein est soutenu à 320 ; Rand s est ferme à 294.50 ex-coupon.

chneider et Cie. — L'augmentation de capital à laquelle cette société doit procéder sera 0 millions de francs et portera sur 125.000 actions de 400 fr. nominal, à souscrire uméraire. Cette opération une fois réalisée, le capital se trouvera porté à 100 mil- divisé en 250.000 actions de 400 francs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
UN AN..............	**60** fr.	UN AN..............	**75** fr.
SIX MOIS..............	**32** »	SIX MOIS..............	**40** »
TROIS MOIS..............	**17** »	TROIS MOIS..............	**21** »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

***COMPTES RENDUS.** — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, MARC TEXIER.



LE LYRISME PHYSIOLOGIQUE
ET LA DOUBLE PERSONNALITÉ
D'ARTHUR RIMBAUD

—

I

Aux dernières pages de la Fausse ressemblance (1), le sentiment de la nature m'était apparu comme un compromis entre un état de connaissance supporté par de nombreux éléments intellectuels où résonne toute la gamme des perceptions et un état plus profond où la vie même est intéressée, une émotion physiologique où, dans les cas favorables, éclate la joie intense, — il faudrait oser dire chimique, — que le corps ressent à de certaines relations avec l'ambiance. Et d'avoir formulé les termes de ce compromis à l'occasion du sentiment de la nature, la hantise m'est restée d'une autre relation de même sorte évoquée naguère en un *Essai de physiologie poétique*(2) à propos des rapports de la poésie avec le langage.

Comme le sentiment de la nature, la poésie y était considérée comme un compromis entre le mental et le physiologique. Or la participation à sa genèse d'un élément physiologique fait entendre comment la poésie joue, dans l'évolution biologique, un rôle dont l'importance a été masquée longtemps par les éléments esthétiques qui entrent aussi dans sa composition et qui attirent plus immédiatement

(1) *Mercure de France* du 15 juin 1922.
(2) *Revue blanche* de mai, juin et juillet 1894.

l'attention des esprits critiques et des littérateurs. C'est à la divulgation de cette fonction biologique que *l'Essai de physiologie poétique* était consacré, mais les points communs que présentent entre eux le sentiment de la nature et la poésie éclairent de reflets réciproques l'un et l'autre de ces objets et les enrichissent de nuances qui sont plus aisément saisissables tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre. Si, en effet, les réflexions sur le sentiment de la nature mettent en pleine lumière ce caractère important qu'attribue à la poésie le fait d'être un compromis entre des éléments intellectuels et des éléments physiologiques, s'il invite expressément à la considérer comme un cas de l'évolution organique, les considérations de l'*Essai* inclinent à attribuer au sentiment de la nature une fonction qui a été distinguée d'abord dans la poésie. Cette fonction consiste à rendre à l'homme des fragments d'une faculté qu'il a en partie perdue, l'ayant échangée en cours d'évolution contre un pouvoir plus grand sur les choses.

Je ne poursuivrai pas ici toutefois l'application au sentiment de la nature de la propriété découverte à l'occasion du lyrisme. Un tel développement a trop d'importance pour n'être pas traité à part. Mais il me semble opportun de reprendre la thèse de *l'Essai* parce qu'elle peut être propre à jeter quelque lumière sur des questions qui prêtent toujours à controverse entre les poètes. Pour fixer d'ailleurs des limites à cette étude, l'examen en sera restreint aux perspectives propres à faire apparaître sous un jour nouveau le problème d'Arthur Rimbaud qui a toujours paru mystérieux aux critiques et a suscité déjà de nombreuses interprétations. Parmi celles-ci, j'en retiendrai deux seulement qui ont été formulées ici même : celle de Victor Segalen qui voyait dans les deux existences contradictoires d'Arthur Rimbaud un cas de Bovarysme (1), celle de M. Marcel Coulon qui récemment faisait intervenir, comme on va le faire ici même, parmi d'autres circonstances, le facteur physiologique.

Il convient d'ajouter qu'à quinze ans d'intervalle, Victor Segalen dans la préface aux lettres de Gauguin (1) a commenté un cas qui, par la brusquerie de l'évolution ou plutôt de la mutation, est la réplique du cas Rimbaud, réplique d'autant plus frappante que la soudaine métamorphose s'y présente exactement renversée quant à l'ordre de succession des états psychiques, accusant ainsi, au regard du psychologue, l'importance seule du fait de protéisme. Si Rimbaud, en effet, renonce brusquement aux lettres pour s'adonner au négoce, ce n'est pas moins brusquement que Gauguin, mêlé aux affaires de Bourse, pourvu d'un emploi important dans une charge d'agent de change et réalisant des bénéfices qui lui permettent d'entretenir une famille dans un bien-être bourgeois, abandonne sa place, renie Plutus, renonce à toute activité de lucre pour vouer son énergie tout entière à une vocation despotique de peintre et d'artiste, délaissant sa famille et sacrifiant, avec le fanatisme d'un Polyeucte, jusqu'aux sentiments humains à l'absolu d'une passion esthétique qui le contraignit à affronter pour lui-même et jusqu'à en mourir la plus redoutable pénurie.

Je ne pense pas que l'hypothèse de Victor Segalen soit incompatible avec celle qui sera produite ici. Il semble au contraire qu'elle recevra plus de force de ce que le fait de mutation qu'elle explique s'y verra déterminée par une cause unique affectée par des circonstances diverses. Comme dans l'hypothèse de M. Marcel Coulon, c'est un facteur physiologique qui sera ici le principe d'explication. Mais il empruntera à la théorie un caractère défini d'une grande particularité.

Aux termes de l'*Essai de physiologie poétique*, la poésie tiendrait le rôle, dans l'évolution des organismes qui prélude à l'évolution des espèces, d'un rythme de reprise dont l'hypothèse fut formulée pour la première fois, ainsi que j'en faisais alors mention, par M. Rosny, à propos du chant

(1) Lettres de Paul Gauguin à Georges Daniel de Monfreid, 1 vol. in-16, Crès

repris par l'homme à l'oiseau. Appliquée, dans l'*Essai*, à la relation du langage avec la poésie, l'hypothèse, dont la valeur consiste en son pouvoir d'explication, admet qu'à l'origine, et selon sa forme ancestrale, le langage fut tout d'abord le prolongement et l'extériorisation dans le milieu sonore de la vibration nerveuse identifiée avec la réalité même de l'émotion physiologique. C'est le même diagramme, c'est la même forme individuelle du mouvement qui s'assemble dans le réseau nerveux de l'organisme et qui, transposée par les cordes vocales, trouve, dans l'émission sonore, une issue hors du corps, transgresse les limites de l'organisme et se propage identique à elle-même, conservant dans ce nouveau milieu sa stricte personnalité.

Le langage, sous cette forme primitive dût être pour les hommes,en même temps qu'un moyen parfait de se libérer de la violence du courant émotif, un moyen aussi de communication directe. Au cours de ces premiers avatars du langage, évoluant du cri à la modulation tels qu'ils existent encore dans la plupart des espèces animales, l'homme sans l'intermédiaire d'aucune convention, d'aucun signe intentionnellement élu, transmettait à l'homme d'une façon entièrement adéquate un état de sensibilité qui, par induction, se trouvait reconstitué selon son identité dans tout organisme similaire. C'est par le même jeu de forces dont la science contemporaine a surpris le secret que les ondes hertziennes reconstituent dans l'appareil récepteur le dessin sonore composé par une voix humaine en quelque lieu de l'espace.

Quand, par la suite, les circonstances de l'évolution physiologique eurent permis à l'homme d'imposer aux formes sonores des contours plus précis par l'incision des consonnes qui séparèrent en tronçons distincts l'onomatopée de la phrase primitive, quand une invention, plus riche en conséquences que celle du feu, eut attribué à ces fragments sonores une signification conventionnelle, en eut fait des mots qui furent le signe de quelque chose au lieu d'être la

chose elle-même, le langage devint le principal instrument du progrès par où l'homme se distingua de tous les autres animaux au point de constituer un règne à part. C'est, selon un symbole analogue à celui des Niebelungen, le moment critique où l'homme s'empare de l'or et conquiert la puissance. Et c'est en même temps le cataclysme où sombre la joie physiologique. Car le langage cesse d'être pour l'organisme ce moyen parfait qu'il fut naguère de se libérer d'une émotion, de transmuer intégralement la vibration nerveuse en une vibration sonore, de se propager victorieusement dans l'espace et de se communiquer à d'autres organismes.

Ainsi, ce stade où la vibration sonore cesse d'être le prolongement et l'évolution pure et simple d'un processus organique hors des limites de l'organisme pour être utilisée comme signe conventionnel, comme moyen en vue d'un but auquel elle n'était pas naturellement destinée, ce stade marque, semble-t-il, avec le moment précis où le mental se greffe en le mutilant sur le physiologique, l'apparition du langage proprement dit. Et, si cette apparition du mental investit l'homme d'un pouvoir énorme sur les choses et inaugure l'essor de l'esprit scientifique, il marque, par contre, un double recul sur la ligne où jusque-là l'évolution s'était développée. Les mots riches de sens objectif et précis, chargés de notions abstraites d'un maniement intellectuel facile, ont perdu le pouvoir de décharger l'organisme des émotions qui l'ébranlent et la vibration nerveuse, ne trouvant plus dans la grande phrase sonore et continue des premières périodes un exutoire au mouvement qui l'anime, détermine dans l'organisme les chocs en retour d'un ressac en même temps que, sur la ligne arbitrairement brisée du mot, elle voit sa propre personnalité se disperser et perdre le pouvoir de se reconstituer en d'autres organismes. D'une façon lente et continue, sans doute, une catastrophe s'est produite, comparable à l'engloutissement dans les abîmes océaniques de l'heureuse et légendaire Atlandide,

disparue sans avoir transmis aux races du continent les secrets de l'âge d'or.

Or la poésie est envisagée ici comme une tentative biologique en vue de reconstituer, par des moyens nouveaux, appropriés aux circonstances du nouveau langage, le pouvoir ancien. Avec le rythme, et la cadence, avec le nombre, avec l'assonance dont la rime est un cas, la poésie renoue la chaîne physiologique que l'intervention mentale avait brisée. De même que, pour répondre à l'hostilité croissante du milieu, la cellule vivante, selon les lois de Quinton, compose de nouveaux organismes capables de compenser par un dispositif intérieur cette hostilité des circonstances du dehors, de même la poésie, en guise de réplique à un péril analogue, ajoute à l'homme un nouvel organe : la Lyre. Elle crée une nouvelle espèce, l'homme lyrique, le porte-lyre.

Le lyrisme réconstitue le pouvoir d'attirer à la surface de nous-mêmes la vibration intérieure de nos nerfs, de la projeter au dehors au moyen de l'appareil métrique et de la faire vibrer au diapason en d'autres organismes. En même temps, il nous délivre de notre solitude en comblant la solution de continuité créée par l'activité intellectuelle entre la vie psychique et le monde extérieur où elle se réalise ; il institue entre le discontinu des mots des moyens comme aériens de communication, le cheval ailé restituant à Psyché les ailes qu'elle avait perdues, — et du même coup il nous décharge de toute la part obsédante et douloureuse de notre émotion que la sécheresse des mots isolés était impuissante à recueillir.

§

De telles suggestions tout d'abord nous confirment que la poésie n'est pas exclusivement un art, qu'étant un compromis entre le mental et le physiologique, elle est en même temps un état esthétique et un état affectif. Ainsi n'a-t-elle pas pour objet, — seulement, — la description du décor

et l'évocation des circonstances parmi lesquelles des émotions se sont produites. Elle doit aussi, et c'est là sa vertu propre, restituer l'ardeur, l'intensité et la forme même de ces émotions dont le langage ordinaire laisse échapper la substance entre les interstices des mots. Elle doit être cette émotion même. C'est à cette nécessité que répond tout l'arsenal des moyens poétiques. Ces moyens sont en rapport direct avec la physiologie sur laquelle ils s'insèrent. Ils agissent sur elle comme un organe sur un organe ; c'est ainsi que, par la rime et par la césure, celle-ci tenant lieu de ponctuation musicale, déterminant la place et la durée des intervalles, la poésie, en tant que métrique, impose à la voix, la nécessité de certaines répétitions et fixe des temps d'arrêt, augmente ou diminue son volume, gouverne le jeu des poumons et par là, modifiant le flux du sang dans les artères, atténuant ou précipitant les battements du cœur, crée dans l'organisme du récitant un état déterminé, reproduction de celui qui naquit spontanément dans l'âme du poète Ainsi la poésie, par sa technique, restitue un pouvoir physiologique dont l'onomatopée, la grande phrase primitive, était pourvue avant le morcellement du rythme nerveux sous sa forme sonore dans la multiplicité du mot. Le propre de la poésie est donc d'exprimer tous les entours passionnels du concept, de faire revivre autour du signe verbal toutes les sensations ensevelies dans les termes généraux du langage. Les artifices dont elle use, le rythme, la cadence, la césure, la rime, les allitérations, les assonances, n'ont d'autre but que d'emprisonner la sensation dans une forme permanente qui la conserve indéfiniment et la transmette à travers la durée. C'est ainsi que le fin réseau, la trame serrée du vers retiennent dans leurs mailles des frissons nerveux, des mouvements d'âme passionnés, mille réalités fluides que laisserait transsuder la porosité du langage ordinaire. Le vers reconstitue, parmi un état de civilisation complexe, la richesse sombrée au fond de « l'océan des âges » d'un trésor primitif : ce langage des origines

qui fut, avant la part de convention apportée par l'intervention intellectuelle, une chose rythmique et vivante faisant corps avec l'être physiologique lui-même, exprimant, en une association de sons, un sens et une sensation, satisfaisant pleinement ce besoin de nature, la transmission totale d'un état d'âme, rassasiant cette passion d'atteindre son maximum d'expansion qui est la loi de toute force, ce besoin de s'extérioriser, de se communiquer intégralement qui est la loi de toute énergie psychique et dont la privation peut être tenue pour la cause la plus profonde du malaise de l'âme moderne.

II

A user d'une terminologie avec laquelle Nietzsche nous a rendus familiers et qu'il a investie d'une signification féconde, il apparaît que la poésie renferme en tant qu'art des éléments apolliniens et que, par ses origines biologiques, elle est extrêmement riche en éléments dionysiaques.

On ne saurait donc dire que la poésie doive être, en son expression définitive, Dyonisiaque, ou qu'elle doive être Apollinienne. La vérité est qu'elle ne saurait être exclusivement ni de l'une ni de l'autre sorte. Tous les poèmes qui ont réussi à vivre dans la mémoire des hommes, et c'est un critérium empirique dont il faut bien, bon gré mal gré, respecter l'autorité, sont un compromis entre l'un et l'autre de ces modes. Tenant compte cependant du caractère biologique que confère à la poésie l'un des éléments qui lui sont essentiels, celui par lequel elle se différencie du langage ordinaire et auquel elle doit plus expressément sa personnalité, il semble que l'on puisse se placer à un point de vue qui, relevant de la biologie, sort des limites de la critique littéraire, mais nous munit, dans ce domaine littéraire même d'un principe d'évaluation, en une certaine mesure, objectif.

Ce qui apparaît tout d'abord de ce point de vue biologique, c'est que la poésie, par l'élément physiologique qui entre dans sa composition, prend place dans le jeu de l'évolution

et qu'elle en est fonction. Etant un rythme de reprise et de compensation, l'élément dionysiaque, par lequel elle remplit cet office, doit s'intensifier dans la mesure où les conditions défavorables à l'expansion de la sensibilité accentuent elles-mêmes leur importance, dans la mesure où le langage se spécialise davantage au service du concept et de la notion, se charge davantage de significations scientifiques. En fait, il en est ainsi, et on voit le lyrisme poétique prendre son essor, se développer et s'amplifier à travers tout le dix-neuvième siècle jusqu'à notre époque, tandis que, d'un vol parallèle, l'esprit scientifique progresse selon une accélération qui semble chaque jour s'accroître et, par les applications pratiques qu'il détermine, donne une place telle dans la vie sociale à l'activité technique, industrielle et commerciale, ainsi qu'à toutes les formes du souci utilitaire que, sous l'apparence d'augmenter le bien-être, il menace de tarir les sources de la joie.

Par le pouvoir de réaction dont elle témoigne, la poésie lyrique révèle donc bien, dans le domaine de l'évolution sociale, un mécanisme analogue à celui qui, dans le domaine de l'évolution biologique, se manifeste avec les lois de constance. A l'égard des circonstances sociales qui changent et se transforment, l'individu, la cellule sociale, réagit, par un changement corrélatif, de la même façon que la cellule vivante réagit par des métamorphoses organiques à l'égard du refroidissement et de l'hostilité générale du milieu. Par cette réaction, l'homme, *comme* la cellule au sein des divers organismes, n'augmente pas, mais *maintient* son bien-être.

Appliquant déjà au milieu humain le mécanisme des lois de constance, Remy de Gourmont concluait à une loi de constance intellectuelle. C'est une loi de constance de la sensibilité qui se formule ici.

§

Cette loi de constance précise l'emploi qu'il convient de faire du mètre objectif mis entre nos mains par le point de

vue biologique. Elle nous invite à évaluer le don poétique en fonction du pur lyrisme qui y éclate et à saluer l'intensité progressive de ce lyrisme dans l'œuvre des poètes comme on ferait l'apparition d'espèces nouvelles déterminées par les conditions du milieu.

A rechercher les poètes représentatifs de cette évolution, ceux-là seuls devront être retenus chez qui s'est manifesté à quelque degré, fût-ce à l'état de lueur, le génie, à l'exclusion de ceux dont la perfection du talent a fait parfois de grands, de merveilleux artistes. Car il s'agit ici d'un phénomène biologique et le génie, quand le mot n'est pas détourné par l'hyperbole vers des acceptions plus banales, implique l'intervention de la nature, celle que Spinoza nomme la nature naturante. Il consiste en une inspiration où la physiologie est intéressée tout entière, en un état qui peut bien utiliser à ses fins toutes les puissances du cerveau, mais que la culture la plus parfaite est par contre impuissante à engendrer.

Des noms ? Ceux de Lamartine, Musset, Baudelaire, Verlaine, ceux de Rimbaud pour son *Bateau ivre*, de Mallarmé pour son *Hérodiade* et, comme représentant le plus caractéristique de ce phénomène général qu'est à notre époque l'expansion de la poésie féminine, celui de la Comtesse de Noailles. Mais il ne saurait être question de consacrer à chacun de ces poètes l'étude minutieuse que chacun exigerait et on s'en tiendra à quelques développements propres à déterminer les perspectives parmi lesquelles s'inscrira le cas Rimbaud à propos duquel plus spécialement est fait ici l'essai de ce mètre physiologique.

Parmi ces développements, il n'en est pas, semble-t-il, de plus efficace que celui par lequel sera expliquée et justifiée l'exclusion de la rapide nomenclature qui vient d'être formulée d'un très grand nom, celui de Victor Hugo. Pourquoi Lamartine et non Victor Hugo ? C'est qu'au sens biologique où l'on prend ici la poésie, Lamartine est parmi les poètes de notre langue le type même et comme la person-

nification du génie, le grand lyrique dont la voix épanche et propage ces ondes pathétiques du jouir et du souffrir sur lesquelles s'est dressée, parmi les premiers balbutiements du moi dans le miracle du fait de conscience, l'apparition de Psyché. Des pièces comme *le Lac*, comme *le Vallon*, comme *le Crucifix*, comme les *Strophes à Laure* des *Harmonies*, répondent avec une pureté parfaite de signification à ce qu'il faut attendre du poète en tant qu'organe d'une fonction biologique reconstituée, en tant qu'interprète de la sensibilité, sous ses formes profondes, avant qu'elle n'ait été mutilée, déchirée et morcelée pour être convertie en la variété innombrable des perceptions faites de sa substance cristallisée. Et rien n'est plus révélateur de la vocation du poète que la comparaison de ses poèmes inspirés où la beauté purement apollinienne de la langue égale la splendeur et le pouvoir suggestif du lyrisme à d'autres où, abandonné du dieu, livré aux seules ressources du talent, il compose des rapsodies telles que *Jocelyn* ou *la Chute d'un Ange* dont je ne sais quel spiritualisme de Philistins proclama la beauté et dans lesquelles la platitude horrible de la langue et de l'image s'assortit à l'effort impuissant du lyrisme, où il semble que Rossinante s'applique en vain à soulever les ailes de Pégase. Nul poète n'eut, avec un plus authentique génie, un plus médiocre talent.

Victor Hugo, de ce point de vue, est à l'antipode de Lamartine et l'on pourrait dire que ce sont toutes les formes du talent qui sont poussées chez lui jusqu'au génie. Lamartine est dans ses bonnes heures une force de la nature, Victor Hugo est un phénomène expressément humain. Il est la manifestation la plus accomplie de la mentalité sous ses formes verbales. Tout ce qui a été acquis par l'humanité depuis l'invention du langage abstrait et du concept se reflète en son cerveau avec un éclat que l'on ne saurait se défendre d'admirer. Il est un mécanisme verbal d'une puissance extraordinaire. Tout ce que le mot fait briller dans ses facettes de notions acquises par l'esprit scientifique,

d'images historiques, d'idées philosophiques admises dans les cervelles humaines, d'attitudes générales de la sensibilité dans l'ordre moral, passionnel, politique, le poète des *Contemplations* et de *la Légende des Siècles* sait le restituer avec une incomparable maîtrise dans la substance du vers. Toute cette matière première, apprêtée déjà par la mentalité, il sait la tendre sur les cordes les plus sonores de la lyre et la fixer en des formules d'un extraordinaire relief. Certes aussi, à cette substance mentale qui relève expressément de l'emploi du concept et du mot, il ajoute ce que l'instrument lyrique, dont il connaît toutes les ressources, implique par lui-même, du fait de sa propre vertu, de puissance émotive. Mais le poète n'ajoute rien qui vienne de son propre fond à cette puissance ancienne.

Dans ses œuvres les plus belles, la perception, sous les formes actives de l'image, et l'élément conceptuel l'emportent sur les formes plus riches en virtualités de l'émotion. Apollon y maîtrise toujours Dionysos. On ne sent jamais chez Victor Hugo l'homme enfermé, comme en une prison, dans les formes du langage abstrait et chez qui une puissance comprimée fait effort pour ébranler les pierres de cette muraille verbale, les écarter et, à travers ces fissures, faire entendre quelques éclats d'une voix ancienne rythmée sur des vibrations plus intenses de la sensibilité. Surgie des temps où la sensation n'avait pas pris encore forme d'objet dans la perception, ce n'est jamais cette forme ancienne de la vie qui ressuscite dans ses vers. Ce n'est pas elle qui assemble autour d'elle les images et les métaphores. Un besoin inassouvi de la sensibilité n'est pas chez lui la cause du poème. Mais un pouvoir merveilleux d'assembler les mots et les idées, de les faire entrer dans des formes lyriques préside à sa composition et, par la perfection des procédés mis en œuvre, restitue aussi, mais seulement, la forme d'émotion que la somme acquise des moyens poétiques permet à un artisan du vers excellant en son art d'incorporer dans son œuvre. C'est l'art qui, chez Victor

Hugo, donne l'illusion de la sensibilité. C'est le mental qui exploite à son profit les éléments de la vie au lieu que ce soit la vie qui se fasse de l'art poétique un moyen d'expression et un organe complémentaire.

Pas plus dans le domaine de la sensibilité que dans le domaine des idées et de la philosophie qui, elle aussi, sous sa forme supérieure, n'est d'ailleurs qu'un mode de la sensibilité, Victor Hugo n'a doté le monde d'un apport nouveau. La puissance même de son génie verbal et de ce cerveau merveilleux où se reflétaient et s'enregistraient, avec le pouvoir de se reproduire à toute réquisition de l'esprit, toute les notions intellectuelles acquises par l'humanité, toutes les formes sentimentales éprouvées, s'opposait à ce qu'une forme nouvelle de la sensibilité pût se développer en lui. Comme une graine unique semée dans un terrain occupé déjà par une végétation trop luxuriante, cette forme eût été étouffée par toutes les plantes voisines.

Telle est toutefois la perfection du talent et de l'art chez Victor Hugo, qu'à la façon de ces grands acteurs, dont il est question dans *le Paradoxe sur le Comédien* et qui réussissent à émouvoir le public par la reproduction exacte des attitudes et des gestes, des jeux de physionomie et des intonations qui accompagnent l'émotion sans l'éprouver eux-mêmes, il parvient, lui aussi, à éveiller parfois chez ses lecteurs, pour peu qu'ils en aient eu eux-mêmes la puissance virtuelle, la sensibilité la plus intense. *La Tristesse d'Olympio* détient sans doute un tel pouvoir, que cette réussite soit un miracle d'art pur ou que la sensibilité du poète y soit réellement en cause, hypothèse peut-être plus vraisemblable, et que, servie par une virtuosité incomparable, elle y ait reçu une expression parfaite. Ainsi d'un séducteur professionnel habile à prononcer toutes les paroles, à accomplir tous les gestes qui persuadent et dont la mimique accoutumée et impeccable se voit renforcée à quelque heure unique par la flamme d'une passion sincère.

Il ne faudrait pas d'ailleurs que l'on prît au pied de la lettre l'opposition qui est faite ici chez Victor Hugo entre les éléments apolliniens et les éléments dionysiaques qui entrent dans la personnalité du poète. Il ne faudrait pas que l'on poussât le contraste jusqu'à supprimer l'un des deux termes qui le constituent. Aucune réalité ne comporte cet absolu. Il y a toujours de tout dans tout et les choses ne diffèrent entre elles que par les proportions, différentes en chacune, des mêmes éléments qui les composent. Mais il reste que l'aptitude de ce cerveau exceptionnel à transposer en figures de rhétorique, en images littéraires, en métaphores abstraites et en formes prosodiques tous les événements, tous les paysages et tous les sentiments était de beaucoup supérieure à l'angoissant besoin de faire jaillir hors de soi-même une émotion trop forte et qui ne trouve pas d'issue dans les mots du langage ordinaire.

III

Cette exubérance d'une forme ancienne de la vie que les mots refoulent, et qui, faisant irruption dans les mots, de la violence de son élan leur impose des rythmes nouveaux, cette exubérance qui, fécondant l'abstraction du verbe, est la poésie même, Victor Hugo, du moins, savait la distinguer chez ceux où elle éclatait. A Baudelaire, après l'apparition des *Fleurs du Mal*, il dédiait cette formule : « Vous avez doté le ciel de l'art d'un frisson nouveau », et en Arthur Rimbaud, il saluait « l'enfant du miracle ».

J'ai conscience de toute l'admiration qui doit être réservée au talent. Ce terme, s'il a sous ma plume un sens défini, n'y assume aucune signification péjorative. J'y vois, et sous ses formes verbales surtout, l'expression de la culture, de tout ce qui est transmissible d'homme à homme et de génération à génération. C'est le mot qui, par l'entremise du talent habile à le manier, fait entrer pour l'y conserver et l'y perpétuer dans la collectivité sociale l'apport du génie individuel. Si la civilisation est, selon la formule de d'An-

nunzio, un don magnifique fait au monde par les hommes de génie, le talent est la condition sans laquelle ce don est efficace. Le talent,c'est peut-être le génie de l'âme collective. Je ne crois donc pas amoindrir Victor Hugo en voyant réalisée en lui, avec une force souveraine, cette condition essentielle de la civilisation. Cela dit, il semble que rien ne soit plus propre à faire apparaître les véritables caractères du lyrisme que d'opposer à tel grand poème de Victor Hugo, *le Satyre*, par exemple, de *la Légende des Siècles*, *le Bateau ivre* de Rimbaud.

Qu'est-ce que le *Bateau ivre ?* Une éruption de la sensibilité, un poème où la prodigieuse richesse des images est portée du premier jusqu'aux derniers vers sur la houle d'une émotion qui s'enfle et se déchaîne et se déchire et ne s'apaise soudain sur la solennité des rythmes que pour reprendre aussitôt avec une violence exaspérée, et n'est comparable qu'à la lamentation du vent, étrange et forcenée, d'une variété inouïe d'intonations parmi la seule monotonie de sa continuité et de son acharnement à hurler, se lamenter, et faire entendre des bruits de foule et des gémissements de damnés. Et parfois aussi, comme en des accalmies où un ciel noir s'entr'ouvre pour laisser apparaître en une soudaine échancrure une baie d'azur, des images sereines comme des saintes du paradis flottent au-dessus de ce vacarme des éléments et la tempête s'achève et tombe pour faire place à la stupeur du silence sur la résignation navrée des derniers vers:

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesse lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.
Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de coton
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

Et, dans tout le poème, les images se suivent, violentes

de tons, inattendues, mais de contours précis, évocatrices. Elles ne sont là toutefois qu'au second plan, suscitées par la violence d'une émotion qui est le seul personnage du drame qui se sert du mot et des métaphores, non pour exprimer une suite d'idées, mais pour s'extérioriser et faire irruption sur les entours, qui assemble autour d'elle les mots plus perméables au flux d'une sensibilité révoltée et les dispose encore selon les artifices du métier poétique de la façon la plus propre à favoriser l'évasion.

Dans *le Satyre* au contraire, et je ne crois pas qu'aucun poète me contredise, la littérature perce sous le lyrisme. Il apparaît que, dans cette pièce marquée au sceau du meilleur Victor Hugo, l'émotion, l'affectivité pure ne tient plus la place prépondérante qu'elle occupe dans l'œuvre de Rimbaud. Le but pour le poète n'est plus de se délivrer d'une sensibilité trop intense qui ne trouve ni à se satisfaire dans le milieu social, ni à s'extérioriser dans les mots ordinaires de la langue. Mais ici, une intelligence maîtresse de son sujet, et qui en a savamment disposé l'ordonnance, se propose de mêler aux incidents de la mise en scène et aux descriptions du décor les grondements de la révolte, de sourds accents de menaces, des revendications vengeresses et, sur l'amas des évocations mythologiques, parmi les traits de la dialectique et de la rhétorique, de faire passer le souffle d'un effroi panique.

Or, cette effusion de la sensibilité ne répond pas chez le poète aux exigences d'un état profond. D'un tel état, il imite les manifestations avec toutes les ressources de son prestigieux et formidable talent, mais il n'ajoute rien au lyrisme, parce qu'il n'y a rien de plus en lui que ce que les mots suffisent à traduire, parce que sa puissance verbale dépasse ses besoins de sensibilité. Victor Hugo, qui a consacré une grande part de son œuvre et de sa vie à la critique des institutions sociales, est le cerveau le mieux adapté qu'on puisse concevoir à toutes les exigences de la vie sociale. Quand il attaque les institutions politiques de son pays et de son

temps, c'est au nom de l'idée de Progrès et pour leur en substituer d'autres qu'il croit meilleures. Mais Rimbaud, que Verlaine a classé parmi les poètes maudits, est véritablement un réfractaire. S'il est merveilleusement apte, et dès son plus jeune âge, à s'assimiler la culture intellectuelle sous ses formes les plus hautes et les plus raffinées, par contre, sa sensibilité le rend particulièrement inapte à la vie collective, et on peut voir la cause de son génie dans cette rencontre des dons admirables du cerveau avec cette sensibilité différente de celle du commun par où tous les contacts avec le milieu lui sont des heurts. C'est cette sensibilité constamment blessée ou refoulée qui tente de trouver une issue dans la poésie. L'œuvre géniale, *le Bateau ivre*, est le résultat de cette tentative. Certes, quelques autres pièces, comme *le Sonnet des Voyelles*, comme *les Effarés*, comme *les Chercheuses de poux*, attestent chez Rimbaud que le talent eût suffi à le situer parmi les premiers poètes de son époque. Mais là est précisément le caractère typique de Rimbaud. Il a la sincérité du génie. Il n'a pas envisagé la poésie comme un moyen de parvenir. Elle a été pour lui un exutoire au malaise que lui causait la vie sociale. Il a cherché à se libérer par elle d'une souffrance physiologique et cette houle qui déferle à travers les strophes du *Bateau ivre*, c'est une houle intérieure dont le ressac sur sa sensibilité le blessait, et qui a trouvé, dans l'appareil prosodique, un moyen de s'épandre au dehors. Après avoir reçu de la poésie le bienfait de cette délivrance, il semble qu'il se soit refusé à en tirer d'autres avantages et qu'il ait dédaigné cette maîtrise dont quelques autres de ses poèmes témoignent qu'il la possédait. Lamartine, quand il n'est plus soulevé par cet instinct physiologique impérieux qui lui a inspiré ses chefs-d'œuvre, se résigne à perpétrer des vers pitoyables. Rimbaud se détourne de la poésie et après la vie nomade qui lui fait parcourir « les rades et les grèves », son établissement au Harrar et sa vie au désert attestent que cette existence, qui parut si énigmatique et où il semble

qu'un abîme se soit creusé entre deux parts de sa personnalité, fut au contraire inspirée par l'unité d'un principe directeur dont l'impulsion ne cessa jamais de le déterminer. Ce principe directeur, c'est le caractère réfractaire de sa sensibilité c'est une incompatibilité foncière entre sa propre nature et la nature sociale. Et cette haine de la société n'est pas celle qui se manifeste par des passions politiques. Elle est chez Rimbaud quelque chose de bien plus profond : il est irréductible à l'état social, il est différent des autres hommes qui vivent en société et si différent que sans doute il l'ignore. Ce n'est pas un sentiment conscient qui le fait agir conformément à la nécessité qu'engendre cette différence, mais la réalité même de cette différence, lui fait prendre les mesures les plus opportunes. Au cours d'une première crise, la souffrance qu'elle provoque trouve à se soulager sous une forme littéraire, c'est la crise du génie, c'est *le Bateau ivre*. Les mots fabriqués par les hommes après l'effondrement de l'Atlantide, Rimbaud réussit à les galvaniser, à les animer de la cadence et du rythme de la danse lyrique, et il fait passer dans l'ordonnance de leurs bonds cette sensibilité qui l'étouffe. La projetant hors de lui-même, il la met au point du spectacle, il la transpose en paysage, en objet de beauté.

De sa différence avec les autres hommes, de son inaptitude à la vie sociale, Rimbaud s'est fait ainsi une possibilité de bonheur sous le ciel esthétique. Les bienfaits de cette culture intellectuelle qu'il a reçue des hommes organisés en société, il les leur a rendus avec munificence par l'octroi royal de son poème. La différence persiste, l'impossibilité de la vie commune avec les hommes organisés en société. Il s'enfuit ; l'exode commence à travers ces déserts d'hommes que sont les villes où l'on passe en voyageur sans intention d'y fixer sa vie pour aboutir à ces déserts de sables auxquels naguère ces formidables réfractaires que furent les grands moines des troisième et quatrième siècles, avaient, eux aussi demandé un refuge. On a essayé d'expliquer par d'autres

motifs cet exode de Rimbaud. Apre désir de faire fortune, de revenir auprès des siens riche, considéré, bienfaisant. Inversion soudaine d'une nature violente qui, en un soubresaut, évolue d'un pôle à l'autre de l'activité, de la plus désintéressée à la plus pratique. Rimbaud lui-même, peut être, a pu se prêter au mirage de ces motifs. Il n'est pas nécessaire pour agir que nous connaissions les mobiles qui nous font agir. Plus forts sont ces mobiles, et plus profondément ils échappent à la conscience de celui qu'ils déterminent. Selon la sagesse de Zarathoustra, c'est dans les régions profondes du subconscient, « le grand soi » qui décide des actes. Mais à la surface de l'intelligence, le moi bovaryse et invente la parade des motifs. « Ainsi parle le juge rouge. — « Pourquoi ce criminel a-t-il tué ? Il voulait dérober. » Mais je vous dis : son âme voulait du sang et ne désirait point le vol : il avait soif du bonheur du couteau (1). » Non Rimbaud n'était pas allé au Harrar pour y faire fortune, *« pour y dérober »*, fût-ce pour enrichir les siens. C'est là la parade des motifs, le boniment devant le mystère, devant l'antre de ténèbres d'où les actes se ruent droit vers leur but au mépris des masques dont les hommes les couvrent. Ce qui pousse Rimbaud au désert, c'est l'horreur secrète de la vie sociale, l'horreur de vivre parmi des hommes avec qui il a tenté une fois de s'entendre dans la langue d'Orphée, mais dont la sensibilité façonnée et domestiquée par ces mots arides et dépouillés qui composent leur langage ordinaire ne réserve à la sienne que des blessures, *des blessures qu'il est prêt à rendre*. Rimbaud est *différent* et tous ceux qui participent de quelque façon à cette différence avec le type social, par où ils sont incapables de ressentir quelque joie de ce que les autres hommes tiennent pour le bonheur, soit de la considération qu'attirent la fortune et la position, soit des distinctions, des titres et des honneurs que la société octroie comme des faveurs, tous ceux là comprendront l'exil que

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra*, un vol. in-18, du « Mercure de France », p. 51.

la différence implique. Or il y eut dans *le grand soi* de Rimbaud une sagesse admirable qui lui persuada de consacrer, par des décisions volontaires, l'ostracisme auquel l'avait voué le fait de différence. Conseillé ou contraint par son *grand soi*, il a fui la vie sociale dans le lyrisme d'abord, ensuite au désert africain pour éviter des blessures, ou pour ne pas en faire, — pour se soustraire peut-être au « bonheur du couteau ».

JULES DE GAULTIER.

LES PROJETS DE CHEMINS DE FER A TRAVERS LE SAHARA

—

I

LE SAHARA TOUAREG

J'ai regardé parfois, avec une curiosité amusée, certains planisphères d'Atlas scolaires anglais. Les colonies britanniques y sont teintes en rouge. Cela suffit, en se bornant aux vraies colonies, pour couvrir une bonne partie de la planète. Mais les fabricants d'Atlas ne s'en contentent pas, puisqu'il leur faut autre chose encore à barbouiller de carmin. Cette autre chose, ils la trouvent dans les terres de l'Archipel arctique, au nord du Canada. Comme ces îles glacées et désertes sont devenues nominalement une dépendance de l'Empire britannique, on les bariole du rouge colonial. Déformées par la projection de Mercator, elles paraissent beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont. Elles concourent à l'impression d'ensemble qu'on veut donner, celle de l'immensité de l'Empire.

Nous ne devons pas trop nous moquer des Anglais. Notre empire colonial comprend aussi une immense région morte qui augmente beaucoup sa surface, mais bien peu sa valeur. Elle n'est pas sous les glaces du pôle, mais sous l'atmosphère sèche et brûlante du tropique. C'est le Sahara, dont près des deux tiers sont officiellement français, du Maghreb au Soudan.

Ce désert, que Gautier, dans son enthousiasme de géographe, appelle « le plus beau désert de la planète (1) », a toujours eu la réputation du plus affreux pays qui existe. Il la mérite largement, mais pas tout à fait pour les mêmes raisons qu'autrefois. Avant d'être exploré, il passait pour une uniforme et plate étendue de sables. Depuis qu'il est reconnu, ou plutôt depuis que les zones encore inconnues se font plus petites par rapport aux autres, nous savons que sa géographie est plus accidentée ; les paysages sont relativement variés : mais ils ne sont pas plus attrayants que le paysage légendaire, peut-être le sont-ils encore moins.

C'est à travers les 2.000 kilomètres de largeur de cette zone morte de la terre que l'on veut aujourd'hui tracer un ruban continu de rails pour joindre le Maghreb au Soudan. C'est ce projet, ou plutôt ces projets, — car les Transsahariens sont plusieurs, — que je me propose d'examiner.

Auparavant, il importe de préciser, en aussi peu de mots que possible, les traits essentiels de la géographie du Sahara français occidental, — le Sahara touareg, comme l'appelle Gautier, — en insistant sur ceux qui peuvent conditionner, de près ou de loin, une entreprise de voie ferrée.

Le sol est plat en général ; il se maintient à une altitude de plateau (de 500 à 700 mètres) avec quelques arêtes rocheuses et surtout de longues ondulations faiblement accusées, soit en relief, soit en creux : ces dernières sont les *Djouf*. Les parties montagneuses du Sahara français, — Hoggar, Aïr, Tibesti, — se trouvent plus à l'est.

Si peu accidentée que soit la topographie, cela n'empêche pas une certaine variété de paysages. Il y a d'abord les pays de dunes de sable, les *Erg*, produits de l'érosion éolienne selon les uns, d'une ancienne érosion fluviale selon les autres. Du balcon que forme l'Atlas

(1) E.-F. Gautier : *Le Sahara*, Paris, 1923, p. 171.

saharien, ce sont surtout les *Erg* que l'on voit s'étendre à perte de vue vers le sud. Ce sont ces *Erg* du sud de l'Algérie qui ont fait la légende de l'immensité sablonneuse et uniforme du Sahara.

Si un éternel mouvement de va-et-vient, causé par les vents, agite les sables des *Erg*, il semble bien pourtant qu'au rebours de ce qui se passe en Asie centrale, les dunes ne changent guère de place. Les zones sablonneuses n'augmentent pas et ne diminuent pas; elles ne menacent pas les zones voisines ; elles n'ensevelissent pas les oasis. On a pu tracer sur les cartes, avec une relative exactitude, les limites des *Erg*.

Nulle part les *Erg* ne sont un désert absolu. De loin en loin, les dunes ont des bouquets d'acacias et de tamaris, parfois des palmeraies, et aussi des points d'eau.

Il n'en est pas de même des pays au sol de gravier consistant, les *Reg*. Ceux-ci sont des terrains fermes où la marche est plus facile pour les caravanes que dans l'*Erg*. Mais il n'y a que très peu de points d'eau de surface, aucune circulation souterraine, et par suite aucune végétation, pas même celle des plantes épineuses les plus résistantes. Les *Reg* sahariens, pour leur plus grande partie, n'ont encore été traversés par personne ; les nomades les redoutent autant que peuvent le faire les explorateurs européens ; pour les premiers comme pour les seconds, tous les *Reg* mériteraient de porter le nom d'un d'entre eux, le pays de la peur, *Tanezrouft*.

Des arêtes, des crêtes ou des tables rocheuses, à la surface crevassée par les extrêmes de température, paraissent au-dessus des *Reg* et couvrent des espaces assez étendus. Ces plateaux rocheux, les *Hamâda*, sont un peu moins impropres à la vie que les *Reg*. Quelquefois la proximité des eaux souterraines et de faibles sources de surface permettent à la vie végétale et animale d'y reparaître.

Tels sont, en dehors des oasis, — ceux-ci assez rares

et jalonnant à la surface la circulation des eaux souterraines, — les trois paysages du Sahara touareg. Tous trois portent la marque très accusée du même caractère essentiel, la rareté de l'eau, soit sous la forme liquide, soit sous la forme de vapeur répandue dans l'atmosphère.

Modératrice des climats, écran des chaleurs et des froidures, animatrice de la vie, l'eau est à peu près absente au Sahara. Le Sahara est donc un pays presque dépourvu de vie et soumis à un climat extrême, où les oscillations les plus brusques se font sur un court intervalle de temps, car elles vont du jour à la nuit. Lorsqu'il y aura des observateurs météorologiques sahariens, ils nous donneront sûrement des chiffres saisissants.

Déjà quelques observations précises ont été relevées aux oasis et aux points d'occupation. Elles font ressortir le même fait essentiel, l'extrême sécheresse de l'air. A l'oasis d'Adrar, Augiéras constate seulement quatre averses pour quatre années de séjour, et de 5 à 48 0/0 de vapeur d'eau dans l'atmosphère (1). A Tamanrasset, situé à 1.400 mètres d'altitude au Hoggar, « l'humidité relative oscille de mois en mois entre 4 et 21 0/0, et la teneur du mètre cube d'air, en grammes de vapeur d'eau, entre 1,0 et 3,6 » (2). A la vérité, dès qu'une averse tombe, les ouadi deviennent des torrents furieux, les maisons d'argile et de boue séchée des rares points habités fondent « comme du sucre ». Mais ce n'est jamais qu'une courte convulsion, après quoi le désert redevient, toujours pour des mois et souvent pour des années, le pays de l'aridité et de la soif.

Il y a pourtant des cours d'eau sur la carte du Sahara, mais ils sont fossiles : le Saoura, l'Igharghar. Leur tracé de surface et celui de leurs affluents dénotent simplement l'existence de nappes souterraines qui ne sont point inépuisables, comme on s'en est aperçu lorsqu'on a voulu

(1) Capitaine Augiéras : *Le Sahara occidental*, Paris, 1919, p. 24-25
(2) E.-F. Gautier : *Le Sahara*, p. 13.

multiplier les oasis artificielles sur les lignes d'eau du Sahara algérien. De loin en loin dans l'*Erg* et dans le *Hamâda*, et beaucoup plus rarement dans le *Reg* (paysage des futurs Transsahariens), les nappes souterraines prennent jour sur le dehors par un *point d'eau*, puits ou mare. A voir le nombre relativement grand de ces points sur une carte détaillée du Sahara, on est porté à penser qu'ils donnent des ressources en eau abondantes et assurées. Il s'en faut de beaucoup ; il y a là encore une illusion. Rien de si différent d'un point d'eau qu'un autre point d'eau, remarque Augiéras : « Ils sont permanents ou temporaires, abondants ou pauvres, donnent soit de l'eau douce, soit de l'eau salée (1) ; enfin les uns se rencontrent à la surface, tandis que les autres forment des puits profonds (2). » Un exemple topique, c'est l'aventure arrivée à Augiéras lui-même. Parvenant, dans le Sahara mauritanien, à un point d'eau où s'était abreuvé un groupe de méharistes quinze jours auparavant, il trouva le puits absolument à sec. La nappe souterraine était tellement faible que quinze jours n'avaient pas suffi à faire revenir l'eau (3).

Nous pourrions développer ces considérations. Nous pourrions insister sur les sautes diurnes de température qui abaissent le thermomètre au point de congélation pendant la nuit, et l'élèvent à 45° à l'ombre pendant le jour. Nous en avons dit assez, cependant, pour donner, sur les points essentiels, une idée du pays où l'on nous propose aujourd'hui de construire plusieurs milliers de kilomètres de voies ferrées.

II

LES TRANSSAHARIENS

Nous avons indiqué que, jusqu'ici, les partisans du

(1) Quelques-uns même donnent des eaux toxiques.
(2) Capitaine Augiéras : *Le Sahara occidental*, p. 43.
(3) Capitaine Augiéras : *Mission transsaharienne Alger-Dakar*, 1920-1921 (*La Géographie*, XXXIX, janvier 1923, p. 5-6).

Transsaharien n'ont pas pu s'entendre pour reconnaître et pour faire triompher un seul et même tracé. Il y a plusieurs Transsahariens, entrevus dans un mirage d'avenir aussi trompeur que celui du désert. Sur les cartes, qui souffrent tout, on peut dessiner quatre voies dont chacune a ses défenseurs, sans compter ceux qui sont les défenseurs de toutes.

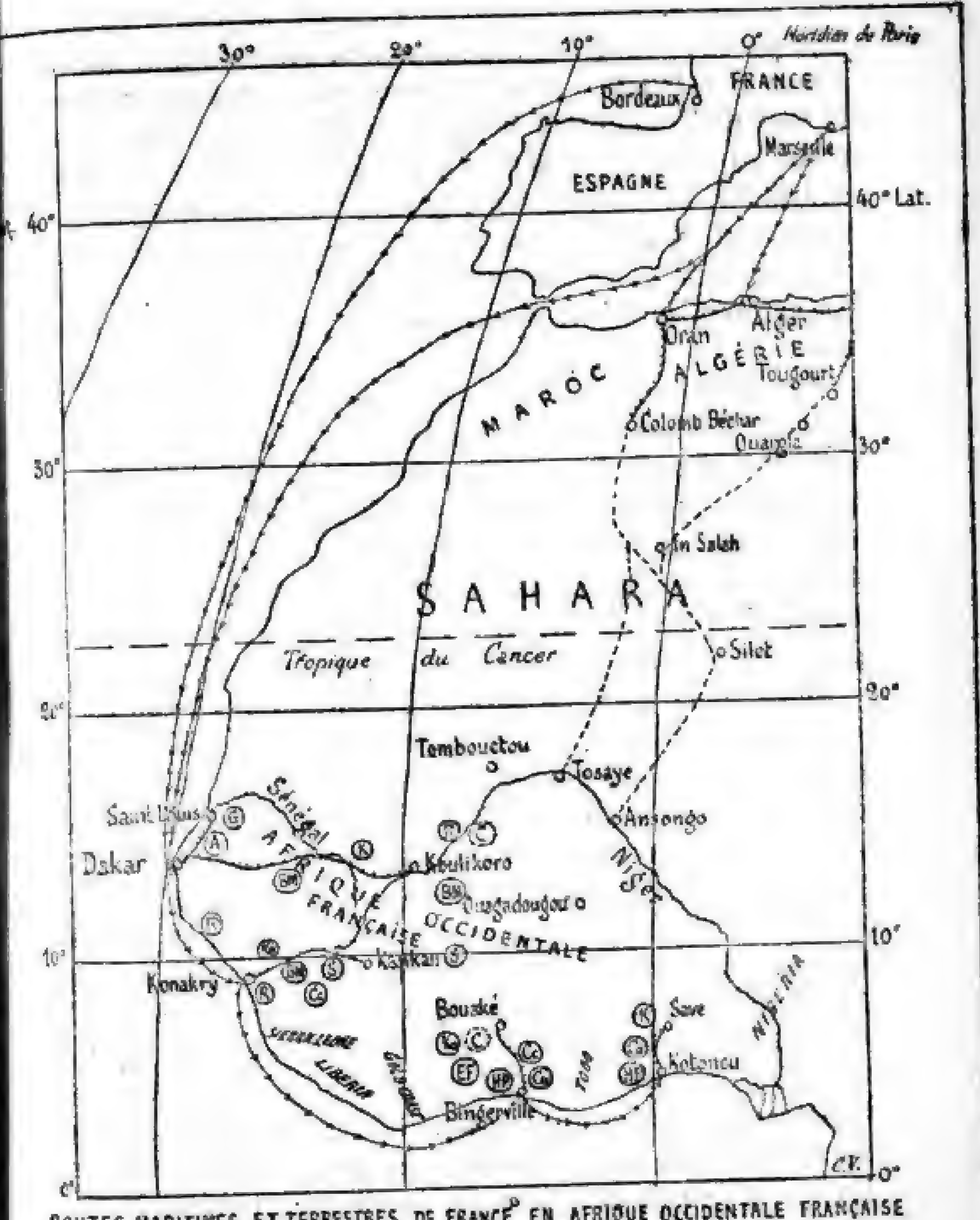
Car on distingue, parmi les gens favorables au Transsaharien, les indécis et les enthousiastes.

Parmi les premiers, les uns veulent une liaison par fer entre l'Afrique du nord et l'Afrique occidentale française, mais ils ne savent pas s'il convient de partir du Maroc et de l'Algérie, et, pour ceux qui optent pour l'Algérie, il y a encore à choisir, comme tête de ligne, entre Colomb-Béchar et Tougourt, terminus actuels des voies ferrées. Même indécision pour le point d'arrivée sur la boucle du Niger. D'autres préféreraient une liaison entre l'Afrique du nord et les pays du Tchad ; sans doute, le point de départ serait Tougourt. Quant au point d'arrivée, il est fort incertain. Bien entendu, les intérêts locaux, opposés ou contradictoires, du Maroc et des départements de l'Algérie, ne contribuent pas peu à donner à « la lutte des tracés » un certain caractère d'acuité.

Quant aux enthousiastes, ils ne s'embarrassent pas pour si peu. Un Transsaharien unique ne les contente pas : ils en veulent plusieurs, ils les veulent tous. Tout au plus consentent-ils à donner des rangs de priorité, où ce sont, en général, les liaisons de l'Algérie et de la boucle du Niger qui l'emportent.

Nous nous conformerons le plus possible aux vœux des sectateurs du Transsaharien : ce que nous dirons pour les tracés préférés sera valable *a fortiori* pour les tracés proposés en seconde ligne.

Nous traiterons donc par prétérition, afin de ne pas allonger inutilement cet article, le *Transmauritanien* imaginé au Maroc pour joindre par terre, en arrière du



ROUTES MARITIMES ET TERRESTRES DE FRANCE EN AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

CENTRES DE PRODUCTION DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Voies maritimes — Chemins de fer existants — Chemins de fer projetés — Centres de production {actuels / possibles}

Arachides : A Karité : K Coton : C Gomme : G Cacao : Ca Riz : R

Sésame : S Caoutchouc : Cc Kola : Ko Huile et amandes de palme : HP

Rio de Oro espagnol, Casablanca et Marrakech à Saint-Louis et à Dakar ; nous traiterons de la même manière la voie de Tougourt à In-Salah, à Silet et au Tchad. Au reste, ni l'une ni l'autre n'a été étudiée d'une manière suffisante. La première manque même de la base essentielle, qui est une reconnaissance complète du pays.

C'est aux voies projetées d'Algérie à la boucle du Niger qu'il convient d'accorder une sérieuse considération.

Ces voies sont au nombre de trois. La première irait de Colomb Béchar à Tosaye, sur le Niger, par Adrar, Aoulef et le Tanezrouft. La seconde, qui se détacherait du tracé précédent près d'Aoulef, passerait à Silet, près de Tamanrasset, au sud-ouest du Hoggar, pour aboutir sur le Niger à Ansongo, en aval de Tosaye. La troisième aurait sa tête de ligne en Algérie à Tougourt ; elle passerait par In-Salah et Silet pour aboutir à Ansongo.

Deux remarques s'imposent à propos de ces voies

La première, c'est que ni les unes ni les autres ne réalisent vraiment la liaison entre l'Afrique du nord et l'Afrique occidentale. Elles aboutissent sur le Niger, en pleine zone de transition saharo-soudanaise, dans un pays habité par de rares indigènes poltrons (1), qui végètent sous la terreur continue des razzias touaregs. On y est encore fort loin des centres de production et de peuplement de l'Afrique occidentale. Pour faire la liaison complète et pour rejoindre les têtes de ligne du réseau ferré colonial, il faudrait ajouter 1.000 kilomètres de rail aux 3.200 kilomètres du Transsaharien (2). Il y a bien la navigation du Niger. Mais tout le monde sait que le Niger, comme les autres fleuves africains, est un fleuve à paliers. Ni de Tosaye, ni d'Ansongo, on ne peut naviguer sur tout le

(1) Les bergers Sonraï, « qui vivent dans une terreur comique et abjecte de leurs maîtres, les Touaregs », dit Gautier (*Le Sahara*, p. 165).

(2) Les 3.200 kilomètres prévus comprennent 700 kilomètres de Tosaye à Ouagadougou. Mais Ouagadougou n'est pas encore rattaché au réseau de l'Afrique occidentale, il en est même fort loin (de 800 à 1000 km).

cours d'aval ou d'amont : il y a des rapides infranchissables sur le cours inférieur, comme sur le cours supérieur.

La seconde remarque s'applique au tracé des voies à travers le Sahara. Reportez-les sur une carte bien faite, vous verrez que ces voies paraissent jouer à cache-cache avec les *Erg* reconnus. Il convient en effet de fuir les zones de dunes où la pose de la voie serait impossible, pour se confiner dans les *Hamâda* et dans les *Reg* au sol consistant. Préoccupation très légitime : c'est une question d'être ou de ne pas être. Mais la traversée des *Reg* n'est pas sans inconvénient. Si le sol est en général dur et plat, il a encore bien moins d'eau que les autres sols sahariens : les points d'eau sont plus rares et plus pauvres (1). Puis le contournement des *Erg* allonge forcément les tracés, même théoriques. Je suis persuadé que lorsqu'on sera en contact avec la réalité, les tracés, dans la pratique, s'allongeront encore : les limites des *Erg* ne sont pas portées sur les cartes avec une exactitude mathématique ; il y a des *Erg* secondaires que nous connaissons peu ou que nous ne connaissons point.

III

COUT DES TRAVAUX. QUELQUES DIFFICULTÉS TECHNIQUES

Admettons pourtant comme base d'évaluation la longueur de 3.200 kilomètres prévue par les promoteurs du Transsaharien. Admettons, sans discussion, que la construction de la ligne est possible. Il s'agit de savoir combien coûteront ces travaux, et qui les paiera.

Un spécialiste favorable au projet, M. l'inspecteur général des Ponts et Chaussées Fontaneilles, dans une étude publiée à ce sujet par la *Revue politique et parlementaire* (octobre et décembre 1921), chiffre la dépense

(1) M. de Vivier de Streel lui-même, grand partisan du Transsaharien, ne compte, des oasis sahariennes à la zone tropicale, que *quatre* points d'eau d'une importance appréciable. Quatre points d'eau sur plus de 2.000 kilomètres !

kilométrique à 500.000 francs, en y comprenant les frais accessoires qui, tout accessoires qu'ils sont, se révèleront indispensables, comme l'électrification au moins partielle et la construction des conduites d'eau. Cela fera un total de 1 milliard 600 millions.

En tout état de cause, il faudra ajouter à ce total, sur le même taux, au moins 500 millions pour les 1000 kilomètres de raccordement du Transsaharien avec le réseau de l'Afrique occidentale. On se flatte que c'est cette colonie qui paiera le raccordement. D'abord, rien n'est moins sûr, car elle montre actuellement, à son honneur, un esprit de sage économie fort éloigné des projets mégalomanes. Ensuite, si elle paie, ce sera avec des emprunts faits en France, c'est-à-dire avec l'argent français. Pour les intérêts financiers de la métropole, que la colonie paie, ou que la France paie, c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

En outre, les évaluations de 1921 ne paraissent plus exactes à l'heure actuelle. Une forte dépréciation du franc est survenue. Nous espérons tous que cette dépréciation est passagère. Il faudrait pourtant en faire état, si la construction du Transsaharien était prochaine.

Arrêtons-nous néanmoins au total précédent, qui est un minimum, soit 2 milliards 100 millions. Les partisans les plus déterminés de l'entreprise avouent qu'il est impossible de demander aux capitaux privés d'en courir le risque. Il faudra donc que le revenu des capitaux demandés à l'épargne soit garanti par l'Etat ou par les gouvernements coloniaux.

Il s'agit bien d'un emprunt d'Etat déguisé, dont les annuités, au moins 130 millions, viendront s'ajouter au poids formidable de dettes intérieures et extérieures supportées aujourd'hui par le contribuable français.

Encore ces annuités ne se maintiendront-elles au chiffre ci-dessus que s'il n'y a dans l'exécution de l'entreprise ni à-coups, ni aggravation d'aucune sorte, ni surcharge d'imprévu.

Qui pourrait affirmer qu'il en sera ainsi ? Au contraire, il est infiniment probable que le coût des travaux de premier établissement et d'entretien sera majoré dans des proportions presque impossibles à chiffrer.

Il y a d'abord la question de l'eau. Si la traction à vapeur est adoptée, la consommation d'eau sera considérable. Où la prendre ? Pour toute la partie de la ligne située au sud du tropique du Cancer, on reconnaît qu'il faudra aller jusqu'au Niger, dont l'eau sera refoulée sur 800 kilomètres au moins. Au nord du tropique, il faudra recourir aux ressources des oasis sahariennes, des rivières fossiles et du massif du Hoggar. Maigre appoint ! Il y a de grandes chances pour qu'il ne suffise pas.

Si la traction électrique prévaut, il est évident que la consommation d'eau sera moindre, bien qu'il ne faille pas oublier que, sur les voies ferrées, il y a d'autres consommateurs d'eau que les locomotives. Alors se posera la question des centrales électriques. Elles seront forcément thermiques. Où prendre le charbon, d'où le faire venir, au cœur du Sahara, à moins de majorer les frais d'exploitation d'une manière exagérée ? On nous parle du charbon de Colomb-Béchar et des *possibilités* d'extraction charbonnière dans le Mouydir. Je n'ai confiance, ni dans le charbon de Colomb-Béchar, ni dans les *possibilités* du Mouydir. Le Sahara n'est pas et ne sera jamais un pays houiller, pour des raisons très claires de géologie et de tectonique. Je serais bien surpris si les géologues étaient d'un autre avis.

D'autres obstacles à l'exploitation, non moins graves, viendront des sautes diurnes de température et des poussières.

Aucune voie ferrée, sur le globe entier, n'est exposée aux écarts thermiques et par suite aux oscillations de dilatation et de contraction que connaîtra la voie saharienne ; il est fort possible qu'aucun dispositif technique ne suffise à y parer. L'été brûlant de 1921 a déterminé en

France, sur la ligne du Nord, à Beaumont-Hamel, une torsion des rails et par suite un déraillement qui fit de nombreuses victimes. Il se peut que la future ligne saharienne connaisse parfois des écartements assez fantaisistes.

Dans ce domaine où le sol inerte et les forces aériennes sont en lutte constante, sans intermédiaire de l'élément modérateur que constituent l'eau et la vapeur d'eau, l'atmosphère est chargée tantôt de sable, tantôt de poussières pénétrantes et subtiles, à un point dont il est impossible d'avoir une idée dans toute autre zone de la planète. Il faudra prévoir une consommation énorme de lubréfiants pour toutes les roues et tous les ressorts métalliques ; encore la sécheresse extrême de l'atmosphère enlèvera-t-elle vite aux lubréfiants leurs propriétés. Je crains qu'il n'arrive aux roues et aux bielles du Transsaharien ce qui arrive aux montres dont parle Gautier. « L'air, dit-il, est éternellement chargé de poussières en suspension. Les montres de poche en portent le témoignage. Celles dont la fermeture n'est pas hermétique s'arrêtent au bout de huit jours, encrassées. Les quantités de poussières ainsi flottantes à toutes les hauteurs de l'atmosphère doivent être énormes (1) ». Ailleurs : « Un voyage au désert est une lutte de tous les instants contre le vent chargé de sable (2). » Les chameaux luttent avec succès. Je ne suis pas si sûr de la réussite des locomotives.

IV

SUR LES AUTRES VOIES FERRÉES DES « DÉSERTS »

Pour rallier les esprits naturellement rebelles à la construction d'un chemin de fer au désert, les promoteurs du Transsaharien le comparent volontiers à d'autres lignes

(1) E.-F. Gautier : *Le Sahara*, p. 38.

(2) E.-F. Gautier : *Le Sahara*, p. 29. On ne peut pas arguer, contre ces considérations, de la réussite des autochenilles Citroen. Les autochenilles ont passé quelques semaines au désert. Le matériel du Transsaharien y sera toujours.

dites désertiques, déjà construites et en exploitation. Ils affirment que ces lignes sont généralement très productives, et qu'il n'y a pas de raison pour que celle du Sahara ne le soit pas aussi. M. du Vivier de Streel, qui s'est étendu sur cet argument, compte sept lignes ou groupes de lignes « désertiques » dans les deux mondes (1) : il en conclut triomphalement, non seulement que le Transsaharien est possible, mais qu'il rapportera beaucoup.

J'étonnerai sans doute M. du Vivier de Streel et ceux que séduisent ses rapprochements en leur disant que, sauf exception très rare, les lignes ferrées dont ils parlent n'ont rien de commun avec la ligne saharienne : elles ne traversent pas les déserts, mais tout au plus des steppes, qui ne manquent point de ressources, et notamment d'eau.

Voyez d'abord le *Transcaspien*, dont notre auteur dit volontiers que c'est lui qui présente le plus d'analogies avec la ligne saharienne. De Krasnovodsk à Samarkand, c'est à peine s'il y a un dixième de trajet dans le vrai désert, les sables noirs (*kara koum*). Sur tout le reste, la voie suit la base du plateau persan où ne manquent ni l'eau ni les cultures ; puis elle traverse les régions largement arrosées de Douchak, de Merv, de Bokhara ; il lui arrive même d'enjamber un grand fleuve, l'Amou Daria, qui n'est tout de même pas un fleuve fossile comme l'Igharghar.

La ligne d'*Orenbourg à Tachkend* traverse aussi des pays qui n'ont rien de commun avec le Sahara : sur une moitié du trajet, des steppes où ne manquent point les eaux courantes ; sur l'autre moitié, la vallée même du Syr-Daria, qui, comme l'Amou Daria, est bien vivant.

En Afrique même, on rapproche du Transsaharien les voies ferrées de Nubie et du Soudan Égyptien : *Ouadi Halfa à Berber, Berber à Port Soudan, Khartoum à El-*

(1) E. du Vivier de Streel : *Le Transsaharien* (conférence faite à la Sorbonne le 1er juin 1922). Angoulême, 1922, p. 18-19.

Facher. Les deux premières traversent bien le désert, mais ce ne sont que des tronçons où ne se posent pas les problèmes que soulève la prodigieuse longueur du Transsaharien : de Berber à Port Soudan, il n'y a que 440 kilomètres. La troisième ligne est tracée à travers une région soudanaise qui n'a rien de commun avec le désert.

Dans l'Afrique du Sud, la voie de *Mafeking à Boulouwayo* suit la frange du Kalahari. Encore une étendue steppienne, et non point un désert. De plus, la voie ferrée ne la traverse pas, mais contourne les bords, pour rester à portée des plateaux et des eaux courantes.

Aux États-Unis, les *voies ferrées de l'Arizona et du Nouveau Mexique* traversent des régions que seule une imagination audacieuse ou très mal informée pourrait comparer au Sahara. Climat sec, sans doute ; mais toujours des chutes d'eau notables ; de hautes montagnes collectrices et des vallées profondes ; de grandes rivières qui ne sont point des *ouadi* ; une sécheresse du sol superficiel qui provient uniquement de la porosité des calcaires et que corrigent actuellement des canaux et d'immenses réservoirs. Je comparerai le Sahara à l'Arizona, quand on pourra faire dans le premier les mêmes travaux d'irrigation que dans le second (1). Ce ne sera pas demain, ni jamais. Les mêmes observations s'appliquent aux *chemins de fer du Mexique.*

La seule voie ferrée que l'on puisse comparer, à première vue, au Transsaharien, c'est le *Transaustralien* construit en 1917, par le gouvernement fédéral d'Australie, de Kalgoorlie à Port-Augusta. Cette ligne traverse sur 1947 kilomètres une région absolument privée d'eaux courantes. Toutefois, le désert australien, au moins dans cette partie de Ouest et de Sud Australie, n'est pas assimilable au Sahara : il est moins inhospitalier, car il ne présente ni les mêmes écarts diurnes, ni la même séche-

(1) « Les déserts de l'Amérique du Nord, comme ceux du Kalahari, seraient mieux nommés des steppes », dit avec raison Gautier (*Le Sahara*, p. 21).

resse de l'atmosphère ; le sol, s'il est sans arbres (*Nullarbor Plain*), n'est pas dépourvu de végétation. Donc, à étudier les choses de près, l'exemple est encore mal choisi. On serait mal venu, du reste, à prôner les chemins de fer du désert en s'appuyant sur les résultats du Transaustralien. En 1922, les lignes fédérales australiennes, dont il fait à lui seul les deux tiers, n'ont pu mettre dans leur bilan que 323.000 liv. sterl. de recettes brutes en face de leurs 461.000 liv. de dépenses.

V

BUTS D'ORDRE ÉCONOMIQUE

Arrivons aux points essentiels de notre travail. Passons condamnation sur les évaluations faites à la légère, sur les dépenses sans contre-partie et sur les rapprochements injustifiés. Tout cela serait peu de chose, si la construction du Transsaharien s'imposait pour des raisons solides. Ces raisons, selon les promoteurs, sont de deux sortes, raisons d'ordre économique, raison d'ordre politique et militaire. Examinons d'abord les premières.

Il faut reconnaître que les partisans les plus convaincus du Transsaharien ne se font pas d'illusions sur les ressources propres du Sahara pour le transport des voyageurs et des marchandises ; ils n'essaient guère, sauf par de timides peut-être, de faire illusion au public. Rendons-leur grâce. A la mystification littéraire (jolie ou non, je n'examine pas la chose) de l'*Atlantide*, on n'essaie pas d'ajouter une mystification économique. Au point de vue économique, le Sahara, c'est zéro.

L'unique objectif du Transsaharien, à ce point de vue, se concentre sur les relations commerciales de la France et du groupe de colonies qui vont du Sénégal et de la boucle du Niger à la côte de Guinée, et qui sont réunies sous le nom d'Afrique occidentale française.

Ce groupe colonial tient la côte de l'Atlantique avec

l'interruption de quelques enclaves étrangères (Gambie anglaise, Guinée portugaise, Sierra Leone, Liberia, Togo), du Cap Blanc en Mauritanie jusqu'aux limites de la Nigeria et du Dahomey.

Formées sur la côte, nos colonies demeurent orientées vers la mer, malgré l'extension intérieure où elles viennent se souder dans un même et immense territoire, sur le haut Sénégal et dans la boucle du Niger. Leurs vrais centres économiques et politiques sont au bord de la mer; ce sont des ports anciens, actuels ou en puissance : Saint-Louis, Dakar, Konakry, Grand-Bassam (Bingerville), Kotonou. Dakar est déjà un des premiers ports d'escale du monde et le centre d'un commerce actif. Konakry grandit vite. Grand Bassam et Kotonou suivront.

Les groupements de population et les centres de productions principaux s'ordonnent naturellement, soit sur les rivages maritimes et sur les lagunes littorales de Guinée, soit le long des chemins de fer de pénétration dont le tracé en éventail, très sagement conçu, vise à drainer vers les principaux point du littoral les produits africains et à y faire venir les produits de France ou de l'étranger pour opérer la redistribution sur chaque zone de voie ferrée. Ces zones sont au nombre de quatre, comme les lignes elles-mêmes. Il y a le chemin de fer du Sénégal-Niger (Dakar-Koulikoro), récemment ouvert en entier (1250 kilomètres) ; le chemin de fer de Guinée (Konakry-Kankan, 662 kilomètres) ; le chemin de fer de la côte d'Ivoire (Abidjan-Bouaké, 312 kilomètres) ; le chemin de fer du Dahomey (Kotonou-Savé, 294 kilomètres). Lorsque ces lignes seront un peu prolongées vers Ouagadougou, centre du populeux Mossi, et réunies par une rocade, et lorsque les principaux points de la côte de Guinée seront outillés comme Dakar, l'Afrique occidentale disposera d'un magnifique réseau de communications intérieur et extérieur.

Tout ce réseau vient, naturellement et comme de lui

même, confluer sur la grande voie *maritime* qui unit l'Afrique occidentale à Bordeaux et à Marseille. Cette voie est directe ou à peu près directe, surtout au départ de Konakry et de Dakar. Elle draine commodément, non seulement les productions actuelles, mais les principales productions *possibles*, comme l'indique notre carte (1). Les seules régions hors de son atteinte sont les steppes du Moyen Niger, que l'on pourrait assurément mettre en valeur s'il y avait assez d'hommes. Mais les hommes se font rares en avançant vers l'intérieur. La zone de grand peuplement, où paraît se concentrer la majeure partie des 12 millions d'habitants de l'Afrique occidentale, va du Moyen Sénégal au Mossi, c'est-à-dire au contact des terminus actuels ou prochains des voies ferrées, affluents des grandes voies maritimes.

Pourquoi, au point de vue économique, pensons-nous à édifier nous-mêmes, à grands frais, la concurrence ruineuse d'une voie terrestre contre la route maritime ? Le Transsaharien est destiné à faire concurrence à nos cargos et à nos paquebots. Que nous apporte-t-il donc ? Un raccourcissement sensible de la distance ? Une économie des frais de transport ? Pour la distance, on peut en juger par les tableaux qui suivent. Notons que, pour la voie de mer, ce sont les distances réelles qui figurent, tandis que pour les chemins de fer à construire, on a simplement calculé la distance à vol d'oiseau : il faudrait donc majorer d'un certain coefficient (1 /10 au moins), le calcul des routes de terre. Notons aussi que les routes sont calculées à partir de points situés très avant dans l'intérieur, c'est-à-dire de la manière la plus défavorable à la voie maritime.

(1) V. p. 315. Cette carte n'est qu'un schéma, mais elle a été faite à l'aide des renseignements officiels provenant du gouvernement de l'Afrique occidentale française et réunis, en 1920, dans une brochure de propagande.

ROUTES DE MER

I. Du Moyen Niger à Bordeaux.	
Koulikoro-Dakar	1.250 km.
Dakar-Bordeaux, 2.230 milles ou	4.130 km.
Total.......	5.380 km.
II. De l'intérieur de la Guinée à Bordeaux.	
Kankan-Konakry	662 km.
Konakry-Bordeaux, 2.666 milles ou	4.937 km.
Total......	5.599 km.
III. De l'intérieur du Dahomey à Bordeaux.	
Savé-Kotonou	294 km.
Kotonou-Bordeaux, 3.800 milles ou	7.037 km.
Total........	7.331 km.

ROUTES TRANSSAHARIENNES

Du Moyen Niger à Marseille.	
Koulikoro-Tosaye	950 km.
Transsaharien	2.100 km.
Colomb-Béchar-Alger ..	900 km.
Alger-Marseille, 410 milles ou	760 km.
Total.......	4.710 km.
De l'intérieur de la Guinée à Marseille.	
Kankan-Ansongo	1.350 km.
Transsaharien	2.300 km.
Colomb-Béchar-Alger ..	900 km.
Alger-Marseille	760 km.
Total.......	5.310 km.
De l'intérieur du Dahomey à Marseille.	
Savé-Ansongo	1.000 km.
Transsaharien	2.300 km
Colomb-Béchar-Alger ..	900 km.
Alger-Marseille	760 km.
Total.......	4.960 km

Pour les deux premières routes, les différences en faveur du Transsaharien sont peu considérables en comparaison de la longueur des trajets. De plus, si on applique le coefficient du 1/10 aux routes calculées à vol d'oiseau, la différence disparaît presque dans la première route, et tourne en faveur de la voie maritime dans la seconde.

Pour la troisième route, il est vrai, la différence en faveur de la route de terre demeure notable dans tous les cas.

Mais ce n'est pas là ce qui importe avant tout. La question essentielle, c'est le *coût du transport pour les marchandises.* Les fluctuations des frets et la crise générale nous empêchent d'établir en cette matière des chiffres précis. Toutefois, il nous paraît constant que l'économie réalisée par la voie maritime par rapport à la voie terrestre demeure, à distance égale, dans l'ordre de grandeur de *un à cinq* au moins. Même pour les parcours où la voie maritime allonge le trajet, il est vraisemblable que les transports *surtout* par mer, par exemple de Savé à Bordeaux, coûteront *quatre fois moins cher* que les transports

surtout par terre de Savé à Marseille. Certainement, il n'en sera pas de même pour les voyageurs. Mais, au point de vue économique, le trafic des voyageurs ne peut entrer en ligne de compte pour une voie ferrée qui traverse des pays faiblement peuplés ou pas peuplés du tout.

On ne peut alléguer les transbordements. Ils sont les mêmes dans les deux cas. Transbordements à Dakar, Konakry, Grand Bassam ou Kotonou d'une part ; à Alger ou Oran de l'autre. Les frais seront à peu près identiques.

Nous concluons que les marchandises de ou pour l'Afrique occidentale continueront à prendre, pour la majeure partie, la voie de mer. Le Transsaharien ne peut les détourner. Il n'est, pour toutes celles de nos colonies qui ont un peu de valeur, qu'un outil économique superflu.

VI

BUTS D'ORDRE POLITIQUE ET MILITAIRE

J'éprouve, d'une manière nette cette fois, l'impression qu'en discutant longuement et sérieusement la valeur économique du Transsaharien, je me suis laissé mystifier. Ce qui me le fait croire, ce sont les paroles mêmes de M. du Vivier de Streel : « Œuvre impériale, dit-il en parlant du Transsaharien : son but principal, dans notre pensée actuelle, est encore plus militaire que commercial (1). »

Pour serrer plus exactement les choses, disons, si vous voulez, que dans la pensée des promoteurs du Transsaharien, son but est *uniquement* politique et militaire.

Mais quelles sont les fins précises, militaires et politiques, auxquelles il doit servir ?

On pense d'abord à la coordination des efforts, de la volonté dirigeante et de la défense contre un ennemi possible qui menacerait à la fois, par terre ou par mer, l'Afrique du Nord et l'Afrique occidentale française. Bien

(1) E. du Vivier de Streel : *Le Transsaharien*, p. 16.

qu'une telle menace conjuguée paraisse peu probable, et bien que, dans tous les cas, les deux groupes de colonies menacées soient loin d'avoir la même valeur pour nous, nous reconnaissons qu'il peut être utile de maintenir, de l'une à l'autre, une liaison qui ne dépende pas de la route de mer et qui emprunte les pistes sahariennes.

Cette liaison n'est pas à établir. Elle existe. Les groupes de méharistes l'ont faite et la maintiennent. Il y a lieu seulement de la perfectionner, avec les moyens adaptés au sol et au climat, de manière à la prendre plus rapide, plus sûre et plus complète. Ces moyens existent aussi, ils ont été expérimentés, il n'y a qu'à les appliquer d'une manière régulière et continue. Ce sont les autochenilles ou d'autres automobiles d'un type rustique, les avions, auxquels manquent seulement les relais d'essence, et enfin la télégraphie sans fil. Pour assurer le transport immédiat des ordres et le transport rapide de chefs, de cadres, de munitions et du matériel léger (le seul qui convienne dans les guerres coloniales), ces moyens suffisent et suffiront amplement. La communication par rail est superflue, nuisible plutôt, comme trop facile à couper.

Cela, les partisans du Transsaharien le savent. Aussi mettent-ils en avant un autre argument qu'ils jugent irrésistible. Leur chemin de fer doit servir, non à la défense des colonies, mais à la défense de la France métropolitaine. Il doit amener rapidement, même si l'Atlantique est fermé, 268.000 hommes de troupes noires, de la boucle du Niger en Algérie. Ces troupes traverseront à coup sûr la Méditerranée, — car on admet *a priori* que nous serons maîtres paisibles de cette mer ; — puis elles viendront, sur le Rhin ou ailleurs, renforcer nos effectifs trop faibles.

Admettons sans discussion que, par un coup de baguette magique, nous pourrons faire venir de la boucle du Niger, en quinze jours, 268.000 noirs, — bien qu'en quatre ans de guerre nous en ayons recruté, en tout et

pour tout, 163.000, tant soldats que travailleurs, et cela non sans peine, ni sans efforts, ni sans tumulte.

Admettons encore que nous serons maîtres de la Méditerranée, bien que rien ne soit moins sûr, à voir la façon dont nous laissons aller les choses. La maîtrise de la Méditerranée occidentale est, à mon sens, une chose tout à fait capitale pour nous, non à cause de l'Afrique occidentale et de ses nègres, mais à cause de l'Afrique du Nord. Et, par la plus bizarre des inconséquences, nous négligeons notre marine militaire, nous la laissons mourir lentement, faute de bateaux (1).

Mais je veux bien admettre que nous aurons des nègres tant que nous voudrons ; je veux bien admettre que la route d'Alger à Marseille sera sûre et bien défendue.

Seulement, à quoi serviront ces transports de troupes, et pourquoi est-il nécessaire de les faire par le Transsaharien? Je défie qui que ce soit de sortir du dilemme suivant.

Nous avons la guerre contre l'Allemagne seule. La route de l'Atlantique demeure libre. Les troupes noires arrivent par la voie de mer, plus commodément et probablement plus vite que par le rail, qui n'aura jamais une grande capacité de transport, tandis que celle des paquebots et des cargos est considérable. *Le Transsaharien est inutile.*

Nous avons la guerre contre l'Angleterre seule. La route de l'Atlantique est fermée. Mais nous n'avons nul besoin d'un contingent de troupes noires en Europe. Au contraire, ces troupes seront utiles du côté du Niger, car il faudra penser, soit aux attaques venant de la Nigeria et du Togo, soit aux attaques venant par mer. *Le Transsaharien est encore inutile.*

(1) La confusion des idées, à ce point de vue, est tellement grande, que nous voyons des journalistes assurer triomphalement que la *construction du Transsaharien ne coûte pas plus cher que celle de quatre cuirassés.* Comme si le projet du Transsaharien, avec les fins envisagées, ne nécessitait pas *au préalable* la construction, non seulement de quatre cuirassés, mais de bien davantage !

Mais, diront quelques-uns, si l'Angleterre et l'Allemagne sont ensemble contre nous ? Et non seulement ces deux puissances, mais beaucoup d'autres, car l'Angleterre, comme elle l'a toujours fait, saura trouver de nombreux satellites ?

Di omen avertant ! Est-il possible que quelques-uns chez nous songent froidement à lutter contre une coalition générale ? Se trouvera-t-il un seul homme d'État pour prendre la responsabilité d'une telle politique de folie et de catastrophe? C'est pourtant cette politique-là, et elle seule, que la construction du Transsaharien pourrait servir... La servir, oui ! En assurer le succès, c'est une autre affaire! Car il n'y a pas une puissance au monde, sauf peut-être les États-Unis (et encore!) qui soit en état de résister à une coalition comme celle que j'évoque. L'Allemagne et son empereur l'ont essayé. L'empereur était un pauvre sire grisé de vanité, l'Allemagne était grisée d'orgueil. Nous ne suivrons pas leurs traces.

VII

CONCLUSION

Ma conclusion sera brève. Je la ferai sans dépasser ma pensée, mais en disant toute ma pensée.

Avant la guerre, le Transsaharien n'était qu'une folie improductive.

Depuis la guerre, c'est plus que jamais une folie, et qui mérite une épithète beaucoup plus dure. Puissent la sagesse du Parlement et de l'opinion publique mettre un frein à l'esprit de mégalomanie et de vertige, mêlé de calculs égoïstes, dont s'inspire ce projet malencontreux.

CAMILLE VALLAUX.

SOUS LE SIGNE DE BÉATRICE

—

Pour Gui.

Toi qu'il me plaît, ce soir, d'appeler Béatrice,
La nuit que tu naquis, quelle étoile dansait ?
Tant d'autres ont dansé, par des nuits moins complices.
Tant d'autres ! — toutes celles que je sais —
Pour tant de fausses Béatrices !

Vénus,— pour l'initiatrice.

Polaire, — pour la pâle enfant aux yeux trop clairs,
Aux tresses lisses,
Dont le désir flamba plein sang, tout un hiver,
A Saint-Moritz — sans faire fondre un doigt de glace.

Sirius, — pour l'ami qui vivait allongé,
L'éphèbe au front trop lourd, chargé de molles grâces,
A qui tout ce qui est humain fut étranger,
Et qui laissait neiger, d'une main lasse,
Tel geste exténué de dolente indolence,
De dents blanchies aux cendres du silence,
Tel mot de messe basse.

Arcture, — pour la fauve fille des gitans,
Dont le corps était un houleux tombeau,
La fille rousse aux yeux de ronce, — et sur ma peau
Chacun de ses regards se fleurissait de sang !
Son ours jaloux tirait à pleines chaînes
Pour danser son désir sous la lune prochaine,
La nuit qu'elle inscrivit des ongles et des dents

Tout mon destin dans chaque pli de ma chair nue,
Le ciel pour ciel-de-lit, à l'ombre haut-cornue
D'un vieux bouc qui sentait le roussi à souhait...
Ses yeux, sous l'arc à fond bandé de ses paupières,
Ses yeux crevaient mes yeux de flèches de lumière
— Flèches de feu ne fléchissent jamais. —
Mais sa salive était comme une eau de pastèque...

Aldébaran, Véga, Bételgeuse au doux nom,
Dansèrent à la fois pour la souple mauresque
Dont la croupe et les seins dansaient à chaque bond.

Algol, — pour celle d'ombre et de clarté pétrie,
Experte au jeu des feintes,
Qui ne laissait aux doigts, après des nuits d'étreinte,
Qu'un peu de fièvre éteinte,
Au cœur, d'aube flétrie.

Mais pour toi, la dernière et l'unique entre toutes,
Qui me tends ton amour comme un rameau de gui,
Au milieu de ma route,
Quelle étoile dansait la nuit que tu naquis ?

Ah ! je vois au delà de ce vieux ciel usé
Jusqu'à ses dieux, — je vois, je vois danser
Sur le fil dur tendu d'un nouvel horizon,
Tout ruisselant encor du lait des nébuleuses,
Un jeune soleil d'or, que je sacre à ton nom ;
Un jeune soleil d'or danse sur ses rayons,
Et tout le ciel, fondant d'extases radieuses,
Bleu chaviré, comme un regard d'amante heureuse,
Ciel couleur mort-d'amour, défaille en pâmoison ;
Il danse,
Et tous les vieux soleils tremblants entrent en transe,
Il danse, — et, des vergers du chancelant azur,
Tous les astres caducs tombent comme fruits mûrs.

Des cryptes de l'espace un jeune ether déferle

Et flue, — un vierge ether au grain lisse et serré,
Clair comme une eau de perle,
Compact comme un secret...
Essence ! et non teintée encor
Du bleu pourri des regards morts...

Et toi, Terre, bonne galère,
Quand ton soleil, dans mille et mille millénaires,
Vieil écumeur d'azur, avec tes sœurs de prise
T'entraînera, tous feux éteints, sans un fanal,
— Moribond ménétrier qui mène encor le bal
Et fait danser les mortes —
Quand tu ne seras plus qu'un peu d'argile grise,
Sans souffle, sans regard, sans voix,
Epave d'une épave à la remorque, — morte
Qu'un mort emporte,
C'est ce jeune soleil qui bondira vers toi,
Qui te ranimera d'un long baiser de flamme
Et fardera d'un rouge d'incendie
Ta peau de vieille femme,
Ton cadavre déjà s'effritant en poussière,
Qui te retournera dans ses longs doigts de feu,
Haletante et ravie,
T'offrant pâmée et béante à ses jeux,
Et qui t'inondera, ô Terre inassouvie,
Tous ses rayons bandés, d'un sperme de lumière,
Pour te gonfler d'une nouvelle vie !

La nuit que tu naquis une étoile dansait...
C'est elle,
C'est elle que je vois au fond de tes prunelles,
Et qui te fait, ce soir, ces yeux large-embrasés ;
C'est elle encor
Mortis stella, phare du dernier port,
Que je verrai brûler dans les yeux de la mort ;

C'est elle,
Grande Nuit, qui sera la veilleuse éternelle,
Où tremble une huile d'or toujours renouvelée,
Qui brillera, joyau, sur ton front d'immortelle,
O grande Nuit de la pierre scellée.

PAUL GAVARRY.

LE MYSTÈRE DE JÉSUS

—

I

La nature de Jésus.

M. le professeur Goguel et le R. P. de Grandmaison, savants qualifiés, théologiens autorisés, ont donné leurs raisons de croire à l'historicité de Jésus (1). Elles sont bonnes sans doute. Pourtant elle n'emportent pas la conviction. Il ne faut pas s'en étonner. Le problème de Jésus n'est pas un problème historique ordinaire.

C'est un de ces hauts problèmes où tout le savoir d'une époque se tend, s'éprouve et se juge. Jésus a été conçu dans l'esprit de l'Encyclopédie, puis dans le goût romantique, puis sous le jour cru du matérialisme historique. Aujourd'hui le progrès de la méthode sociologique ouvre des vues nouvelles. Je crois que vers 1940 Jésus tout entier aura passé du plan historique dans celui des représentations mentales collectives.

Plus j'y médite, plus je me convaincs que Jésus historique n'est pleinement acceptable qu'aux croyants et n'est bien compris que par eux. Pour éviter de graves embarras avec les textes, il faut le prendre comme un Homme-Dieu.

Pour les croyants Jésus est un être sans congénère, unique de son espèce, un Homme-Dieu éternel qui s'est fait homme historique pour nous enseigner et mourir

(1) *Mercure de France*, 1er juin et 15 août 1923, à propos de l'*Enigme de Jésus* (*Mercure*, 1er mars 1923). Voyez aussi E. Catzeflis : *La personnalité historique de Jésus* (*Amitiés spirituelles*, juillet-août 1923). R. Maublanc : *Jésus et les origines du christianisme* (*Clarté*, 15 octobre 1923). G. Papamichail : *Jésus personnage historique* (en grec), Athènes, 1923.

pour nous, qui est mort comme homme, ressuscité comme Dieu, remonté au ciel, son vrai habitat, où il attend l'heure de juger, chrétiennes ou non, toutes les nations, morts et vivants, tous les hommes.

Cette croyance, sous une forme archaïque mais non atténuée, emplit les premiers documents qui parlent de Jésus: les lettres de Paul. Paul n'est pas le biographe d'un sage ni d'un martyr, il est l'apôtre d'un Homme-Dieu. Et les évangiles baignent dans la théologie de Paul et dans l'atmosphère du culte chrétien. Les poètes qui les ont composés, les auditoires passionnés qui les ont écoutés ont pensé réciter et écouter non la vie d'un saint, mais l'histoire d'un Homme-Dieu, de laquelle dépendait leur salut.

Les croyants ont la clef de ces vieux textes. Ils les lisent sans peine, en pénètrent le sens véritable. Ils peuvent souhaiter l'explication d'un détail. Ils ne rencontrent pas de difficulté radicale. Pour eux il n'y a pas d'énigme de Jésus. L'obstacle où je bute: comment Paul aurait-il adoré un juif, son contemporain, en lui donnant les attributs d'Iahvé, n'existe pas. Paul a traité Jésus en Dieu parce que Jésus est vraiment Dieu. Les croyants sont au clair. Ils ne peuvent que plaindre ceux qui déclarent ne pas y être.

Le R. P. de Grandmaison professe galamment mais intégralement la foi catholique. Il a donc en exégèse une position enviable. Il reçoit de front et accepte en leur sens complet les documents que les critiques prennent de biais et où ils tentent un hasardeux triage. Si le Fils de Dieu existe (et je sens bien que pour l'aimable théologien ce seul *si* est un blasphème) tout ce qui est dans Paul et dans les évangiles est à prendre à la lettre : c'est parole d'évangile. Le *si* une fois admis, l'exégèse orthodoxe a tous les avantages.

Hélas ! on n'a pas à volonté la foi chrétienne. Il n'est plus donné à quiconque de croire qu'un tel être qu'un

Homme-Dieu puisse exister et existe. Cela est indépendant du vouloir individuel. Il s'est produit une lente révolution de l'entendement.

Je soupçonne Kant d'y être pour quelque chose. On conçoit de plus en plus mal une personne qui, selon la jolie expression d'Illingworth, soit chez elle dans deux mondes, l'Absolu inséré dans la trame des faits conditionnés, Dieu personnage historique. Lamartine l'a dit : *Dans un regard de chair Dieu n'est pas descendu* (1). L'idée que Dieu se soit incarné afin de faire savoir, par exemple, qu'il est inutile de se laver les mains avant les repas (2), ou pour tout autre dessein, nous heurte. C'est une conception prékantienne. Elle est entrée uniment en de grands esprits comme saint Augustin, saint Thomas, Pascal, mais aujourd'hui elle reste inassimilable. C'est à croire que l'esprit humain change peu à peu ses catégories. Jésus devient impensable. Bien des chrétiens même, tout en maintenant le dogme de l'Homme-Dieu, glissent à l'idée d'un homme simplement *divin*, ce qui est la dissolution du christianisme et un subreptice retour aux idée gréco-romaines. Bref, pour cette raison et pour vingt autres, la foi antique n'inspire plus la plupart des exégètes qui entreprennent d'expliquer Jésus.

C'est alors que les difficultés commencent. Une fois la théologie jetée par-dessus bord, quel usage le pur historien, le sec et net historien, peut-il faire de Paul et des évangiles, textes fortement théologiques, bien différents de ceux qu'il a coutume de manipuler ? Depuis soixante ans la critique de ces textes a été de plus en plus drastique. De Renan à Loisy et à Guignebert (à Goguel aussi), le Jésus historique s'est terriblement aminci. Renan, préoccupé, comme disait Sainte-Beuve, de faire donner à Jésus sa démission de Dieu, lui offrait à la cime de l'hu-

(1) *La chute d'un ange*, VIIIe Vision, v. 32. Cette Vision est un des grands textes religieux du XIXe siècle.
(2) Marc VII, 2-23.

manité une place privilégiée. Aujourd'hui on le considère comme un personnage historique obscur, un illuminé mort à Jérusalem dans une tentative mal définie, à qui est arrivée l'aventure extraordinaire d'être déifié.

Cette solution du problème de Jésus, choquante pour les croyants, a-t-elle chance de s'imposer définitivement aux non-croyants ? Malgré son évidence apparente et son air modeste qui la recommande à beaucoup de bons esprits, elle ne me paraît pas rendre compte des larges données du problème.

Elle implique une vue très mesquine du christianisme. Si la grande religion d'Occident n'est au fond que la déification d'un homme, que la pauvre apothéose d'un individu, elle est, malgré sa diffusion immense, d'un type assez bas. Religieusement elle est inférieure au judaïsme et à l'islam, qui se sont bien gardés de prendre pour dieux Moïse ni Mahomet, au paganisme qui a rejeté à bon droit la doctrine d'Evhémère. Sur l'échelle des religions elle se place au niveau médiocre du culte impérial romain, du pythagorisme peut-être, je ne dis pas du confucianisme, qui est, au contraire, un sain exemple du culte raisonnable qu'on doit à un grand homme.

Il était frivole de s'opposer jusqu'au martyre à l'apothéose de l'empereur pour y substituer celle d'un de ses sujets. « O vous qui avez reçu les Écritures, ne dépassez pas la mesure juste dans votre religion. Le Messie Jésus n'est que le fils de Marie... Dieu est unique. » Ces mots dorés qui courent autour de la mosquée bleue d'Omar, sur la terrasse morte où fut le temple de Jérusalem, seraient la remontrance péremptoire du musulman et du juif au chrétien, si Jésus était ce que disent les critiques.

Est-ce là une objection ? Oui, pour ceux qui sentent confusément que le christianisme n'est pas cela.

Une déification, en milieu juif, même de la Dispersion, est un fait sans exemple. Pierre, Paul, tant d'autres,

rabbins juifs, prophètes chrétiens, ont fait des miracles. Aucun n'a été regardé comme l'Agneau qui se tient sur le trône d'Iahvé. Theudas, l'Égyptien, Bar-Kokébas, d'autres ont été messies. On ne leur a pas accordé les prérogatives du Dieu transcendant. Le cas de Jésus est unique. Pour l'historien les cas uniques sont toujours des énigmes. Si Jésus fut un juif d'entre les juifs, ce qu'il est devenu confond l'esprit.

Est-il donc possible de concevoir Jésus autrement que de ces deux façons : comme un Homme-Dieu ou comme un homme ordinaire ? Y a-t-il une troisième voie ? Je le crois.

Le plus ancien et le plus sûr témoignage que nous ayons, celui de Paul, me fait penser qu'à l'origine Jésus n'a pas été un homme, mais un être spirituel, un esprit qui se manifestait chez ses fidèles par des visions, des oracles, des pouvoirs miraculeux. On a cru à cet esprit à cause de ses manifestations et parce qu'on pensait découvrir son existence et lire son histoire dans Isaïe et les Psaumes.

A l'origine du christianisme il y a, si j'ai raison, non une biographie individuelle, mais une expérience mystique collective, appuyant une histoire divine mystiquement révélée. Jésus est connu par le cœur. Je laisse au théologien, au psychiatre et au sociologue à discuter la nature des êtres spirituels. Jésus en est un : voilà ce qui ressort, à mon sens, des premiers documents.

La vraie clef du problème est dans sept ou huit textes de Paul. Ils sont obscurs et obscurcis par des interprétations convenues. Ils valent qu'on fasse un effort de patience et de sympathie pour atteindre l'idée du vieux prophète.

II

Le témoignage de Paul.

Les lettres de Paul sont antérieures aux évangiles. L'accord est fait sur ce point.

De ce repère chronologique doit partir tout examen approfondi du problème de Jésus. L'image de Jésus qu'on trouve dans Paul est antérieure à celle qu'on tire des évangiles. Faut-il renverser l'ordre véritable sous prétexte que la première est plus divine, la seconde plus humaine ? Ce serait d'une méthode peu prudente. Pour une investigation aussi fine, la chronologie est le seul fil conducteur.

Mais la longue habitude qu'on a de lire en premier les évangiles fait qu'on prête à Paul malgré soi l'image de Jésus qu'on prend aux évangiles (1). On s'expose à des contre-sens. Il faut interroger Paul en premier. Il faut prendre de Paul une connaissance fraîche, une vision vierge.

Le difficile est d'attraper l'image qu'il se faisait de Jésus. Il ne l'expose pas dans ses lettres parce qu'il l'avait brandie et dessinée dans ses proclamations inspirées. Ses correspondants la connaissaient surabondamment. Ils étaient initiés à la foi entière de ces premiers temps du grand espoir et du bel amour.

Nous ne le sommes pas. Il faut nous contenter d'allusions claires-obscures, de prompts raccourcis, d'un demi-mot, d une hermétique formule. Un éclair passe, découvre des profondeurs de ciel, sitôt ouvertes, sitôt fermées. Quelquefois l'explication semble venir, nous tendons notre esprit, mais elle tourne court parce que le prophète l'a jugée superflue. Il n'a pas écrit pour nous, mais à quelques douzaines de gens peu notoires, peu riches, peu savants, perdus dans le brouhaha d'un port ou dans le silence des steppes, en qui il avait allumé un espoir démesuré. Il n'a pas supposé que nous scruterions ses petites phrases rythmées plus de dix-huit cents ans après le temps qu'il avait assigné à la fin du monde et à l'apparition de Jésus. Nous sommes des scoliastes qui, avec des lambeaux éclatants, ont à reconstituer un poème perdu.

(1) M. Goguel lui-même, si attentif, croit lire dans *I Cor.* XI, 23 que Jésus a été *trahi par un des siens* (article cité, p. 397).

Il n'est pas long de réunir les passages où Paul fait à Jésus quelque allusion chargée de sens.

Le plus complet, combien incomplet encore et énigmatique, se trouve dans une lettre aux Philippiens (1).

Paul est en prison (2), sous la menace d'une condamnation à mort. Il se plaint des rivalités funestes qui déchirent les chefs du mouvement chrétien. Tous n'ont pas l'amour. Certains sont ambitieux, jaloux, méchants, faux, impurs. Il ne veut pas qu'à Philippes il en soit de même. Il sait que parmi les *diakonoi*, deux femmes, Evhodia et Syntyché, se dévorent. Il a dû supplier le brave Synzygos de les raccommoder. D'une voix solennelle et pathétique il adjure ses chers Philippiens d'être humbles et soumis. Il s'élève au sublime et montre l'exemple divin du Messie Jésus :

...Ayez le même sentiment entre vous
que vous avez *en le Messie Jésus.*

Lui qui existait en forme de dieu,
il ne tira pas avantage (3) d'être à l'égal de Dieu,
mais il se vida,
en prenant forme d'esclave,
en devenant en ressemblance d'hommes.
Et d'apparence trouvé homme
il s'abaissa,
en devenant obéissant jusqu'à mourir,
mourir en croix.

Aussi Dieu le suréleva
et lui accorda le nom supérieur à tout nom
pour qu'au nom de JÉSUS *tout genou plie,*
au ciel, sur terre, sous terre,

(1) *Philipp.* II, 5-11. Ce célèbre passage a été souvent commenté. L'histoire de son exégèse fait seule un gros volume (H. Schumacher : *Christus... nach Phil. II*, 5-8. Rome 1914). Le commentaire le plus récent et le plus pénétrant est celui de Ch. Guignebert (*Rev. d'hist. et de phil. relig.* 1923, p. 512-533).

(2) A Ephèse, selon toute probabilité. Voyez *Reconstitution et Classement des lettres de Saint Paul* (*Rev. d'hist. des religions*, 1923, p. 23-26).

(3) Ἁρπαγμός, mot rare. Ἅρπαγμα qui est à peu près synonyme signifie *avantage* dans Héliodore, *Aethiop.* VIII, 7.

et que *toute langue jure* (1) :
MAITRE EST JÉSUS MESSIE (2),
pour glorifier Dieu Père (3).

Voilà le plus ancien résumé que nous ayons de l'histoire de Jésus. Il est tourné en leçon. Paul avertit ceux qui sont mystiquement *en le Messie Jésus* de se conformer à celui en qui ils vivent, ou plutôt qui vit en eux. Les apôtres et les prophètes de Jésus ne doivent pas se targuer de leur dignité (ce que font les rivaux de Paul). Ils doivent accepter les abaissements et la mort (ce que Paul fait). L'histoire de Jésus est le grand exemple intérieur.

Que nous aimerions savoir cette histoire comme la savaient ceux à qui s'adressait la semonce ! Nous voyons au bref qu'elle comprenait deux grands moments. Un être divin descendait dans le monde matériel jusqu'à revêtir la servile figure humaine et subir une mort d'esclave. Et il remontait et recevait un nom mystique aussi puissant que le nom de Dieu pour faire plier tous les genoux dans tous les mondes. Ce nom était Jésus, qui veut dire *Iahvé-Sauveur*.

Les derniers mots expliquent la magique puissance du nom de Jésus et pourquoi ce nom servait à chasser les démons qui tourmentaient les malades et à discerner les esprits qui hantaient les prophètes.

Quant au récit prodigieux de la descente et de l'ascension d'un être divin, c'est le fondement de la théologie chrétienne. Vertigineux coup d'œil sur les choses célestes, il ne peut provenir que d'une révélation d'en haut.

Nous avons, par chance, une version antique du même

(1) Isaïe XLV, 23 : *Devant moi tout genou pliera, par moi jurera toute langue.* Le texte d'Isaïe s'applique à Iahvé. Paul l'applique à Jésus.

(2) Seul un esprit qui est de Dieu prononce cette formule. Les autres disent : MAUDIT EST JÉSUS. C'est le sûr moyen de discriminer les esprits qui agitent les prophètes (I *Cor.* XII, 3).

(3) Paul écrit en petites lignes accordées par l'accent final et formant des strophes irrégulières. (Communication à la Société Ernest Renan, 26 janvier 1924.)

récit, plus plate mais plus détaillée que l'abrégé lyrique de Paul, très précieuse en ce qu'elle suggère comment Paul narrait l'histoire de Jésus quand il la narrait tout au long. Elle se trouve dans l'*Ascension d'Isaïe,* vieille apocalypse chrétienne cousue à une légende juive et parvenue à nous en traduction éthiopienne (1).

Une révélation est censée avoir été faite jadis au prophète Isaïe. Étendu sans souffle sur le divan du roi Ezéchias, devant une foule d'officiers, d'eunuques, de prophètes et d'élèves, il eut un ravissement qui l'enleva, de monde en monde, jusqu'au septième ciel... Arrivé là, il contempla dans une sainte horreur la scène mystérieuse qui doit marquer la fin des temps.

Dieu ordonne à un être divin qui est appelé le Bien-Aimé ou l'Élu, en attendant que son nom soit révélé, de descendre, à travers les sept cieux, le firmament et la terre, jusqu'au Chéol, l'immense caverne où, gardés par un ange puissant, gisent les morts. Il remontera en triomphateur pour juger et détruire « les Princes, les anges et les dieux de ce monde et le monde qui est dominé par eux ». Pour qu'à son passage dans les sphères basses il ne soit pas reconnu par les êtres qui y demeurent, il lui est enjoint de prendre la forme de ces êtres. Le voici poursuivant sa chute :

...Et je le vis descendre dans le cinquième ciel et se tranformer selon l'aspect des anges qui étaient là. Ils ne le glorifièrent pas, car son aspect était comme le leur. (De même au quatrième, au troisième, au deuxième, au premier ciel.) Et de nouveau il descendit dans le Firmament, où habite le Prince de ce monde (Satan) et il donna le mot de passe à ceux de gauche et son aspect était comme le leur. Et ils ne le louèrent pas. Mais par envie ils se battaient l'un contre l'autre, car il y a là un pouvoir de ma et des rixes sans raison. Et je le vis descendre et se rendre semblable aux anges de l'Air et il fut lui-même comme l'un d'eux.

(1) Texte éthiopien et trad. anglaise de R.-H. Charles (Londres, 1900). Trad. latine de Dillmann (Leipzig, 1877), française de R. Basset (Paris, 1894) et de E. Tisserant (Paris, 1909).

Et il ne donna pas de mot de passe, car ils se volaient et s'opprimaient l'un l'autre... Et je le vis semblable à un fils d'homme et habitant dans le monde. Et ils ne le connurent pas (1).

Ici le texte devient incertain. D'après un passage antérieur on peut restituer que les Princes de ce monde (Satan et ses anges) « portaient leurs mains sur lui et le suspendaient au bois sans savoir qui il était » (2). Puis il dépouillait l'Ange de la Mort, remontait le troisième jour, demeurait sur la terre cinq cent quarante-cinq jours et continuait sa montée :

Il monta dans le Firmament et il ne se transforma pas selon leur forme. Et tous les anges du Firmament et Satan le virent et se prosternèrent. Il y eut là une grande tristesse. Ils disaient : Comment notre Maître est-il descendu sur nous et n'avons-nous pas reconnu sa gloire ?... Et il monta dans le deuxième ciel et il ne se transforma pas. Tous les anges qui sont à droite et à gauche et le Trône qui est au milieu l'adorèrent, le louèrent et dirent : Comment notre Maître nous a-t-il été caché quand il est descendu et n'avons-nous pas compris? (De même aux troisième, quatrième, cinquième, sixième ciel.) Et je le vis monter au septième ciel. Tous les justes et tous les anges le glorifièrent. Et je le vis s'asseoir à la droite de la Grande Gloire (3).

Il est clair que Paul connaissait une révélation très analogue à celle qui est attribuée au vieil Isaïe. De là vient son allusion elliptique à l'histoire de l'être qui, existant en forme de dieu, prend la ressemblance des hommes pour subir la mort et remonte au plus haut des cieux pour y recevoir le nom tout-puissant.

Telle est la forme la plus ancienne que nous atteignions de l'histoire de Jésus. Elle n'a pas couleur historique, mais couleur gnostique. Elle s'apparente au mythe plus touffu de Simon, la *Grande Puissance de Dieu*, dont le nom signifie l'Obéissant et qui triomphe des Archontes

(1) *Ascension d'Isaïe*, X, 20-31, XI, 1, 19. Les deux dernières phrases d'après un fragment de version latine qui paraît plus fidèle ici que la version éthiopienne. Celle-ci interpole un passage sur la naissance virginale de Jésus, apparenté au Protévangile de Jacques.

(2) IX, 14.

(3) XI, 23-32, d'après Tisserant.

célestes, prototype ou pendant samaritain de Jésus (1). Elle s'apparente encore au mythe de l'Homme-type de certains mystères grecs, immortel qui se soumet à la mort, souverain qui se fait esclave (2). Les Archontes qui crucifient Jésus y jouent le même rôle que les Titans qui lacérent Zagreux dans le mystère orphique. Elle a tous les traits de la légende sacrée d'un mystère.

Elle se situe dans une cosmologie d'apocalypse qui nous est connue par des documents juifs tels que le livre palestinien d'Hénoch et le livre alexandrin des Secrets d'Hénoch. L'univers est haut de douze étages éthérés dont neuf au moins sont invisibles aux hommes. Au plus bas l'Abîme, puis le cachot des morts, puis la terre où les hommes passent, puis l'Air et le Firmament sillonnés par Satan et d'invisibles Princes, injurieux et cruels, puis sept cieux inouïs. Au centre de chaque ciel est un Trône, être vivant autour de qui se pressent des Principautés, des Puissances, des Dominations. Au plus haut, Dieu. Auprès de lui, des êtres divins qui sont ses pouvoirs : son Trône, son Esprit, son Ange, sa Parole, sa Sagesse, sa Gloire, son Image, son Nom, et d'autres constituent avec lui le *Plérome* de la divinité. Dans cet univers spirituel, surpeuplé, la petite population humaine pèse peu. Tel est le cadre immense. Comète étrange, un être sort du plérome, plonge obscur à travers les mondes et remonte lumineux. Voilà ce que sait le chrétien, voilà sa gnose.

Des sectes demi-juives adoraient le plérome et les anges. Le christianisme commençait quand on jurait qu'un seul être privilégié qu'on appelait le Messie Jésus absorbait en lui tout le plérome et qu'il était le Premier après Dieu, avec Dieu, de tous les êtres célestes.

(1) P. Alfaric : *Gnosticisme et christianisme* (*Revue historiq.* 1er janv. 1924). *Simon le Magicien* (A paraître prochainement).

(2) *Poimandres*, 15 (éd. R. Reitzenstein, Leipzig, 1904, p. 332), cité par Guignebert (art. cité p. 522).

Dans le cul de basse fosse d'où il écrivit à ses chers Philippiens, Paul rencontra Epaphras, apôtre comme lui qui avait fondé des assemblées à Laodicée, Colosses, Hiérapolis, aux avancées de la délirante Phrygie. Epaphras supplia son compagnon de chaîne d'envoyer aux frères de là-haut quelque consolation inspirée. Par la lettre aux Colossiens on voit que ces chrétiens imparfaits ne distinguaient pas assez Jésus des plus hauts anges, ce qui donne occasion à Paul de définir Jésus :

...Il est Image de l'invisible Dieu,
Aîné de toute créature,
puisqu'en lui furent créés tous les êtres
aux cieux et sur la terre.

Les êtres visibles et les invisibles,
Trônes, Dominations,
Principautés, Puissances,
tous par lui et pour lui sont créés.
Lui, il est avant tous
et tous par lui se maintiennent.

Lui, il est la Tête du corps de l'Assemblée,
étant Principe,
premier rené d'entre les morts
pour être parmi tous, lui, le Premier.
Car en lui tout le Plérome voulut habiter
et se réconcilier par lui tous les êtres
en faisant la paix par le sang de sa croix,
oui, par lui, ceux qui sont sur la terre
et ceux qui sont aux cieux (1).

Jésus prime tous les êtres, hormis Dieu. Il est l'unique puissance de Dieu, l'Image, l'Aîné, le Premier, qui a créé et soutient chaque classe de l'univers des esprits.

Pourquoi a-t-il accompli le mystérieux périple qui lui a fait endosser la condition des mortels ? Paul le dit ici. Pour inaugurer par sa résurrection un nouvel ordre cosmique où il est le Premier encore. Pour réconcilier à Dieu

(1) Coloss. I, 15-20. (Sur la lettre aux Colossiens voyez le beau commentaire de C. Toussaint, Paris, 1921).

les êtres célestes et les terrestres par un sacrifice sanglant, pareil à un *pacifique* du Temple, ou mieux à une sublime pâque dont il est l'éternel agneau (1).

§

Pour que ruisselle un sang par quoi tout est changé dans l'univers, il faut que le Fils de Dieu devienne un homme. Selon Paul, il est bien devenu un homme, de la race d'Israël et de la famille de David.

La décisive question se pose. Est-ce là une donnée d'apocalypse, tenue comme le reste pour révélée ? Ou la vie d'un contemporain, enchâssée toute crue dans un poème de salut universel ?

L'état des textes ne permet pas l'hésitation.

Sur le passage du Fils de Dieu dans l'humanité, Paul ne fournit aucune précision chronologique ni topographique. La naissance humaine de Jésus, dans les deux allusions qu'il y fait, paraît déduite uniquement de nécessités doctrinales et de l'Écriture considérée comme révélation divine.

Dans sa lettre aux Galates, ardent à prouver que la Loi juive n'étreint plus le chrétien, il proclame :

> ...Quand nous étions en bas-âge
> aux Eléments du monde nous étions asservis.
>
> Mais quand vint l'Achèvement du temps,
> Dieu fit partir son Fils,
> issu de femme,
> soumis à Loi,
> pour racheter ceux qui étaient sous Loi,
> pour que le droit des fils nous fût conféré ! (2)

A des sots, empêtrés d'observances légales, Paul remémore le même divin départ qu'aux Philippiens et aux

(1) *Notre agneau pascal fut immolé : c'est le Messie.* (I *Cor.* V, 7). Les anges étaient-ils donc brouillés avec Dieu ? Paul n'a pas occasion de le dire. Ses fragments de doctrine supposent une révolte des anges, à la guise de celle qu'on lit au livre d'Hénoch.

(2) *Galates*, IV, 4-5.

Colossiens. Il met l'accent autrement, pour tirer une autre leçon. En se faisant obéissant jusqu'à mourir, le Fils de Dieu accomplit une Loi suprême. Dieu est satisfait et nous sommes rachetés de la Loi de Moïse, inexécutable au fond, simple dressage. Et ce Fils de Dieu se fit comme nous fils de femme pour que nous ne fussions plus marmots sous la férule, mais vrais fils comme lui. En prenant notre nature il nous fait prendre la sienne. Une idée mystique, presque magique, anime ce morceau. Une référence historique ne s'y découvre pas.

Dans la suscription emphatique de sa lettre aux Romains Paul décline son titre :

Paul, esclave du Messie Jésus,
élu apôtre,
chargé d'une *bonne nouvelle* de Dieu,
celle qu'il avait promise par ses prophètes,
dans de saintes écritures,

touchant son Fils,
issu de semence de David selon chair,
établi Fils de Dieu en pouvoir selon esprit de sainteté
par résurrection des morts...

Ici encore transparaît la mystique odyssée du Fils de Dieu. Paul affirme qu'elle a été révélée aux prophètes anciens. Puisque Isaïe, Jérémie, Michée, Zacharie ont dit que le Messie est de la semence de David, si l'on veut donner au Fils de Dieu le nom de Messie, il faut bien le dire *issu de semence de David selon chair*. Cela découle de *saintes écritures* (1). On ne décide pas que sa vie humaine soit relatée. Elle est révélée.

Un texte décisif tranche le débat. C'est une brusque allusion aux circonstances de la crucifixion. Elle surgit dans une lettre aux Corinthiens destinée à saper le pres-

(1) La croyance que le Messie doit être du sang de David explique le nom de *frères du Maître* donné à Jacob et à toute une famille qui était ou se disait de la race de David (I. *Cor.* IX, 5 ; *Galat.* I, 19. Cf. Hégésippe dans Eusèbe, *Hist. Eccl.* II. I, 20, 1-4).

tige d'Apollos qui avait succédé à Paul comme animateur de l'assemblée.

Paul était plus apocalyptique, Apollos plus gnostique. Paul concevait le mystère du Messie comme une révélation scandaleuse et folle, se prouvant par des miracles. Apollos, comme une sagesse suprême qui savait persuader.Paul méprise la sagesse qu'on pense atteindre avant l'Age futur. Elle n'est encore que la sagesse de Satan et de ses suppôts.

> De sagesse nous parlons entre *adultes*,
> de sagesse qui n'est pas de cet Age-ci
> ni des Princes de cet Age-ci qui sont abolis.
> Non, nous parlons de sagesse de Dieu en secret,
> de celle qui est cachée,
> que Dieu prédestina, depuis les Ages, à notre gloire
> que nul des Princes de cet Age-ci ne connaît :
> s'ils l'avaient connue
> ils n'auraient pas crucifié le Maître de la Gloire ! (1)

Ici plus de doute. Jésus a été crucifié par les *Princes de cet Age-ci*, c'est-à-dire par Satan et les autres *Archontes* qui parcourent l'air et le firmament. Leur acte a prouvé qu'ils étaient ignorants des secrets propos de Dieu. Ces traits sont caractéristiques d'une pure apocalypse. Ils sont tirés expressément d'une connaissance révélée, de cette *sagesse de Dieu* que Paul se vante de connaître et que les Archontes n'ont pas connue.

Dans l'apocalypse attribuée à Isaïe il est dit que les Princes de ce monde « suspendront au bois le Bien-Aimé sans savoir qui il est » (2). La méprise des Archontes célestes est un thème essentiel. Ils sont joués, parce que le Fils de Dieu s'est transformé de degré en degré dans sa descente merveilleuse. Ce thème reparaît dans un endroit où Paul, à propos de la crucifixion, dit que Dieu « déshabillant les Principautés et les Puissances, les donna

(1) I. *Cor.* II, 6-8.
(2) *Ascension d'Isaïe*, IX, 14.

en risée ouvertement en leur faisant suivre le triomphe du Messie (1). Le commentaire de ces mots obscurs est dans la révélation d'Isaïe où sont décrits le retour triomphal du Bien-Aimé et la consternation de Satan et des anges du firmament, obligés de courber la tête (2). Sous les allusions éparses de Paul on suit le fil d'une véritable apocalypse, coordonnée et bien construite, dont celle du faux Isaïe nous donne l'idée.

L'expression curieuse *le Maître de la Gloire* pour désigner Jésus est significative. Elle montre que Paul imagine lire son apocalypse dans l'Ecriture. Elle se réfère au Psaume XXIV, tel qu'on le psalmodiait en grec :

Levez vos portes, ô Princes,
ouvrez-vous, portes éternelles :
il entrera, le Roi de la Gloire !
— Qui est ce Roi de la Gloire ?
— Le Maître fort et puissant,
le Maître puissant en guerre !

Levez vos portes, ô Princes,
ouvrez-vous, portes éternelles :
il entrera le Roi de la Gloire !
— Qui est ce Roi de la Gloire ?
— C'est le Maître des prodiges,
ce Roi de la Gloire ! (3)

Ce très vieux psaume avait jadis été composé peut-être pour la fête annuelle de l'avènement d'Iahvé (4). Il était récité au service du Temple le premier jour de la semaine (5), devenu pour les chrétiens le jour de la résurrection. Paul lui donne un sens mystérieux en rapport avec la mystérieuse épopée de Jésus. Les portes du Temple se transportent au ciel. Dieu enjoint aux Princes de ce monde d'ouvrir leurs portes pour laisser passer le Roi de la Gloire. Ils demandent avec surprise qui est ce Roi

(1) *Coloss.* II, 15.
(2) *Ascension d'Isaïe*, XI, 23-26.
(3) Septante. Ps XXIII, 7-10.
(4) Voyez S. Mowinckel : *Das Thronbesteigungsfest* (Christiania, 1922).
(5) Indication des Septante.

de la Gloire (car ils l'ont tué sans le reconnaître). Et ils apprennent que c'est leur Maître. Le psaume devient une scène apocalyptique.

Cela rend très vraisemblable que la crucifixion ait été prise au psaume qui précède de peu celui-là, au Psaume XXII, considéré, lui, comme la plainte du Fils de Dieu tombé aux mains des Archontes cruels :

Mon Dieu, mon Dieu, regarde-moi,
pourquoi m'abandonnas-tu ?...
Des chiens nombreux m'encerclèrent,
une bande de malfaiteurs m'entoura.
Ils trouèrent mes mains et mes pieds,
comptèrent tous mes os,
m'observèrent et m'examinèrent.
Ils se partagèrent mes habits
et sur mon vêtement jetèrent le dé (1).

A qui avait l'expérience des supplices romains ces mots sombres et forts suggéraient l'image de la croix. Si le Fils de Dieu les prononce (2), il révèle donc lui-même qu'il a été fiché en croix. Ceux qui l'ont cloué et dépouillé, ce sont les Princes aériens qui seront interpellés au Psaume XXIV.

Ainsi deux morceaux d'anciennes écritures font entendre, à qui a oreille, les deux scènes majeures de l'histoire de Jésus : sa mort et sa résurrection. Toutes deux se jouent dans l'éther mystique, hors du lieu et du temps, objets de foi, non d'ouï-dire.

§

L'Ecriture est-elle seule à faire connaître Jésus ? Non pas. Il y a aussi l'épreuve directe.

Jésus ne reste pas caché, derrière le rideau diaphane des textes sacrés. Aussi bien qu'Iahvé, il s'est manifesté, il se manifeste encore, comme un être réel, vivant, agi-

(1) Septante. Psaume XXII, 2, 17-19.
(2) Ce qu'il fera encore dans les évangiles (Matth. XXVII, 46 et parallèles).

tant, parlant, quelquefois visible,en un mot comme un esprit.

Dans un précieux passage d'une lettre aux Corinthiens Paul indique les deux voies par où Jésus est venu à lui et aux autres. Ce sont deux voies mystiques : l'Ecriture et l'extase.

Après d'affreux tourments, il était dans une passe de consolation (1). Par la diplomatie de Titus il avait pu cesser son schisme et se réconcilier avec les apôtres palestiniens. D'esprit il avait fait son retour à Jérusalem avant de l'accomplir de corps. Autant il avait mis d'orgueil à se séparer, autant il en met à rentrer dans le rang. Il fait sonner que sa doctrine du Messie ne diffère en rien de celle de tous :

> Je vous transmis pour commencer
> ce qu'aussi bien j'avais reçu :
> que le Messie mourut pour nos péchés
> d'après les Ecritures (2) ;
> qu'il fut enseveli
> et est ressuscité le troisième jour
> d'après les Ecritures ;
>
> qu'il fut vu de Képha
> puis des Douze ;
> ensuite il fut vu de plus de cinq cents frères à la fois
> dont la plupart restent encore
> et quelques-uns s'endormirent ;
> ensuite il fut vu de Jacob
> puis de tous les Apôtres ;
> en dernier de tous, comme de l'avorton,
> il fut vu de moi aussi (3).

Ces petites lignes contiennent le plus vieux sommaire de la foi commune, le premier et authentique *Symbole des Apôtres*. La foi en Jésus repose d'une part sur les Ecritures, d'autre part sur les apparitions.

(1) Pour la date de cette lettre, voyez *Reconstitution et classement des lettres de saint Paul* (*Rev. d'hist. des relig.* 1923, p. 18-19, 29).

(2) Κατά τὰς γραφάς marque la source de la connaissance, comme dans κατὰ τὴν ἐμὴν γνώμην (I *Cor.* VII, 40), κατὰ ἀποκάλυψιν (*Galat.* II, 2), etc.

(3) I. *Cor* XV, 3-8.

On lit en Isaïe que le Servant d'Iahvé, qui est Jésus, « a été transpercé pour nos péchés, broyé pour nos iniquités » et que « lorsqu'il est arraché à la terre des vivants, et pour le péché du peuple mis à mort, on lui prépare un tombeau avec les impies » (1) ; on sait lire ailleurs qu'il est ressuscité le troisième jour. Tel est le témoignage des Ecritures, c'est-à-dire de Dieu. Et il s'est montré à Képha et à d'autres. Tel est le témoignage des hommes.

Ce qui est historiquement assuré, d'après le texte même de Paul, ce sont les apparitions de Jésus. Ici nous quittons la haute mer théologique, nous prenons pied dans l'histoire. Jésus est apparu à Képha, aux Douze, à Jacob, Juifs palestiniens de chair et d'os que Paul a bien connus pour s'être colleté avec eux. Voilà qui est déterminé. Enfin nous saisissons Jésus dans le domaine des faits. C'est un être spirituel que nous saisissons.

Jamais Paul ne suppose que les apôtres palestiniens aient *vu* Jésus autrement qu'il ne l'a *vu* lui-même. Il se compare à eux en tout point. Il crie : « Ne suis-je pas un apôtre ? N'ai-je pas vu Jésus notre Maître ? (2) » Sûrement il ne l'a pas vu, au sens propre du mot. Dans la lettre aux Galates il spécifie qu'il l'a connu par *apocalypse* (3). Il l'a vu dans l'extase, après les autres et comme les autres. Etre apôtre, c'est avoir été favorisé d'une vision authentique de Jésus.

Dans l'opinion de Paul, qui est celle des anciens, un esprit ne peut apparaître qu'à condition d'avoir un corps. Puisque Jésus est apparu aux hommes dignes de foi dont on a la liste, il a un *corps spirituel*.

Paul explique aux ignorants qu'il y a deux sortes de

(1) *Isaïe*, LIII, 5, 8-9, trad. A Condamin (Paris 1905).

(2) I *Cor.* IX, 1. Quand il dit, en expliquant son ministère d'amour : « Si même nous connûmes selon chair le Messie, ah ! maintenant nous ne le connaissons plus ! » (II *Cor.* V, 16) il avoue simplement qu'autrefois il a pu avoir une idée charnelle, c'est-à-dire intéressée, du Messie, que ses rivaux ont encore et qu'il n'a plus. Sous une autre forme c'est la distinction entre ceux qui annoncent le Messie *par ambition* et ceux qui l'annoncent *d'amour* (*Philipp.* I, 16-17). Il n'est pas question là plus qu'ailleurs d'une connaissance *historique* de Jésus.

(3) *Galat.* I, 16.

corps : ceux de chair vive et de sang, corps *animaux*, et les corps *spirituels*. Nous tenons d'Adam un lourd corps animal ; nous tenons de Jésus un corps spirituel, *l'homme intérieur*. Adam et Jésus sont deux grands ancêtres. De l'un proviennent les corps faits de boue, de l'autre les corps célestes, purs souffles et pures lumières :

S'il y a corps animal,
il y a corps spirituel aussi.
Comme il a été écrit :
le premier homme, Adam, *fut fait âme qui vit* (1),
le dernier Adam fut fait souffle qui crée la vie...

Le premier homme est de la terre, bourbeux ;
le second Homme est du ciel.
Tel qu'est le bourbeux,
tels sont les bourbeux.
Tel qu'est le Céleste,
tels sont les célestes.
Comme nous prîmes l'image du bourbeux,
prenons aussi l'image du Céleste (2) !

Jésus est cet Homme céleste que Daniel aperçut dans un songe sacré (3). Les chrétiens sont sa lignée astrale. L'idée est étrange pour nous. Elle ne l'était pas pour un monde saturé d'orphisme (4).

Entre Jésus, corps céleste, et le chrétien embourbé encore dans la chair, il y avait d'ineffables rendez-vous. Une fois ou deux Paul fut enlevé jusqu'au troisième ciel. Il perçut des mots inexprimables qu'on ne peut répéter à un homme (5).

Plus souvent Jésus descendait. Il parlait en langage humain par la bouche de ses prophètes. Plusieurs fois Paul annonce qu'il va parler *en parole du Maître* (6).

(1) *Genèse*, II, 7.
(2) I *Cor.* XV, 44-49.
(3) *Daniel*, VII, 13-15.
(4) « Je suis fille de la Terre et du Ciel étoilé. J'ai une origine céleste, sachez-le vous aussi », dit l'Ame, sur une lame d'or de Pételia (Kaibel, *Insc. gr. It. et Sic.* 638).
(5) II *Cor.* XII, 2-4.
(6) I *Thess.* IV, 15. Cf. I *Cor.* VII, 10.

L'Esprit, c'est-à-dire Jésus, dictait un propos de sagesse ou de gnose, une instruction, une révélation, ou chantait un psaume, une ode ou une hymne, ou donnait une vision, entr'ouvrait les abîmes de Dieu, ou encore infusait le pouvoir de guérir, le don des miracles, la foi qui jongle avec les montagnes. Sa présence réelle se manifestait par les gémissements mélodieux des gorges oppressées, comme la présence du vent se manifeste sur les harpes éoliennes.

Paul crie avec orgueil qu'il ne fait pas des discours, mais la démonstration d'un *esprit* et d'une *force* (1). Ces gémissements, ces sanglots inspirés, ces gestes qui commandent ou qui guérissent, ces cantiques, ces oracles, ces ravissements, voilà les faits que l'historien constate. Jésus, c'est l'interprétation.

Pour les mystes chrétiens, Jésus Esprit était un être vivant, un être *corporel*. Ce point particulier est pour nous le plus malaisé à saisir. Le corps du Fils de Dieu ne ressemble en rien aux corps matériels. Le dire infiniment subtil n'est rien dire. Il est illimité. Il est dans tous les temps à la fois, dans tous les lieux à la fois. Ce peut être un *corps* au sens social du mot. Tous les chrétiens s'ajoutent les uns aux autres en un seul *corps* : ce corps, c'est Jésus (2).

C'est parfois un objet matériel dont l'apparence cache un esprit. Quand au désert, selon le conte populaire, un rocher magique accompagnait les Israélites pour les abreuver; ce rocher, c'était Jésus (3). Quand les fidèles rompent un pain et boivent une coupe de vin pour ouvrir, à la juive, la fête du premier jour de la semaine, fête de Jésus, ce pain et ce vin sont le corps et le sang de Jésus même :

Je reçus, moi, du Maître (4)

(1) I *Cor.* II, 4.
(2) I *Cor.* XII, 27, etc.
(3) I *Cor.* X, 4.
(4) Ἀπό signifie que Paul reçut directement du Maître, comme dans ἐμάθετε

et vous le transmis :
« Le Maître Jésus, en la nuit où il était livré,
prit un pain
et en bénissant le rompit
et dit : Voici mon corps qui est pour vous.
Faites cela
en mémorial de moi.

De même pour la Coupe après le souper,
disant : Cette Coupe-là
est la Nouvelle Alliance par mon sang.
Faites cela,
chaque fois que vous boirez,
en mémorial de moi » (1).

Cet oracle sera plus tard inséré dans les évangiles, en façon de récit historique. A Paul il vient par révélation expresse. Il se rapporte à l'histoire secrète et révélée du Fils de Dieu. Il s'appuie, non sur un témoignage d'hommes mais sur le témoignage divin. Celui-ci est consigné au Psaume CXVI, où le mystique voit Jésus mourant élever la *Coup* de salut (2), en Jérémie qui annonce la Nouvelle Alliance (3), en Isaïe qui dit trois fois que le Servant *fut livré* (4). (Il fut livré *dans la nuit* puisque Dieu veut ensuite « lui montrer la lumière (5) ».) Le psaume est mis en action et sur l'oracle d'Isaïe se greffe celui de Paul.

L'importance capitale de l'oracle est de rapprocher la mort de Jésus, conçue comme immolation d'un mystique agneau pascal (6), et le rituel hebdomadaire des chrétiens, substitué aux plus hauts rites juifs : au repas

ἀπὸ Ἐπαφρᾶ (*Coloss.* I, 7). Il s'agit d'une révélation d'en haut, comme dans le passage comparable I *Jean*, I, 5.

(1) I *Cor.* XI, 23-25.

(2) Psaume CXVI, 13. Psaume cité ailleurs par Paul, d'après les Septante (II *Cor.* IV, 13).

(3) *Jérémie*, XXXI, 31.

(4) *Isaïe*, LIII, 6,12 (Septante). Voyez E.-A. Abbott : *Paradosis* (Londres 1904) ch. II.

(5) *Ibid.* 11 (Septante).

(6) Isaïe, compare le Servant à l'agneau qu'on égorge (LIII, 7) et Paul dit de Jésus : *Notre agneau pascal fut immolé* (I *Cor.* V, 7).

pascal et au Jour de l'Expiation. Hors de Palestine, au repas pascal, un rôti était mangé en mémoire de l'agneau pascal tué à Jérusalem (1). De même les chrétiens doivent manger la miche et boire le vin liturgiques en mémoire de leur Agneau céleste Jésus. Et la doctrine de Paul sur le *corps spirituel* permet de dire que ce pain et ce vin sont le corps et le sang de Jésus.

Ainsi les révélations particulières des nouveaux prophètes pouvaient s'ajouter aux oracles anciens et enrichir l'histoire apocalyptique de Jésus.

Quant à la fin du voyage divin, Paul la déduit à sa façon des psaumes CX et VIII :

> Il faut qu'il règne
> jusqu'à ce qu'il *ait mis* tous *les ennemis sous ses pieds* (2).
> En dernier ennemi est supprimée la Mort,
> car on *plaça tout sous ses pieds* (3).
>
> Quand il dira : Tout est soumis !
> (excepté, bien entendu, celui qui lui soumit tout),
> quand tout lui aura été soumis,
> alors lui, le Fils, se soumettra
> à Celui qui lui soumit tout
> pour que Dieu soit tout, en tout (4).

L'univers sera rétabli dans l'ordre et l'unité. Les Archontes, et les Puissances rebelles auront été supprimés, la Mort n'existera plus. Alors Jésus abdiquera. Uni à ses fidèles, il se fondra dans le plérome divin d'où il est sorti pour accomplir leur salut. Ainsi finira sa divine aventure.

§

Résumons le plus ancien témoignage que nous ayons sur Jésus et le christianisme.

Il n'y a dans Paul aucune allusion à un personnage historique du nom de Jésus. Le Messie Jésus Fils de Dieu

(1) Talmud de Jérusalem, trad. Schwab (Paris 1882), V, p. 150 (*Pesahim*).
(2) Psaume CX, 1.
(3) Psaume VIII, 7.
(4) I *Cor.* XV, 25-28.

est le héros d'une apocalypse. Et il est l'objet d'une expérience mystique. C'est le dieu d'un mystère. Le dieu ni le mystère ne sont encore historicisés.

Le christianisme naissant n'est pas l'apothéose incompréhensible d'un homme. C'est un changement dans les choses divines, une création théologique. Et c'est, en même temps, la merveilleuse renaissance du vieux prophétisme hébreu, une explosion de visions, d'oracles et de délires sacrés dont le nouvel être divin est l'Esprit inspirateur.

PAUL-LOUIS COUCHOUD.

J.-F. RAFFAELLI

—

Raffaelli est mort. Une des plus pures gloires de notre art pictural va grandir.

L'histoire d'un mouvement d'art, avant qu'elle soit définitivement fixée, subit des variations et l'opinion publique la modèle, diversement changeante, insensiblement modifiée de nuance en nuance, jusqu'à de singulières variations, au gré des regains d'influence ou de la perception plus complète des maîtres qui la composèrent et unirent un moment, dans une étiquette commune, des volontés en gros parallèles, voisines du point de départ, de plus en plus diversifiées à mesure que la maîtrise de chacun s'accuse et que son labeur réalise mieux ses visions premières.

Les écoles d'art ne se développent pas en droite ligne étroite, mais en éventail, partant d'un principe, plus négatif encore vis-à-vis du goût dominant qu'affirmatif dans sa tendance, s'élevant d'une poignée unie qui semble homogène pour jeter leurs branches vers tous les points de l'horizon entrevu à l'aube dans une passion grandissante d'extension.

Les maîtres de l'Impressionnisme ont été tour à tour les rois de leur groupe. Manet, puis Degas, puis Monet, un moment Renoir, ont occupé pour la critique et les amateurs le premier plan. Actuellement, l'opinion s'est déplacée et, après avoir préféré les maîtres de la recherche lumineuse, la jeunesse tendrait à considérer que l'aboutissement de l'impressionnisme se réalise en Cézanne dont on adopte les recherches de construction classique et la matière traitée

en émail, après que, pour une longue période, on ait cru que Gauguin avait formulé la méthode définitive, dans sa conception du tableau exécuté selon une harmonie générale, à l'avance décidée, et traité en vitrail. Ces variations ne sont que pour mieux établir la richesse et la force et la complexité d'un groupe d'artistes égaux aux plus grands. Elles accusent, en en tâtant pour ainsi dire les contours, l'ampleur de ce mouvement régénérateur et le pertinace travail de développement sur soi-même de ses créateurs.

Deux tendances, deux vouloirs plutôt, dominent l'impressionnisme et se fondent sous un seul vocable : vérisme.

Tous les impressionnistes sont épris de vérité.

Cette vérité, ils ne songent pas à l'obtenir en braquant de tout près le regard sur les objets, sur la nature, sur le détail des êtres. Ils considèrent cette formule comme close, avec sa conclusion en beauté chez un Chardin, en minutie inutile chez les peintres du Salon. La vérité, c'est l'apparence ; les illusions de l'apparence constituent la vraie réalité du paysage. Ils n'ont pas à peindre les objets, mais l'impression que ceux-ci projettent sur la rétine. Ils aiment la douceur de Corot, mais n'admettent point que le charme du paysage doive nécessairement se concréter en danses de nymphes.

Car ils ne veulent peindre que ce qu'ils voient et ils sont réalistes. Ils croient avec Courbet que la seule *chose vue* peut fournir une émotion et une impression utile à rendre.

Cela ne leur interdit pas de rechercher les minutes rares du paysage et cette esthétique n'est point restrictive qui nous vaut les brouillards de Seine et les Londres de Monet.

Mais ils récusent l'enseignement littéraire de Delacroix, à qui ils doivent techniquement, car ils sont réalistes. Ils partagent les théories littéraires des écrivains de leur temps, non qu'ils les aient adoptées ; ils ont suggéré autant qu'ils ont reçu ; mais leur vérisme qui tend à interpréter la nature telle qu'elle est, la ville avec son nouveau mouvement, les êtres dans leur vraie ligne, leur ferme le symbole et l'his-

toire. Il leur paraîtrait d'ailleurs bas de composer des anecdotes, car la vérité y est impossible et tout art conventionnel à leurs yeux n'est pas de l'art.

Véristes, ils doivent apporter une attention toute spéciale à l'être humain. Manet, l'initiateur, met, avant Cézanne, l'être humain au même plan que le décor. Tout est égal devant le regard. Mais, dès ses premières belles œuvres, Degas, venu de la peinture d'histoire, cherche à concilier l'apparat et la vérité, ce qui le conduit à ses études de danseuses dans le décor. Vériste, il n'y recherchera pas la joliesse. Son souci d'exactitude, d'observation stricte, qui lui est propre et qui lui est commun avec un prédécesseur, Daumier, l'amènera à simplifier le masque de ses danseuses, à en éviter l'aspect le plus favorable. Il ne veut pas être dupe d'une illusion de beauté. Il ne lui déplaît point de passer pour un misogyne, pour un artiste qui remet les choses en place, rabaisse une prétention féminine injustifiée. Il donne le mouvement et s'il faut, pour cela, exagérer une articulation, il n'y répugne pas. Par opposition au beau Cabanel, au beau Dubufe, au faux beau nu, il accentue chez ses femmes au tub les imperfections de la chair, et il proclamera l'égalité, devant le pinceau, de l'étoile du ballet et de la blanchisseuse. Son vérisme est combatif : donc il se fausse. C'est fort bien, car cela porte toute la marque de son génie puissant, âpre et emporté. Mais comme chez Daumier, c'est du vérisme à tendance, un peu du vérisme de pamphlétaire.

A ce moment, dans l'impressionnisme, à côté de ceux qui recherchent la splendeur du paysage, ou comme Renoir dans ses portraits la richesse harmonique et, dans ses Moulins de la Galette, la splendeur lumineuse du décor, il y a, à côté de Degas, des véristes plus fidèles au principe. Tel Fantin-Latour qui s'écartera de l'impressionnisme pour compléter, par un certain degré de fini, la vérité de son impression. Il y a aussi Raffaelli.

Raffaelli eût pu participer aux premières expositions im-

pressionnistes de la période héroïque, dans les appartements à louer, rue le Peletier ou rue des Pyramides. Il ne se sent pas tout à fait prêt. Il n'a pas créé toute sa formule. Comme les autres impressionnistes de premier plan, il est novateur. Comme la leur, son individualité est dès le début complète. Il ne tâtonne pas, comme Gauguin, dont les yeux se sont dessillés à la vue de Guillaumin. Il a une perception nette de son univers. Il a le sentiment absolu des frontières entre lui et les autres. L'illusion, le jeu des apparences le tentent beaucoup moins. Il ne pense pas que, chez ceux qui traduisent la vie avec le timbre le plus authentique de la voix, le ton juste soit atteint. Il veut différencier sa recherche par un mot, une étiquette à lui, dans le juste sentiment qu'il apporte un concept particulier et véridique. Il ne veut être ni réaliste, ni vériste. Il se proclame *caractériste* et il expose à part des œuvres nombreuses en 1884.

Il était connu de ses seuls confrères. L'exposition le rend célèbre. Fonde-t-il une école, l'école caractériste ? Oui et non. Il exerce une influence nette. Il ne forme pas de groupe. Il est trop indépendant. Il est, de nature, un isolé et d'ailleurs il a conscience que sa recherche est plus vaste que la compréhension par ses confrères du mot *caractérisme*. Ils le comprennent comme une indication de différence entre la caricature qui déforme et porte toute l'attention sur un trait psychologique accusé par le dessin et la volonté d'indiquer tout le caractère d'un modèle pris dans sa démarche, à un de ses actes, à un moment de sa vie. Quelques études de petits rentiers notés dans l'exiguïté de leurs habitudes, formulés ainsi dans la profondeur de leurs âmes étroites ou routinières, aident à créer cette impression. Ces notations de vérisme amusé et presque attendri ont pu légitimement créer cette opinion. On peut même dire que cette série de Raffaelli a bien été exécutée dans cet esprit. Mais pour Raffaelli, le mot caractérisme possède un sens bien plus large. Prenons des exemples : ses études de portraits nous les fourniront.

Raffaelli veut peindre Clemenceau. Il en voudra définir le caractère. Un des moyens, c'est la mise en milieu. Clemenceau, à ce moment, est par excellence, le combatif. Le prendre, souple, un peu dansant, caustique, le sourire acéré, les yeux vifs encadrant tout, dans son léger mouvement de balancement, en frac, tel qu'on le voit à l'Opéra, ce serait donner un Clemenceau, mais partiel. Il faut le montrer dans la vie politique. Au parlement ? Assis, observant, ou engainé dans la tribune ? On ne percevrait pas son incessante mobilité. Raffaelli le placera donc à la réunion publique, sur le tréteau, où le geste indique tout l'homme. Il le montrera faisant ce qu'il ne cesse de faire, persuadant, notifiant plutôt, car Clemenceau, d'origine scientifique, se distingue des autres orateurs par l'allure de cours travaillé mais familier, par l'allure de démonstration de ses discours. Le personnage campé, il l'entoure de figures de son milieu, de politiciens et d'écrivains. Clemenceau est situé dans son cycle intellectuel complet en lui-même, physionomie, stature, mouvement, complété par les personnages qui l'entourent, par l'ambiance fumeuse et violente. L'impression de fougue, de calme, de puissance, de persuasion est obtenue. Voici un sommet du caractérisme atteint. Clemenceau a pu, au cours de sa longue vie, apparaître autre, grandi, vieilli, différent. Le Clemenceau de Raffaelli est inoubliable et chaque fois que l'on revoit Clemenceau, on sent que Raffaelli a noté, à un moment, toute son essentialité.

Il en va de même pour le portrait d'Edmond de Goncourt.

Ici, nous pouvons procéder par comparaison, car il y a deux autres portraits d'Edmond de Goncourt et très beaux.

Bracquemond et Carrière nous ont donné un *Edmond de Goncourt*. Bracquemond par le blanc et noir de la gravure, Carrière en un blanc, roux, bistre, qui avoisine les tons du dessin. Chez tous les deux, préoccupation principale, unique presque, faire valoir l'éclat des yeux, la proportion du front, synthétiser en surplus la préoccupation

de la coiffure, une mèche autoritaire. Bracquemond décrit un contemplateur énergique, un peu méprisant ; Carrière un rêveur, un évangéliste presque. Est-ce, à l'une ou à l'autre effigie le vrai Goncourt ? Certes, au moins à des instants de sa vie intellectuelle.

Mais voici Raffaelli qui tente un portrait de Goncourt et le traduit tout entier. Le peintre donne la stature du modèle, sa pose la plus familière. Il en note l'élégance nerveuse, racée, les mains frémissantes comme si elles venaient de poser la plume. La chevelure n'est plus synthétisée. Elle encadre la physionomie, en relève la noblesse, la finesse un peu vieillotte. Le regard ne se pose plus dans le vague, mais sur des objets familiers. Goncourt n'est plus seulement le penseur (qu'il a été, quoi qu'on en dise), mais un méditatif, et non le rêveur qu'il n'ambitionne pas de figurer.

Les accessoires sont choisis pour rappeler les préoccupations principales de l'écrivain : Japon, XVIII[e] siècle. L'âge est indiqué comme le passé, c'est un portrait d'extrême maturité, total, aussi vibrant qu'arrêté et défini.

Quand Raffaelli fait des portraits de femme, il ne rassemble pas les éléments d'accessoires qu'il trouvera pour le *Clemenceau*, le *Goncourt*, le portrait du fondeur Gonon, même pour ses derniers, tel le *Bartholomé* au travail, accessoires qu'il simplifie et raréfie dans son portrait de *Gustave Geffroy* écrivant, mais il porte une attention toute particulière à la parure ; la robe joue un rôle, indiquant le moment de jeunesse, le goût personnel, datant une nuance psychologique, concourant par le luxe et la somptuosité de l'exécution à l'impression de jeunesse radieuse qu'il a voulu donner, par exemple dans le célèbre portrait de sa fille. La conscience de Raffaelli portraitiste était exigeante et tenace ; jusqu'à ce qu'il ait trouvé la ligne définitive de la silhouette, il travaillait. Un petit portrait de M[me] Turot lui a demandé plus de quarante séances. Il l'abandonnait à regret. Il eût voulu s'obstiner encore, trouver la ligne plus expressive.

§

En fin de vie, Raffaelli a souvent traité le paysage pour le paysage. A ses débuts aussi, mais surtout pour des eaux-fortes en couleur. Peintre, il préfère le paysage animé, et, plus exactement le paysage lui est un cadre, un corollaire qui vient l'aider à fixer le caractère de ses personnages. C'est sensible surtout dans ses *banlieues*.

Encore que ce fût au moment du *Clemenceau*, l'opinion étiquetait Raffaelli : le peintre de la banlieue. Il est vrai qu'il avait entendu la donner tout entière, plastique, décor, détresse, esprit, petitesse et grandeur. Il y vivait, à Asnières. Nous avons dit ailleurs combien la lutte opiniâtre des bureaux et de la critique contre les maîtres impressionnistes a restreint le cercle de leurs voyages et les a fixés longtemps auprès de Paris, avare nourricier, dans la banlieue immédiate, quand ils avaient besoin de Paris pour modèle et qu'il leur fallait, pour peu d'argent, la place de s'installer.

Chez Raffaelli, l'esthétique y fut aussi pour quelque chose. Car c'était un terroir nouveau, un beau fragile et fugitif à déterminer. Monet avait marqué, à son seing, le Paris nouveau des chantiers et des gares, des machines puissantes et noires. Personne dans notre art n'avait peint la banlieue depuis les frairies bourgeoises qu'y décrit Pigal, ce Paul de Kock de la peinture, dans des Montfermeil maigrement fleuris. Les autres grands impressionnistes, quand ils vont dans la banlieue, y voient la Seine diaprée, les régates, les yoles rapides, les périssoires avec l'éclair soudain de l'aviron relevé puis plongeant en lame d'acier empanachée de gouttelettes blanches. Ils voient le déjeuner sur l'herbe, les Cythères du dimanche (les petites Cythères parisiennes, écrit Mendès, d'Asnières et Chatou).

Parfois il se passe que du linge séchant dans un pré flotte en gonflements blancs, qu'ils traitent en taches, sans détail, sans humour. Bref, ce qu'ils cherchent et trouvent dans la

banlieue, c'est la campagne et le dimanche. Les gens qu'ils peignent, dans leurs jardins de Seine-et-Oise, apparaissent nettement des invités bien mis.

Raffaelli découvre la banlieue, assiette et marge de Paris. Les usines s'y éparpillent, dominant l'horizon de leurs hautes tours fumeuses dont l'atmosphère nitreuse confond le nuage et leurs volutes. Il y juxtapose, dans les fonds, les lignes légères des petites cahutes. Il s'arrête et travaille par tous les temps. C'est ce qui lui donne à noter ces sols spongieux, ces terrains vagues, alopéciques, cette croûte rugueuse du sol que corrobore le chemineau sale qu'il y assied. Il voit la chèvre qui donne le lait pour le petit dernier, l'âne qui broute l'herbe folle, pelé, maigre, qu'on attellera à la charrette qui portera, au marchand en gros, ce tas de débris d'ustensiles informes, les rubans de fer blanc qui ont été des boîtes de sardines, les reliefs du festin sur l'herbe, du dimanche. Il donne le chemineau assis, grignotant le chanteau dur qu'il partage avec le chien famélique qui a adopté la misère d'un passant dont il fait son maître. Ce paysage, il en découvre le caractère et l'empreint de grandeur. C'est désolé comme les grandes dunes auprès de l'océan. Les ciels y sont spacieux, transparents, limpides comme devant le large. Leurs fumées, c'est l'approche de la grande ville, les reflets blêmes de la ruche ; parfois des liserés de nuage, acier clair, plomb livide, semblent des copeaux envolés du travail de l'immense atelier. Dans ce grand paysage, les passants donnent l'image de toute la détresse.

Quand il s'approche des îlots habités, parmi la savane pelée, il y découvre la vie de cloporte des petits rentiers, des emmurés de la banlieue, enfermés dans des maisonnettes un peu prétentieuses par l'exiguïté des ressources, refoulés de la ville par les nécessités des économies ou de la retraite qu'ils mangent, végétatifs et souvent mécontents. Si la détresse morale n'est indiquée sur les figures que par l'aspect de résignation, l'étroitesse de la vie s'imprime à l'étriquement des vêtements, à ce tire-bouchonnement des

pantalons dont il fut le premier observateur, à la fatigue des corps dans la promenade monotone.

Plus tard, peignant le *Soir de la Vie*, de la vie des arrivés, ce couple empreint de sérénité, d'une joie grave et si profonde qu'elle semble dégager l'altruisme, parmi l'évocation jolie d'une allée du Bois de Boulogne, pimpante de foule, de voitures, poudroyante du joli jour d'été, n'a-t-il point pensé tracer une opposition à ces hivers de la vie qu'il notait à Asnières et Levallois, un contraste à ces vieilles gens, un peu voûtés, maigres, d'une banalité si complète dans leur promenade par les rues, vers la mairie, suivis du petit chien qui leur remplace toute les joies sociales. Les vieux chapeaux à haute forme, les châles trop florés et déteints, la médiocrité des moellons badigeonnés en couleur pierre de France, il les a peints avec autant de joie pitoyable et indulgente, qu'il a mis de sérénité claire à peindre, aux allées du Bois, les heureux, auxquels il rend cet hommage d'approuver qu'ils terminent dans ce calme la longue journée de travail heureux. J'ai comparé l'émotion vériste de Raffaelli à celle de Dickens. J'ai voulu souligner qu'il aimait ses personnages. Il n'en saisit pas seulement la stature et l'aspect. Il pénètre dans leur regard, il s'associe à leurs menues émotions, il comprend l'étendue et la jeunesse de leur joie, quand ils repeignent et fignolent de vert cru la clôture en lattes de châtaignier de leur jardinet. Il les a observés pour vibrer avec eux.

C'est d'un peintre complet et d'un maître.

Il a adoré les aspects et les êtres de cette banlieue, « cette terrible et toujours attirante marâtre », écrit-il.

Ce n'est point qu'il n'aime les aspects élyséens de la vie. Il a connu les soirs parisiens, brillants et lumineux. Il a aimé la parure vive et diverse des bals. En repos d'un hiver banlieusard, l'été mettant à la terre son manteau de féerie, il va peindre à Jersey les parcs bien rectilignes, les gazons nourris, la grasse opulence des îles anglo-normandes, le soleil cossu sur les jardins épanouis. La tunique rouge, la

culotte noire, les badines des soldats l'amusent, et les miss et les nurses. Il aime les petites villes bretonnes, leur air d'autrefois, leur figure de liesse tranquille, les rues mal pavées, avec des branches dépassant les murs, près de maisons quiètes, où la boîte aux lettres demeure souvent déserte. Il note le joli bruissement des eaux qui courent tout pressées, se heurtent à la pile moussue des ponts qui brisent leur propos babillard, qu'elles courent reprendre de l'autre côté de l'arche. Est-ce toute la Bretagne à ses yeux? Que vienne l'occasion, il montrera comment il peut synthétiser un pays.

Et voici l'occasion ! tardive, comme toujours, mais il est encore temps. Une brèche est faite dans le mur d'inertie et de routine des bureaux. La tradition second Empire des Gobelins s'effondre. Geffroy, nommé administrateur, peut réaliser ce rêve de demander à qui il faut des cartons, de provoquer les chefs-d'œuvre des artistes qu'il aime et qu'il a défendu de sa plume, depuis de longues années. Dans la série des provinces, Raffaelli synthétisera la Bretagne.

Raffaelli est le seul des grands impressionnistes qui élabore une grande œuvre pour les Gobelins déjà enrichis par d'admirables séries ornementales de Jules Chéret. Mais Chéret vient d'ailleurs. Il a toujours, par l'affiche, fait de la décoration murale.

Le triptyque de Raffaelli fait regretter davantage le long exil des impressionnistes de la commande et de la décoration d'Etat. Elle démontre ce qu'ils y auraient donné et surtout ce que lui eût pu créer, lui, le plus savant et le plus maître d'un métier plus souple et plus puissant parmi ces grands peintres.

Il encadre de la surrection totale de la cote dentelée, du large horizon marin, de la crique heureuse, de l'air pur et salin, une évocation de l'âme bretonne, du type et des costumes, autour de la petite église. De la même sûreté qui lui a donné tous les types curieux de la banlieue, les aspects et les gestes de travailleurs du pavé de Paris, il indique le

type breton. Il en donne la noblesse de rêverie et de repos, la joie de l'arrêt du travail, l'aspect, dans le sens le plus élevé, du dimanche, dans une admirable clarté. C'est la page moderne la plus spacieuse, la plus belle et la plus complète qu'on puisse actuellement voir au Musée des Gobelins.

§

Raffaelli aimait les lettres et les écrivains.

Cela se saisit à son œuvre et ailleurs que dans le sens critique dont il fait preuve quand il crée les portraits d'un Goncourt ou d'un Clemenceau. Il n'aime pas et ne comprend pas seulement les écrivains de son moment, les réalistes, les naturalistes.

Quand on fonda le musée Victor-Hugo et que l'on songea à convier les peintres à cette sorte d'apothéose du grand poète, certains feuilletèrent les émotions passées et comme Fantin-Latour ressuscitèrent Fantine et Sarah la Baigneuse. Or, Raffaelli pensa que c'était là chercher le détail et, comme pour offrir à la mémoire de Victor Hugo un bouquet, se souvint d'un jour d'anniversaire du poète, avec la foule groupée autour de sa maison toute fleurie et peignit ce jour émouvant d'apothéose parisienne.

§

On sait qu'à un certain moment de sa vie, après ses premières victoires à Paris, lors du malentendu international qui présentait à l'Amérique nos premières médailles comme les maîtres de l'art français et des Chartran pour des Frans Hals, il entreprit, outre Atlantique, une série d'expositions et de conférences qui ne furent point utiles qu'à lui-même. Il exposa son esthétique avec chefs-d'œuvre à l'appui.

Il était écrivain et il a contribué à cette belle bibliothèque d'art, œuvre des peintres, qui contient les Maîtres d'autrefois, les éloges et les articles de Delacroix, les souvenirs d'Odilon Redon, etc...

Il donna aux *Annales* ses *Promenades au Louvre*, rédi-

gées d'un style fort simple, mais singulièrement précis, non point semé d'images, mais clair et faisant voir. Il y examina les opinions reçues sur le Musée, le culte aveugle des écoles du passé, nota le génie et le talent où il est et indiqua où il ne se trouve pas. Ses admirations ne se trompent point et c'est d'un ton très égal qu'il refuse son enthousiasme aux faux chefs-d'œuvre. Si un jour on revisait le Louvre, si on y réduisait la place disproportionnée qu'y occupent des artistes qui furent officiels, son livre en fournirait les raisons les plus certaines. La critique entre ses mains ne fut pas un violon d'Ingres. S'il en joua rarement, ce fut avec talent.

§

Le rôle de Raffaelli, graveur, est grand et complexe. Il a rénové l'eau-forte en couleurs.

Il eut deux raisons de donner à la gravure cette large part dans sa vie.

D'abord, socialement, démocratiquement, il trouvait utile de donner à des amateurs de goût, mais de fortune modeste, le moyen de posséder des œuvres originales d'artistes admirés.

Puis, il aimait y résumer sa vision. Si, souvent, il a repris pour la gravure des thèmes de ses tableaux de banlieues, ou de ses paysages du midi, il a maintes fois gravé des pages qui ne sont pas la reproduction de ses tableaux et d'une notation différente de celle de sa peinture. L'eau-forte en couleurs lui parut, dans sa facilité de complexité, singulièrement propre à traduire le mouvement de Paris, le grouillement des boulevards et il a gravé, sur la Madeleine ou le boulevard des Italiens, des pages maîtresses. Sa gloire de graveur sera considérable.

§

Une exposition complète de son œuvre (il y a toutes les chances qu'elle se produise) le grandira singulièrement par la juxtaposition de tant de toiles dont quelques-unes sont

plus caractéristiques de sa manière et de sa mentalité, mais qui possèdent toutes une égale valeur de métier.

L'art de Raffaelli n'a pas de défaillance. Il n'a jamais donné un tableau faible. Il était le plus réfléchi des peintres et le technicien le plus souple, le plus varié et le plus fort de son temps. Il savait tout de son art. La certitude de son exécution assure ses toiles une longue durée. Elles se perfectionnent en vieillissant, ayant été établies de façon à vieillir le moins possible. Il avait inventé son crayon, le crayon Raffaelli, pour diminuer la part de déchet qu'apporte, à de beaux tableaux, le jeu de l'huile, s'altérant. Il réduisait la quantité d'huile. Quelle que soit la valeur absolue de l'invention, elle avait son intérêt et son utilité pour les décorateurs. Il s'en est souvent servi pour lui-même. Le temps dira la valeur du procédé. Il ne s'y limitait pas, car il n'eût pas admis l'emprise sur lui d'une façon de peindre. On a maintes fois l'occasion de revoir les toiles qui fondèrent sa réputation. On n'y trouve pas, comme il arrive pour certains Manet, un affaiblissement de la richesse colorée.

Les tableaux de lui qui entreront au Louvre y souriront d'une inaltérable jeunesse. Souhaitons qu'ils y soient assez nombreux pour montrer toute la diversité autant que la force de son génie.

GUSTAVE KAHN.

BALZAC A CHAILLOT ET A PASSY

—

Les logis de Balzac furent nombreux à Paris et il n'est pas inopportun de les rappeler ici : 128, rue du Temple (1), 9, rue Lesdiguières; 17, rue Portefoin; 7, rue du Roi Doré; 17, rue des Marais-Saint-Germain (aujourd'hui rue Visconti); 2, rue de Tournon; 1, rue Cassini; 13, rue des Batailles, à Chaillot; 22, rue de Provence; 112, rue de Richelieu (2); 19, rue Basse, à Passy, et rue Fortunée, aujourd'hui rue Balzac, où il vint mourir dans une partie de l'ancienne Chartreuse Beaujon (3). Il cache ses retraites avec soin, et quand il signera l'achat de sa dernière maison, 14, rue Fortunée, il donnera au contrat l'adresse de sa sœur Laure, tandis que, sur l'annuaire Didot-Bottin, le nom de Balzac sera suivi d'une ligne de points, sans mention de rue, ni de numéro !

Devenu propriétaire à Beaujon, il n'aura même pas, avant de mourir, la satisfaction de s'écrier comme Mercadet : « Enfin, je suis créancier ! » car, nous le démontrerons dans un prochain livre sur la maison mortuaire de Balzac, sa veuve dut acquitter le prix de l'acquisition faite à Pelletreau.

De ces divers logis, la rue des Batailles et la rue Basse, qui ont vu naître tant de chefs-d'œuvre, permettent de mieux pénétrer dans l'intimité du romancier. Balzac cherchait un endroit retiré, où, tout en continuant de demeu-

(1) Anciennement 40.

(2) *Intermédiaire* XLII, 674 et XLIII, 166 ancien 108, aujourd'hui 112, rue de Richelieu au cinquième « pied-à-terre de garçon, tendu de coutil gris ». Ce n'était à proprement parler qu'un refuge, dans une chambre du tailleur Buisson, où Balzac venait fuir les créanciers trop pressants (1843).

(3) Sans compter le rez-de-chaussée sur jardin, qu'il loua pour deux mois, rue Neuve-de-Berry, du 15 février au 15 avril 1847, au prix de 660 francs, et où il s'abrita discrètement avec Mme Hanska, venue à Paris incognito.

rer officiellement rue Cassini, il puisse fuir, non seulement les tracasseries de ses créanciers, mais aussi celles de la garde nationale, n'appréciant pas plus les douceurs de l'*Hôtel des Haricots* que celles de la prison pour dettes.

Il choisit à Chaillot, au nº 13 de la rue des Batailles, — aujourd'hui avenue d'Iéna (1), — un refuge où Jules Sandeau, avant lui, avait demeuré à son retour d'Italie, et dont l'ancien amant de George Sand, devenu, après sa rupture, l'hôte de Balzac, rue Cassini, lui avait sans doute vanté les charmes et l'isolement.

Quand il vint demeurer en 1834 à Chaillot, où il se dissimula sous le nom de Mme Vve Durand, Balzac avait donc deux domiciles (2).

Si vous m'écrivez, *mande Balzac, au comte Sclopis qu'il avait connu à Turin*, adressez à Madame Veuve Durant (*sic*), rue des Batailles, 13, Chaillot-Paris, sous double enveloppe. Ceci est le secret de ma retraite où ni la Garde Nationale, qui, pendant mon absence m'a condamné à dix jours de prison, ni personne, ne me sait, ni ne m'importune.

Le 23 avril 1837, il écrit, la veille de son départ de Milan, sur le carnet de la comtesse Bolognini, « sa parfaite amie », qui lui demandait son adresse à Paris :

Mme Veuve Durand, nº 13 rue
des Batailles, à Chaillot, Paris.

Il ajoute, car en matière de plis chargés, il ne saurait s'agir d'incognito :

Et quand on lui envoie quelque chose qui exige la signature de celui à qui elle est destinée, mettre : à M. de Balzac, chez Mme Vve Durand, etc.

Cette page précieuse d'album se trouve actuellement

(1) Cette maison eût été voisine de l'hôtel occupé actuellement par le Prince Roland Bonaparte.

(2) C'est un point sur lequel on ne saurait trop insister. Balzac en venant à Chaillot conservait son appartement de la rue Cassini — et, faute d'avoir connu cette dualité d'habitation, quelques écrivains ont donné une date inexacte et prématurée pour son départ de la rue Cassini. Il est juste d'ajouter qu'à partir de 1834, cette dernière n'était plus qu'un domicile officiel, où l'on frappait en vain à la porte.

entre les mains d'un fervent balzacien, M. Henry Prior, qui la tient de la duchesse Litta Visconti Arese, fille de la comtesse Bolognini.

Parfois aussi, rue des Batailles, Balzac prend le nom de « M. A. de Pril », celui de son domestique, Auguste Depril, qui le quitta en 1837, l'année même où Balzac avait versé mille francs pour l'exempter de la conscription (1).

Lorsque M. de Balzac, raconte Werdet, eut pris possession des clefs de l'appartement de la rue des Batailles, à Chaillot, dont le bail était au nom d'un médecin... M. Mège, il appela un architecte, un tapissier, qui, à leur tour, envoyèrent une foule d'ouvriers... Les travaux de démolition et de reconstruction commencèrent sur-le-champ ; il fallait que cet appartement fût reconstruit de fond en comble dans ses dispositions, et meublé avec une élégance et une richesse dignes d'y recevoir l'idole de son âme...

Au-dessus de la cheminée du salon qui allait être démolie, il appliqua sur le mur, au moyen de quatre pains à cacheter, un billet de banque de cinq cents francs ; puis, au-dessous, sur une bande de papier, ces mots écrits en très gros caractères : Mes amis, si, le 24, vous me remettez les clefs de cet appartement, tous vos travaux parfaitement terminés, ces cinq cents francs seront votre récompense (2).

Il convient de laisser à Werdet la responsabilité de cette amusante légende.

Balzac occupait seul la maison de la rue des Batailles, mais le rez-de-chaussée et le premier étaient abandonnés. Francis Nettement, au contraire de l'éditeur Werdet, prétend que le logis de Chaillot n'était qu'un nid à rats, d'accord avec le locataire, qui appelait son logement « une mansarde », mais un nid à rats où, suivant Gautier, Balzac avait fini par s'arranger un intérieur assez luxueux. Le salon-boudoir en est la preuve.

Nettement a laissé le récit d'une visite qu'il fit avec

(1) Cf. Lovenjoul : *La genèse d'un roman de Balzac*, Paris, Ollendorf, in-8, 1901, p. 141.

(2) Edm. Werdet : *Souvenirs de la vie littéraire*, in-12, Dentu, 1879.

un ami à « Madame Vve Durand », rue des Batailles (1). La veuve Durand avait, dans le quartier, la réputation d'une femme plongée dans la retraite et inconsolable de la perte de son mari. On ne la voyait jamais, et pour cause ! Ce qui n'empêchait point les voisins de se figurer l'apercevoir, à la brume, descendre les ruelles qui menaient à la Seine et y promener sa mélancolie !

Balzac logeait au second, non moins désolé que le reste de la maison, avec des murs blancs, sans trace de papier. Un triste et long corridor, sorte de labyrinthe, formait un angle avec une fausse porte. On traversait deux chambres sans meuble, dans un état de nudité et de délabrement complet. Une dernière porte s'ouvrait, laissant voir une riche portière. La portière à son tour se soulevait et Balzac, en costume monacal, apparaissait. Ce costume, très commode pour travailler, dissimulait en outre l'obésité de l'écrivain.

Le salon était de forme ovale ; au centre se trouvait une grande table ronde recouverte d'un tapis de Turquie ; un tapis semblable était jeté sur le plancher. Une pendule, des flambeaux de bronze, de chez Thomire, ornaient la cheminée, des vases précieux accompagnaient une glace de beau modèle. Un seul tableau : une esquisse de Louis Boulanger, d'après le bas-relief de Leda et du Cygne attribué à Michel-Ange. Balzac n'avait pas encore composé sa galerie, cette galerie de peintures qui fera, rue Fortunée, l'émerveillement de Champfleury.

Dans ce salon, l'œil n'apercevait que blanc, rose, or et lumières. Un grand nombre de candélabres ornaient, en effet, ce salon demi-circulaire, et la mousseline brodée, tuyautée, sur transparent de soie rose, qui tapissait les murs, donnait à la pièce, suivant le mot de Francis Nettement, « l'apparence d'un boudoir de petite maîtresse ». C'était bien cela, tellement cela que Balzac ayant à dé-

(1) *Semaine des Familles*, 9 et 16 octobre 1858.

crire le salon de la *Fille aux yeux d'or*, prit pour modèle son propre salon de la rue des Batailles :

> La moitié du boudoir... décrivait une ligne circulaire mollement gracieuse qui s'opposait à l'autre partie parfaitement carrée, au milieu de laquelle brillait une cheminée en marbre blanc et or... Une porte latérale, que cachait une riche portière en tapisserie, faisait face à la fenêtre. Le fer à cheval était orné d'un véritable divan turc... Le boudoir était tendu d'une étoffe rouge, sur laquelle était posée une mousseline des Indes — cannelée...par des tuyaux alternativement creux et ronds, arrêtés en haut et en bas, dans une étoffe couleur ponceau... Sous la mousseline le ponceau devenait rose... Six bras en vermeil, supportant chacun deux bougies, étaient attachés sur la tenture à égales distances, pour éclairer le divan. Le plafond, au milieu duquel pendait un lustre en vermeil mat, étincelait de blancheur, et la corniche était dorée. Le tapis ressemblait à un châle d'Orient... Les meubles étaient couverts en cachemire blanc... La seule table qu'il y eût, avait un cachemire pour tapis... (1).

Balzac a toujours mis beaucoup de lui-même dans ses œuvres. C'est *la Dilecta* dans *le Lys de la vallée*— le livre l'évoque à chaque page, écrit Mme Ruxton ; — la jeunesse douloureuse de Balzac dans *Louis Lambert* ; la chambre de Raphaël, dans la *Peau de Chagrin*, toute pareille à la chambre d'Honoré, rue Lesdiguières ; et l'histoire de son roman d'amour avec Mme Hanska, dans *Albert Savarus*. Là aussi, le personnage principal aime une femme qui n'est pas libre, une étrangère, la duchesse d'Argaïolo, dont la devise est « tout ou rien », et qu'il se promet d'épouser quand le vieux duc sera mort. Le dénouement n'est pas le même, il est vrai ; mais quand Balzac écrivit *Albert Savarus*, il ne savait pas encore comment son propre roman finirait (2).

A Chaillot, Balzac avait sa table de travail dans le salon, au-dessous d'un lustre de style Pompadour ; une

(1) Balzac : *La fille aux yeux d'or*.
(2) Nous tenons à remercier notre ami Marcel Bouteron, l'éminent balzacien, à qui nous sommes redevables de bien des communications obligeantes.

riche écritoire d'or et de malachite en constituait le principal ornement. La nuit, quand il ne se réfugiait pas, pour fuir les fâcheux, dans l'étroit couloir où l'on pénétrait par une porte secrète et où il s'était également ménagé un coin pour son labeur, il travaillait, tous les candélabres allumés, assis au centre de cette lumière éclatante — surtout quand il attendait un éditeur éventuel.

Un soir, trois jeunes gens vont rendre visite à Balzac, rue des Batailles. Le romancier fait les honneurs du salon-boudoir, recommandant à ses visiteurs de ne pas trop s'étendre sur les fauteuils et sur le sofa (1). Les jeunes gens expriment le désir de juger l'effet du salon aux lumières. Aussitôt on allume lustres et candélabres. Tout à coup on frappe à la porte. C'est un éditeur qui vient solliciter la faveur de publier un ouvrage du maître. « Un éditeur et quarante bougies qui flambent, s'écrie Balzac superbe, comme cela se rencontre! Faites entrer, ordonne-t-il, et vous autres, dit-il à voix basse, couchez-vous sur les canapés, installez-vous dans les fauteuils, prenez des poses nonchalantes, et ne craignez pas d'égratigner mon satin avec vos bottes. »

L'éditeur est introduit. Balzac l'écoute, très digne, répond qu'il est très occupé, très fatigué, que cependant il verra... Bref, il invite le solliciteur à revenir le lendemain pour conclure, car le pauvre Balzac n'avait garde de laisser échapper pareil client.

« Je dois au moins une livre de chandelles à la Providence, s'écria-t-il quand l'éditeur fut sorti... Cet homme doit croire que j'allume quarante bougies tous les soirs, et décemment ne peut payer comme un écrivain penché sous une lampe quelqu'un qui brûle quarante bougies pour travailler. Maintenons, éteignons le lustre, le tour est fait », ajouta-t-il avec un geste à la Mercadet.

Lorsque Balzac recevait ses hôtes rue des Batailles, il n'y avait pas toujours de feu dans la salle à manger,

(1) Edm. Texier : *Critiques et récits littéraires*, p. 111 et 12.

même en plein décembre ! Balzac ne buvait que de l'eau, mangeait peu de viande, ce qui ne l'empêchait pas de faire goûter à ses invités un certain vin de Johannisberg, don, disait-il, de son ami M. de Metternich. Il affectionnait les fruits sans détester certains petits pâtés au macaroni confectionnés par un pâtissier de la rue Royale. Après les fruits, on servait naturellement le café cher à Balzac, ce café composé de trois grains : bourbon, martinique et moka. Le premier venait de la rue du Mont-Blanc, le second, de la rue des Vieilles-Audriettes et le moka, de la rue de l'Université.

Quand il reçut à déjeuner Francis Nettement, Balzac fit d'abord servir deux plats : l'un rempli de côtelettes, l'autre d'huîtres. Au second service : des huîtres et des côtelettes ; au troisième, au quatrième semblable répétition, sans que le menu ait même la variété de l'assaisonnement, comme les langues d'Ésope. C'était à croire, observe Nettement, que le romancier n'avait alors de crédit que chez un boucher voué au mouton et chez une écaillère.

D'autres fois, Chevet fournissait un véritable festin arrosé de Vouvray et servi dans le boudoir où Balzac ne dédaignait pas de faire avec ses hôtes « un tronçon de chière lie (1) ».

De sa « garçonnière de Chaillot », comme il l'appelait lui-même (2), Balzac jouissait d'une fort belle vue. Plusieurs grandes fenêtres donnaient sur la Seine, offrant une perspective des plus étendues.

> De temps en temps, je me lève, je contemple l'océan de maisons que ma fenêtre domine, depuis l'École militaire, jusqu'à la barrière du Trône, depuis le Panthéon jusqu'à l'Arc de l'Étoile, et après avoir humé l'air, je me remets au travail (3).

Théophile Gautier ajoute, de son côté, que de cette

(1) Th. Gautier : *Balzac*, Ed. Poulet-Malassis.
(2) Lettre à Laure Surville, 1834. Corr. Ed. in-12, I. 274.
(3) Lettre à Mme Hanska, oct. 1836. Corr. I. 339.

maison « l'on découvrait une vue admirable, le cours de la Seine, le Champ de Mars, l'École militaire, le dôme des Invalides, une grande portion de Paris, et, plus loin, les coteaux de Meudon (1) ».

Ne voit-on pas surgir à cette fenêtre où il venait, la nuit, humer l'air, entre deux chapitres, la silhouette de Balzac telle que l'a drapée Rodin : *debout*, enroulé dans sa robe blanche, le front haut, dans une attitude dramatique, défiant le sort sous sa volonté ?

Mais Balzac n'avait guère le loisir de s'attarder à pareille contemplation. Son imagination, d'ailleurs, suppléait à tout, et il fallait y recourir pour mener à bien sa tâche de Titan.

Aucun de mes amis, *écrit-il à Mme Zulma Carraud* (2), *à la fin de novembre* 1834, aucun de mes amis ne peut ni ne veut se figurer que mon travail a grandi, que j'ai besoin de dix-huit heures par jour, que j'évite la garde nationale, qui me tuerait et que j'ai fait comme les peintres : j'ai inventé des consignes qui ne sont connues que des personnes qui ont bien sérieusement à me parler.

Il fallait, en effet, montrer patte blanche pour pénétrer rue des Batailles. S'il faut en croire Théo, deux ou trois mots de passe étaient exigés, que Balzac changeait fréquemment. Au portier, il fallait dire : « La saison des prunes est arrivée » ; au domestique : « J'apporte des dentelles de Belgique », et si l'on assurait que Mme Bertrand était en bonne santé, on vous introduisait près du maître de céans.

Quant à Balzac, c'est un prisonnier, « prisonnier d'une idée et d'une œuvre, aussi féroces que les créanciers », dit-il à Théodore Dablin ! Mais l'escalier roide et dur, par lequel on grimpait chez le romancier, pas plus que les consignes sévères instituées par l'illustre écrivain, ne rebutèrent les poursuivants, et au mois d'août 1836 Bal-

(1) *Op. cit.*, p. 81.
(2) Corr. I. 290.
(3) Corr. 1835. I. 310.

zac dut prendre le chemin de l'*Hôtel des Haricots*, où les fleurs de *Louise* viendront embaumer ses six longs jours de détention.

Il écrit à Werdet : « Cet ignare dentiste... qui cumule son affreuse profession avec les fonctions atroces de sergent-major, vient de me faire fourrer à l'Hôtel des Haricots (1)». C'était la prison de la garde nationale ; elle se trouvait à l'hôtel Bazancourt, et l'on sait qu'après avoir émigré l'année suivante — en 1837 — dans une maison située près de la gare d'Orléans, elle fut transférée rue de Boulainvilliers, en face du pont de Grenelle.

Balzac, on l'a vu, avait en arrivant rue des Batailles conservé son logement de la rue Cassini qu'il abandonna seulement en 1836.

Je n'ai pas quitté la rue Cassini sans regret, *écrit-il à Mme Hanska, au moins d'octobre de la dite année ;* réfugié ici, dans l'ancienne mansarde de Jules Sandeau, à Chaillot, le 30 septembre, au moment que pour la seconde fois dans ma vie je me trouvais ruiné par un désastre imprévu... je pensais doucement qu'au moins je demeurais tout entier dans quelques cœurs de choix (2).

Il est abattu, mais non atterré. La volonté le soutient. Il se lève à minuit, et se couche à six heures. Les corrections lui prennent presque autant de nuits que la rédaction de ses romans, et ses bougies, dont il a sans doute réduit le nombre par mesure d'économie, pâlissent avec le jour. Le 28 décembre 1836, il écrit à Dablin : « Venez 13, rue des Batailles, et demandez Mme veuve Durand. » Et au même : « Pour voir la veuve Durand, il faut dire *son nom*, et vous êtes inscrit sur la liste (3). »

A la même époque, il écrit à cette Louise avec laquelle il correspondit sans la voir jamais :

Je demeure à un bout de Paris, bien loin de l'adresse où vous

(1) Corr. I, 331.
(2) Corr. I, 333 et 335.
(3) Corr. I, 374.

m'écrivez (1)... vous m'envoyez vos lettres rue Cassini, où je ne suis pas ; elles font un long détour pour arriver à Chaillot où je suis...

Il travaille dix-huit heures par jour : six heures sur *les Ruggieri*, six heures sur l'*Enfant Maudit*, six heures sur *la Vieille Fille*, et les livres se vendent mal ! Au mois d'octobre 1836, voici deux ans qu'il gîte à Chaillot, et son installation n'est pas finie. Balzac, décidément, avait fait l'économie de son billet de cinq cents francs ! Il écrit, à cette date, à Mme Hanska (2) :

Mon appartement au second n'est pas terminé : je joue à la mansarde, Il n'y a pas dans Paris de mansarde aussi jolie ; elle est blanche, propre et coquette comme une grisette de seize ans : j'en fais une chambre à coucher de supplément pour le cas où je serais malade, parce qu'en bas je couche dans un couloir, dans un lit de deux pieds de large, qui ne laisse que la place de passer... Aussi j'espère après mon grand salon, où je serai casé dans quelques jours. Mon appartement me coûte huit cents francs...

La visite que lui rendit Francis Nettement est donc postérieure à cette date. A peine installé, il quitte la rue des Batailles et, en 1838, il emménage à Sèvres, où il venait d'acheter les Jardies. On sait tous les déboires de Balzac avec cette propriété, ce jardin en terre glaise où tout s'écroulait, notamment ce fameux mur mitoyen qui lui donna tant d'ennuis. Las de voir ce mur disparaître chez le voisin et d'être assailli de papier timbré, Balzac finit par acheter la parcelle de terre où ce maudit mur s'obstinait à se coucher : « Mon pauvre mur pourra du moins mourir dans son lit », disait-il.

Mais les Jardies ne lui offrirent bientôt plus un asile sûr. La retraite avait été découverte, et la garde nationale vint l'y chercher de nouveau. Balzac goûta de la prison de Sèvres, comme il avait tâté des Haricots, « pour ne pas avoir été dans les vignes, voir si des échappés de Paris ne mangeaient pas les raisins ».

(1) Corr. I, 347.
(2) Corr. I, 339.

Les Jardies furent une erreur; il le reconnaît lui-même (1). Il comptait y vivre en dépensant peu, et la vie était à Sèvres deux fois plus chère qu'à Paris. Aujourd'hui, l'on montre aux Jardies, non la chambre de Balzac, mais la chambre de Gambetta. Le souvenir du grand tribun est venu effacer celui du romancier.

Quelque peu découragé Balzac arrive à Passy, rue Basse, dans cette demeure à double issue, au pied de laquelle serpente la pittoresque rue Berton. La rue Basse est aujourd'hui la rue Raynouard, et c'est au n° 47 que se trouve actuellement l'entrée de ce curieux logis où la piété de M. Royaumont créa le musée Balzac.

La maison où Balzac devint locataire, au mois de novembre 1840, provient d'une propriété plus importante dont nous indiquerons rapidement, et pour mémoire, les origines (2). D'abord hôtel de Noël Hallé, peintre du Roi, puis propriété de Jean de Julienne, l'ensemble devint ensuite la Folie Bertin, où le financier de ce nom abrita ses amours avec Mlle Hus, la jolie actrice dont les aventures ont alimenté les rapports de police, et qui, par un excès de pudeur un peu étrange chez cette fille, avait refusé à Restif de la Bretonne la dédicace de *Lucile*, en prétextant du genre licencieux de l'ouvrage ! A la mort de Bertin, son frère Antoine-Louis Bertin de Blagny recueillit sa succession.

Après avoir rencontré les noms de Jean-Bernard Schwart, de Thomas-Laurent Goupil, Claude-Antoine-Thierry, Louis-Fidèle Legrand, et de sa sœur, Marie-Joseph, épouse de Henri-Louis Fontaine, on arrive à l'année 1809, époque à laquelle les époux morcelèrent la propriété. L'ancien hôtel Hallé devint le n° 49. Quant au n° 47, futur logis de Balzac, il fut vendu en 1812 à un sieur Galicy. En 1826, Étienne-Désiré Grandemain s'en rendit acquéreur et, depuis 1871, la maison appartint à la fille de

(1) *Lettres à l'Etrangère*, II, 52.
(2) Cf. Royaumont : *Pro Domo*.

celui-ci, Mme Barbier, qui mourut en 1922 plus qu'octogénaire. Mlle Barbier en est à présent propriétaire.

Le pavillon que Balzac venait habiter avait son entrée particulière sur la rue du Roc, de nos jours rue Berton, nº 24. Le 16 novembre 1840, il écrivait à Mme Hanska :

> A partir du moment où vous recevrez cette lettre, écrivez-moi à l'adresse suivante : Monsieur de Brugnol, rue Basse, 19, à Passy, près Paris ; je suis là caché pour quelque temps.

Il expliquait qu'il avait dû déménager en hâte et prendre sa mère avec lui; mais celle-ci n'habitait point la maison d'une façon constante. Elle y avait sa chambre et différents passages de la correspondance de Balzac, où il annonce que sa mère est venue dîner ou déjeuner, autorisent à dire que la cohabitation ne fut qu'intermittente.

Il n'était donc plus question de Mme veuve Durand, mais de M. de Brugnol, nom de sa femme de charge, que Balzac anoblissait ainsi, et dont il orthographiait mal le nom, au surplus. Louise Breugniol, — tel était son état-civil,— tint auprès de Balzac le rôle d'une véritable gouvernante (1). Elle mourut à Sainte-Périne le 23 décembre 1874.

La mère et la gouvernante. Nous venons d'écrire ici deux noms qui tinrent une grande place dans l'existence de Balzac. Celui-ci avait besoin d'affection maternelle et se réjouissait des attentions de Mme Breugniol, encore que Balzac se soit montré fort injuste envers sa mère, quand il écrivait en 1833 à l'Étrangère : « L'un et l'autre nous avons été maltraités par nos mères. »

Sans doute il y eut quelques froids dans les relations entre la mère et le fils. Mme Balzac avait pu prétendre à quelque aisance, à une vie calme et confortable. Après la mort de son mari, qui fut directeur des vivres de la

(1) Elle ne fut pas toujours en bons termes avec Balzac et manqua de le brouiller avec Mme Hanska. C'est elle que, dans sa correspondance, Balzac appelle *la chouette*, à cause d'un projet de mariage de Mme Breugniol avec le graveur sur bois Elschoet.

22e division militaire, elle se trouva dans la gêne, et comme son fils lui-même très en peine, ne la soutenait que bien irrégulièrement, elle se voyait obligée à des réclamations qui ne pouvaient que l'indisposer.

En 1837, Balzac était en retard de deux ans sur les versements auxquels il s'était engagé. Il existe une lettre inédite, vraiment émouvante, qui dut coûter beaucoup à la fierté de Laure Sallambier. Elle est datée du mois d'avril 1837 :

Honoré, depuis deux ans ma vie a été un cauchemar perpétuel... Tout ce que j'avais de précieux est au mont de piété... je suis arrivée au moment où il faut que je te dise : Mon fils, du pain.

Mon fils, puisque tu as pu faire face à des amis... des maîtresses, des montures de canne (1), des bagues, de l'argenterie, des ameublements, ta mère peut alors, sans aucune indiscrétion, réclamer ta promesse.

La pauvre femme allait jusqu'à reprocher à son fils ses montures de canne, les fameuses cannes de Balzac ! Il faut dire à la décharge de l'écrivain que s'il manquait ainsi d'argent, ce n'était point seulement le fait de dépenses plus ou moins utiles, mais d'une probité littéraire à laquelle il convient de rendre hommage. Dans les traités, les corrections étaient souvent laissées à la charge de Balzac. Celui-ci corrigeait, recorrigeait les épreuves d'ouvrages écrits, parfois hâtivement, sans compter, avec le seul souci de faire bien, et il arrivait aux frais de corrections de dépasser le prix alloué pour le roman !

Du reste, ces dissentiments n'étaient que passagers. Mme Balzac était fière de son fils, qui lui apportait la gloire, et Balzac n'omettait pas de recourir à sa mère, quand il avait besoin de son zèle. Nous dirons, en son temps, quelle fut l'admirable conduite de cette mère, lors de l'installation à Beaujon.

(1) L'inventaire dressé par Balzac, rue Fortunée, mentionne : « Un cahier contenant sept cannes toutes plus curieuses les unes que les autres, dont une en or garnie de 300 turquoises. »

Rue Basse, dans cette maison où « il fallait descendre trois étages pour arriver au premier », et où, suivant le mot de Gautier renouvelé de Don César, on entrait « un peu comme le vin entre dans les bouteilles », Balzac continue sa vie de prisonnier, on peut dire de galérien. Il compose *Ursule Mirouet*, les *Mémoires de deux jeunes mariés, Albert Savarus, Modeste Mignon*, rédige ses articles pour Hetzel, continue le *Curé de Village, les Splendeurs et misères des courtisanes*, écrit *Honorine* en trois jours, s'occupe en vain de se débarrasser des Jardies, qui, malgré une première vente demeurée sans effet, restent à sa charge, et propose un instant à l'Etrangère de les aménager pour leur servir de résidence. Car, ayant appris, au mois de décembre 1841, la mort du comte Hanski, survenue le 10 novembre, il renaît à l'espérance, tout en se défendant d'avoir escompté la disparition de ce mari gênant :

Quoique cet événement me fasse atteindre, écrit-il, ce que je désire ardemment depuis dix ans bientôt, je puis, devant vous et Dieu, me rendre cette justice que je n'ai jamais eu dans mon cœur autre chose qu'une soumission complète, et que je n'ai point souillé, dans mes plus cruels moments, mon âme de vœux mauvais (1).

Mais Balzac a des scrupules ; peut-il songer au mariage, acheter une corbeille, lui qui ne vit à Passy qu'à force de labeur et d'économie ? Il doit réduire ses dépenses à trois cents francs et même cent cinquante francs par mois. Il paye une côtelette sept sous ! Aussi aime-t-il mieux ne pas trop penser à ses projets. Il s'étourdit par le travail et, quand il a fini d'écrire, cherche aussitôt à dormir :

Si je ne me mets pas au lit, fatigué de travaux et succombant au sommeil, je suis perdu ; car le moment où, avant le sommeil, on se retrouve face à face avec soi-même et les champs immenses du possible, ce moment est fatal pour moi. Je ne sais pas

(1) *Lettres à l'Etrangère*, I, 571.

comment on peut le franchir, quand on aime véritablement, c'est-à-dire de cœur, de corps et d'esprit.

Le principal ornement de la rue Basse est le portrait de sa chère Eveline :

A Passy, mon cabinet est tout tendu de velours rouge, avec des cordons en soie noire, et vous ressortez sur ce fond riche, dans un cadre d'or sculpté,comme une étoile que vous êtes (1).

Il se défend d'être fastueux, et il écrit de Passy à Mme Hanska, qui s'inquiétait de ses dépenses et, plus d'une fois, lui avait reproché son *bric à brac* :

Il y a des calculs que les imbéciles appellent du faste. Exemple : rue Cassini, j'ai acheté quinze cents francs de tapis en 1833, ils sont encore neufs et très beaux... ils couvrent sept pièces. Depuis dix ans, si j'avais fait frotter mes pièces par un frotteur à cinq francs par mois,j'aurais dépensé six cents francs dont il ne me resterait rien...Mon cabinet,ici, est tendu de velours. On a crié au luxe.Les gens qui crient au luxe mettent chez eux du papier à dix francs le rouleau ; un rouleau équivaut à cinq aunes d'étoffe.Mon étoffe coûte deux francs cinquante centimes (l'aune). Ils laissent leurs dix francs au propriétaire,et moi j'emporte mes douze francs cinquante centimes quand je quitte mon appartement. Mais on dira que je me ruine en ameublement. Ici, la chambre de ma mère est tendue en perse qui a duré dix ans rue Cassini, et qui durera encore dix ans et qui coûtait deux francs l'aune ! Un cartonnier en acajou vulgaire, de douze cartons, un meuble d'épicier, vaut cent francs. J'achète pour quatre-vingts francs un délicieux meuble d'ébénisterie antique, et l'on crie au luxe ! Un épicier achète pour deux cent cinquante francs une commode en acajou ; moi, j'achète un meuble en ébène, orné de cuivres superbes, plus beau qu'un Boulle, pour le même prix. Il perd (à l'occasion) deux cents francs sur sa commode,et mon meuble vaut cinq cents francs... Hippolyte Souverain disait à quelqu'un de moi : Il sait mieux calculer que Rothschild (2) !

Peut-être, mais Rothschild avait fait fortune, même en calculant moins bien !

Au mois de juillet 1843, Balzac se rend en Russie, près

(1) *Lettres à l'Etrangère*, II, 29.
(2) *Ibid.*, II, 51 et 52.

de la Comtesse, et dès le mois de novembre, il est de retour. Il se retrouve dans son cabinet de velours rouge, avec les mêmes idées qu'avant son départ. Il ne peut se figurer qu'il est à Passy, et quand il se dirige vers la fenêtre, il s'attend à voir « la nappe de la Néva et la forteresse ». Ce n'est que la Seine.

L'année suivante, il envoie à Mme Hanska les premières violettes de son jardin « venues au soleil de Paris, dans cette atmosphère de gaz carbonique où les fleurs et les livres poussent comme des champignons ».

« L'ennuyeux président de Bourges », le protecteur de Mme Breugniol, qui dîne tous les vendredis rue Basse, a le don de l'exaspérer. Au mois de juin 1844, il est distrait, ou plutôt dérangé, par l'arrivée de Lirette, *alias* l'institutrice d'Anna Hanska, Mlle Henriette Borel, qui se croit la vocation religieuse et à laquelle il donne l'hospitalité en attendant son entrée au couvent de la Visitation. On voit Balzac multiplier les démarches à l'archevêché, et s'employer avec l'abbé Eglée à obtenir une diminution de la dot exigée. Il est heureux de s'entremettre ainsi pour prouver à Mme Hanska qu'il a, lui aussi, des sentiments religieux et que cette question ne saurait être un obstacle à leur mariage.

Son bon sens se manifeste une fois de plus ; il s'aperçoit que Lirette conserve des goûts de friandise. Quand elle sort avec Mme Breugniol, elle veut entrer chez tous les pâtissiers. Et Balzac prédit à Mme Hanska qu'elle sortira de son couvent.

> Lirette sera restée dix jours sous mon toit ; elle trouve Passy délicieux, et, quoique très ignorante, elle adopte bien mon opinion relativement à ce que je voudrais nous voir faire plus tard : acheter la propriété d'en face sur le bord de la Seine, l'ancienne maison de la princesse de Lamballe (1).

Ainsi donc, Balzac eut un moment l'intention d'acquérir la propriété qui fait vis-à-vis à l'entrée par la rue

(1) *Ibid.*, II, 382.

Berton, cette importante demeure qui, après avoir appartenu aux Carignan,fut achetée par le docteur Blanche, lorsque celui-ci quitta la folie Cendrin, au sommet de la butte Montmartre, où il avait hospitalisé Legouvé et Gérard de Nerval. On sait que dans cette ancienne propriété de la princesse de Lamballe, Guy de Maupassant vint mourir. Ce fut, depuis, la maison de santé du docteur Meuriot, dont le beau parc, hélas ! est déjà morcelé (1).

Si Balzac avait vu cette importante demeure devenir un asile pour les déments et les pauvres cerveaux exaltés, quel joli chapitre réaliste et poignant aurait-il écrit sur ces épaves humaines !

Balzac n'acheta point l'hôtel Carignan ; mais il se vit réduit à envisager un déménagement prochain : « J'ai tout tenté pour rester à Passy, écrit-il,... mais tout a échoué ; on me donne congé pour octobre (2). » Il ne chercha pas, tout d'abord, à abandonner Passy. Ayant renoncé à l'hôtel Carignan, il pense à la rue de la Tour.

Deux lettres adressées à Mme Breugniol et passées dans une vente publique nous renseignent sur ce dernier projet. Le contexte permet d'en fixer la date aux mois de mai et juin 1845. Il s'agit de la location éventuelle d'une maison sise rue de la Tour, au nº 18.

Dans la première de ces lettres, Balzac paraît décidé :

> Il est maintenant très sûr qu'il faut louer la maison nº 18, rue de la Tour ; vous pouvez arranger cette affaire, mais sur parole seulement,car il ne faut pas signer de bail sans que tous les changements que les propriétaires sont disposés à faire ne soient conveuus, et que je les aie indiqués, ainsi que les conditions auxquelles je tiens, soit pour la rupture du bail, au milieu du 2e terme, de 3, 6, 9, soit pour les dégâts des tentures et autres. Ainsi, vous pouvez leur dire que nous louerons, et nous louerons à telles conditions, et pour 3, 6, 9 ; mais il faut attendre

(1) Le pavillon proprement dit, qui porte encore le C des Carignan, vient d'être acquis par Mme de Limur. La nouvelle propriétaire aurait l'intention, non seulement de sauvegarder cette charmante demeure, mais encore de la reconstituer telle qu'elle était au temps de la Princesse de Lamballe.

(2) 3 avril 1845.

le retour de M pour les conditions accessoires et l'indication des changements.

Et plus loin :

Le bail de la rue de la Tour devra commencer en janvier 1846, et vous vous arrangerez avec Mme Grandemain pour payer trois mois de plus, car il faudra bien deux mois pour déménager et arranger la maison de la rue de la Tour.

Le 8 juin, de Cannstatt, il écrit de nouveau à Mme Breugniol :

Vous avez bien mal lu mes lettres ; j'ai eu chaque fois le soin de vous dire que relativement au voyage à Paris tout était conditionnel et soumis à une lettre où je vous dirais si le voyage avait lieu...

Vous aviez une lettre au moment où je recevais votre dernière par laquelle je vous félicitais du bail de la rue de la Tour ; il est inutile de faire le bail avant mon arrivée; j'irai à Paris pout faire bail et indiquer les changements à faire dans les distribur tions...

Nous ne nous servirons de ces effets (les effets Chlendowski) qu au dernier moment, et quand ils seront en échéance facile pour l'escompte ; il est même possible que je les réserve pour les payemens des dépenses auxquelles donnera lieu l'arrangement de la rue de la Tour, et que j'applique l'argent comptant aux affaires Fessart : je ne perdrais alors rien, car Mme H. (Mme Hanska) fait par 1/2 avec moi l'arrangement de la rue de la Tour, comme l'acquisition de Monceaux.

Les pourparlers n'eurent pas de suite. Balzac avait eu également l'intention d'acheter à Passy le jardin Salluon. Mais le 23 novembre 1845, il déclare à Mme Hanska qu'il faut renoncer à cette acquisition parce que la maison est à refaire et que l'on ne sait pas ce qui arriverait si l'on touchait aux murs du jardin, et qu'enfin, « on est à Passy, c'est-à-dire en province ».

Dans la seconde lettre à Mme Breugniol, il parle de son intention d'acheter des terrains à Monceau. Il s'agissait des terrains que vendait le roi, mais pas plus que la rue de la Tour, le projet de Monceau ne se réalisa. Il acheta, le 28 septembre 1846, une partie de l'ancienne Chartreuse

du financier Beaujon, au nº 14 de la rue Fortunée, aujourd'hui rue Balzac, 22, où il mourut après s'être marié en Russie et avoir ramené à Paris la veuve Hanska, devenue enfin Mme Honoré de Balzac.

Il avait quitté définitivement la rue Basse au mois de février 1847. Etait-il venu quelque temps, au retour d'un voyage en Allemagne,à l'hôtel Sinet (et non Sénet), hôtel-garni tenu alors par Lachanal, aux nos 52 et 54 du faubourg Saint-Honoré, « à quelques pas de sa maison » de la rue Fortunée, ainsi qu'il en avait manifesté l'intention dans une lettre à Mme Hanska, du 11 novembre 1846 ? La chose est peu vraisemblable, puisque sa lettre du 3 février 1847 est encore datée de Passy, et que sa correspondance est seulement timbrée de Paris à partir du 15 mai de la même année. A moins que Balzac,tout en continuant à résider à Passy, n'ait pris une chambre à l'hôtel Sinet, afin de surveiller plus facilement ses travaux d'installation à Beaujon. Balzac,on l'a vu, aimait cette dualité d'habitation, dont la rue des Batailles est la meilleure preuve. Mais rien ne permet de l'affirmer. Combien de projets annoncés par Balzac ne se sont-ils pas réalisés !

Dans tous les cas, c'est à Passy, le seul logis de l'écrivain non profané, qu'entretiennent les soins pieux de la Société Honoré de Balzac, qu'il faut évoquer la figure de ce grand homme de lettres. L'ombre de Balzac y rôde partout. Il est là, dans son fauteuil de travail, la main encore sur la table, près du filtre à café dont l'abus devait lui être funeste, dans ce coin calme et recueilli, les fenêtres ouvertes sur ce jardin où les grappes de raisin mûrissent au soleil. Et il est consolant de penser que, grâce au concours de fidèles balzaciens, la rue Basse conservera longtemps encore, dans les bandelettes embaumées du souvenir,l'image du grand romancier que leurrèrent à la fois son suprême amour et sa profonde psychologie.

PAUL JARRY.

LA PRONONCIATION DU LATIN

—

L'éminent professeur de Phonétique expérimentale au Collège de France, M. l'abbé Rousselot, eut l'occasion, l'été dernier, en présidant la distribution des prix à l'Ecole de l'Immaculée-Conception de Pau, de dire son mot sur le latin et sur sa prononciation.

Il s'exprimait ainsi en s'adressant aux élèves : « Enfin — la chose pourra paraître futile : elle ne l'est pas — aimez le latin même sous le vêtement que lui ont donné les siècles parmi nous, l'accommodant aux évolutions de notre langue, car il n'a jamais cessé d'être nôtre. Ne l'obligeons pas à prendre un déguisement étranger ou d'arlequin, qui l'éloignerait de nous, et produirait dans le français, s'il l'adoptait, de ces taches blessantes pour nos oreilles, embarras perpétuel pour nos yeux. »

On demanda à M. l'abbé Rousselot des explications. Il les fournit dans une note qui n'a pas été rendue publique et qu'il a bien voulu m'autoriser à faire paraître.

L'attention en effet ne saurait être trop attirée sur une réforme de notre prononciation latine qui serait aussi fâcheuse pour la musique que pour la vérité historique et pour le français.

Là même où, quand elle vise la place de l'accent, on pourrait la croire admissible, elle altérerait par exemple ces magnifiques Messes de Dumont dont les finales dans les mots prennent tant d'énergie superbe et dont tout le grand style Louis XIV serait ainsi détruit. J'ai dernièrement entendu le *Requiem* séraphique de Gabriel Fauré prononcé suivant la nouvelle mode avec des *ou* et des *tch* partout, c'était affreux, cela faussait quantité d'harmonies délicates, cela n'avait aucun rapport avec la prononciation des chœurs de la Chapelle Sixtine que j'avais scrupuleusement écoutée quelques semaines auparavant. Où nous croyons devoir mettre indistinctement des *ou*, les chanteurs romains ne mettaient des *ou* francs que sur les initiales accentuées, toutes les

finales en *ous* et *oum* disparaissaient avec une finesse extrême dans un son intermédiaire tantôt entre l'*ou* et l'*o*, tantôt entre l'*u* et l'*eu*. Mais l'*ou* appuyé à la finale est musicalement désastreux. Impossible de chanter dans les Messes de Dumont : *Credo in ounou*OUM *De*OUM, tandis qu'*in uno*M *Deo*M garde toute la beauté du chant.

Ainsi la prononciation latine soi-disant à l'italienne ne serait pas pour nous historiquement fausse en beaucoup de cas, comme le démontre de M. l'abbé Rousselot dans son analyse si substantantielle en sa brièveté, que notre mauvaise imitation la dénaturerait. Cette simple constatation pratique s'ajoute à toutes les raisons si fortes qu'on va lire.

ROBERT DE SOUZA.

—

L'opinion que j'exprime ici ne va point à l'encontre des essais louables tentés pour la restauration du latin comme langue de communication internationale.

Mais le problème n'est ni simple ni exempt de dangers.

Le français, ne l'oublions pas, a toujours pâti des réformes de la prononciation latine. De là sont venues des hésitations dans notre prononciation, des ambiguïtés dans notre écriture. Combien hésitent encore, — et cela dure depuis le XVIe siècle, — entre A*ch*éron et a*k*éron, ar*k*iépiscopal et ar*ch*iépiscopal..., entre é*qu*estre et é*k*estre, *qu*adragésime et *k*adragésime... etc...

Le latin avait représenté le χ grec par *ch* (une sorte de *k* suivi d'une aspiration). Mais déjà avant notre ère, ce *ch* n'était plus qu'une spirante analogue au *ch* allemand : dure, devant *a*, *o*, *ou* : douce, devant *e*, *i*. Cette dernière ressemblait assez à notre *ch*. De là : *Achéron*, *architecte*... Les Italiens, de leur côté, trompés par l'orthographe de leur langue où *ch* se prononce **k**, disaient *akéron*, *arki*... On les imita, et l'on crut naïvement revenir à une prononciation grecque, qui n'a jamais existé, sans souci du désordre que cette fantaisie introduisait dans notre lecture.

Pour les grammairiens latins, l'*h* n'était pas une lettre,

mais un « signe d'aspiration ». Même, elle était tombée de l'usage : on disait *mi* pour *mihi*, *nil* pour *nihil*. Une mode la rétablit ; et, au temps de saint Augustin, c'était une marque de bonne éducation que d'aspirer. Reprendre une lettre dans l'écriture, c'est chose facile au grammairien ; lui rendre sa vie véritable, c'est une autre affaire. — Littré n'a pas été plus heureux avec son *l* mouillée. — Les Romains prononçaient cette *h* nouvelle comme le *ch* grec, et l'écrivirent de même : *michi*, *nichil*. Ce fut l'orthographe courante des chartes du moyen âge. Mais *ch* étant devenu pour les Italiens le symbole de *k* devant *i*, ils dirent : *miki*, *nikil*. Les Français, à leur mode, prononçaient *nichil* ; d'où ils firent *nichilité*, que nous trouvons encore dans Marguerite de Navarre et qui a été remplacé par *nihilité* dans Montaigne. Cette réforme était due au Collège de France ; et, comme elle consistait uniquement dans la suppression du *c*, elle se fit sans trouble. Vossius l'approuva en se moquant des Italiens. Leur prononciation, dit-il, défendue par Léonard l'Arétin, aurait mis en joie le vieux Crassus qui ne rit qu'une fois en sa vie, en voyant un âne manger des chardons. Les Romains en sont revenus, m'ont dit deux chanteurs de la Chapelle Sixtine, et considèrent *miki* et *niki* comme vieillis.

Le *qu* latin n'était point un *k* suivi d'un *u* (*ou*), mais une consonne simple, formée à la fois par le rapprochement des lèvres et le contact du dos de la langue avec le palais. Remarquez que ce vers de Virgile lu avec *k* + *u* (c'est-à-dire *k* + *w* anglais) :

Instar montis eqaom divina Palladis arte

devient faux, l'*e* se trouvant alors long par position. Par la suite, le mécanisme du *qu* s'est réduit soit à l'élément labial : *aq-ua*, *ai-ve* (*évier*), soit à la gutturale *k* (écrite *c*). Déjà le latin classique avait relin*quo* et relictus. L'italien a opéré le même changement devant *e*, *i* : *che* (*quid*). — *ch* = *k* — *chi* (*qui*)... Le français a poussé plus loin. Il a

aussi : *quoi*, ancien *queid* (*quid*), *qui* (*qui*) — *qu* = *k*. — ; mais, de plus, *qua* est aussi passé à *ka* : *katre*, *kalité* ; on a lu *katuor*, *kalitas* jusqu'au XVIe siècle. Les Italiens ont conservé l'élément labial devant *a* ; et ils me semblent reproduire fidèlement le *qu* latin. Ils ont le sentiment que dans *quatro*, par exemple, ils profèrent *qua* d'une seule émission de voix, tandis que dans *quatuor* latin, ils « détaillent les lettres *q-u a* », d'accord avec mes expériences. C'est ce que nos Français ont entendu et reproduit, même en forçant la note. De la sorte, *qu* se trouve avoir dans notre alphabet une triple valeur : *k*, *kou*, *ku*. Nous avions *qualitas*, *qualité*, *quatre* (k) : nous avons adopté *quatuor* (koua) ; nous disons *équité* (k), *équitation* (kui) ; et nous sommes menacés d'y ajouter *koui*. Nous avons eu autrefois des messes de *rekiem* ; hier, des messes de *rekuiem* ; aujourd'hui, nous avons des messes de *rekuiem* encore pour la plupart et, vraisemblablement, de *rekouiem* pour quelques autres. Les chanteurs de la Sixtine, que j'ai vus, disent encore *rekuiem*.

Le *c* latin n'avait qu'une seule valeur au temps de Cicéron (Kikero), celle du k. Il s'est mouillé depuis devant *e*, *i*, sans changer dans l'écriture ; et, après une longue évolution, il est arrivé en italien à un son que l'on figure par *tch*, bien qu'il réponde à un mouvement organique simple, — en français à *s* (*caelestis*). La différence entre l'italien et le français est une différence d'étapes. Le français est plus avancé et d'une prononciation plus facile et plus stable : il deviendrait plus aisément international. Mais nous avons déjà deux valeurs pour *c* : *ca* et *ce*. Une troisième serait vraiment de trop. Nous continuerons à dire : si-sé-ron (Cicéron). Le nom est trop connu. Mais *tchitchérone*, qui se dénonce comme étranger, obtiendrait, avec la nouvelle prononciation latine, droit de cité ; *Cincinnatus* deviendrait *tchintchinatous* ; et, si le cinéma avait tardé à venir, *tchinéma* aurait eu chance de courir par toutes les bouches. Un son barbare (non italien) serait entré dans notre langue.

Le latin avait deux *u* : le long qui se prononçait *ou* et qui a gardé cette valeur sauf dans les pays à substratum gaulois; le bref qui se prononçait *o*. On l'écrivait ainsi dans l'ancien latin ; et Virgile, César, conservaient encore l'*o* après une labiale : *equos* (equus), *biduom* (biduum), *vivont* (vivunt). C'est après la République que l'*u* a dominé dans l'écriture ; mais on trouve encore *spiritos*, *secondos*, *tequom*, *aeternom*, *volomus*, *somus*, *toas*, etc. ; *com*, *con* sont restés dans les composés. La langue parlée a gardée à l'*u* bref sa valeur de *o* : italien *tempo* (tempus), *giorno*, ancien français *jorn*, auquel se rattache le français moderne et non à *diurnus* (1). *Grabatum* assonait au XIe siècle avec *maison* (poème de Saint Alexis).

La prononciation *ou* pour l'*u* bref ne peut venir que d'une confusion de lecture avec l'*u* long. C'est le français qui a gardé à *um* sa vraie valeur. Nous avons déjà *albom*; attendons-nous à voir venir *alboum*. Les philologues allemands ne sont point étrangers à la valeur qu'a obtenue en France parmi les savants la prononciation en *-ous*,*-oum* qui est celle de leur alphabet.

Mais c'est à eux que nous avons emprunté celle de *gn*. Le groupe *ni*, a donné régulièrement une *n* mouillée (que nous écrivons *gn* : *vinea*, vigne). Quant au groupe *gn*, il a une histoire assez compliquée. Le *g* représentait en latin une gutturale nasale, que nous n'avons pas en français et qu'il est difficile de faire comprendre : c'est un *g* (gue) avec émission d'air par le nez. Dans son développement postérieur, ce *g* s'est acheminé vers *y*, a mouillé l'*n* (Italie, Espagne, France), ou bien il est tombé. Telle était l'étape à la fin du moyen âge et au XVIe siècle : *digne* se prononçait alors *dine* ; *signet*, *sinet* qui seul est resté. A Paris, *agneau* se disait *anneau*.

Scaliger note que les Français prononçent mal le *gn*. La

(1) N. B. — L'*u* bref gardait son timbre naturel, bien qu'il fût compté pour long dans les vers quand il était suivi de deux consonnes : ainsi l'*u* de turris, de diurnus se prononçait *o* (torris, diornos).

vraie prononciation, il la trouve en Allemagne. C'est celle qui a prévalu pour le latin *mag-nus*, tandis que nous disons *ma-gne* en français. Mais la prononciation à l'allemande est passée dans la langue usuelle : *stagnation*, *inexpugnable*... etc... Nouvelle source d'hésitations.

Nos voyelles nasales sont un objet de railleries pour certains. Ce serait, je crois, un tort de dire que ces voyelles n'étaient pas nasalisées en latin. Dans toutes les langues que j'ai étudiées expérimentalement, la voyelle suivie d'une consonne nasale (*m*, *n*) est plus ou moins nasalisée ; et l'une de celles où elle l'est le plus, c'est l'italien. Ce qui est vrai, c'est : 1° Que la voyelle gardait son timbre, que l'*i*, par exemple, restait *i* et ne devenait pas *è* comme en français (notre *in* est un *è* nasal); 2° Que la consonne nasale ne tombait pas, qu'on disait *con-mponere* et non pas *conponere*.

L'histoire des voyelles nasales serait longue. Je n'en cueille qu'un simple petit trait, relatif à la prononciation de *im*, *in*.

L'*i* bref latin s'étant confondu avec *é*, le groupe *in* se prononçait *en* ; et dans les emprunts faits à la langue classique, on opérait la substitution : *inclinem* était transcrit *enclin*, et *inclinare*, *encliner*. D'autres fois, on copiait lettre pour lettre : *inimici inimi* dans la cantilène de sainte Eulalie, IXe siècle. De là sont résultés des doublets. Au XVIe siècle, on disait par exemple : *cela emporte beaucoup* et *cela est d'importance*. Henri Estienne, qui fait cette remarque, ajoute : « Et cependant j'en connais qui disent *cela importe beaucoup*, mais c'est d'un langage plus moderne et imitant l'italien. » Des dissentiments, des discussions ont suivi, qui durèrent jusqu'au milieu du XVIIe siècle.

Cependant l'évolution normale de *in* suivait son cours, et se rapprochait de *ain* (prononciation actuelle de *vain*), *aimpossible*, *aincapable* (Du Val 1604). En même temps, la prononciation, légèrement italianisée, du latin sortait des écoles et se répandait dans la classe instruite. Pourtant elle

était « très difficile en notre langue, avoue Hindret (1687), pour ceux qui n'y ont pas été accoutumés ». C'était « à peu près, ajoute-t-il, comme nos habiles régens et particulièrement les Jésuites nous font prononcer la syllable *in* dans : *index*, *tinctum*, *instruere* (lisez : i-nstruere). Il y a quantité de Parisiens qui disent *un aingrat* pour dire *un ingrat*. Il n'y a rien qui sente tant le badaut. » L'*i* nasal était prononcé avec émission d'air par le nez, la pointe de la langue tenue écartée du palais. Il fut accepté par Dangeau (1694), le Père Buffier (1709). Il avait ses zélateurs. Il eut aussi ses ennemis : Duclos (1733), Bouliette (1760). Un renfort lui vint du côté des musiciens, éblouis sans doute par le succès éclatant (1733-1761) du chanteur Jélyotte, qui l'avait apporté du Midi (1), mais avec une voix merveilleuse. A la fin du XVIIIe siècle, il était tombé en désuétude. « Une mode frivole a cédé au génie de la prononciation française. » (Domergue, an V.)

Qu'arrivera-t-il de notre nouveau *i-n* et de la refonte des nasales latines?

On nous reproche à l'étranger de ne pas nous soumettre à la loi de l'accent latin. C'est une très vieille querelle. Elle remonte à Charlemagne. Nos contemporains seront-ils plus dociles que ceux du grand empereur? La chose n'est pas très difficile pour les Français du Midi, pour les Limousins notamment qui ont conservé dans leur langue l'accent mélodique : ils ont la faculté d'abaisser le ton sur les syllabes non accentuées, sans les rendre méconnaissables. Mais les Français du Nord ne savent pas le faire. Les atones latines sont presque entièrement tombées dans leur langue, et la syllabe tonique est la dernière du mot. Quand on leur dit de frapper la tonique, ils frappent la finale latine qui était atone, ou, s'ils frappent la tonique latine, ils mangent les atones avec les formes de flexion ; et un auditeur, placé à certaine distance, ne comprend plus rien. C'est ce qui m'est

(1) Des environs de Pau où il était né. Cette prononciation s'est conservée dans le patois de certains lieux de la région.

arrivé à un sermon où des citations latines, qui m'étaient familières du reste, m'arrivaient comme des cris mêlés de silences sur un fond déplaisant de *tche* et de *tchi*. Les futurs orateurs et simple auditeurs des réunions internationales où l'on parlerait latin auraient tort de compter sur la vertu d'une réforme queconque de la prononciation latine, pour se faire entendre ou pour entendre eux-mêmes. On devine que le point essentiel à viser, c'est la connaissance approfondie du latin jointe à l'habitude de le parler.

ABBÉ ROUSSELOT.

LE RÈGNE DU BONHEUR [1]

—

TROISIÈME PARTIE

SOUS LE SIGNE DU FREUX

I

L'ACCUEIL DE LA VIEILLE PIBLE

De bon matin, Airnar frappa à ma porte, quand chantaient les coqs. Je l'accueillis, tout appesanti encore des rêves de l'aube, que trouble la malignité de la chair, bien que je fusse satisfait. Lotte dormait dans un coin, sur une natte de sparterie où elle formait, à la pâle lumière frisante, un éboulis féminin, rond et frais. Je l'avais renvoyée, m'étant servi d'elle, car le lit de camp était étroit, et j'y voulais mes aises. Marilse et Ule occupaient mon sommeil ; ils y jouaient et y déjouaient des imbroglios de désir et de fuite, de fatal et d'impossible, d'horrible et de souhaité. Airnar entra et poussa les contrevents qui giflèrent durement le mur ; la bise froide glaça ces demi-cauchemars où je me complaisais en les repoussant, et je fus libéré des songes. Le chef paraissait tourmenté ; il adressa un signe bref à Lotte qui ramassa ses hardes et son sommeil et sortit furtivement, comme un chat éconduit du creux d'un coussin, en bâillant de dépit. Mon visiteur s'assit sur l'escabeau.

— Ami, dit-il, voici de graves nouvelles. J'ai reçu des messages, cette nuit, et qui me donnent du souci. Des

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 615 et 616.

coureurs les portaient, harassés de la longue route, et leurs visages étaient marqués de l'indice du trouble. Tout est lié ; chaque visage humain révèle l'état de monde. Ils ignoraient le contenu des lettres et le dévoilaient cependant dans leur regard, le pli de leur bouche et l'incertitude durcie de leur démarche. L'herbe pliée sous l'orteil ne se relève pas aussi aisément quand le destin se contracte. L'ordre m'arrive et l'avis de redoubler de vigilance. Les choses mortes veulent revivre ; les hommes séparés, en qui le mauvais germe a persisté,se réunissent, se groupent et s'échauffent à l'action. Leur caverne, c'est au centre de la zone interdite,de la ville abandonnée, là où le fleuve est divisé en deux bras, sur la rive gauche du bras gauche, parmi les alvéoles d'un monument écroulé, en forme de carène de poisson, traversé de quatre colonnades ; des verroteries brunes, rouges et vertes, crevées par la tempête, luisent à l'ouverture des baies pointues comme les feuilles des sagittaires.La racaille,le ramas errant a choisi cet abri pour y tenir ses conciliabules sous le signe du freux, l'oiseau noir d'automne, nourri de rats et de chenilles, dont le cri annonce le gel.

J'avais reconnu l'emplacement et l'état probable de l'église Saint-Séverin, sur la rive gauche du bras gauche de la Seine, face à la Cité. J'interrogeai :

« Que voulez-vous de moi, chef des Meu ? »

Il réfléchit un moment et posa sa main sur mon épaule.

« Aujourd'hui, ami, entre en vigueur notre traité d'alliance. A vous d'en remplir la première clause.

— J'y suis prêt. Tiendrez-vous le retour du pacte, à mon heure, quand il m'appartiendra de réclamer mon salaire et que Marilse, la seule du clan qui sache rire, ne rira plus et tremblera dans ses œuvres vives ?

— En doutez-vous, mon hôte ?

— Je ne doute pas de vous, Chef; je doute des événements qui peuvent rendre votre volonté infirme. »

Airnar serra mon épaule à la broyer.

« Remplissez la clause, murmura-t-il sourdement, et le loyer vous sera payé, au terme du printemps ; rien ne prévaudra contre ma parole. »

Il relâcha son étreinte et je souris à la dérobée. Déjà traître à demi, j'avais préparé Ule par des mots semés. Qui sème des mots récolte du vent, une bourrasque, peut-être, capable d'ébranler le gouvernement de la terre. Et de devoir gagner Marilse non seulement par mes services mais encore contre Ule, que je sentais à la fois mon disciple et mon ennemi, voilà qui m'excitait grandement à l'aventure. J'étais bien demeuré de mon siècle, et je concevais mal un plaisir que ne contrebalançât point la souffrance d'un autre.

« Soit, dis-je, ordonnez et j'accomplirai. »

Airnar alors m'expliqua ma mission. J'avais charge de gagner la zone interdite, aucun homme du clan des Meu ne paraissant capable d'y pénétrer, de surveiller le repaire des révoltés, d'écouter leurs propos, d'évaluer leur courage et leur nombre, leur puissance d'expansion et de recrutement. Mon passé, l'expérience de mes deux vies, ma connaissance du vocabulaire ancien qui refleurissait sur ce fumier, me rendaient particulièrement propre à cet ouvrage. Je ne risquais guère de faiblir et de passer à l'ennemi; ma première existence m'avait immunisé contre la contagion de ces espèces, tandis qu'un Meu courait le péril de ne rien comprendre et d'être englué ; en quoi Airnar se trompait un peu, comme on le verra par la suite et m'accordait trop de confiance. J'acceptai volontiers la tâche qui m'était impartie par le chef mon allié. Il n'osait l'avouer, mais je devinais aisément qu'il me considérait comme le seul que pût mouvoir l'appât de cette récompense, Marilse ; les autres étaient trop anesthésiés de bonheur, gangrenés de paix et de plénitude pour rester sensibles à l'aiguillon du désir ; une femme, pour eux, valait une femme ; ils n'avaient pas de raison de choisir ni de préférer, et la procréation ne s'accompagnait d'au-

cun tumulte. Il fut convenu que je partirais le soir même, et que je ne laisserais pas perdre un moment dans l'inaction.



Je repris mes frusques d'arrivée, où avait séché une sueur bicentenaire. J'estimais cette défroque plus martiale ; j'avais foi en elle ; c'était une substance éprouvée, qui avait traversé bien des catastrophes planétaires ; tissée et cousue à une époque de violence, elle braverait mieux les périls que ces légères draperies flottantes qui n'avaient revêtu que des corps sans fièvre et des cœurs égaux. Le monde ancien me devenait si légendaire, si fictif, qu'un complet touriste de la Belle Jardinière faisait figure, à mon regard, de cuirasse sortie d'un arsenal de guerre et trempée, selon des secrets perdus, pour un paladin. La crosse du browning remplit ma main et mon esprit d'une assurance de réussite ; stable, adaptée au meurtre, son contact réveillait d'un coup mon impérialisme intérieur qui somnolait sous l'influence des Meu.

Un peu avant le crépuscule, je pris congé d'Airnar qui m'accola tendrement. Puis je descendis, solitaire, vers le fleuve, et parcourus à l'inverse le chemin où m'avait, au printemps, accompagné la jeune fille, à travers les pâturages, entre les aubépins taillés, sous les châtaigneraies maintenant fleuries de jaune et les futaies qu'avait épaissies la sève de juin. Le chœur des oiseaux, d'une densité presque palpable, tissait une demi-calotte de babillage, de moquerie, de louange qui se déplaçait avec moi, dont j'étais toujours le centre. Il me semblait, comme au héros de la geste, que l'univers ensoleillait, ombrageait, chantait mon seul départ et que la corde de mon destin avait pris la Providence au lazzo. Enchaînement merveilleux ! Craché jadis par la terre folle, recueilli par la terre mûrie et sage, rejeté ensuite loin de la sage Marilse parmi les folies de la révolte, pour l'y conquérir, il y

avait en moi du chevalier errant, du détective amateur, du savant qui aborde des peuplades inexplorées, et bien du courage, de l'amour, de la curiosité, sans compter le coin morbide de l'expérience sur Ule. Tout cela me rendait fort sympathique à moi-même ; le nombre de mon pas me charmait.

Le poids cependant de mes chaussures ne laissait pas d'alourdir mon allégresse ; je dus les enlever pour cheminer à l'aise et pieds déchaux. Je ne les remis qu'à l'entrée de la zone interdite, un peu après l'île de Billancourt et les saules de la rive où m'était apparue Marilse, à l'avril de ma seconde vie. Puis je franchis gaillardement la frontière en fredonnant une insolente chanson de route, rythmée, obscène et mélancolique. Dieu n'était pas mon cousin. Je longeai la rive gauche de la Seine, sans autres incidents qu'escalades de haies ou sauts de ruisseaux, jusqu'à hauteur du Champ de Mars que j'atteignis à la pointe de la nuit. La Tour Eiffel, courbe et cornue, dormait aussi paisiblement dans le ciel que son image dans le fleuve ; le choc propagé d'un plongeon de grenouille l'ondulait parfois et la gondolait un peu, comme un cri réel fait osciller l'évidence d'un songe. M'étant arrêté quelques secondes pour souffler, il me sembla qu'un pas nu, derrière moi, réglé à ma cadence et surpris par l'imprévu de mon stationnement, avait débordé ma marche et n'avait pas freiné à temps pour demeurer couvert par le fracas de mes godillots. Illusion, sans doute. Qui pouvait me suivre ? Le pays maudit gardait-il des fantômes ? J'abordais le royaume décevant du passé, que la Grève Générale; contée par Moreau, n'avait pas purgé peut-être jusqu'aux larves. Je sifflais, rien ne répondit ; je criais plusieurs fois à gorge haute ; un oiseau de nuit froua, à ma droite, au bout du steppe du Champ de Mars ; des rainettes frappèrent la rivière où vacillait la Tour ; et il n'y eut plus que le silence, l'odeur de la nuit où rôdait un esprit de flouve et de miel vanillé, la force liquide du

fleuve que tout le paysage accompagnait vers la mer. Cette compagnie mystérieuse, collée à ma piste, m'ôtait la sécurité du désert sans me donner l'appui d'une société.

Des nuages bloquaient la colline du Trocadéro et son rempart en décombres, tandis qu'à l'Est le ciel était libre, quoique brumeux, et semé de miettes d'étoiles. Je franchis la Seine, comme à ma première exploration, sur les ruines de la passerelle de Billy. Mon obus flottait paisiblement, amarré à son mouillage, contre la pile du pont ; j'y renouvelai ma provision de tabac, de rhum, de chargeurs et fis le plein d'essence à mon briquet. Ensuite, je revissai méthodiquement la coiffe conique et vérifiai les chaînes. Comme je regagnai la rive droite, le chemin vers la gauche étant impraticable, l'insupportable présence qui ne me lâchait pas, se manifesta encore au bord de la clairière de l'Alma. Je reniflai, pour ainsi dire, un fumet et une respiration humaines, une attention dissimulée. Un mouvement dangereux m'emporta ; je déchargeai par trois fois mon browning dans la direction du fantôme. L'écho roula, anachronique, contradictoire à l'âme fluviale et forestière de la vallée. Un sillon de fuite se fermait sur la berge. Homme ? Biche ? Loup ? Un bruit n'a pas de corps précis. Je me remis en route et, par le pont de la Concorde, j'atteignis, à nuit noire, les environs de la place Saint-Michel, à travers une contrée peuplée d'Histoire et de souvenirs particuliers, entre le Louvre des Rois et cette Gare d'Orsay où j'avais pris le train pour Juvisy et pour Grenade. Quelles pensées les fouines, les renards et les blaireaux terraient-ils dans les galeries italiennes, les wagons-lits paralysés sur des rails où les roues ne débobinaient plus des rubans de lumière ? Ma mélancolie, familière et noble, tenait de celle du Prince en exil et de l'aiguilleur retraité.

Et cette place Saint-Michel, un lieu de mon âme ! J'y avais vu l'entrecroisement des tramways Montrouge-Gare de l'Est, maraîchers et rustiques, avec les autobus

citadins qui y traçaient des orbes déférents, des ellipses dont les candélabres de bronze occupaient les foyers. J'y avais respiré la créosote des pavés de bois, les coulis des restaurants bon marché ; au-dessous des boîtes des bouquinistes, qui encadrent le pont, glissaient les locomotives électriques qui allaient sourdre à Austerlitz ; la coque cylindrique du Métro s'était enfoncée, pouce par pouce, au temps de ma jeunesse, et engloutie dans les substructions ; j'entendais encore, en prêtant l'ouïe, les cloches des marteaux sonnant sur les boulons, voix d'une ville de fer punie de ses crimes et dévorée par un raz de marée terrestre et patient. L'archange et le dragon de la fontaine, réconciliés aujourd'hui, la lance les unissait comme une laisse de volubilis ; le quai effondré bruissait de phragmites et le vieux boulevard, sente irrégulière entre des rocailles trop humaines, servait de voie aux cerfs pour gagner leur point d'eau, à l'heure de la soif. Des halliers défendaient l'entrée du labyrinthe qui conduit à Saint-Séverin ; je dus m'y frayer un passage, sur le tracé des vieilles rues encombrées jadis de prostituées, d'orientaux huileux, de Grecs mangeurs de pilaff, où le prêtre maronite coiffé d'un bonnet carré entendait, de sa sacristie, l'accordéon du bal musette, tandis que la marche du passant soulevait un coin de rideau, à chaque fenêtre, et y appelait un œil sans visage, encadré de fard. Antiques choses, liqueur amère...

Quelques minutes de repos, une feinte de monter la colline, un retour rampant par les couverts, afin de dépister mon suiveur, s'il existait en dehors de mon imagination, et j'avançai, plus assuré, vers l'église, mon but. Soudain, un crépitement d'herbe sèche qui prend feu, une flamme rouge qui court contre un mur en décombres et des étincelles poussées par un souffle qui s'acharne, un souffle de femme accroupie sur les paumes. Je me colle à un arbre, la main à mon arme. Une fumée âcre monte, puis

une flamme franche, et une voix crie : « Qui va là ? Qui est là ? » Je ne réponds rien. Je tourne insensiblement autour de l'arbre, pour me protéger de la lumière. Trop tard ; une forme se dresse devant mon bouclier, un brandon au poing, et le frêne, jeune encore, est d'un gabarit trop chétif pour me couvrir complètement. En face de moi, une vieille femme, sordidement vêtue, hausse la torche ; une mèche grise pend sur son front, les tendons de son cou portent une ombre sèche, sa bouche, mal plantée, halette à coups brusques. Il faut prendre un parti. Je lève la main gauche, en signe de paix, sans que ma droite toutefois lâche la crosse du browning. Je quitte mon mince abri ; le brandon m'éclaire à plein.

La flamme a dépassé le mur, derrière la vieille qui recule sans cesser de m'examiner, et dont l'ombre s'allonge et frôle mes pieds. Elle m'interroge :

« Qui te suit ? »

Elle aussi a donc flairé la présence invisible. Je réplique, de bonne foi, somme toute.

« Personne, je suis seul. »

Elle renifle et tend l'oreille, ne paraît pas convaincue. Enfin elle jette le brandon, s'approche de moi, me prend par le bras, me regarde sous le nez, ferme les yeux, rouvre une paupière lentement, l'autre avec une vivacité diabolique et murmure d'une voix rauque où il y a de la terreur et de la jubilation :

— L'Homme... l'Homme... voici l'Homme... Celui que nous attendions... l'Homme qui doit venir, qui est annoncé... Celui de la Promission... l'Envoyé... le Fils du Temps...

Elle se prosterne, baise mes mains ; ses genoux craquent, elle prononce des mots en bouillie, rebaise mes mains, les mouille de larmes et de roupie, puis se lève et d'un ton solennel :

— Bienvenue à toi, Homme. Ma demeure t'appartient. Mange, bois, dors, use de tout à ton plaisir. Ici t'accueille

la vieille Pible, celle qui voit. Et n'oublie pas, quand tu régneras, que, la première, elle t'a salué, sans contrainte et s'est jurée ta servante dans l'humilité de son cœur.

II

LA PALABRE

J'avoue que la mystérieuse salutation de la vieille Pible ne m'étonna pas médiocrement. Une sorcière, dans les bois de Saint-Séverin, se prosternait à mes genoux, annonçait vaguement mon règne. Les événements avaient, par bonheur, amorti ma sensibilité, sans quoi, j'eusse, sans doute, perdu le contrôle de ma modestie. Les mots qu'employait mon hôtesse me transportaient à mille lieues et à deux siècles. *Promission, contrainte, servante, humilité*, voilà des agencements de syllabes dont la nuit avait perdu la mémoire ; et le tour même de la phrase, cette syntaxe gonflée de vertus obscures éveillaient en moi des échos mal assoupis, des accords nostalgiques. La femme me montra le chemin et je la suivis, insoucieux des conséquences de mon acte et des dangers de cette rencontre. Le Messie est esclave de son premier adorateur.

Derrière les ruines et les ronces brûlait le feu, entre deux pierres noires, et la vieille Pible avait abandonné pour moi sa poêle où rissolaient des gratons et des viandes. Au delà s'ouvrait la hutte, bâtie de troncs, radoubée de feuillages, couverte de tuiles, d'ardoises et de matériaux de démolition. Je m'étendis, à son ordre, sur une couche de peaux de chèvres et de loups. Une lampe primitive d'argile, pendue à trois chaînettes, répandait un irritant empyreume ; couché, j'apercevais, par l'ouverture en fer à cheval, la flamme du foyer, les ramilles, le ciel où la lune s'était levée et assourdissait les étoiles, la mégère ardente à sa cuisine, secouant la poêle où la graisse

pétillait. Cette demeure sentait le ressui de fauve et le bouc de sabbat ; j'y trouvais cependant je ne sais quelle douceur maternelle, j'y respirais un air de patrie. *Promission, contrainte, humilité, servante,* des mots, des mots ... Au commencement était le Verbe et le Verbe se fit chair. Ces mots attendaient-ils leur incarnation? Était-ce moi la chair du Verbe ? Envoyé comme policier, reviendrais-je roi, prophète, dieu ?

Pible avait achevé son fricot dont la graisse mitonnait encore. Elle me servit, sur une écuelle, une cuisse de lapin de bas-fond, tendineuse et blanchâtre ; elle déchiquetait le râble à grands coups de chicots ; puis elle me tendit une gargoulette d'eau fraîche. Je ne voulais pas être en reste de politesse ; je lui offris, dans le gobelet de métal, une forte lampée d'eau-de-vie, qu'elle avala avec une grimace ; une bouffée de chaleur lui monta à la face, rougit ses pommettes ; ses rides traçaient des ornières noires et ses veines saillaient aux tempes. Elle s'écria, tremblante et les yeux brillants :

« Le breuvage de feu... le breuvage perdu... l'étranger nous le rapporte... il connaît le secret des remèdes et des alcools qui triplent la joie des minutes... L'Étranger, le Savant, le Voyant, le Promis... Attends, attends... repose-toi, dors... tu as marché une longue route, le fer de tes semelles luit ainsi que l'argent et la chose terrible est pendue à ton côté... »

Elle regardait avec une terreur respectueuse mon browning caché par l'étui triangulaire et les chargeurs passés à ma ceinture ; lorsque j'y mis la main, elle poussa un râle d'angoisse et de vénération.

« Ne me tue pas, étranger, j'ai encore des années à vivre et je veux assister aux événements prodigieux. »

Elle disparut d'une vitesse qu'on n'eût pas espéré de la rouille de ses articulations et me laissa seul. Le vent secouait les branches et le feu mi-mort élevait parfois une flammèche jusqu'aux constellations inscrites au fer à

cheval de la porte. La vieille s'était glissée dans les fourrés sans plus de vacarme qu'une belette. Un rossignol s'exténuait d'une voix si ample, si moribonde de désir qu'entre ses trilles la lune cessait d'éclairer le paysage. Je m'abandonnais à cette grande houle nocturne et musicale où voyagent, par les airs, les semences des plantes, où les femmes et le destin se fécondent selon des voies hasardeuses. Je subissais un accouplement impondérable comme une herbe de la forêt, comme une bête endormie.



Une chute sans vertige dans le tourbillon des germes, un acquiescement total, un sommeil de quelques instants, pour tout dire, d'où me tira un bruit de pourchas, petit gibier, mulot ou musaraigne qu'un félin traquait. Trois bonds, le couic déchirant de la bestiole tordue par le prédateur et j'étais rendu à l'acte. Sept étoiles brillaient au milieu du fer à cheval, sans compter la poussière lactée ; ce nombre me parut de bon augure ; le ciel approuvait d'avance ma décision, que j'ignorais encore et que ma démarche allait m'apprendre. Dehors, la fraîcheur de la nuit était un bain pressant qui traversait le drap, la peau, vivifiait les organes intérieurs et les pensées. J'errais, semblable au ramier par la nuit de neige, cogné aux branches ; les feuilles coupaient ma joue de leur tranche ou la giflaient amicalement de leur limbe, mains féeriques des servantes sans corps de la forêt, et le froid de la lune était en elles. Je me trouvai, enfin, au pied d'une muraille ornée de trophées métalliques d'iris et de bancs de violiers ; des gueulards grimaçaient au faîte et surplombaient le taillis. Sans quitter de la main la muraille, mon guide, je contournai l'angle de la façade et montai les marches du porche. Là, je guettai un moment et le pas, le pas invisible surpris, déborda une fois encore mon arrêt, galop double de quadrupède craintif plutôt que d'animal de proie. Je n'osais ni crier, ni lancer une pierre.

Toute arme inutile, tout courage vain, un geste de mon enfance, par un réflexe puissant, s'imposa à ma main droite, le geste qui avait cimenté ma race dans les persécutions et les triomphes ; j'esquissai rapidement le signe de la croix que ma mère m'avait appris avant que j'eusse une mâchoire d'homme. Puis je passai le porche.

La nef était éclatée comme un coquillage sous le talon et déchiquetait le ciel ; pourtant les collatéraux gardaient une fermeté un peu lourde. Des torches, plantées aux trous du dallage, éclairaient une assemblée de quelques douzaines d'êtres humains accroupis au fond d'une chapelle assez bien conservée, à l'entrée du beau vitrage du chœur, là où les colonnes se tassent à la corde et se distancent à l'extérieur, où le tabernacle agit comme une force attractive sur la course des travées. J'approchai de pilier en pilier et, dissimulé par un rideau de chèvrefeuille, je pus voir et entendre.

La vieille Pible siégeait au milieu du cercle de haillonneux ; les yeux convergeaient vers elle qui parlait d'une voix basse et gutturale. A côté gisait, sur le ventre, un homme de corpulence dont le torse nu roulait ses muscles à la lumière résineuse. Nul n'interrompait mon hôtesse et, au bout de quelques secondes, je perçus nettement son discours :

« Hé ! Oh ! Hé ! disait-elle, mes petits agneaux, le soleil était jeune alors et sautait par-dessus le zénith comme un cabri aux cornes dorées ; la lune éclairait la nuit, toujours ronde, et soulevait la mer à hauteur de montagne ; les étoiles, moitié plus grosses, ne se cassaient pas dans la rivière en petites bribes ; la terre portait deux moissons. C'était le bon temps ; le bon vieux temps qui a été retiré aux hommes à cause de leurs péchés... »

Le géant tourna la tête et j'aperçus sa face de taureau stupéfaite et haletante :

« Pible, la mère, que racontes-tu ? Le péché, je ne comprends pas ce mot ; explique-toi.

— Il y avait un écrit, Ian, un écrit en lettres, qui fixait: ceci est péché, ceci n'est pas péché. Celui qui accomplissait ce qui était appelé péché, encourait le châtiment.

— Le châtiment, Pible, qu'est-ce que le châtiment ?

— Ce qui punit le péché. »

Ian asséna un coup de poing sur le sol et une torche s'abattit :

« Tais-toi, grogna Pible, tais-toi, Ian. Tu interroges et tu veux comprendre ; il suffit de croire ; de croire et de se taire, cervelle de bœuf. »

Un mouvement de reproche ébranla le cercle misérable. Ian baissa la tête sous l'unanime réprobation :

« Je crois, je crois, je me tais afin de savoir. »

La vieille Pible parcourut son auditoire d'un regard qui rétablit l'ordre et nivela les têtes remuées, puis elle reprit :

« Une ville tenait la place de dix forêts ; il y avait autant d'habitants que de pucerons. Ils vivaient les uns au-dessus des autres ; entre les maisons se creusaient des rainures où les gens de la ville marchaient et, sous les fondations, des galeries blanches et luisantes, les boyaux propres de la cité. Une maison logeait peu de riches, une autre logeait beaucoup de pauvres. Les hommes avaient apprivoisé l'eau qui montait au sommet des collines et des édifices, à leur appel ; des voitures de fer roulaient sans cesse ; des oiseaux très grands, dont les ailes ne bougeaient pas et qui ronflaient comme des chattes, rayaient le ciel; ils ne picoraient pas de grain ni ne déchiraient de viande ; ils buvaient une liqueur tirée de puits. Le peuple adorait des colonnes dressées au faubourg, d'où jaillissait la fumée rituelle et ils sacrifiaient la pierre noire qui brûle, et que la terre cache ; le feu ne s'éteignait jamais sous peine de mort. Ces hommes étaient très sages ; ils tuaient de loin ; ils tendaient des fils et leurs pensées y cheminaient ; ils enlevaient les fils et leurs pensées cheminaient encore. Parfois, quand trop de Sages vivaient

ensemble, ils se divisaient en groupes et se battaient avec des machines jusqu'à l'extermination d'un parti ; ils mettaient un bâton en travers d'un autre, sur les sépultures, et s'en revenaient contents. Ils récitaient les formules magiques qui changent le torrent en lumière, la marée en tournoiement de roues et permettent de percer la montagne avec une tarière. Ils commandaient au froid et au chaud, avaient des dents en or et croyaient en Dieu...

— Dieu, Dieu ! cria Ian, le visage violet de jubilation. Dieu !... »

Mais la vieille Pible ne se laissait pas couper :

« A la longue, tout a dégénéré ; la forêt a mangé la ville, la tempête a rompu les fils et les idoles, la pluie a noyé les machines, la carcasse des grands oiseaux a pourri dans le marécage, la liqueur s'est tarie aux puits, la pierre noire aux cavernes. Les formules magiques oubliées, les roues sont devenues immobiles et la lumière est rentrée dans le torrent d'où elle ne veut plus sortir. Les Sages ont tant dormi qu'ils ont perdu leur sagesse, leur science, les paroles de puissance et Dieu. Ils se sont réveillés chétifs, débiles, sans vouloir... »

Une voix glapit :

« Est-ce sûr, vieille Pible ? Qui t'a appris ces choses ?

— Ma mère, qui les tenait de son aïeule, et ainsi de suite, depuis le jour de Mai, quand l'eau et l'arbre ont conquis l'empire, pendant le sommeil des Sages. Oh ! Oh ! Le triste, le triste, le triste jour... »

Tous se lamentaient, en troupeau, et reprenaient ce mot de triste, qu'ils récitaient comme des syllabes incantatoires, dépourvues de sens, avec des intonations aiguës et barbares. Pible, au milieu, se frappait la poitrine à grands coups de poing. Elle se dressa et poursuivit d'un ton de mélopée stridente et monotone :

« L'homme avait une compagne très chère nommée Douleur. Tout ce qu'il gagnait par son travail, il le lui

donnait, et elle n'était jamais rassasiée, car elle aimait beaucoup l'Homme, et ce qui venait de son compagnon la nourrissait d'une nouvelle faim. L'Homme avait appris beaucoup de secrets afin de lui complaire et s'était fait Roi afin de la mieux servir. Or, peu à peu, l'Homme se déprit de celle que Dieu lui avait joint pour l'éternité ; il dénoua le lien et lima l'anneau, il se détacha d'elle et la chassa de sa chair. Ainsi perdit-il sa richesse, son royaume, sa couronne, sa science ; et quand la Douleur, que nul n'entretenait plus, fut morte d'inanition, il se trouva si dégoûté de tout, si privé de désir, d'impatience, de sagesse, de soif, que le grand déclin commença, que la forêt assiégea la cité et ne rencontra point de résistance. Oh! Oh ! mes agneaux, voilà l'histoire que ma mère tenait de sa bisaïeule, de bouche en bouche, et par laquelle mon souffle s'unit au grand jour de Mai. »

Ce fut alors un branle du diable, une saoulerie de vociférations et d'interjections ; Ian bondissait à cloche-pied, lancé par ses massives jambes, pareilles à des catapultes ; la vieille Pible lui faisait vis-à-vis, agitait sur place ses seins mous, son ventre tripé, ses mâchoires cliquetantes ; les comparses avaient tressé autour des deux maîtres de chœur une farandole frénétique. Une femme trébucha, alla donner le nez contre un moellon d'angle et s'affaissa, le visage en sang :

« Le sang, le sang, hurlèrent des gosiers sauvages, le sang pourpre... »

Le tumulte s'éteignit comme par enchantement, laissant place à l'immobilité et au silence. La vieille église, effarée par tant de bruit et de gesticulations, redevenait, d'un coup, dominatrice, balayait ce vacarme et ramassait les lambeaux de sa majesté en délabre. Derrière mon dos, dans cette accalmie, glissa légèrement le trot de quadrupède qui ne quittait pas ma piste depuis le crépuscule et un corps s'abattit près de moi. J'entendis des paroles étouffées :

« Où es-tu ?... Nous avons perdu sa trace... Oh ! Ule, ne me quitte pas... »

Marilse avait peur, respirait à mon côté ; Ule s'agenouilla. Ils ne pouvaient me voir sous le rideau de chèvrefeuille qui me couvrait. Leur double marche, si unie, si accordée, je l'avais donc prise pour celle d'un animal farouche et timide. Maintenant leurs haleines se mêlaient; ils se touchaient sans doute des mains, du flanc ; leurs cuisses se frôlaient et s'attiraient ; leur chaleur s'accroissait l'une de l'autre. Avaient-ils entendu et compris la harangue de la vieille Pible et sa parabole de la Douleur, où vivait toute mon époque, si religieusement, si véridiquement simplifiée et transposée ? J'assistais à la légende de ma génération ; elle me souffletait comme une injure, et d'elle je concevais une barbare vanité de prolongement et de divinisation. Qu'est-ce qui me retenait de bondir au milieu de ces hallucinés, de convaincre Pible de mensonge, par la force, de mater cette brute de Ian, de museler ces énergumènes, et puis de leur demander pardon à tous, de confesser qu'ils avaient raison ? Une matière d'adoration pour les déments, une genèse à l'usage des convulsionnaires, voilà tout l'aboutissement de notre effort, de notre progrès, de notre intelligence. Maudite soit la création qui rend possible de telles absurdités ! Maudit celui qui m'a empêché de mourir à mon heure légitime ! J'avançai la main à travers le chèvrefeuille, j'empoignai à tâtons une chair résistante ; c'était l'épaule de Marilse, qui poussa un hoquet d'épouvante ; je serrai plus fort, mais les dents d'Ule se plantèrent dans mon avant-bras férocement et je lâchai prise. Un dégagement rapide pendant que je pestais ; mes tourtereaux étaient loin.

Du reste, la vieille Pible ne me laissa pas le loisir de reprendre mon équilibre et d'apaiser ce désordre furieux d'idées, de rancunes et de passions qui me bouleversait. Elle tendait le poignet au-dessus d'une torche où sa carne grésillait en répandant une odeur écœurante ; les autres se

déchiraient avec leurs ongles, cognaient leurs fronts aux murailles, s'arrachaient, par touffes, les poils et les cheveux. Chercher la trace des deux enfants, je ne m'en sentais pas capable ; une attraction invincible, fortifiée de répugnance, m'attachait à ce spectacle. Ils étaient tellement mes frères, les frères de Moreau, réveillés en sursaut après deux siècles, ces hallucinés, ces tortionnaires d'eux-mêmes. Comme le prudent Airnar m'apparaissait glacé, hyperboréen, en comparaison de cette réalité de cauchemar. Et cette paix qu'il maintenait, pour la sauvegarde de laquelle il achetait si chèrement mon alliance, quelle sordide abstraction, quand la viande coriace de Pible ardait et puait sur la torche à la gloire de mon temps et de moi-même ! Le pain mystique, l'aliment de folie, voilà ce que nous étions pour ces gens ; ils communiaient dans notre légende exaltée à de simples et roides proportions par la vieille Pible. Bêtes, violents, entêtés, fiévreux, l'univers leur appartiendrait presque sans conteste ; telle est la loi de l'histoire. A quoi bon se sacrifier à Airnar et au règne du bonheur, cause perdue d'avance ! Ils devaient vaincre, ceux qui combattaient sous le signe du freux, l'oiseau noir et croassant.

« Kergoho ! cria Ian, voici Kergoho ! »

Tous se prosternèrent, sauf la prophétesse qui demeura debout, échevelée, ses mèches grisâtres collées à la sueur de son visage, et le regard fixé sur le nouveau venu.

III

LE MEURTRE

Une nuée de moustiques crépitait autour de chaque torche. Kergoho s'avança parmi les prosternations et salua la vieille Pible de la main. C'était un homme d'âge mûr, maigre, grand, le visage dur et fin, bordé d'une barbe courte. Ses yeux de chef, d'un bleu pâle, transper-

çaient les personnes et les reléguaient sans conteste à leur place et à leur poste; devant lui, tout homme se sentait un pion dans le jeu d'une partie compliquée et dangereuse, qui dépassait son intelligence. Sa main, quand il salua la vieille Pible, se détacha sur la lumière, émaciée et cruelle, d'une rigueur et d'une élégance despotiques. Seule, la vieille, qu'il ménageait visiblement, car elle représentait sans doute, dans ce peuple maudit, l'instinct et la superstition, la folie et la chance d'acte, seule la vieille osait soutenir la confrontation face à face et force à force. Kergoho offrait le type, à l'état pur, du mystique de conquête, dont le renoncement exige l'empire.

Il cligna et Pible poussa un sifflement ; tous les fidèles se relevèrent et disparurent comme des ombres chassées. Ian éteignit les brandons, sauf un, en fichant leur flamme dans un trou, puis il se perdit entre les végétations de la nef. La brise dissipa les fumées de la chapelle ; les fleurs d'un tilleul tombaient lentement par un fenestrage crevé, avec un parfum d'infusion ; un troène, fade et organique, luttait contre son apaisante odeur. J'observais Kergoho et Pible, le couple, volonté et substance, dont dépendait le sort de l'univers. Ce qui allait être renversé ne me touchait pas aux fibres; ce monde de ma postérité, il se situait loin de moi. Je me sentais impartial comme un monument en ruine, comme l'église elle-même. Tant de croyances qui se succèdent, se détruisent, se remplacent, cela finit par lasser jusqu'à l'endurance du minéral. Pour la pierre, accoutumée aux vastes séquences géologiques, que représentent un empire ou une religion ? Rien, à peine quelques millénaires solaires, à peine le temps, pour une étoile, de vieillir du jaune à l'orangé. Le poisson jadis; le freux maintenant ; tout le bestiaire y passerait-il ?

« Quelles nouvelles, Mère ? interrogea Kergoho. »

Il parlait de ce ton de condescendance et de flatterie qu'on emploie envers les puissances aveugles dont la soumission est indispensable et sournoise, du ton de l'homme

envers la nature, du mâle envers la femelle. La vieille répondit :

« Heu, Maître, des nouvelles... Ne sais-tu pas ce qui échoit et ce qui doit advenir ?

— Raconte, cependant, Mère.

— Voici. Treize hommes et sept femmes sont arrivés au crépuscule.

— Treize et sept, deux bons chiffres ; leur total fait vingt.

— Plus un enfant né en route, entre la lune et l'aube, et qui est mort.

— D'où viennent-ils ?

— Trois mâles et deux femmes du clan de Char ; trois vieilles qui ont passé le temps du flux mensuel, deux filles vierges mais pubères, du clan de Dohl ; neuf garçons du pays des étangs qui n'a pas de tribu et un vieux des tourbières de Sô.

— Comment sont-ils ?

— Des ordures rejetées, des résidus foulés et pressés. Un bancal et deux goîtreux, une femme atteinte du haut mal, des débiles et un très fort, aveugle.

— Accueille-les, Mère. Ils m'appartiennent et sont affranchis de la sujétion.

— Je les ai marqués aujourd'hui, Maître, au fer rouge, du signe du Freux. Ils ont subi l'empreinte et la morsure avec délices ; ils riaient et pleuraient ; l'innocent a chanté comme un oiseau ; l'aveugle a vu le feu avec la peau de son front. »

Kergoho réfléchissait, la nuque contre la muraille ; Pible, assise à la turque, tenait son pied à deux mains et regardait son orteil en hochant la tête ; elle reprit après une pause :

« Je les ai marqués de l'oiseau noir nourri de rats et de chenilles ; aux maudits et aux rabaissés la gloire du signe est due. Les faibles seront les puissants. Je les ai

marqués au bras droit et à la cuisse gauche. Leur action et leur marche te sont vouées, Maître. »

Kergoho sortit de sa méditation prolongée et interrogea :

« Personne n'est-il venu du clan des Meu ?

— Personne. Airnar les tient durement sous sa loi ; nul n'ose passer la zone d'interdiction, entrer dans la cuve où bout le vin de l'automne du monde. La règle du bonheur, le Chef y veille avec une étroite vigilance. Si quelqu'un sait les mots qu'il ne faut pas dire, il les garde prudemment au-dessous de sa gorge et ne les tire pas au jour. Les Meu sont riches en blé et très pauvres de ressentiment. Aucune femme n'a poussé de plainte encore en crachant son scion, aucun homme n'a éprouvé la soif d'angoisse. Ils naissent sans vagir et meurent comme se dessèche la feuille du hêtre, jusqu'aux nervures, sans pourrir, ni fermenter, ni s'unir aux larves et aux lombrics.

— Tant qu'aucun du clan des Meu, Mère, ne se sera joint à nous, nous n'aurons rien obtenu. Mais quand la fille vierge ou le garçon adolescent quittera l'ombre d'Airnar et se présentera à cette porte, chancelant de vaste dégoût et d'espoir exigeant, alors commencera l'accomplissement de l'œuvre ; la vieille charrette culera et versera, l'œil du soleil sera réjoui par la contemplation d'une terre brillante et agitée de mille souffles. Allons, Mère, il est tard déjà. »

Il fit un pas ; la vieille le retint par un pan de sa souquenille :

« Aucun des Meu n'est venu, Maître. Un cependant a mangé mon fricot ce soir, Un pour qui je donnerais toute la tribu.

— Qui donc?

— L'Homme. Arrivé au premier quart de la nuit, il se tenait derrière le mur, vêtu de bleu et de gris, de laine, de cuir de fauve et de métal ; on ne voyait que son visage et ses mains ; sa ceinture étincelait ; il portait au flanc

l'arme ancienne que connaissaient les Sages, qui tue de loin. Il m'a parlé mon propre langage, car il sait tout.

— Où est-il, Mère ? dit vivement Kergoho.

— Il dort dans ma maison de feuilles, à moins que... »

Kergoho reprit avec, dans la voix, une impatience qui en altérait le timbre grave et clair :

« Conduis-moi tout de suite à cet étranger... Mais qui m'assure, Mère, qu'une vision ne t'a pas jouée ?

— Pible ne ment pas, répondit la vieille assez aigrement, rien ne la trompe, ni la nuée, ni le songe, ni le brouillard qui sort de l'eau. L'Homme dort dans ma maison, à moins que.. »

Elle reniflait et tendait le nez selon tous les rumbs de la Rose des vents, en tournant sur elle-même par saccades ; son croupion lui servait de pivot ; puis elle rampa de deux ou trois coudées dans ma direction à moi invisible, replié, sans souffle ni clignement malgré les fourmis de ma jambe. Elle marmonna quelques mots, mouilla de salive son index et l'éleva au-dessus de sa tête :

« A moins que... Eh ! Eh ! Maître, le vent vient de l'Est... Mais, puisque tu possèdes la science, tu sais mieux que moi où se trouve l'Homme, son nom, d'où il est issu, où il dort, s'il dort, où il veille, s'il est éveillé. Je ne suis que la vieille Pible, la servante du chef Kergoho, une borgne près du Voyant, une sourde près de l'Entendant, une bégayante auprès du Chanteur...

— Allons, Mère, tais-toi.

— Tu dis : tais-toi. Cela signifie : parle. Il faut comprendre la volonté du chef et il n'aime pas être pris en défaut de vigilance... »

Kergoho frappa du pied avec colère :

« Holà, Maître, ne te fâche pas, dit la vieille. »

Son nez coupant oscilla comme une proue qui cherche la passe, puis elle montra, de l'index, la cache où je ne bougeais pas plus qu'un lapin, le poil dressé par cette

anxiété de devancer l'avenir qui est plus terrible que la terreur.

« Là, là, murmura-t-elle, l'Homme se dissimule là... Il m'a suivie, il nous écoute. Je l'ai accueilli; à toi, Maître, de lui rendre honneur. »



J'écartai le rideau de feuillage qui me dérobait à la vue de celui qui devait être mon ennemi, de par mon pacte d'alliance avec Airnar, qui ne le serait peut-être pas à cause de la futilité des résolutions humaines et de l'encre délébile des traités. Je me sentais très libre de préjugés, fort au-dessus de cette guerre de peuplades, et d'un âge qui me dégageait de toute obligation morale envers les tenants du bonheur et les factieux. Quant à l'église qui nous couvrait, cinq foisplus antique que moi-même, je la devinais fort indifférente à l'évolution des dogmes, tassée par l'expérience et les infortunes.

Kergoho me soupesa d'un tour d'œil rapide et baissa le regard, chaland qui a estimé la marchandise et se tient coi ; ses bras croisés sur sa poitrine ôtaient toute spontanéité à son corps et gardaient le mystère de ses mouvements. Dédain, réserve impénétrable, je m'attendais à être emporté par la course d'un dialogue violent et sans à plats et voici qu'il fallait se découvrir et attaquer.

J'eus un mouvement de défaillance et d'aridité devant cette péripétie de mes aventures ; tout mon courage se dégonfla soudain et des mirages de ma première vie embrumèrent mon cerveau. Ah! retourner à deux cents ans en arrière, attendre un train qui a dix-sept minutes de retard dans une gare de banlieue, torride et charbonneuse, parmi des citadins qui lisent des journaux communistes ou de sport, contempler des affiches de villégiature bretonne, avec leurs voiles d'ocre, leur calvaire et leur joueur de biniou, voilà ce qui me parut, pendant quelques secon-

des, un havre de félicité. Kergoho attendait ma feinte avec tant de tranquille assurance que je subissais le prestige de sa volonté ; il m'imposait son jeu. J'ânonnai quelques phrases entre mes dents ; puis je lançai nerveusement mon discours d'un trait, comme une invective :

« Ça va, n'est-ce pas, ça va. J'en ai assez de passer partout pour un hurluberlu tombé de la lune, de détonner dans les paysages, d'étonner les gens, de devenir leur allié, leur traître ou leur Messie, selon les circonstances, d'être pris pour un arriéré ou un prophète annonciateur de billevesées, de chambardements qui ne m'intéressent en rien, puisque, en fait, je ne vis pas, malgré les apparences, dans le même temps que vous autres et que, si notre habitat spatial concorde, nos demeures temporelles sont séparées par des révolutions solaires dont le compte importe peu. Je ne vous connais ni vous, Kergoho, ni vous, Mère Pible. Par un effet de trompe-l'œil, nous semblons nous parler ; il n'en est rien raisonnablement. Je vais, de ce pas, reprendre mon obus amarré et dire adieu à un univers où je me sens plus étranger qu'en Patagonie. Malheur, bonheur, peu me chaut ; fichez-moi la paix. Croyez bien que cette vénérable église, chenue de perce-pierres et de graminées, n'éprouve aucune sympathie pour vos agitations. Je suis, moi, un expérimentateur ; je ne vise à aucun rôle plus important. Mes fiches remplies, je quitte le laboratoire et gagne mon home. Que les microbes continuent à grouiller dans leur bouillon de culture, voilà qui ne m'empêchera guère de rentrer chez moi; mes pantoufles m'y attendent et ma demi-bouteille de médoc. Bonsoir, je vous tire ma révérence. »

Du diable si je me souciais de la folie de mes propos ; je vivais un de ces moments où tout paraît simple, où il semble qu'il n'y ait qu'à cracher dans ses mains pour que le pont soit bâti. La vieille Pible ricana comme une corneille de clocher ; Kergoho me toisa d'un œil si glacialement bleu qu'un brusque hiver gela ma faconde. Je crus

ouïr aussi, au fond des bas-côtés, la marche légère d'Ule et de Marilse et un rire ou un soupir étouffés.

« Écoute, Maître, écoute, dit la vieille Pible, t'avais-je menti ? Il parle avec tant de haute sagesse que moi, la servante indigne, je ne saisis pas tout le sens tandis qu'il n'a pas de peine à me comprendre. Il morigène notre paresse, sans doute, et nous excite à l'accomplissement. N'est-il pas vêtu de drap précieux, de cuir de fauve et de métal ? Le fer de sa chaussure imprime une piste de dessins mystérieux et sa trace est éloquente pour la terre. Vois-tu pas l'arme à son côté ? Ai-je rêvé, Maître ? Voici le Médiateur et l'Exécuteur du signe. A toi il dévoilera les secrets.

— Sacrée guenipe, m'écriai-je, vas-tu fermer... »

Je levai la main et Pible se prosterna. Toute cette scène m'inspirait une extrême répulsion ; je tournai les talons en murmurant quelque injure abominable. Kergoho m'arrêta de la voix :

« Où vas-tu ?

— Je m'en vais.

— Où ?

— Ailleurs.

— En quel lieu ?

— A la fin du mois de juin de l'année 1923, ma résidence avant cette excursion malencontreuse qui m'a valu plus de déboires que d'agrément. Un bon temps, ni chaud, ni froid, et si je vivais en compagnie d'imbéciles, ils avaient du moins l'avantage d'être mes contemporains ; je partageais leurs manies, leurs idées, leurs ridicules et ne m'en choquais pas. Maintenant, je suis détemporisé. Je sais que les hommes considèrent comme plus glorieux de regarder l'avenir que l'advenu et que le bistrot peint volontiers sur son enseigne : *Café de l'Avenir, du Progrès.* Personne ne boirait son litre de bon cœur à l'auberge du *Passé* ou de la *Rétrogradation.* Mes voyages m'ont appris à mépriser ce préjugé. L'année 1923 ne valait pas grand chose

pour ses locataires ; mais, quant à la vôtre, je me récuse ; je ne puis pas l'apprécier ; elle n'est pas accordée à ma longueur d'onde et je ne me convaincs guère que j'y loge réellement. Tant pis pour les inconvénients qui m'attendent, grève générale, décadence de ma civilisation, *et cætera*... je réintègre mon siècle. Adieu, Kergoho, adieu, Pible, et sans au revoir.

— Comment, interroge Kergoho, rentreras-tu chez toi, dans ta maison temporelle ?

— Sapristi... »

Je n'avais pas réfléchi, sous le coup de l'emportement, que je ne possédais aucun moyen de rallier mes foyers. L'obus inerte se balançait contre la pile de l'Alma ; c'était une bouée et non plus un véhicule. Et Marilse ? Son père me l'avait promise pour le printemps, par la foi du traité. La chair des femmes attache le mâle à la place où elle fleurit, et la femme est sédentaire à cause de l'ampleur de ses hanches et du poids de son séant; elle ne vagabonde que par l'imagination sexuelle. Bref, je demeurai hésitant, sur une jambe, attaché par le lacet du désir.

« Maître, implora la vieille Pible, laisseras-tu partir le Dispensateur, Celui dont la parole est éclatante comme la nuit ? »

Elle s'accrocha à la martingale de mon complet touriste ; je me dégageai brutalement ; Kergoho siffla, la sorcière croassa et, de toutes parts, surgirent les pouilleux, les bancals, les borgnes, les sujets de ce roi dérisoire. Ian me barrait le chemin, un ringard rouillé au poing. Je tirai mon browning de l'étui et m'adossai à la muraille.

« Reste, dit Kergoho, tu seras mon Prophète et mon Inspirateur.

— Parbleu, répliquai-je, vous n'avez pas changé, les hommes ! L'emploi de Prophète et de Messie, voilà ce que vous m'offrez sous la menace du gourdin et de la griffe. Je vous conduirais, mais à condition d'être votre prisonnier ! Holà, écartez-vous, ne me croyez pas assez imbécile

pour accepter. Il en a cuit à plusieurs de mes ancêtres ; et je veux un métier où l'on soit moins fréquemment lapidé, dévoré des lions ou cloué en croix... »

Je braquai mon arme et lui fis décrire un demi-cercle lent et résolu. Alors la vieille Pible fut prise d'un accès de délire et cria :

« Maître, l'Homme, l'Exécuteur du signe exige le sacrifice et l'oblation d'un de tes serviteurs. Son sceptre à crosse noire veut une victime. A qui s'offre de bon cœur, la béatitude éternelle est donnée. Sans attouchement, à distance, l'Homme dispense le délice de son choix. Qui va ouvrir sa poitrine ? Qui va dilater sa vie ? »

Elle se tordait frénétiquement cette sibylle d'époque louche et hurlait en tremblant, avec des hoquets et des convulsions :

« Jadis les peuples n'étaient pas avares de leur sang. En l'honneur des rivières qui coulent à travers le pays, ils célébraient, à de certaines saisons, les grands massacres rituels. Pour la dernière fois, avant le Sommeil des Sages, ils ont combattu joyeusement sur la Marne et le Rhin, qui sont les fleuves rouges et sacrés. Ils faisaient sauter la terre par la mine, ils frappaient de loin, par le fer explosif, ils volaient comme des vautours, répandaient les brouillards qui brûlent les herbes et dissolvent les poumons, ils tuaient et agonisaient en chantant des hymnes. Aussi Dieu leur était-il libéral et leur livrait-il les clés du savoir et de la puissance.

— Vieille salope, m'exclamai-je avec colère, je te défends de dégorger de telles stupidités et je... je... »

Je bégayais d'indignation qu'on pût travestir de telle sorte, par la légende, la vérité de l'histoire et transfigurer les plus mornes calamités de ma vie. Avoir pourri, quatre ans de ma jeunesse, dans une tranchée pour entendre de telles sornettes, c'était trop demander à ma modération. Mais Pible ne se laissait pas désarçonner aisément.

« Voyez, dit-elle, il perd patience, il réclame sa nourriture de sang et d'âme. »

Ces gens ne comprenaient rien à mes vitupérations, soit que je parlasse d'une cadence trop vive pour leur intelligence, soit que mon vocabulaire fût trop archaïque et peu mesuré à leur pauvreté. La vieille Pible les ensorcelait par le regard, par la voix, par la contagion de ses transes. Loin de m'ouvrir un passage, ils se précipitèrent tous devant moi, formant barrière, la poitrine nue et l'œil possédé. Ils étaient une cinquantaine, quarante-cinq peut-être, au physique, en totalisant les organes sains, mais cinquante soifs de martyre. Mon browning ne pouvait me défendre d'eux, puisqu'ils cherchaient la mort : « Frappe, hurlaient-ils, frappe, Homme du Signe; nourris-toi, désaltère-toi. » Kergoho ne bougeait pas, les bras toujours croisés, énigmatique et calculateur. Évidemment, il cherchait à se servir de moi sans que je prisse trop d'importance ; il soupesait les motifs, chef habile à capter les forces, passionnément inspiré, mais glacé dans sa folie. Enfin il s'approcha, écarta le tumulte et me parla à voix basse :

« Obéis et frappe, si tu ne veux qu'ils te lapident. Ils te chérissent jusqu'à ta propre destruction ; celui qui porte le Signe devient esclave. Il faut légitimer leur foi ou disparaître. »

Je ricanai d'abord, puis j'acceptai cette sommation avec une facilité dont je fus surpris, tant la sollicitation de l'étrange, du morbide nous gagne aisément.

« Soit, dis-je, mais un seul suffit.

— Choisis donc, répondit le chef. »

J'avisai une vieille particulièrement véhémente qui se trémoussait comme un ver, la face mangée d'ulcères. Je la montrai de la main :

« Celle-ci. »

Le vide se fit autour de la victime marquée. Elle, les yeux clos, la tête renversée, se tenait debout, balancée

par l'exaltation qui rendait ses mouvements solennels, pareils à ceux de la mer ou de la gravitation des astres. Vraiment je ne trouve pas d'autre image pour peindre cette femme livrée en holocauste ; affreuse, rouge, suante, je ne puis cependant la comparer qu'à la marée océane ou à une planète sublime. La possession du monde est à celui qui appelle la mort, loi incompréhensible, mais avérée par l'expérience. Airnar, le sage Airnar, je n'aurais pas, à cette minute, joué un fifrelin sur sa chance. Je visai soigneusement, entre les têtons ravinés, un peu à gauche, la place du cœur et... ma foi oui, je commis le crime. Le coup partit ; le recul me colla au mur, à demi-pâmé, sans regard, avide d'appui. L'écho retentit dans la carcasse d'église, de côte en côte, de voussure en voussure, puis le silence s'établit, un silence plus gonflé de sens que tous les bruits. L'odeur du tilleul et du troêne régna un moment, comme si la terre avait été purgée du genre humain; des étoiles coulaient leur scintillement par les crevés de la nef ; un morceau de caillou, qui avait été un saint peut-être, croula, rebondit et fut étouffé par les ronces et les fougères. Toute l'assistance était agenouillée, sauf Kergoho et moi-même qui flageolais contre la muraille. La victime, la libation aux temps nouveaux, le nez sur les dalles, composait, avec ses bras écartés, une croix molle, quelque chose d'incertain qui serait poussé du pied aux ordures ou divisé en morceaux d'os et de cartilage pour la vénération et les reliquaires, on ne pouvait pas encore savoir.

IV

KERGOHO

La racaille et la charogne étaient balayées quand je sortis de la torpeur religieuse où m'avait plongé ce meurtre. Ian, la torche au poing, veillait à distance respectueuse de Kergoho toujours impénétrable et méditatif.

Un ronflement bas marquait la place où dormait la vieille Pible, effondrée en chien de fusil, ayant succombé à l'excitation du flux prophétique ; des digitales pourpres, perpendiculaires au mur, étendaient un auvent sur son sommeil et les fleurs en cloche branlaient au passage de son souffle. Machinalement, je poussai le cran de sûreté de mon browning et rentrai l'arme dans l'étui. Kergoho s'approcha de moi.

« Ami, dit-il, tu connais les mystères antiques et tu possèdes les engins de puissance. Y a-t-il donc une tribu, au fond des bois sauvages, un clan ignoré où se soient conservées la tradition de science et la pratique des inventions ? Si oui, conduis-moi vers les tenants de ce peuple et persuade-les de m'instruire. Moi, le chef des Freux, je me ferai leur disciple très humble, l'écolier qui n'ouvre la bouche que si permission lui en est donnée. Sinon, sois mon Conseil ; aide-moi à détruire un règne barbare d'où la douleur, le désir et la joie ont été bannis, à chercher à tâtons les fondements ensevelis par la boue des siècles. Réponds-moi étranger, pourquoi hésites-tu ?

— Chef, répliquai-je, j'ai devancé la marche du temps et brûlé les étapes ; je survis, seul, d'une époque que la légende et le recul rendent prodigieuse, que la vieille Pible embellissait avec une outrecuidance insupportable. Écoute mon avis : ne tente pas d'y revenir. J'ai goûté la paix des Meu, sous la conduite d'Airnar, leurs travaux paisibles, leur indifférence, leur incuriosité. Oserais-tu affirmer que l'ordre actuel n'est pas préférable à un âge que l'antiquité pare, à tes yeux, des vertus édéniques, mais dont je puis te jurer, par expérience, qu'il avait de bien graves inconvénients. Le pouvoir de tuer de loin, que vous paraissez admirer si fort en moi, n'offre qu'un médiocre agrément pour celui qui l'exerce et, la première folie mystique éteinte, le privilège de servir de cible est peu recherché par les hommes. Pour moi, on m'a tiré dessus, pendant quatre ans, de toutes distances, avec les

calibres les plus divers ; crois-moi, on s'en lasse vite. La science, le désir, la douleur, la joie, tout cela a son bon et son mauvais côté ; le mauvais apparaît à l'usage. J'étais gras, malsain, bouffi, inquiet quand j'ai débarqué dans ton siècle ; je dois beaucoup à tes contemporains pour la beauté de mon corps, l'heureuse indigence de ma pensée, le fatalisme de mes acceptations...

— Quoi ! interrompit Kergoho d'un accent de feu et d'un regard insoutenable, quoi, tu oses renier la civilisation héroïque dont tu es l'unique dépositaire. Tu inclines à l'existence lâche, veule et détendue qu'ont créée les obscurs cataclysmes et les punitions célestes. Jadis il y avait, entre la naissance et la mort, une vie ; aujourd'hui l'homme végète sans conscience. Jadis le désir violent unissait les corps, la fécondation était une bataille extatique. Quand l'homme renonçait à une joie, c'était pour une œuvre ; tout retranchement s'équilibrait par une royauté. La soif de connaître consumait les âmes ; la curiosité ne se distinguait pas de la souffrance ; le plaisir rayonnait d'une impureté et d'une incertitude divines. Veux-tu m'empêcher de surmonter la déchéance ? Si j'entreprends de rétablir l'antique cruauté d'amour, l'ancienne folie de raison, te mettras-tu en travers de ma route, étranger ? L'univers demande qu'on le presse ainsi qu'une vendange afin de rendre un suc bouillant. Tu dissimules ta pensée, ou ta génération t'a rejeté comme le fruit pourri de la corbeille. Je te somme de m'aider. C'est ton ordre que je rétablis.

— Kergoho, il y a une révolte en toi et un besoin inapaisé ; tu prends cette révolte et ce besoin pour le cri du monde. Toi seul es engagé dans cette affaire.

— Et ces gens, qui accourent à ma cause, les comptes-tu pour rien ? De toutes parts ils viennent ; chaque jour apporte ses recrues.

— Des imbéciles, des malades, des bancroches...

— Ceux-là sentent plus profondément que les sains de

corps et d'esprit ; l'enveloppe est gâtée, la pulpe sèche, mais les sources vives jaillissent.

— Toi et la vieille Pible, vous les hallucinez sans pitié ; ils ne comprennent pas et ils jouissent de leur inintelligence, fiévreusement.

— Pible garde, intacte, la vieille âme partout gangrenée ; elle est le chant humain, comme la rivière le chant liquide, comme la forêt le chant végétal. Chacun la comprend selon le plan où il se meut ; chacun a, devant elle, sa résonance, distincte mais simultanée.

— Solitaire et orgueilleux, Kergoho, tu confonds ton appétit et ton histoire avec l'histoire et l'appétit de l'univers.

— L'histoire de tout homme digne du nom d'homme, étranger, ne se se sépare pas de celle de l'univers. »

Il avait prononcé ces mots avec une telle opiniâtreté que je ne pouvais plus douter de ses vertus de conducteur. Celui-ci était fait pour commander et nulle objection n'aurait prise sur lui ; entier dans la lutte, le supplice même, s'il ne devait vaincre, ne l'émietterait pas, et sa force insécable passerait le seuil de la mort. Il ajouta:

« Avec ou contre moi. Mais tu ne peux te tourner contre moi, puisqu'une volonté inconnue t'a envoyé ici, pour mon alliance. Tu l'ignores peut-être ; de grandes actions, concertées en silence, éclatent au jour ; et tout le travail souterrain de tassage, de coordination est oublié ; voilà à quoi nous nous appliquons cette nuit, sous les piliers, et ce qui te semble dispute, demain te paraîtra recherche d'accord, chemin d'unisson. Allons, tente l'épreuve ; tu possèdes ton arme et me voici sans défense devant elle. Si tu me crois funeste, tu peux m'abattre ; je joue ma chance. Sinon, je te considère comme mon appui.»

J'avoue mon émotion profonde ; je participais à l'instant sensible d'un changement du rythme terrestre ; je pouvais déterminer l'oscillation du fléau de la balance à mon gré ; d'aucun homme, sans doute, n'avait jamais

dépendu aussi étroitement que de moi-même, à cette minute, le destin des races. Cependant je n'éprouvais aucune fièvre ; je me trouvais empli d'une vaste stagnation de lumière, d'une sorte de marécage sans rides, coloré par un ciel de nuances en perpétuel mouvement. Je ne pourrais dire combien dura ce calme, cette crise tranquille ; je sais seulement que j'avais tiré mon arme de son étui, poussé, dans le sens du meurtre, le cran de sûreté, et que je tenais mon browning contre ma hanche droite lorsque Kergoho frappa du pied et me rappela qu'il attendait ma décision. La vieille Pible ronflait toujours, comme l'humanité aux heures où se fixe son avenir. Ian avait changé sa torche de main et ne semblait rien comprendre. Ces personnages formaient un tableau dont le symbolisme m'apparut avec force malgré mon hébétude transcendante ; j'étais arrivé à ce point de stupidité léthargique où tout devient intelligible et palpable, à cet état second où vivent les faibles d'esprit et les innocents de campagne pour qui l'évidence du monde est à la fois pleinement saisie et inexpressible. Je contemplais tour à tour Kergoho, le canon luisant du browning, une étoile entre les pierres. L'église se détachait du drame et ne montrait aucun intérêt pour la pièce nouvelle dont il était en mon pouvoir de foudroyer le prologue. Kergoho frappa du pied une fois encore. A quoi bon, après tout ! Si le chef mourait, un autre se lèverait au milieu des hommes ; car sa cause était éternelle. Depuis l'aurore des temps mes ancêtres se vouaient à l'inassouvissement et ne demeuraient en repos que par saccades. Ils avaient besoin d'idoles intérieures, très sanguinaires, et se réjouissaient de les nourrir ; seuls, parmi les animaux soumis aux saisons, parmi les plantes qui n'envisagent pas d'autre poussée que leur accroissement naturel, parmi les cristaux dont une certaine géométrie comble toute l'espérance, ils regardaient la vie comme un passage et non comme une fonction qui se suffit. Puisque, en tous cas,

le règne du bonheur chancelait, pourquoi tuerais-je Kergoho ? Marilse, la fille d'Airnar, ne m'avait-elle pas suivi chez les Freux ? Ule ne l'accompagnait-il pas ? Je remisai mon arme et dis ainsi que Pilate :

« Je m'en lave les mains, Chef. Je suis venu ici en curieux et non en acteur. La Providence ne m'a pas donné mandat.

— J'en étais sûr, répliqua Kergoho. Du reste, désigné pour l'œuvre, tu ne pouvais m'abattre. Si tu m'avais abattu, je n'aurais donc pas été désigné. Qu'importait alors ma disparition ? Dans l'alternatives, le ciel demeurait sans reproche. »

Je repris :

« Airnar, chef des Meu, m'a promis sa fille Marilse au printemps prochain. »

Il répartit négligemment :

« Tu la posséderas avant la canicule. »

Certes, pour ce meneur de révolte, la virginité d'une fille comptait peu. Il prit ma main et la baisa ; Jan poussa une clameur jubilatoire et le ronflement de la vieille Pible sombra soudain.

« Permets-moi, poursuivit le chef, de t'interroger sur plusieurs points. »

★

Jusqu'à l'aube, Kergoho ne me laissa pas de cesse. Il possédait un esprit d'une logique et d'un perçant sans pareil, une capacité d'assimilation qui ne se fatiguait pas. Ses questions impératives me déviaient, sa volonté de réformer et d'agir comme une force d'attraction sur tous les sentiments humains m'entraînaient dans l'orbite de cet astre de première grandeur qui soumettait le ciel autour de soi, et, peu à peu, je cédais à graviter sans débat, lune fidèle et perpétuelle acquiesçante. D'avance je savais que tout ce que je pourrais apprendre à Kergoho d'antagonique à son but, il le tiendrait pour non avenu ; je

commençais donc à restreindre mes affirmations, à gauchir selon le sens de ses desseins, puis je me tournais gracieusement le dos à moi-même, je me mis à trahir mon temps, à le peindre d'après la vision de mon interlocuteur, à confirmer une légende fausse, grossière, violemment enluminée, à fabriquer, doublement traître, une époque et une tradition qui servissent de soubassement à l'œuvre des Freux et de leur Maître implacable. Les mystiques d'action ne sont jamais bien informés, car ils investissent les personnes placées devant eux ; leurs questions commandent les réponses, en sorte qu'ils ne vivent pas entourés, comme vous et moi, d'êtres distincts et résistants, mais d'éclats et de reflets, de miroirs où ils se répercutent, de murs blafards où leur balle rebondit. Ce qu'avait vaticiné la vieille Pible, cette déformation si odieuse, je la reprenais à mon compte, je l'avalisais par mon accent pondéré. Lui, le Maître, il croyait recueillir le plus authentique témoignage, le récit patent d'un contemporain de l'âge mythique, en fait il ne subissait que le choc en retour de sa suggestion, et ce sacrement qu'il pensait recevoir d'un envoyé providentiel, il se l'administrait lui-même, par l'intermédiaire de ma docilité. Mais je ne rapporterai pas le détail de ce long dialogue où je n'occupais que la fonction de confident ; il ne contribuerait guère à ma gloire.

Kergoho ne sentait rien, ni la durée, ni l'ennui, ni le froid térébrant du petit jour ; je grelottais quand il se leva. Pible dormait toujours et Ian, assoupi contre un pilier, avait laissé tomber la torche qui fumait à ses pieds et battait d'une aile alternativement rouge ou noire. Le Chef m'entraîna vers le porche d'entrée, près du bénitier débordant d'herbes. Il savait lire, car cette science s'était maintenue parmi les initiés des tribus ; il déchiffra lentement une inscription gravée sur une plaque de marbre ; et, comme il épelait les nombres romains, lettre par lettre, ignorant de leur signification arithmétique, les évé-

nements semblaient appartenir à un cycle fabuleux.

LE DERNIER JOUR DE JANVIER MLXXVI
SUR CETTE PAROISSE DE SAINT SÉVERIN
EST MORT RUE DES MAÇONS-SORBONNE
BERTRAND OGERON
SIEUR DE LA BOUÈRE-EN-JALLAIS
QUI DE MDCLXIV A MDCLXXV
JETA LES FONDEMENTS D'UNE SOCIÉTÉ
CIVILE ET RELIGIEUSE AU MILIEU DES
FLIBUSTIERS ET DES BOUCANIERS DES ILES
DE LA TORTUE ET DE SAINT DOMINIQUE
IL PRÉPARA AINSI
PAR LES VOIES MYSTÉRIEUSES DE LA PROVIDENCE
LES DESTINÉES DE LA RÉPUBLIQUE D'HAITI

Il garda le silence quelques minutes, puis il poursuivit à voix basse :

« Mon père régnait au delà de l'Ouest, sur sept îles groupées parmi l'océan comme les sept jours d'une semaine immobile, ancrée dans l'éternité. Nous habitions la principale, tantôt battue d'une mer passionnée, tantôt baignée d'une liqueur de lumière. Notre maison était basse et blanche, pour ne pas offenser le vent, avec, à droite de sa porte, un figuier lisse qui ne donnait pas de fruits et, à gauche, des pois de senteur collés au crépi de la muraille. J'appris à lire d'un vieillard et mon père m'enseigna les lois du bonheur et comment il faut régir la communauté pour en prévenir l'effritement et la décadence. Cependant j'écoutais mal ses leçons. Il y avait, parmi les roches, une vaste carcasse de navire où on accédait par des champs de chardon de plage, épineux et gras, et de fenouil marin à l'odeur d'anis. Cette carène de métal, dentelée par la rouille, me parlait d'audace, de grandeur, de risque; je cherchais le cœur qui avait battu périlleusement entre les côtes du squelette. De vieilles femmes se réunissaient, la nuit, à de certaines dates lunaires, sous des pierres en forme de tables et récitaient des complain-

tes dans un langage que ni elles, ni personne ne comprenait plus. Le Roi les traquait, sachant que si la puissance des mots intelligibles est réduite, celle des syllabes qui passent l'entendement défie la prévision et engendre les calamités. Je me mêlais, déguisé, à leurs conciliabules ; elles faisaient souvent un signe, portant la main au front, à l'estomac, aux deux épaules. Je souhaitais la bassesse, l'humiliation, l'empire. Je voulais régner, non par plate hérédité, mais par conquête ; je refusais la tâche de bétail soumis ; je réclamais non des corps mais des âmes sujettes. Où trouver des âmes ? Les habitants ne naviguaient plus depuis le temps du Sommeil des Sages. Parfois, sur la grève, ils s'accroupissaient en groupes et regardaient l'horizon salé, la face inerte et l'œil fixe, puis ils rentraient dans leurs demeures, le regret ancestral n'ayant pas percé leur peau cuite par la saumure du vent. Un jour, quand j'eus atteint l'âge de raison, je construisis un radeau mâté; la brise soufflait de l'Ouest, je gagnai la terre continentale où j'ai vécu errant, rejeté, pendant quarante ans, mûrissant l'œuvre, attendant le signe et l'heure. La vieille Pible m'a accueilli ici, au centre de la zone maudite. Son histoire est la mienne, sauf qu'elle vient du Sud, par les vallées, et ne sait rien de sa naissance. Souvent je lis cette inscription de marbre, dont les termes obscurs, allusifs à des événements perdus, me soutiennent sans limite. Car je suis sans doute, moi aussi, CELUI QUI PRÉPARE, PAR LES VOIES MYSTÉRIEUSES DE LA PROVIDENCE... »

Une lueur grisâtre et glacée tombait de l'arête à jour de la nef ; j'était transi et je mourais de sommeil et de fatigue. Cette évocation du sieur Bertrand Ogeron, des flibustiers et des boucaniers, s'élevait devant moi, mêlée à l'histoire de Kergoho, fils du roi des Sept Iles, en une brume de rêve. Et la station du métro, place Saint-Michel, qui ne se trouvait qu'à trois cents mètres et à deux cents années de distance, il me semblait que la première rame allait y couler, que je n'avais que quelques pas à faire, à

prendre mon ticket qu'un employé trouerait rituellement, dont un petit rond choirait sur le sol, pour m'évader de ces îles flottantes, de ces mers infinies et aborder en terre ferme et stable, au rivage réel de ma patrie, où personne n'est heureux, où nul prophète ne promet la douleur.

« A quoi songes-tu ? dit Kergoho.

— A dormir, Chef des Freux, à dormir un jour, une semaine, un siècle, à ne plus me réveiller que loin d'un monde dont l'absurdité dépasse mon indulgence. Je ne demande ni bonheur, ni souffrance, mais l'amnésie... »

Kergoho me guida jusqu'à une litière, au fond du chevet de l'église ; et je m'y abattis comme la hache dans le tronc.

ALEXANDRE ARNOUX.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Philéas Lebesgue: *Pages choisies*, assemblées et préfacées par Marcel Coulon, *République de l'Oise*, Beauvais. — *Le Roman d'Amadis de Gaule*, reconstitution du roman portugais du XIIIe siècle par Affonso Lopes Vieira, traduite en français par Philéas Lebesgue, Claude Aveline. — Robert de la Vaissière : *Anthologie poétique du XXe siècle*, 2 vol. Crès. — Robert de Souza : *Défense de la Poésie vivante*, Crès. — André Billy : *Apollinaire vivant*, Crès. — *Poètes nouveaux*, Supplément à l'Anthologie des Poètes Français contemporains, par G. Walch, Delagrave.— *Le Roussillon et les Poètes*, par Henry Noëll, Librairie de France.

Je veux retenir ces lignes que M. Marcel Coulon a écrites, en tête de sa préface aux **Pages choisies**, choisies par lui, de Philéas Lebesgue : En attendant, dit-il, ironiquement que le « nombre des écrivains diminue et que leur fécondité se restreigne, la pratique des *Pages choisies* va diminuer l'effroyable encombrement qui dégoûterait bientôt le public de lire ». Le lecteur demandera au critique de mettre en un, les dix, les vingt, les cinquante volumes, semes trop généreusement par des auteurs trop pressés d'exprimer leurs successifs états d'âmes : « Chez tous les écrivains abondants, cette mise au point est nécessaire. » On ne peut, en effet, demander à tous les écrivains de ne retenir eux mêmes que l'essentiel de leur pensée, car les poètes chantent avec une merveilleuse inconscience dont le sens critique effaroucherait la spontanéité. Le sentiment pénètre même dans les productions des philosophes qui ont besoin de l'assentiment de la critique désintéressée...

Oui, il y a là une très juste définition du rôle du critique: choisir. Mais comme aucun jugement n'est certain et ne repose sur aucun dogme, ce choix du critique demeure soumis aux fluctuations, aux mutations brusques de la sensibilité et des jugements futurs. Dans la vaste forêt qu'est l'œuvre de Philéas Lebesgue, où M. Marcel Coulon vient de percer des allées et d'élaguer les buissons poétiques, qui sait si de futurs critiques ne découvriront pas des sous-bois plus évocateurs de leurs émotions du

moment. C'est à la fois consolant et décourageant de songer que ce que nous pensons, sentons et écrivons, n'existe que recréé, transposé jusqu'au renversement par des sensibilités étrangères. Les miroirs intellectuels où nous reflétons notre pensée sont fuyants et mobiles comme l'eau du ruisseau ; et la langue dans laquelle nous croyons fixer immuablement cette pensée est elle-même mouvante comme le sable des grèves. Si bien que notre jugement sur la littérature n'est qu'une fugitive interprétation et que la critique, en somme, n'est que l'expression d'une minute de sensibilité. Il n'y a aucun point de vue stable d'où le critique puisse juger infailliblement des œuvres emportées comme les astres dans le tourbillon mouvant des sensibilités.

Voici, dans ce recueil, une centaine de pages de poésies : il y en a de fort belles par leur sincérité évidente. C'est vraiment le paysage lui-même, qui s'est réfracté et esthétiquement brisé dans l'âme du poète. Des poèmes comme : *Plus haut que la tempête* et *le Départ*, gardent l'odeur de sève de l'âme déchirée. Pourtant cette sincérité même a encore l'accent verlainien et symboliste. Un chimiste habile trouverait, à l'analyse, dans cette sincérité même, des précipités poétiques mallarméens, verlainiens, verhaerenniens.., etc... Mais la poésie d'une époque est déterminée par mille courants subtils et inconscients. Le critique prononce : imitation, alors qu'il ne s'agit que d'influences parallèles, et presque d'influences astrales. On imaginerait, dans l'absolu, deux poètes s'ignorant l'un l'autre et écrivant à la même minute le même poème.

Mais plus encore qu'à ses aimables jeux poétiques, c'est à ses ouvrages de linguistique que Philéas Lebesgue, à qui nulle langue humaine n'est étrangère, devra de demeurer dans la mémoire des hommes. Il a apporté à ces études de linguistique philosophique toute l'intuition et la divination du poète. La science demeure obscure sans cette intuition qui en éclaire le portique. Voici *l'Au delà des grammaires* :

Ouvrage prodigieux, écrit Marcel Coulon, tant par les connaissances qu'il suppose et pose que par les horizons qu'il découvre. Au delà des grammaires, au delà du corps linguistique, c'est l'âme du langage que le philosophe scrute. Au delà, ou plutôt en deçà des règles suivant lesquelles la parole humaine s'est développée, c'est son embryologie qu'il dissèque.

Les questions qui inquiètent le philosophe et auxquelles il donne une réponse, au moins celle qu'il a entendue en lui-même, c'est la question de l'origine du langage, du sexe des mots, du son et de la couleur des mots, de la parenté du français. Je conseille à ceux qui ignorent trop les origines de notre langue et continuent à se croire de purs latins de lire ce dernier chapitre. Le philosophe philologue a bien vu aussi qu'en notre siècle la conquête du sol français par la langue officielle amènera prochainement la mort de tous les patois. Alors, écrit-il, « le spectacle historique du latin, officiellement imposé aux populations de l'Empire, ne peut manquer de se reproduire chez nous ». La langue savante (*le français langue morte*, chère à M. Thérive), « maintenue par l'autorité des académies et des universités », et par l'autorité aussi des écrivains hypnotisés par le passé, « se fige au regard de l'argot populaire » qui deviendra la vraie langue vivante et trouvera ses jongleurs, ses bardes, ses poètes.

Sans le savoir, il renouera la pure tradition nationale un peu dévoyée depuis le xv° siècle, linguistiquement parlant. Il tentera de faire du français ce qu'il fût sûrement devenu si on ne lui avait appliqué le traitement que l'on sait, c'est-à-dire une langue prompte, incisive, agile, presque monosyllabique à l'instar de l'anglais, très analytique surtout et très nuancée, grâce à l'emploi d'une multitude d'idiotismes nouveaux, véritables mots composés dont tous les éléments, par la vertu des prépositions, demeurent distincts...

J'ai cité ce passage d'un livre composé, il y a plus de quinze ans, pour montrer ce que j'ai appelé l'intuition du philosophe en ces questions de linguistique. Ne tentons pas d'arrêter l'évolution d'une langue, ou d'en diriger artificiellement le cours par des digues ou des barrages académiques : il y a dans l'évolution des langues une sorte de subconscient instinctif, une sorte de volonté obscure qui est plus forte que la volonté consciente des savants. Cette langue plus prompte et plus incisive que Philéas Lebesgue prévoit en son érudite et instinctive anticipation, elle existe déjà, elle est parlée à côté de la langue artificielle qui s'écrit (car nous écrivons en une langue déjà un peu éteinte et refroidie, sinon morte). Mais déjà aussi de jeunes écrivains, qui ne craignent pas d'écouter aux portes des faubourgs, notent ses images et son rythme, ses intonations, son accent, et lui donnent, par leur art personnel, l'empreinte esthétique qui la sacre langue artistique.

Et ce sont ces jeunes écrivains qui sont dans la vraie tradition, et qui instinctivement, par delà les grammaires et les néo-classicismes, obéissent au génie secret de leur race. D'ailleurs on peut écrire aussi qu'au cours du XIXe siècle, chaque grand mouvement littéraire, du romantisme au symbolisme, a été le geste qui secoue de nos épaules cette chape de plomb d'un classicisme artificiel, et une tentative de remonter jusqu'aux sources de notre langue.

Dans sa préface à sa traduction du **Roman d'Amadis de Gaule** (reconstitution du roman portugais du XIIIe siècle par Affonso Lopes-Vieira), Philéas Lebesgue étudie le problème du sens métaphysique et social de ce poème et des poèmes du même cycle : on y voit la civilisation celtique en opposition avec le thomisme purement méditerranéen. C'est, écrit-il, « pour donner la prééminence à l'idée de Beauté, exaltée déjà par les Troubadours, c'est pour asseoir la civilisation sur l'idée de Perfectionnement moral, et non plus sur l'idée de Puissance, que la *matière de Bretagne* fut exploitée par les diseurs de contes chevaleresques ».

Doctrine de l'épreuve et du perfectionnement moral qui demeure, plus que l'idée de puissance, le levain de notre civilisation française et qui fait la noblesse de notre race et de notre littérature. Ce perfectionnement moral qui n'a rien à voir avec le bas moralisme en cours est une véritable Esthétique.

Ainsi la France des Cathédrales et de *Tristan et Iseult* est apparue à Philéas Lebesgue « comme un incomparable foyer de culture ».

Et c'est à ces sources, encore mystérieuses, que nous devons, plutôt qu'aux sources latines, aller puiser un perpétuel rajeunissement.

Ce fut l'intuition du Symbolisme.

Mais c'est ce que M. Robert de la Vaissière, dans sa préface à son **Anthologie poétique du XXe siècle**, ne semble pas avoir voulu envisager sous cet aspect, lorsqu'il découvre que le but du symbolisme fut de « plonger au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau... au dépens de la clarté ». Les meilleurs des symbolistes, observe-t-il, « renoncèrent assez vite à se perdre dans les nuées ». Si je note cette définition simpliste du symbolisme, c'est par pur amusement et j'ajoute que M. de la Vaissière, dans son anthologie où il lui est bien permis de marquer ses

préférences personnelles, n'a oublié aucune école ni aucun poète essentiel. Il a voulu marquer le double courant de la poésie, les deux grandes forces qui s'y opposent :

L'une discursive, orientée vers l'inconnu, destructrice des règles ; l'autre centripète, attachée au maintien de ce qui est, retardatrice des variations, mainteneuse du passé. L'une et l'autre mortelles si elles ne s'affrontent ; mais à elles deux nécessaires à toute vie, car toute vie est l'apparence même de la lutte. — Force dionysienne et force apollinienne.

Ainsi synthétisée, la formule est peut-être un peu trop absolue ; il ne faudrait pas croire, par exemple, que l'école néo-classique ou « centripète » monopolise à elle seule la force apollinienne de la poésie française. Il serait tout à fait absurde aussi de considérer le romantisme et le symbolisme comme de purs élans dionysiens. Si ces deux forces dionysienne et apollinienne sont les deux pôles de la poésie, on doit les retrouver dans tous les mouvements poétiques, et on les y retrouve en effet. Il est difficile d'enfermer l'art en une formule ; mais acceptons ces compartiments factices qui nous permettront de classer nos poètes dans notre admiration, comme des livres dans les rayons d'une bibliothèque. Il faut dire que l'entreprise de M. de la Vaissière était difficile, puisque ce qui caractérise les derniers venus, parmi les poètes, c'est l'horreur des écoles et des étiquettes. Ils pensent un peu tous avec M. Robert de Souza dans sa **Défense de la Poésie vivante** que « les écoles de Ronsard, de Malherbe, de Racine et de La Fontaine, de Delille, de Chénier, de Lamartine et de Hugo, de Leconte de Lisle, de Banville, de Baudelaire, de Verlaine et de Mallarmé ne sont pas seulement visibles et toutes ensemble chez le plus inconscient des récents poètes, mais que chacune continue à vivre indépendamment dans un groupe, tandis qu'un autre de la dernière génération s'efforce toujours d'accoucher la nature de la poésie inconnue et toute nue ». Et pour répondre à la définition à la Sarcey que M. de la Vaissière nous donne du symbolisme, j'emprunterai à la critique esthétique de M. R. de Souza cette phrase : Ce fut, écrit-il dans son même petit livre, et ce restera la gloire du symbolisme

d'avoir ramené la poésie à sa source mobile, au plus près possible de ses origines subconscientes mystérieuses, dans la liberté de ses eaux expansives, enfin pures de tout alliage. Par son intégration de l'image

et de l'idée, puis du verbe, de ses musiques et du mouvement, par sa *transposition* raffinée de l'imitation et de ses rapports, il a rendu à la poésie tous les éléments d'un art véritable, et qui lui soit propre.

Accoucher la nature de la poésie inconnue et toute nue, il semble bien que ce fut l'ambition d'**Apollinaire vivant**, auquel son ami André Billy consacre un petit livre ému et émouvant. Emouvant par les souvenirs qu'il évoque et aussi par les vers qu'il cite, comme ce petit poème, écrit sous les obus et sinistrement prophétique :

> Mais si tu pouvais les entendre,
> Vient-il l'obus dont je mourrai.

Il y a souvent chez Apollinaire l'accent même de Villon et jusqu'au rythme de ses vers. Petit livre précieux pour tous ceux qui ont aimé Apollinaire vivant, pour ceux aussi qui l'ont aimé et l'aiment dans son œuvre, où il a déposé comme dans les alvéoles stylisés d'une ruche le miel doux et amer de sa vie.

Pour compléter l'étude de la poésie contemporaine, voici encore les **Poètes nouveaux**, de M. G. Walch, où l'on trouvera des poètes nouveaux dont l'inspiration et le mode de respiration poétique sont très anciens, et, ce recueil de M. Henry Noëll : **Le Roussillon et les Poètes**, document précieux pour l'impératif tellurique de Jules de Gaultier. D'après ces végétations poétiques, ces rosiers au col desquels on a écrit ces noms : Yves Blanc, Pierre Camo, Louis Codet, Jo Ginestou, Albert-Jean, Marc Lafargue, Carlos de Lazerme, Henry Muchart, Antoine-Orliac, Emile Ripert, Edmond Rostand... etc., etc.., le Roussillon m'apparaît comme un terroir très favorable à la culture des poètes.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Maurice Magre : *La Porte du Mystère*, Fasquelle. — Franc-Nohain : *Le Jardin des Plantes et des Bêtes*, « le Livre ». — Alphonse Métérié : *Le Cahier Noir*, Malfère. — Areno Iukanthor : *La Cantate Angkoréenne*, bois originaux par J. et G. Seby, Figuière. — Doëtte Angliviel : *La Lune des Chats*, bois gravés de R. Henry Munsch, « la Connaissance ». — Divers : *Le Roussillon et les Poètes*, poèmes recueillis, préfacés et annotés par Henry Noëll, « Librairie de France ». — Charles Derennes : *La Fontaine Jouvence*, Garnier frères.

Un des plus anciens griefs que l'on ait adressés au symbolisme portait sur l'abus, prétendait-on, de certains mots tels que licorne, guivre, princesse, terrasse, que sais-je ? un appareil de décor

fabuleux où passaient trop d'êtres imaginaires et irréels, sur l'usage d'emblèmes où les poètes s'imaginaient enfermer des significations à la fois fort précises et générales, tandis que la critique n'y dénonçait qu'une sorte de pratique gauche ou maladive. Du reste nul ne s'est jamais donné la peine d'examiner plus à fond si un reproche de telle nature était fondé. Quelqu'un avait, un jour, lu, probablement, une suite de poèmes où les termes incriminés se trouvaient répétés à plusieurs reprises. Le reproche s'était étendu du cas particulier à tous les écrits du même auteur, puis à tous les auteurs du même groupe ou de la même génération.

Me souvenant d'une erreur ainsi grossie et d'un blâme aussi parfaitement injustifié, je me sens quelque scrupule à signaler, après avoir lu **la Porte du Mystère**, l'excessif emploi que fait M. Maurice Magre de vocables impliquant certaines idées sur la réussite desquelles auprès d'un public un peu suspect d'affectations morbides, plutôt qu'il soit, comme il se figure, affiné, libéré, artiste, je redoute qu'il condescende à spéculer. N'apparaît guère dégagé de conventions sociales ou morales, en effet, quiconque tient à ce que soit constaté et mesuré l'éloignement où il s'en tient ; ni libéré, puisqu'il nie, et que, nier une chose, c'est en reconnaître par la contradiction l'existence ; ni artiste enfin; parce que si plusieurs font œuvre d'art valable, c'est indépendamment de toutes affectations et vaines apparences ; il n'est pas d'art qui ne se fonde sur la sincérité.

M. Maurice Magre ne se défend pas de complaisances singulières envers les modes, les attitudes, le langage, les tournures d'esprit équivoques. Certes ni les *Femmes damnées* de Baudelaire, ni les sensuelles et magnifiques *Amies* de Verlaine, les *Vers pour être calomnié*, les poèmes saphiques ou sadiques de l'ardent Swinburne ne me demeurent, bien au contraire, indifférents. Ce n'est pas parce que M. Magre n'est mû par aucune préoccupation d'ordre moral ou moraliste que tôt il me lasse. Mais sans nulle fièvre, sans passion, sans élan luxurieux comme sans répugnance ni compassion, il guette la venue, « à l'heure intermédiaire où tremble le matin », d'un ange ambigu qui cherche le plaisir avec tant d'âpreté que, bientôt, avec ses seins trop lourds, cet ange spirituel néanmoins, cet ange de l'heure trouble, « cet ange aux cheveux courts couronné de narcisses », ne tarde pas à lui sembler « une sorte de bête ».

Si nous assistions à une déchirante, formidable ou seulement abjecte confession d'une sorte de poète véritablement maudit ! Mais non ; l'art de M. Magre consiste à évoquer, dans des décors somptueux et richement fleuris, d'un goût volontiers et tout au moins d'apparence orientale, le passage ou la présence d'une énigmatique figure, ange ou démon, éphèbe indécis, courtisane vierge ou saphique, — énigmatique en son essence, mais non dans l'expression qui la limite, laquelle, en général, est suffisamment appuyée pour que nul doute ne persiste, pour que nulle angoisse n'étreigne. Et le poème se termine par un vers de retour, endolori ou quasi-spasmodique sur soi-même, qui semble vouloir, au moyen d'un procédé, le plus souvent automatique, arrêter la réflexion du lecteur.

Il manque à M. Magre le don divin d'intime simplicité. Il voudrait, il croit être simple parce qu'il ne répugne pas à écrire des vers plats, tels :

> Oh ! comme je suis bien dans ce délabrement...

au milieu d'un développement magnifique de strophes fortes, imagées, somptueuses même, ou parce qu'il brise un élan par d'inattendues et superflues et triviales déclarations telles que : « J'aime autant vous le dire », ou : « Mais comprenez-moi bien », parce qu'il parle dans ses poèmes éclatants de la vulgaire entremetteuse ou parce qu'il en consacre un à l'Amant de Cœur.

Mais ne sied-il, au demeurant, de déclarer ce qui est vrai ? Les vers de large tenue, les beaux vers soyeux et imagés abondent :

> Les grands cygnes glissaient dans le parc aux glycines...
> Le dernier soir d'amour est plein de flammes chaudes...
> ....
> Près des danses d'argent des sveltes jets d'eaux tristes...

Ils abondent de page en page ; ils ravissent. Comment le poète vrai qu'est M. Maurice Magre s'ingénie-t-il si malheureusement à se contrarier, à se démentir à tel point qu'il me paraisse, à moi qui admire ces vers lumineux et spontanés, à peu près impossible de citer un morceau, que dis-je ? une strophe où je ne sois rebuté par une négligence voulue ou une brutalité affectée ? Le « mystère », ah ! que ne le laisse-t-il s'étendre peu à peu, uniment, amplement, sur toutes ces splendeurs d'idée ou de passion ingé-

nue ? Quel besoin maladif d'entr'ouvrir une porte, pour aller scruter les impuretés qui grouillent de l'autre côté, et empoisonnent ?

Au nouveau livre de Franc-Nohain, **le Jardin des Plantes et des Bêtes**, sa verve fantaisiste n'a point décru, et qu'il s'agisse de *Ménagerie Mécanique* (ascenseur, horloge, machine à écrire, phonographe) ou de *Nouvelles Chansons des Trains et des Gares*, de la rivalité des locomotives et des automobiles, l'invention spirituelle, la bonne humeur spontanée et narquoise ne sont pas moins exquises qu'aux fables de naguères, que complètent les délicieux poèmes sur l'Opoponax, le Caviar, les Escargots, le Zèbre, les scènes dramatiques : *les Ramoneurs, le Président de la République et le Zébu, la Crise du Charbon, Cloches, le Bilan du Carême*, etc., et les *Vers écrits sur un papier à mouches.*

De plus, ce qui ne nuit pas, le volume est très bellement édité dans une nouvelle collection que dirige avec sagacité M. Abel Hermant.

Voici de M. Alphonse Métérié un second volume, **le Cahier Noir**, succédant de près à son premier recueil, *le Livre des Sœurs* qui, à bon droit, reçut, en somme, un accueil des plus favorables. Il y a en M. Métérié, sans hésitation, un poète, un beau poète, ardent, rêveur, trouveur d'images harmonieuses et ingénieuses, peu soucieux de vaines truculences ni de coups de force brutaux, tout enlacé aux plis de sa propre tendresse et de sa pensée mélancolique, aimant et bercé de vagues et persistantes espérances. Il est fait pour nous enchanter. La langue dont il use est pure, souple, dépourvue de maniérisme. Ses rythmes sont simples mais très sûrs ; il sait de son métier ce qu'il convient d'en savoir pour n'en point faire parade, pour n'en pas abuser avec trop de virtuosité. Les sentiments doux, nostalgiques, d'affections, de regret, d'amour lucide et chaste, de volupté frileuse, de dévotion confiante envers l'art des grands poètes, et en particulier de Mme de Noailles et de Jean Moréas s'expriment en ses vers de façon très prenante, très séduisante. Pourtant, en dépit de ces qualités admirables, quelque chose inquiète, ou, pour le moins, apparaît de telle nature qu'il ne saurait entièrement satisfaire à notre désir de le louer sans restriction. Hélas, irai-je évoquer pour contrister un confrère jeune auquel je porte le plus diligent inté-

rêt le triste privilège de l'âge et de l'expérience ? De la passion poétique qui l'embrasse, M. Métérié est demeuré l'instrument aveugle ; il se laisse emporter sans aucune résistance au courant. Les deux cents pages du présent cahier, je ne puis m'en défendre, je crois qu'il eût gagné en puissance et en claire vertu lyrique, et qu'il n'en eût rien perdu d'essentiel, au contraire ! s'il avait connu la décision et réalisé le vouloir de les condenser en, par exemple, cinquante. Est-ce à moi de lui suggérer ce conseil ? N'est-ce à cette exhortation qu'aboutira nécessairement le culte bien compris de Moréas ?

Le Prince Areno Iukanthor, nous enseigne M. Aubault de la Haulte Chambre, est le premier Asiatique qui écrive en français. **La Cantate Angkoréenne** révèle du moins une noble ambition et une ferveur enthousiaste. Il eût plu à M. Areno Iukanthor de voir réaliser son rêve « sur les marches de la montée d'Angkor », mais, en dépit de soins qu'avait pris de l'animer de musique une collaboratrice anonyme, ce poème savamment à la fois et fort ingénument évocateur n'a pas connu la chance d'être dit ni chanté. Il contient cependant de fort belles parties, entre d'autres qui s'appliquent trop visiblement à le devenir.

Dédiés au seul, je présume, qui, à son gré, sache aimer, et le titre justifié par une épigraphe cueillie à un poème de M. Bauby, les poèmes de Mme Doëtte Angliviel, qui sont clairs, précis, nerveux, ne nous laissent rien ignorer de ses inquiétudes et de ses satisfactions. Ils forment un document curieux sur l'angoisse d'amour de quelques jeunes contemporaines. « La chatte a faim de joies et s'étire impudique. » C'est **la Lune des Chats.**

« Entre la montagne et la mer, la plaine roussillonnaise, parsemée çà et là de garrigues d'oliviers embaumées et giboyeuses, étale la richesse de ses champs, de ses vignobles et de ses vergers... Le voyageur qui, des massifs neigeux de la Cerdagne, descend jusqu'aux plages éblouissantes de la côte, peut éprouver en quelques heures des impressions de Suisse, de France, d'Espagne, de Grèce et même d'Afrique. Il y a là un privilège à peu près unique au monde. » On conçoit que M. Henry Noëll se soit complu à recueillir quelques-uns des poèmes qu'une telle contrée, tour à tour grandiose, radieuse, calme et apaisante, a inspirés tant aux auteurs du terroir qu'à ceux qui y sont venus à la conquête lumineuse de la joie ou de la santé. Dans **le Roussillon et les**

Poètes reconnaissons au passage d'admirables, éclatants ou plus heureusement souples et graves morceaux signés de MM. Pierre Camo, Marc Lafargue, entre autres, et de MM. Antoine-Orliac, Jo Ginestou, Pierre Jalabert, Albert Bausil, Carlos de Lazerme, Jean Lebrau, Roussillonnais ou Languedociens, auxquels se joignent harmonieusement Edmond Rostand, M. Edmond Haraucourt, M. Emile Ripert...

Que M. Charles Derennes ait, en naissant, reçu du Ciel l'influence secrète, voilà qui ne saurait faire de doute ; nul n'est plus naturellement, plus spontanément poète ; toute ardeur de ses sens, toute perception de son cerveau se convertit en lui grâce au don prodigieux de lyrisme qui anime ses moindres écrits. De plus sa généreuse, abondante nature de Méridional, le porte volontiers à la loquacité ; mais, comme il est un lettré extrêmement cultivé, raffiné, averti, d'un goût sûr et parfait, même son éloquence n'est jamais vide, sa facilité jamais inane ; il retient et intéresse toujours son auditeur ou son lecteur. Voici, depuis la fin de la guerre, le quatrième recueil de vers qu'il publie, indépendamment de ses romans, études de vie animale ou articles critiques. Aux Odes et Sonnets de **la Fontaine Jouvence**, écrits de 1920 à 1923, il s'exerce à plus de sobriété que de coutume, et les sentiments de tendresse, d'amour, d'amitié, parfois d'agréable et sensible galanterie qu'il y exprime chantent en des vers de charme, de sereine et de classique beauté. Parfois la voix du poète s'a... profondit de gravité, et c'est alors les accents nobles (encore qu'en un point intentionnellement injuste à l'égard d'un grand ancêtre) qui déroulent l'exhortation *pour le Catéchumène*, une exhortation au poète Tristan Derême (*Pervigilium*) ; il exalte *la Symphonie près des cimes*, mais le plus souvent, d'un accord plus gracieux, l'élan de M. Derennes se voue, comme il l'écrit, *amicitiæ atque amori*, et ce n'est pas le moindre de ses mérites.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Comédie-Française : *Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe*, tragédie en trois actes de Paul Raynal. — Théatre des Arts : *L'Epreuve du Bonheur*, comédie en trois actes de Henri Clerc. — Comédie des Champs-Elysées : *Au Seuil du Royaume*, comédie en trois actes de Knut Hamsun, traduite du norvégien par F. de Splengler et P.-J. Jouve.

J'admire la coïncidence qui fit voisine, dans la chronologie des

créations théâtrales de cette saison, *la Maison Natale*, de Jacques Copeau et **le Tombeau sous l'Arc de Triomphe**, de Paul Raynal. La première a reçu un accueil mitigé mais, en somme, flatteur. La seconde ploie sous la tempête, les clameurs, le pouvoir du public et de la critique. Pourtant, ici comme là, nous voyons un père et un fils s'affronter, s'opposer, lutter l'un contre l'autre. J'entends : ce n'est pas toute la pièce, chez Raynal du moins. Soit ! Mais, c'est, en tout cas, le point qu'on a été unanime à souligner, à accabler, à condamner, chez Raynal. Et à condamner sans l'entendre : le bruit, les sifflets, les applaudissements couvraient la voix des acteurs, qui semblaient jouer une pantomime.

Je n'avais pas vu *le Tombeau*, lorsque, dans ma dernière chronique, je soulignais la modification que la guerre avait apportée dans les relations de père à fils : *Elles ont pris un goût sanglant, une saveur mortelle et primitive*, disais-je. Et peu de jours après, le troisième acte de la pièce de M. Paul Raynal venait éclairer singulièrement pour moi le sens de ces mots.

Que voyons-nous au cours de ce troisième acte qui a tant révolté la salle ? Ceci : Un vieux père reproche à son fils, soldat en permission, d'avoir abusé de sa fiancée, sans attendre les sacrements civiques et religieux. Il le fait avec force, violence, comme tous les pères en France sont capables de le faire. Et soudain il a devant lui un homme qui est son fils et que pourtant il ne reconnait pas. Un homme qui l'interrompt, lui crie : « Qu'oses-tu dire ! » lui impose le silence. L'autorité du vieux se cabre. Le fils qui sait qu'il a raison s'emporte. Tous deux prononcent les mots irréparables.

Tous deux ont des excuses. Le fils vient des premières lignes. Il y retourne. Il va mourir demain, il le sait, il en est sûr : sa présence ici, il la doit au sacrifice qu'il a fait de sa vie. Le père, lui, ignore ce sacrifice, cette mission acceptée par son fils. Il ne voit que le suborneur de vierge, qui cherche une excuse dans la guerre. Il ne sait pas que le risque mortel subsiste pour son enfant, car, par un postulat difficile à admettre, il croit, en 1915, qu'on est à la veille de la paix.

La querelle qui s'émeut entre ces gens, dont l'un au moins est aveugle, prend très vite un ton intolérable. Le fils est bientôt près de trouver suspectes les tendresses dont ce vieillard entoure sa

fiancée. Le père, lui, emporté par la colère du chef qu'on dépossède de son autorité, voue son fils aux mitrailleuses. Paroles vaines puisque prononcées dans le paroxysme de la colère. Si vaines que, lorsque l'auteur, avec un beau métier de dramaturge aura retourné la scène, lorsque le père saura que son fils va mourir et que la guerre sera longue, il s'humiliera, demandera son pardon, — à genoux ! — acceptera de reprendre auprès de la jeune fiancée-veuve son rôle de papa, et finalement, embrassera celui qui s'en va vers la gloire et vers la mort.

Si l'on s'en tient aux réalités, voilà tout ce qu'on trouvera dans cet acte. Ce qui le dessert, c'est l'ampleur des ambitions de l'auteur. Il a voulu mettre dans sa pièce la guerre, et que son soldat soit tous les soldats, sa jeune fille, toutes les femmes, son vieux père, tous les vieillards. Le constant souci de se maintenir à la fois sur le plan réel et sur le plan symbolique l'a contraint à de l'enflure, à une certaine éloquence. Finalement, il reste à mi-chemin de son but. Et le beau drame qu'il eût put nous donner en marge d'un cas d'espèce reste enseveli sous tant de rhétorique.

Et pourtant ! Pourtant il faut le dire, il faut le crier : *Paul Raynal a raison.* Si je quitte le point de vue artistique pour me placer au point de vue social, je dis que Raynal a donné à notre théâtre une œuvre vraie, une œuvre en qui, les passions calmées, on verra se refléter le plus véridique aspect de la tragédie de 1914. Là, il faut être à son côté, si l'on vit au rythme d'aujourd'hui. Il n'y a que pour contester la *vérité* de son soldat, tous ceux qui n'ont pas connu les soldats. Ceux de la première ligne ! Ça n'étaient pas ces militaires « en perme » touchants ou rigolos, selon l'humeur, ou la classe sociale. Ceux qui n'ont pas été avec eux, — et pas en visite ! — ne les connaissent point. Pour aller à l'arrière, il semble que nous « touchions », à la première gare régulatrice rencontrée, un masque, qui travestissait notre visage, notre pensée, nos propos. Ceux qui savent pourront le dire, s'ils se souviennent. La guerre, la vraie, celle des trous d'obus, des remparts de cadavres, des gaz asphyxiants, des jours d'offensives, la longue guerre de quatre années a été faite pour eux de peur, de haine, de souffrance. Peur et souffrance, de tous les instants. Haine intermittente. Mais quand elle soufflait, elle emportait tout. Ce qu'ils haïssaient ? L'homme d'en face ? Non, ou à

peine : Ça commençait au téléphoniste qui était à 100 mètres en arrière. Ça continuait par l'Etat-Major, les artilleurs, les aviateurs, les gendarmes, les ravitailleurs, les cheminots, les ouvriers des villes, les travailleurs des champs, l'homme de la première ligne, *le soldat d'infanterie* haïssait pêle-mêle son père et sa femme, la terre, les bêtes, les pierres, — et lui-même à la fin. Je parle des plus doux, des plus sociables, de ceux qu'on appelle « de la bonne pâte d'hommes ». Les autres, — ceux qui sont haineux naturellement, — devenaient fous, se tuaient ou se faisaient tuer, en tous cas ne résistaient pas.

Cette démence soufflait surtout quand la mort resserrait son étreinte. Après, on respirait, on voyait plus clair. On discutait avec sa passion. Mais quand les balles des mitrailleuses tissaient la mort à un mètre du sol, et qu'il fallait, en dépit de tous les instincts, se dresser de toute sa hauteur dans ce réseau invisible et meurtrier... ah ! souvenez-vous, souvenez-vous,..

Le tumulte autour du *Tombeau sous l'Arc de Triomphe* vient de là. On voit des gens se lever au paroxysme de la colère, applaudir avec une véhémence sauvage les plus excessives déclarations et hurler à ceux qui sifflent :

— Tas d'embusqués !

A quoi, les « embusqués », ainsi pris à partie, s'exclament bondissent, frappent leur poitrine et crient leurs états de service :

— Quarante-huit mois dans l'artillerie, sur tous les fronts !

— Treize avions descendus !

— J'ai fait parti de l'équipage de tel sous-marin...

— Téléphoniste au P. C. du colonel...

Et ils ont raison, tous. Tous ont fait la guerre. Aucun ne peut comprendre la langue de Paul Raynal s'il n'a été « l'homme aux crénaeux », a trente mètres de la tranchée allemande, ou « l'homme aux trous d'obus », sous l'averse d'acier en fusion de Verdun.

En vérité, c'est la grande querelle de l'ultime avant, contre tout l'arrière, qui se vide chaque soir au Théâtre-Français. Paul Raynal nous a restitué la saveur de nos révoltes et de nos haines passées. C'est le plus grand mérite de sa pièce. Ceci dit, constatons que la colère des vieillards et des lâches a été, dans cette affaire, des plus réjouissante à contempler.

Je n'ai parlé que du troisième acte. C'est le seul qui ait de l'importance. Les deux autres sont de préparation. Ils renferment des beautés toutes littéraires : l'invocation des morts, l'apostrophe au printemps. Cela brille et n'émeut pas. La jeune fille est fausse, le père est truqué. Il n'y a que deux personnages vrais dans cette pièce et tous deux sont des entêtés : C'est le Soldat et le Parterre. Le premier est un rhéteur, mais son éloquence excite le second.

Deux décors trop vastes, ainsi qu'il sied à la Comédie-Française, habillent trop large cette pièce sobrement construite, verbeusement disloquée, et que le talent de M. Alexandre et de Mlle Ventura, non plus que la passivité de M. Léon Bernard ne défendent autant qu'il faudrait.

§

A l'heure où paraîtront ces lignes, la pièce de M. Henri Clerc : l'**Epreuve du Bonheur**, aura quitté l'affiche du Théâtre des Arts. Sa carrière, pour écourtée qu'elle fût, n'en est pas moins significative. M. Henri Clerc a eu l'ambition d'intéresser la foule à des problèmes nocturnes, sans toutefois les enrober dans l'armature en zinc d'art des thèses chères à M. Brieux. Pour dépeindre la grande, la profonde transformation sociale que l'accession de l'ouvrier au bien-être, apanage jusqu'ici exclusif de la bourgeoisie, est en train d'apporter à tout le corps social, il n'a pas eu besoin de rhétorique, sauf au premier acte — le moins bon. Il a pris un exemple, bien dépouillé de littérature, une anecdote. Mais il l'a choisie significative. En gros, c'est ceci : un jeune syndicaliste militant épouse une fille de bonne bourgeoisie, qu'il aime, qui l'aime, et ce, malgré l'opposition de la famille de sa fiancée. Il est heureux. Et ce bonheur le détourne peu à peu de la lutte. En d'autres termes, on cesse d'être révolté quand la cause de la révolte disparaît. Rien de plus simple. Mais Henri Clerc, avec une science théâtrale consommée, a drapé autour de cette donnée une étoffe chatoyante et précieuse. Une humble poésie quotidienne circule dans les deux derniers actes de l'*Epreuve du Bonheur*. C'est une pièce qui tient de la romance et de la féerie et qui pourtant repose sur des bases éprouvées. L'observation, le choix des moyens, les personnages amusants, tout concourt à une bien savoureuse réussite. C'est une pièce que nous reverrons. Elle est de celles qu'on reprend.

Sera-t-elle aussi bien jouée à la reprise qu'elle le fut par MM. Blanchar, Liesse, Carpentier, Mathis, par Mlle Rouer, et surtout par Mme Fontan, qui est une maman attendrissante et touchante à souhait ?

§

MM. Hébertot et Pitoeff nous ont donné, pour la première fois en France, une pièce du grand Norvégien Knut Hamsun: **Au Seuil du Royaume.** C'est, nous dit-on, la première partie d'une trilogie. Peut-être faut-il connaître la suite pour apprécier sainement les intentions de l'auteur. Cependant, les trois actes d'*Au Seuil du Royaume* s'écoutent avec plaisir, intérêt, émotion.

L'auteur y met en scène le conflit qui surgit entre une jeune femme sensuelle, avide de plaisir, simple, et son mari, qui l'aime, mais qui aime bien plus encore ses œuvres, son indépendance et ses idées. La jeune femme est très chagrinée par le peu d'intérêt que son mari lui porte. Elle le soupçonne de la tromper. Mais quand elle s'aperçoit que sa seule rivale est la Philosophie, elle se lasse et part avec un jeune homme dont toute la science consiste à être bien vêtu et à dire aux femmes de ces fadaises qui leur plaisent tant. Bien entendu, si je vous affirmais qu'il n'y a que cela dans la pièce, je l'aurais trahie singulièrement. Le reste, c'est le charme indéfinissable de la poésie scandinave, c'est peut-être aussi la perfection de l'interprétation de MM. Pitoeff, Ben-Danon, Jim Gérald. Pour Mme Pitoeff, elle a réalisé un miracle, elle nous a étonnés encore. Jamais nous ne lui avions vu tant de pétulance, de rieuse espièglerie, de tendresse caressante, et, blonde à désespérer les blondes, elle nous a fait songer à Yvonne Printemps, elle qui, d'ordinaire, évoque Réjane. Mesurez l'étendue de cette transformation à la distance qui sépare ces deux noms.

Par intérim,

PIERRE SCIZE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

À propos de la sexualité. — Une visite à la station physiologique du Parc aux Princes : expériences de Pézard, Knud Sand, Caridroit. — L'hermaphrodisme chez les Poules. — La disette des mâles. — L'acceptation des mâles par les femelles.

J'ai déjà parlé ici à plusieurs reprises des expériences de Stei-

nach, de Knud Sand, de Pézard, relatives au changement des caractères sexuels chez les Mammifères et les Oiseaux. Steinach, implantant un ovaire chez un jeune cobaye mâle castré, en fait une véritable femelle. Knud Sand réussit à greffer un ovaire dans le testicule même d'un cobaye et à obtenir un hermaphrodite. Non seulement les caractères morphologiques sont modifiés, mais encore les caractères psychiques : les mâles castrés et à ovaire implanté sont féminisés psychiquement ; les hermaphrodites artificiels, eux, se comportent comme des femelles vis-à-vis des mâles, et en mâles vis-à-vis des femelles.

Pézard, soit seul, soit en collaboration avec Knud Sand et Caridroit, a fait des expériences nombreuses et variées sur les Coqs et les Poules à la **Station physiologique du Parc aux Princes**. On revient très impressionné d'une visite à son laboratoire. Pézard sait présenter avec enthousiasme les résultats qu'il a obtenus. Il fait défiler devant vous une foule d'animaux étranges : Coqs féminisés en totalité ou en partie ; Oiseaux bipartis, d'un côté mâle, de l'autre femelle, ou bien avec des plumes mixtes, dont la base est mâle et la pointe femelle, ou inversement.

La race *Leghorn doré* se prête particulièrement à ce genre d'expériences. Les caractéristiques du mâle sont : camail et lancettes orangés, faucilles d'un vert métallique, poitrine et ventre d'un noir velouté, couverture des ailes orangée et vert métallique ; chez la femelle, le camail est formé de plumes à axe noir bordé de jaune clair, la gorge, le ventre et les cuisses sont d'un jaune clair, le bord de l'aile est couvert de plumes arrondies, de couleur grise finement pointillée. Voici un Coq, que l'on a castré à l'âge de 3 mois, et sur lequel, un an après, on a pratiqué deux greffes d'ovaire (dans le muscle pectoral et sur le péritoine), en même temps qu'on déplumait une bande transversale sous la gorge, une bande transversale dans la région lombaire, et la base de l'aile gauche ; les plumes ont repoussé dans les zones dénudées avec tous les caractères des plumes de la Poule. De la sorte, le plumage présente des panachures bizarres. Voici une Poule ovariectomisée dont on a déplumé, il y a quelques semaines, un des côtés du corps ; c'est maintenant un « gynandromorphe biparti » : le plumage est partagé en deux moitiés différentes, suivant le plan de symétrie de l'Oiseau, l'une d'aspect mâle, l'autre

d'aspect femelle. Mais si, chez une Poule ovariectomisée, on respecte, lors du déplumage, les bourgeons des plumes en voie de croissance, on obtient des plumes mixtes : la partie déjà sortie du bourgeon conserve la couleur fauve des plumes de Poule, la partie néoformée prend la couleur noire des plumes du Coq, avec séparation transversale rectiligne des plus nettes. Ainsi, les plumes qui, au moment où on enlève l'ovaire, se trouvent en voie de croissance, présentent déjà, au bout de quelques jours, une inversion sexuelle manifeste. En greffant un ovaire sur un Coq castré, on observe le même phénomène, mais en sens contraire. Les caractères sexuels du plumage adulte ne sont donc, en aucune façon, inscrits dans les bourgeons générateurs; ces caractères s'extériorisent, au cours du développement de la plume, dans le sens imposé par les sécrétions des glandes reproductrices. Ces sécrétions, ou hormones génitales, agissent d'une façon immédiate, et influencent à la fois la forme et la couleur de la plume.

Tout ceci est en faveur du déterminisme chimique des caractères morphologiques. Or, les caractères psychiques se modifient parallèlement, et sont par conséquent eux aussi conditionnés chimiquement.

§

Le corps des Oiseaux présente une double potentialité, mâle et femelle. Vient-on à enlever l'ovaire chez une femelle, on voit apparaître les caractères mâles, qui étaient restés jusqu'ici cachés.

A ce propos, Jacques Benoît, de Strasbourg, vient de publier, à l'Académie et à la Société de Biologie, des notes intéressantes, d'après lesquelles toute Poule présenterait un certain degré d'hermaphrodisme. Chez l'Oiseau femelle, il n'y a jamais qu'un seul ovaire, situé du côté gauche du corps ; or, si on vient à enlever cet ovaire, il se développe du côté opposé, symétriquement, un testicule, aux dépens d'une glande rudimentaire que l'on prenait à tort pour un ovaire atrophié. Ainsi, chez les Oiseaux, on peut assister à la transformation presque intégrale d'un sexe dans l'autre.

§

Dans la lutte des sexes, il semble bien que le sexe masculin, bien que nous le qualifions de « sexe fort », soit destiné à être vaincu, du moins chez certaines espèces. Chez pas mal d'animaux, en effet, les mâles tendent à être progressivement éliminés. Il

y a des espèces qui, dans certains territoires géographiques, sont affligées d'une **disette de mâles**. A. Vandel, maître de conférences à la Faculté des Sciences de Toulouse, et l'un des plus réputés parmi les jeunes biologistes français, a fait une étude de ce phénomène, qu'il désigne par le terme de « spanandrie géographique ».

Chez de petits Crustacés terrestres Isopodes, les Cloportes du genre *Trichoniscus*, la spanandrie géographique se manifeste d'une façon particulièrement nette. Les mâles sont extrêmement rares dans les régions septentrionales et moyennes de l'Europe. Sars en Norvège, Budde-Lund en Danemark, Verhoeff et Dahl dans l'Allemagne du Nord, Carl dans la Suisse moyenne n'ont jamais trouvé de mâles; aux environs de Port-sur-Saône (Haute-Saône), Vandel n'a trouvé, sur 1.140 individus, que 6 mâles. Par contre, dans le Sud de l'Allemagne et de la Suisse, et surtout dans les régions méditerranéennes, les mâles deviennent beaucoup plus communs, et, dans quelques cas, la proportion des sexes est tout à fait normale. Vandel a institué des expériences pour montrer que la reproduction bisexuée, qui est la règle dans la race méridionale, fait place, dans la race septentrionale, à une parthénogénèse constante, c'est-à-dire à une reproduction par des œufs vierges.

Ces faits sont d'autant plus intéressants qu'ils ne constituent pas un cas isolé; ils ne sont qu'un « exemple particulier d'un phénomène très général ». Chez de nombreux Crustacés Phyllopodes, les mâles sont très rares ou même inconnus dans les espèces de l'Europe moyenne et septentrionale, tandis que, dans les formes tropicales, les deux sexes sont aussi communs l'un que l'autre. De même encore chez les Ostracodes. On trouve des exemples analogues chez les Insectes. Chez les Myrmécophiles, commensaux des Fourmis, et chez certains Phasmides, les deux sexes se rencontrent en Algérie, tandis qu'en France les mâles sont tout à fait rares. Parmi les plantes, on pourrait citer des faits du même ordre : au-dessus du 55° nord, le *Stratiotes aloides* n'est plus représenté que par des pieds femelles, et la plante se reproduit exclusivement par boutures.

Les faits de spanandrie géographique soulèvent d'importants problèmes biologiques et philosophiques. Existe-t-il un rapport entre la disparition des mâles et l'aptitude des œufs à se déve-

lopper parthénogénétiquement ? A quelles causes doit-on attribuer la disparition des mâles dans les régions septentrionales ? Il ne s'agit pas d'une simple question de température; dans les Alpes, des conditions climatériques plutôt rudes n'empêchent pas l'existence des mâles chez les Cloportes. Enfin, le sexe mâle serait-il dépourvu de toute utilité, et sa présence ne constituerait-elle pas une simple étape d'une évolution conduisant finalement tous les êtres à la reproduction par les vierges ? Toutefois, le groupe des Mammifères, auquel nous appartenons, semble bien réfractaire à cette évolution. Et voilà un sujet de méditations pour les féministes.

§

Remy de Gourmont, dans *la Physique de l'Amour*, a bien montré les désharmonies relatives aux rapports sexuels: souvent le mâle est considéré comme un ennemi par la femelle; celle-ci attaque celui qui lui fait la cour, ou bien fuit ou se dérobe; il est fréquent qu'une Jument, qu'une Lapine refuse le mâle. Dans une note présentée à la Société de Biologie le 1er décembre 1923, E. Seaborn et Ch. Champy montrent que l'**acceptation des mâles** est conditionnée, comme tous les instincts sexuels, chimiquement ; c'est encore une question de sécrétions internes.

L'anatomie de l'ovaire de Jument était fort mal connue, et on ne savait pour ainsi dire rien sur son cycle évolutif. Seaborn, qui doit être fort riche, a fait réunir, dans une écurie spéciale, 19 juments, et il les a fait abattre successivement, à des moments déterminés du cycle sexuel. La période de rut dure 6 jours, l'intervalle entre deux périodes étant de 3 à 4 semaines ; c'est seulement pendant les 3 derniers jours du rut que la Jument accepte l'étalon ; à ce moment, de grosses vésicules (les follicules ovariens) qui se trouvent à la surface de l'ovaire, près de de son point d'attache, se rompent et laissent échapper un liquide. Or, il suffit d'injecter dans les veines d'une Lapine, même gravide, 10 centimètres cubes de ce liquide, pour que, 8 heures après, le mâle soit accepté par elle ! Le liquide qui provient des ovaires de Juments qui ne sont pas en rut ne produit aucun effet sur les Lapines.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Compétence, Action Personnelle, Domicile du défendeur, lieu du fait incriminé. — Personnalité des Peines, Interdiction de l'absinthe, Débits de boissons, Fermeture et ouverture illégale de débits. — La Répression criminelle du xvii siècle et celle d'aujourd'hui.

En matière d'*action personnelle*, — c'est-à-dire lorsque le demandeur invoque un droit seulement de créance, — la **compétence** appartenait jusqu'ici au tribunal dans le ressort duquel le défendeur se trouve domicilié. Vous me menez en justice en invoquant l'existence entre nous d'un contrat ou d'un quasi contrat; celle, à votre préjudice, d'un délit ou d'un quasi délit de mon fait : c'est vous qui devez venir chez moi et non point moi qui doit me rendre chez vous. *Actor sequitur forum rei !* Rien de plus juste, semble-t-il.

Cependant, voici un indigène de Quimper-Corentin qui fume sa pipe sur le pas de sa porte et qui se voit abîmé ou anéanti par une auto dont le conducteur, domicilié à Sisteron, villégiature en Basse-Bretagne. Avant la parution du *Journal Officiel* du 27 novembre dernier, c'est devant le tribunal de Sisteron que ce blessé ou les héritiers de ce défunt avaient à plaider : art. 2 et 59 du Code de procédure civile.

La loi du 26 novembre 1923 fait cesser cette obligation.

Désormais la demande en réparation du dommage causé par un délit, une contravention ou un quasi délit peut être portée devant le tribunal du lieu où s'est produit le fait dommageable.

§

Le principe de la **personnalité des peines**, essentiel à notre système pénal encore qu'il ne soit pas inscrit dans le Code, est-il violé par les lois du 16 mars 1915, relative à l'*interdiction de l'absinthe*, et du 1er octobre 1917 touchant, ainsi que la répression de l'ivresse, la *police des débits de boissons*?

En ordonnant la fermeture de l'établissement vendeur d'absinthe et de celui qui constitue, au lieu ou en outre d'un débit, une avérée mais non tolérée maison de débauche, ces textes donnent-ils un caractère *réel* à la peine qu'ils édictent ?

Penser ainsi, serait (dit-on), exagérant la théorie moyenâgeuse de la responsabilité pénale des animaux, admettre « celle plus irrationnelle, encore, des choses inanimées ». (*Sirey* 1916, 1, 138.)

« Plus irrationnelle encore... » tu parles, s'écrie l'Ermite de

Sérignan qui ne croit pas que, *l'instinct, c'est de l'intelligence fixée.*

La Cour de cassation ne va pas chercher si loin, mais elle déclare que cette « peine de fermeture » (disons cette « mesure », pour ménager la susceptibilité des délicats) affecte non pas le délinquant lui-même, mais l'établissement, lieu du délit.

C'est pourquoi ont été cassés des arrêts qui refusèrent au ministère public la fermeture de débits vendeurs d'absinthe et tenus non par leur propriétaire mais par son épouse, tandis qu'il était mobilisé (Cass. 9 décembre 1915, *Sirey* 1916, 1, 138; 17 février 1916, *Sirey* 1918-19, 1, 23.)

Quid du cas où, avant que la condamnation qui le menace soit prononcée, ou tandis qu'elle n'est pas encore définitive, le propriétaire du débit cède son établissement?

Un arrêt de Cassation du 2 mai 1923 (*Bull. Cass. crim.*, p. 356) répond en ces termes :

Sur le second moyen, pris de la violation de l'art. 10 de la loi du 1er octobre 1917 et du principe de la personnalité des peines, en ce que l'arrêt attaqué aurait décidé à tort que ladite loi a donné un caractère réel, et non personnel à la peine de la fermeture du débit.

Attendu que l'article susvisé interdit aux tenanciers des cafés ou débits de boissons à consommer sur place, dans l'intérêt du bon ordre et de la santé publique, d'exciter ou de favoriser la débauche en employant ou en recevant habituellement des femmes de débauche ou des individus de mœurs spéciales, pour se livrer à la prostitution, dans leurs établissements ou dans les locaux y attenant et qu'il punit les infractions à ses prescriptions d'une peine d'emprisonnement et d'amende et de déchéance pendant cinq ans des droits politiques, en déclarant en outre que la fermeture définitive du débit sera ordonnée par le jugement ; que cette disposition est impérative et absolue ; que la dite peine de fermeture affecte l'établissement même trouvé en délit, en quelques mains qu'il soit, et qu'elle est nécessairement encourue par le fait seul qu'une infraction à la loi a été commise ; que la loi exige enfin que cette fermeture soit définitive et, ainsi qu'il résulte de son article 13, ne dispense pas les juges de la prononcer, même en cas d'admission de circonstances atténuantes.

Voilà donc l'établissement fermé, sur les instructions du parquet, par le commissaire de police. Que se passera-t-il si quelqu'un le rouvre, soit le débitant condamné, soit son acheteur ou bien le premier venu?

Un *nouveau débit de boissons* aura alors été ouvert illégalement et le débiteur se verra appliquer les art. 11 et 12 de la loi du 9 novembre 1915, relative à la *réglementation de l'ouverture de nouveaux débits*. — C'est ce qui résulte sans ambages d'un dernier arrêt de Cassation du 15 février 1923 (*Bull. cass. crim.* p. 118).

§

M. Armand Praviel qui avait poussé loin, dans *l'Assassinat de Monsieur Fualdès*, le désir de blanchir des nègres aussi opaques que les Jausion et Bastide, nous donne, avec *l'Histoire tragique de la belle Violante* (Perrin édit.), un modèle, à mon avis, de récit judiciaire.

J'ignorais cette cause célèbre qui, M. Praviel me l'apprend, a fait couler pas mal d'encre; mais même s'il a tiré beaucoup des prédécesseurs qu'il cite, le mérite de l'auteur n'en est pas diminué et, suivant l'expression de Moréas, on peut dire qu'il a *soufflé sur la matière*... Comment le sieur Pierre de Saint-Romain, avocat à Gimond, vieux et boîteux mari d'une épouse trop courtisée, le 8 juillet 1608, en plein Toulouse, rendit-il l'âme par l'écumoire d'un corps percé dix-sept fois et, en suite d'un guet-apens assez vilain? Comment, à défaut des meurtriers matériels eux-mêmes, le conseiller au Sénéchal Pierre de Guiraud, le Révérend Père Burdeus, l'écolier Caudolas et le greffier Espaldit, coupables d'avoir trempé dans l'affaire qui la main, qui un simple doigt, furent-ils poursuivis, traqués, instruits, questionnés, occis, sans parler de la belle Portugaise, l'héroïne? M. Armand Praviel le raconte d'une manière qui ne donne pas envie de regretter le bon vieux temps judiciaire, même quand on juge regrettable la pusillanimité de notre actuelle répression. Hier excès de dureté, aujourd'hui excès de faiblesse : étant d'aujourd'hui, je préfère ce que nous avons, et les magistrats que M. Armand Praviel campe, avec art évidemment, voire artifice, mais sans fraude, me donnent froid dans le dos...Je range son excellent livre à côté de *l'Ogresse et les Experts*, de MM. Doyen et Hauser (Librairie universelle 1908), magnifique document de sociologie et qui devrait s'appeler : *l'Ogresse, les Experts, les Magistrats, les Avocats, les Journaux et l'opinion publique* (voir la 1re série de mes *Témoignages*, où l'affaire Jeanne Weber, ladite Ogresse, est racontée). Et

je me dis que le juste milieu est moins le propre de l'homme que le rire...

MÉMENTO. — *Chasses bien tenues*, par G. du Pontavice (460 pages, 74 figures, Librairie E. Nourry, 10 fr.) — Trois parties : Devoir des gardes; Destruction des animaux nuisibles; Elevage du gibier. — La première commente de façon claire et précise plus d'un article de la loi du 3 mai 1844 et cite maintes décisions de jurisprudence topiques. Fort jolies gravures sur bois d'après Mahler, Gelibert et Bellecroix ; celle de la page 33, un chevreuil, me désarmerait pour longtemps si j'étais chasseur... Mais, sans chasseurs, de ces « chasses bien tenues » que l'auteur de ce livre enseigne, il y a longtemps que nous n'aurions plus de chevreuils dans nos bois, ni peut-être de bois même...

MARCEL COULON.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Avant les Jeux Olympiques. — L'approche des Jeux Olympiques et les immanquables petits scandales qui, à l'exemple de celui du stade nautique des Tourelles, accompagnent la mise sur pied de ces compétitions à grand spectacle, ne suffisent pas à absorber l'activité des plumitifs, toujours plus nombreux, qui daignent s'intéresser à la diffusion en France de l'éducation physique et du sport. A vrai dire, les Jeux Olympiques n'exerceront pas chez nous au point de vue de cette diffusion une influence aussi grande que d'aucuns le prétendent. Il en sera, pour ce spectacle, comme pour certains matches de boxe : les balustrades seront pressées par une majorité de snobs qui voudront coûte que coûte avoir vu cela, quittes à n'en pas avoir saisi le sens et mesuré la portée. A mon sens, il est d'ailleurs préférable, dans la situation actuelle, que l'influence de ces compétitions soit limitée, car le côté spectaculaire du sport est déjà très suffisamment soigné chez nous. Les Jeux Olympiques permettent évidemment, par la comparaison des résultats, d'établir un parallèle entre les diverses nations au point de vue éducation physique. Mais la comparaison ne s'exerçant que par des exercices d'application et pour une élite très limitée, il ne faudra pas en tirer des conclusions trop hâtives. Il est entendu que le pays qui s'est donné la peine de prospecter avec entendement ses milieux sportifs et de consacrer à la mise en condition de l'élite ainsi découverte ses soins et son argent a toute chance de triompher. Et son succès ne saurait prou-

ver que l'on s'est occupé d'amener le peuple tout entier à la pratique rationnelle de l'éducation physique et du sport dans le but d'améliorer la race et combattre l'alcoolisme. Aussi, sans méconnaître l'importance que présente la dispute en France des Jeux olympiques tant au point de vue des progrès de notre technique sportive que de l'amélioration de notre influence dans les Fédérations internationales, je trouve plus intéressant pour nous l'effort qui est fait dans certains milieux pour instaurer une méthode nationale d'éducation physique et en imposer l'application.

Après les expériences de ces dernières années, aux cours desquelles Fédérations et Unions ont rivalisé d'ardeur pour attirer dans leur sein nos adolescents, nous sommes arrivés à l'heure où sportifs comme gymnasiarques admettent que l'éducation physique proprement dite doit précéder et préparer la pratique des sports et des exercices aux agrès.

Ajoutons que le nombre des médecins qui désirent jouer un rôle en la matière va chaque jour croissant et que leur influence contribue largement à faire triompher ce principe. Aussi, je le répète, le moment serait bien choisi pour imposer une méthode rationnelle d'éducation physique. Malheureusement, reste à choisir cette méthode, et c'est là un point sur lequel la discussion risque de s'éterniser.

La méthode de Ling a encore en France de nombreux adeptes et d'habiles défenseurs. Il semble bien, que si elle perd du terrain dans son pays d'origine, la Suède, elle progresse sensiblement dans certains pays du Nord comme la Belgique, la Hollande, la Norvège, le Danemark où elle a reçu ces temps derniers certaines consécrations officielles dont il ne faut pas méconnaître la portée. Je pense que le mérite en revient pour beaucoup aux mainteneurs de cette doctrine qui font montre d'une foi et d'une activité qu'on ne saurait trop admirer.

La méthode naturelle, à l'égard de laquelle les divulgateurs ont cru devoir, dans ces dernières années, garder une réserve, à mon sens exagérée, trouve enfin dans la revue *l'Education Physique*, aux destinées de laquelle préside Hébert en personne, un organe de vulgarisation parfaitement au point.

Entre ces deux rivales, la méthode dite française, dont la base est constituée par les travaux du regretté professeur Démeny, semble vouloir prendre une place importante dans la refonte des

règlements d'Education physique de Joinville, refonte actuellement préparée par une Commission où voisinent les représentants du Ministère de l'Instruction Publique et de l'Armée. Je me hâte de dire qu'une parenté étroite existe, qu'on le veuille ou non, entre cette méthode et la méthode naturelle. Démeny est mort sans avoir pu achever sa tâche. Ce savant qui a consacré toute sa carrière à des études analytiques, et plus particulièrement à la recherche des effets physiologiques des exercices, avait très bien vu vers la fin que le mieux pourrait être l'ennemi du bien et qu'il était temps de conclure, de codifier une méthode et de la divulguer, quitte à y apporter par la suite les modifications et améliorations dictées par les progrès et les découvertes de laboratoire. Et, précisément pour conclure, il a publié en 1909 son livre : *L'Ecole Française*, qu'il nous présente ainsi : « Depuis trente ans, j'ai essayé d'éclairer l'éducation physique au moyen des connaissances de la physiologie moderne ; il m'a semblé que, bien maniée par des mains expertes cette méthode devait donner des résultats certains comme dans toutes les autres applications. » Il ne faut pas déduire de cette présentation que l'œuvre d'application de Démeny est au point. Certainement le maître ne le pensait pas lui-même et c'est précisément à l'achever, ou tout au moins à la parfaire, qu'il travaillait lorsque la mort l'a surpris. Je ne doute d'ailleurs pas que l'œuvre de Démeny puisse servir de base et de base solide à une méthode française. Mais, le maître étant mort, ses disciples mettent ses idées à toutes les sauces. Il est si facile dans une œuvre aussi considérable de trouver matière à étayer les théories les plus diverses. Aussi ne nous étonnons pas si, dans certains milieux intéressés, on a pu opposer l'œuvre d'Hébert à celle de Démeny. La vérité est qu'Hébert et Démeny étaient en parfait accord sur tous les points tant en ce qui concerne la définition de la méthode que sa mise en œuvre. Le maître Démeny considérait Hébert comme son fils spirituel et au moment de la déclaration de guerre tous deux s'apprêtaient à collaborer au collège d'athlètes de Reims fort bien installé, aussi bien pour les recherches des laboratoires que pour la constatation des résultats obtenus par l'application de la méthode à des sujets de tous les âges. La guerre a arrêté cette collaboration qui nous eût certainement donné une œuvre complète, précise et bien française. Démeny n'a pas eu la joie avant de mourir de pouvoir s'entre-

tenir avec celui qu'il estimait seul capable de mener à bien cette tâche grandiose. Mais je tiens de source sûre qu'il a exprimé à son entourage ses regrets de ne pouvoir avoir à son chevet le père de la méthode naturelle. La méthode dite de Joinville me paraît précisément vouloir amalgamer les idées d'Hébert et de Démeny. Cela est fort bien et il n'est pas douteux que ces principes permettent d'asseoir une méthode éducative de premier ordre qui, complétée par la pratique des sports et de la gymnastique, donnera satisfaction aux plus difficiles. Mais pourquoi diable n'avoir pas choisi pour présider à cette refonte, à cette mise au point, celui dont l'autorité en matière d'éducation physique est indiscutée et qui est précisément le divulgateur des principes que l'on songe à appliquer ?..

La glose de certains congrès médicaux où nos disciples d'Esculape veulent bien comprendre, à l'instar d'Hippocrate, que l'emploi de l'éducation physique comme médicament à l'usage des bien portants, — plus intéressants à mon sens que les malades, — est une question de premier ordre, cherche bien à nous convaincre que la méthode française, basée sur la mixture Démeny-Hébert, a le tort de substituer l'application à la formation consécutive. Evidemment, une méthode analytique telle que la Suédoise se prête fort bien à la formation et au développement lorsqu'elle est maniée par des pédagogues qui sont aussi des physiologistes et des observateurs. Encore faut-il que les sujets auxquels on la prodigue soient des enfants bien sages ou des adolescents éteints avant l'âge. Ce sont là d'ailleurs sujets de plus en plus rares chez nous. Or n'oublions pas que « les moyens de l'éducation physique doivent varier d'après le tempérament, les goûts, le climat, la manière de vivre de la Nation. » Si j'en juge par ma connaissance du tempérament, des goûts et de la manière de vivre des jeunes Français, je crains bien que la méthode de Ling ne soit pas précisément la planche de salut. Et d'autre part, j'ai pu, par des expériences dirigées personnellement, me convaincre que le mouvement naturel et utilitaire pouvait être rationnellement employé au développement et même à la correction tout en se prêtant aux exigences de notre tempérament français...

Passons, quoiqu'il me semble urgent de conclure, sur le point de savoir si telle ou telle méthode est meilleure que telle autre afin de pouvoir profiter du mouvement sportif actuel, — qui est

autrement profond et étendu que ceux qu'ont pu provoquer l'apparition des méthodes d'Amoros ou de Ling, — pour amener les jeunes gens, décidément orientés vers la fréquentation de Clubs, à la préparation aux sports par la pratique de l'éducation physique. Les excès de la compétition sportive constituent un véritable danger. Je me hâte de dire qu'à mon sens ce danger est peu de chose comparé aux résultats obtenus au point de vue amélioration physique de la masse et surtout lutte contre l'alcoolisme par la diffusion du sport. Mais ces excès ont dessillé les yeux des sportifs à tous crins qui se sont enfin rendus compte que la course de 400 mètres ne pouvait être le pain quotidien d'un adolescent de quinze à dix-huit ans et que le rugby, même baptisé du nom de barotte, ne pouvait préparer une jeune femme à des maternités sans douleur. Sans rien perdre de leur foi en la cause sportive, des pionniers de la première heure comprennent que le sport ne sera vraiment une très belle chose que lorsqu'il sera préparé par une solide éducation de l'enfance et de l'adolescence et soumis au contrôle médical. Ainsi s'amorce aujourd'hui un nouveau courant qui doit normalement aboutir à la pratique raisonnée et logique de notre jeunesse. Reste à savoir par quelle voie ce courant peut être encouragé et conduit à l'aboutissement. Je ne crois plus beaucoup sur ce chapitre aux encouragements officiels, ayant pu me convaincre dans ces dernières années que l'étatisme en matière d'éducation physique était une bien piètre chose. Tout au plus verrais-je les pouvoirs publics jouer un rôle dans la formation des instructeurs. Et encore il faudrait modifier complètement les errements actuels. En revanche, l'initiative privée me paraît susceptible dans ce chapitre de réaliser des prouesses. Et l'évolution de certaines fédérations sportives ou de gymnastique semblant bien indiquer que les dirigeants de ces groupements saisissent toute l'importance du rôle qu'ils ont à jouer, je crois que nous ne tarderons pas de voir se produire de profondes réalisations.

RENÉ BESSE.

FOLKLORE

Jessie L. Weston : *From Ritual to Romance*, 8°, Cambridge, University Press. — P. Saintyves : *Les Contes de Perrault et les Récits parallèles, leurs origines (Coutumes primitives et Liturgies populaires)*, 8°, Paris, Emile Nour-

ry. — Du même : *Essais de Folklore biblique, Magie, Mythes et Miracles dans l'Ancien et le Nouveau Testament*, 8°, Paris, Emile Nourry.

J'ai indiqué, dans une chronique précédente, que Gédéon Huet n'avait étudié, dans son petit livre sur *les Contes populaires*, que l'aspect thématique de cette catégorie littéraire. Mais il existe un autre aspect encore, qu'on peut appeler ritualiste, et dont l'étude entraîne à se demander si les contes sont ou non des résidus de mythes. J'ai défini les éléments de ce problème général, ainsi que les rapports du mythe et du rite, dans mes *Mythes et Légendes d'Australie*, puis dans ma *Formation des Légendes* et me contente de rappeler ici que les cas précis de chute d'un thème du mythe au conte sont assez nombreux pour que la théorie générale de la dégénérescence, si l'on peut dire, d'une série à l'autre puisse être acceptée comme valable. Ceci étant, quand on a affaire à un conte, un double travail s'impose : rechercher de quel mythe ce conte dérive ; puis, à quel rite ce mythe se rattachait primitivement ; travail souvent difficile et qui ne saurait aller sans une intervention assez étendue de l'hypothèse, sauf dans quelques cas très rares.

Plusieurs de ces cas sont fournis par la littérature et la mythologie celtiques, surtout irlandaise et, grâce à miss Weston, on peut citer comme typique la légende du *Saint Graal*. Le titre même de son livre, **Du Rituel au Roman**, définit la méthode d'enquête de miss Weston, spécialisée dans l'étude des Chansons de Geste, mais très au courant aussi de la littérature et des méthodes ethnographiques. Deux faits sont évidents : 1° la légende n'est ni juive, ni chrétienne ; 2° elle est un ensemble complexe, dont certains thèmes, parmi les principaux (le Pays dévasté, le Roi Pêcheur, le Château caché, le Festin, la Lance sanglante, la Coupe, etc.), n'ont jamais pu être retrouvés dans le folklore international ; donc il faut abandonner l'explication hagiographique, et tout autant l'explication folklorique pure. Reste la méthode ethnographique, qui cherche si ces thèmes littéraires ne seraient pas le souvenir de coutumes spéciales et plus précisément de rites particuliers autrefois en usage dans l'endroit où tout l'ensemble thématique complexe a été construit dans ses lignes essentielles.

La comparaison des versions donne comme résidu : 1° un roi est devenu vieux, infirme ; en posant une certaine question, il redevient jeune et vaillant ; 2° cette infirmité du roi a réagi sur

son pays, qui est devenu aride, sans eaux courantes ni végétation; 3° le retour du roi à la santé détermine le retour des eaux et de la végétation. On a donc ici exactement le thème, si bien étudié par sir James Frazer, du Roi-Prêtre-Dieu dont le sort est intimement lié à celui de son territoire. Par suite, le thème du Graal rentre dans le cycle des rites agraires. Or ce cycle comporte à la fois des rites de mort et de renaissance ainsi que des rites secrets ou mystères. A l'aide de comparaisons ethnographiques et aussi de textes hermétiques, Miss Weston donne bien la preuve que toute l'histoire du Graal, même dans ses détails, est la survivance descriptive d'un ancien mystère relié aux mystères d'Adonis, de Mithra, etc., et que tous les objets sacrés, tels que la lance, la coupe, le château, sont explicables comme paraphernalia d'un vieux rituel secret de renouvellement de la végétation, rituel qui a été ensuite mis en rapports plus ou moins directs avec le « mystère » chrétien, et a enfin subi, en tombant dans la littérature pure, toutes sortes d'altérations. C'est une des plus élégantes démonstrations ritualistes que je connaisse.

§

Moins convaincantes me semblent parfois celles de P. Saintyves, sinon dans ses **Essais de folklore biblique**, du moins dans ses **Contes de Perrault**, par lesquels je commencerai. *Les Fées* : ce serait un souvenir du rituel du Nouvel An relatif aux Fées ; les indications données par l'auteur sur ce prétendu rituel sont très insuffisantes. La *Belle au Bois dormant* serait le sommeil de l'année, réveillée par le jeune Printemps ; ceci est évident ; mais c'est précisément là que P. Saintyves n'a pas donné une démonstration ritualiste approfondie, pourtant facile en partant de l'interdiction de filer, du rite du sommeil, et des documents publiés par Frazer dans son *Golden Bough*. *Cendrillon* serait la fiancée des Cendres et sa pantoufle serait la chaussure (magie sexuelle) des fiançailles et du mariage ; démonstration très insuffisante et parallèles vraiment trop lointains ; avec cette méthode on démontrerait que le cri *Chand d'Habits* se rattache à Osiris. *Peau d'Ane* serait une reine de carnaval ; les thèmes de l'inceste, de la peau de bête, de la distribution de monnaies, des trois robes et de l'anneau sont en effet aussi bien des thèmes rituels ; j'irais même ici jusqu'à chercher du côté des Mystères ; mais l'auteur a un peu écourté une démonstration

qui aurait pu être aussi élégante que celle de Miss Weston. Le *Petit Chaperon rouge* serait une reine de mai ; et le *Petit Poucet* rappellerait un rite d'initiation ; ces deux chapitres me laissent tout à fait sceptique ; c'est vraiment trop de système. *Barbe Bleue* contient bien un élément rituel complexe : la multiplicité des femmes, le tabou de la chambre, le sang ineffaçable, etc. ; mais il n'y a pas lieu, comme le fait Saintyves, de rattacher ces éléments à un ancien rituel d'initiation ; ce sont des résidus quelconques de croyances et de rites interchangeables, qui se retrouvent dans beaucoup d'ensembles cérémoniels et qui sont assemblés littérairement presque au hasard, tout comme dans nos romans policiers certains thèmes passe-partout. *Riquet à la Houppe* rappelle bien d'anciens tabous nuptiaux, mais pas davantage ; ce n'est pas le reste d'un cérémoniel de mariage ; l'exagération méthodique est ici évidente. (Saintyves ignore l'article de von Sydow qui montre que le surnom vient de *Hoppe* allemand et que le conte se rattache étymologiquement à la série *Rumpelstilzchen* ; *Arch. Suisses Trad. Pop.* 1916.) Le *Chat Botté* s'expliquerait par les contes nègres comme un reste du rituel de consécration d'un roi : tiré par les bottes ! *Griselidis* demeure problématique ; le thème l'apparente à *Peau d'Ane*, mais les éléments rituels sont tombés. *Les Souhaits ridicules* sont seulement un exemple de la force magique du Verbe ; ici P. Saintyves a été sage ; il ne cherche pas de rituel antécédent, mais nous donne un excellent classement thématique des variantes connues ; tout au plus rattache-t-il le conte au cycle des sermonnaires.

Mais dans son **Folklore biblique**, il entraîne la conviction presque toujours : le *Feu sacré* de Jérusalem et les rites de renouvellement du feu ; la *Verge fleurie* d'Aaron et le thème populaire du bâton qui reverdit, rattaché tant à des rites de prise de possession qu'à des rites de renouvellement de la végétation ; Jésus et la *Source d'eau vive* mis en relation avec les rites de pluie et de sécheresse ; la *Chute de Jéricho* et les rites de fondation, ainsi que les processions enveloppantes et les ceintures de villes ; l'*Eau changée en vin* et les rites du printemps et du solstice d'été ; la *Multiplication des pains* et le rôle rituel de la coupe, ou de la corne d'abondance, dans les cérémoniels saisonniers, surtout de végétation ; les thèmes (de la Passion) de la *Tunique sans couture* et du *Déchirement du voile* rattachés aux thèmes rituels

du même ordre dans les mystères païens : ce sont là autant d'études touffues, sans doute, mais bien conduites, et qui déterminent la conviction. Moins décisifs sont les chapitres qui étudient la *Marche sur les Eaux* et *l'Anneau de Polycrate*, quoique fort intéressants.

Bref, si les *Contes de Perrault* risquent de jeter quelque discrédit sur nos méthodes, du moins le *Folklore biblique* en montre bien l'utilité dans des limites raisonnables. Que si d'ailleurs M. Saintyves avait utilisé les grands tableaux comparatifs de Anti Aarne publiés par la F. F. C., il aurait, je crois, été plus prudent dans son application de la méthode ritualiste aux Contes de Perrault ; du moins les documents qu'il a assemblés sont intéressants ; et le fait déjà qu'il les publie en entier assure à ces deux volumes un mérite durable et la possibilité d'un contrôle scientifique.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue de France : Benoît XV vu par M. A. Besnard. — *Le Crapouillot* : « Honneur du Sport », par M. Dominique Braga. — *La Revue Contemporaine* : M. Marcel Pollet prouve que le vieil Homère était Belge. — *Septimanie* : poème de M. Paul Duplessis de Pouzilhac. — *Revue de l'Amérique latine* : Une chanson populaire du Canada. — Naissances : *Coliseum* ; *Vouloir*. — Mémento.

Du journal de M. Albert Besnard que publie **La Revue de France** (1er février), ce souvenir du pape Benoît XV dont, en 1915, le peintre faisait le portrait :

Arrivée à la porte, ma femme tente de s'agenouiller encore pour baiser l'anneau ; il (le pape) la relève de nouveau dans un geste simple et affable et à moi me tend la main. Avouerai-je que, non sans quelque surprise vis-à-vis de moi-même, je garde de cette étreinte un souvenir profane, comme d'une main de femme à la fois douce et ferme, dans laquelle on laisse volontiers s'attarder la sienne. Ce sont de ces affinités dont nous ne sommes pas responsables, et que la Providence offre comme compensation de certains mécomptes aux pauvres humains. Celui-ci, par exemple, est un peu contrefait ; sa face, qui eût pu être noblement établie (les éléments s'y prêtaient), est plus haute d'un côté que de l'autre, la paupière de droite, un peu abaissée, gêne la vivacité du regard ; mais le front est beau, la jeunesse qui s'y est attardée en chasse les signes imminents de la vieillesse ; enfin il a des mains blanches et grasses, dont l'étreinte réveille le souvenir des nids encore

chauds du séjour d'une couvée. Les mains sont d'éloquentes indications du caractère de l'homme. Quel sera celui que la postérité attribuera à Benoît XV ?

§

Le Crapouillot (1er février) contient un article de M. Dominique Braga : « Honneur du Sport », que devraient lire tous ceux qui s'intéressent à la philosophie de notre temps. Les noms sont massés par l'auteur, les faits exceptionnels sont par lui groupés, dans la manifeste intention de mettre en évidence le règne du sport. Il exerce aujourd'hui une véritable royauté. Peut-être passe-t-il en importance le rôle heureux que lui pouvaient souhaiter les hommes sages dans la vie publique ? Le phénomène est universel.

1923, anniversaire du centenaire du rugby sur la terre, du cinquantenaire du rugby en France. En 1823, la première équipe anglaise joue au collège de Rugby (comté de Warwick). Le jeune William Webb Ellis, rompant avec les règles du football pratiqué jusqu'alors, saisit le ballon dans ses mains et, courant avec lui, le porta derrière la ligne de buts ! En 1873, la première équipe française joue au Havre, point naturel de débarquement en face de la côte anglaise.

Aujourd'hui 3.000 équipes pratiquent ce sport en France.

Aujourd'hui en France s'inscrivent :

250.000 joueurs d'association ;

100.000 joueurs de rugby ;

80.000 coureurs à pied ;

79.000 nageurs ;

12.000 joueurs de tennis ;

1.500 joueurs de hockey ;

tous pourvus de licence par les fédérations respectives. Sans compter la multitude de sportifs irréguliers.

Sportif ! Sportif ! ce mot, cette clameur entraînent des millions d'hommes, internationalement.

Quel avertissement tirer de ces chiffres ! Leur signification devient plus probante encore, à lire plus avant le texte de M. Dominique Braga :

L'âme et le corps se lient.

L'âme et le corps s'étreignent et le corps est spirituel.

Par le sport naît un nouveau serment.

Par le sport un nouveau vœu.

La personne s'affronte à ses semblables dans une incroyable tolérance, dans une insigne compétition.

Le principal ressort de l'éthique chrétienne était la vanité. Donnant à l'individu, possesseur d'âme, détenteur du divin, réceptacle de grâce, une haute idée de sa valeur singulière absolue, indestructible, le christianisme surexcitait l'orgueil ou l'humilité extrême, ce qui revient au même.

L'émulation sportive est d'une autre sorte. La valeur est relative, la victoire circonstancielle. La force n'existe que par rapport à un record — dommageable ; suivant une « forme » — changeante ; grâce à un entraînement, une collaboration d'équipe ou de club.

La métaphysique sportive est agnostique.

Sa philosophie est stoïque, héroïque, tragique joyeusement.

Le sportif n'invoquera jamais une justice providentielle, une Bonté tutélaire, une attention spéciale.

Il admet que le stade soit le théâtre d'une immanente injustice, que le hasard s'y introduise, la contingence, que les dieux s'y montrent capricieux, décevants, problématiques. Si l'équipe la plus méritante est battue par suite d'une circonstance fortuite, saute de vent ou blessure d'un joueur, cela ressort à la part d'indétermination naturelle que le sportif appelle « la glorieuse incertitude du sport ». Tout son effort consiste à mettre l'athlète en volonté et en pouvoir de profiter à chaque instant de la chance. Que l'incertitude ait le moins de prise !

Il faut avoir lu cet article en son entier et le retenir. Il amène M. D. Braga à cette conclusion :

Le champion prétend que lui soit rendu hommage, car il peine rudement pour rester champion. Il sait ce qu'il lui en coûte pour rester champion. Il n'y a pas d'embusquage dans le sport. Pas de capitalisation musculaire, pas de muscle rendant sans effort soutenu, pas de thésaurisation, pas de revenu, de rente, d arrérages. Celui qui pense l'emporter par l'effet d'un effort passé et non maintenu, non soutenu, la défaite lui est certaine.

Pas de Substitution dans le sport, pas de Réversibilité, de Rachat. Celui qui attend le Paradis du mérite, du sacrifice, de l'action et de la réussite d'un autre, n'entrera pas dans la partie. Le champion qui ne se bat pas lui-même, de sa personne, en tête, en chair, en os, recevant, portant les coups dans la mêlée, est déchu, méprisé, dédaigné, oublié, condamné.

Le champion à l'honneur
est champion au travail.

Que ce serait beau, de voir les vertus du champion appliquées au Travail ! L'avenir nous apprendra si le sport cultive les énergies pour d'autres fins que le sport même.

§

Dans **La Revue Contemporaine** (1er, 15 décembre et 1er janvier), M. Marcel Pollet pose cette question : « Homère était il Grec ? » Il répond, au moyen de la philologie, par des textes commentés et comparés fort ingénieusement, que l'aède n'était pas Grec. Il a écrit en grec, comme Erasme en latin ou M. G. d'Annunzio, parfois, en français.

Indiscutablement, la langue grecque était la seule capable, en cette antiquité reculée, d'offrir une matière assez riche à de telles épopées. Et voulant célébrer sa patrie comme c'est le but des poètes épiques, Homère choisit ce langage.

Quel pays Homère a-t-il donc chanté ?

Le pays qu'Homère a chanté, c'est l'Atlantide, qui veut dire : Pays des Dieux, comme nous l'expliquerons tout à l'heure.

Suidas, compilateur habile, traitant de la vie d'Hésiode, dit que « non seulement Hésiode fut Atlante, mais qu'Homère le fut aussi ». Mais à quoi bon cette indication, nous dira-t-on, elle ne nous mène qu'au seuil d'un autre mystère jamais éclairci : l'Atlantide ! Patience, nous y viendrons.

Et M. Marcel Pollet y vient, peu à peu, à pas prudents, en homme docte. Il conduit le lecteur, de surprise en surprise, sans jamais l'ennuyer. Chaque jalon fiché avec intelligence tend vers le but. C'est une succession rapide de découvertes pour arriver à cette déclaration :

Il y aurait encore beaucoup à dire,... tout à dire, sur le sens ésotérique de ces chants merveilleux qui ont trait aux Enfers, mais notre but n'a été ici que de les situer géographiquement, afin de pouvoir conclure qu'Homère les a placés dans sa Patrie, la Patrie des *dieux*, qu'il situe celle-ci au bord de la mer Cimmérienne, dans cette contrée de la Gaule que César appelait Belgium et qui allait de la Seine au Rhin.

C'est fait.

Homère, donc, était Belge.

§

Nous empruntons à **Septimanie** (15 janvier) ce poème de M. Paul Duplessis de Pouzilhac :

LETTRE A JACQUETOU

Jacquetou, Jacquetou, comme vous êtes jolie...
Il y a dans vos yeux du velours et du soleil.
Il y a dans votre voix la chanson des cigales,

le bruissement des oliviers,
la complainte mélodieuse de la mer.
Vos lèvres sont imbibées de muscat et de miel.
Vos ongles ont la senteur des lavandes de la Clape.
Jacquetou, quand le Cers nimbe d'un frisson vos cheveux chatoyants, et moule la soie de votre corsage, un poème monte au cœur du passant.
Vous êtes la fleur ardente du genêt,
la source fraiche qui babille,
l'étoile qui resplendit dans l'immensité.
Avec Gilette et Mataléno, avec Annette et Mariétou,
vous parez de votre beauté les vieilles rues de notre ville.
Mireille vous jalouse.
Une cigale dorée tombée de l'épaule d'un majoral
le contait sur un olivier à ses sœurs septimaniennes.
Et voici sa plainte :
« Jacquetou, Jacquetou, si les farandoleurs et les tambourinaires vous voyaient, ils interrompraient leur chaine pour vous jeter des roses » ;
Les fifres et les galoubets mettraient des caresses à leurs chants et Mireille, la douce Mireille, pleurerait...
Ah! Jacquetou, Jacquetou, comme vous êtes jolie!

§

Pour illustrer une étude de M. Marius Barbeau sur « Les chants populaires du Canada », la **Revue de l'Amérique latine** imprime quatre chansons dont voici l'une :

A SAINT-MALO BEAU PORT DE MER

A Saint-Malo, beau port de mer (*bis*),
Trois gros navir's sont arrivés.
Nous irons sur l'eau
Nous y promener,
Nous irons jouer dans l'île
Trois gros navir's sont arrivés (*bis*),
Chargés d'avoine, chargés de bled.
Trois dam's s'en vont les marchander.
— Marchand, marchand, combien ton bled ?
— Trois francs l'avoin', six francs le bled.
— C'est ben trop cher d'una bonn'moitié.
— Montez, Mesdames, vous le verrez.
— Marchand tu n'vendras pas ton bled.
— Si je l'vends pas j'le donnerai.
— A c'prix-là, on va s'arranger...

§

NAISSANCES. — **Coliseum**, à Paris, 51, rue Alexandre-Dumas (XIe), veut servir l'Art et la Poésie. M. Louis Grad, son directeur-rédacteur en chef, s'adresse en ces termes lyriques au public :

O *Foule*, si tu aimes la Beauté, si tu aimes l'Harmonie, tu aimeras *Coliseum* ! Pour toi, il se fera coquet, gracieux, provocant, comme une maîtresse pour son amant ! Il obéira au moindre de tes caprices, il t'apportera les plaisirs que ton intelligence désire ! Mais il faut que tu l'aimes bien sincèrement, et longtemps, surtout : il aura toujours besoin de toi !...

Le premier numéro célèbre Mme Raquel Meller. On y trouve des vers de MM. E. Toulet, D. Cigalier, P. Lagarde, le début d'une comédie en 2 actes, de M. E. Contino : « Un parapluie doit être ouvert ou fermé », une nouvelle de M. R. Raynaud : « La nuit sorcière. »

Vouloir, — quel beau titre ! — est un « organe constructif de littérature et d'art moderne » qui paraît « tous les 2 mois », à Ronchin Lille, 25, rue des Fleurs.

Le « manifeste de *Vouloir* » débute ainsi :

NOUS VOULONS VIVRE !
De cent mille poitrines, un cri monte, ce cri !

Il se termine par ces mots :

Dès lors, qu'entendent notre appel les jeunes et les forts. Par-dessus bord les impuissants. Les timorés se condamnent eux-mêmes.
NOUS VOULONS VIVRE !

Nous le souhaitons bien cordialement à notre nouveau confrère. Il a pour collaborateurs, en janvier, MM. Lucien Jacques, Marcel Millet, Charles Rochat et M. E. Donce-Brisy qui, pour écrire une introduction à la Poésie contemporaine, se recommande de Charles Péguy et de M. Edouard Dujardin.

MÉMENTO. — *Les Ecrits pour et contre* (no 4) instruisent le procès de la Société des Nations par la plume autorisée de MM. Marc Semenoff, H. de Jouvenel, sir Thomas Barclay, Paul Milioukoff, Converset, G Scelle, J. Bainville, R. Johannet, E. Semenoff, B. Mirkine-Guetzévitch, H. L. Follin et Mmes G. Malaterre-Sellier et C. Avril de Sainte-Croix, — qui attaquent ou prônent l'institution fameuse : « idole creuse » selon l'un, « nouveau pouvoir spirituel » d'après l'autre.

Nos Poètes (15 janvier) : vers inédits de F. Coppée, Adrien Bertrand, de MM. Formont et E. Prévost. — « Charles Guérin », par M. G. Druilhet. — « André Rivoire », par M. Maurice Levaillant.

La Revue hebdomadaire : (19 janvier) « Souvenirs d'un étudiant français en Allemagne », par M. Pierre Lasserre. — (26 janvier) « Comment un mari a tué sa femme », par Léon Tolstoï : variante inédite de la « Sonate à Kreutzer », publiée par M. E. Halpérine-Kaminsky. — (2 février) « La jeunesse de Balzac », conférence de M. André Bellessort.

Belles-Lettres (janvier) célèbre Paul Adam ; et c'est justice. Ce numéro est un hommage digne du grand écrivain.

On avait eu l'idée de demander à ses admirateurs l'inscription à graver sur le monument qu'on doit lui élever. Quelques réponses proposent : Paul Adam, tout simplement. A cette expression parfaite, plusieurs personnes ont préféré une phrase qui définit explicitement les dons du célèbre auteur. Laquelle eût-il choisie, lui qui aimait si joliment la gloire ? Laquelle retiendra le comité qui préside à l'érection de l'œuvre du sculpteur Landowski ?

La vie morale (janvier) : M. Ph. Pagnat : « Recherches sur la lucidité » ; — M. E. Caslant : « Les Facultés supra-normales. »

Japon et Extrême-Orient (janvier) : Vicomte Takahashi Koreyiko : « Les problèmes essentiels de la politique extérieure du Japon. » — « Le tatouage », conte de M. Tanizaki Juniclurô. — « La situation de la femme au Japon. »

Revue bleue (19 janvier) : M. Ch. Moureu : « Barrès et la science française ». — M. L. Dugas : « La timidité d'H. Rochefort. » — « L'enseignement français en Roumanie », par M. G. Bienaimé. — M. D. Roustan : « L'évolution du rationalisme ».

La nouvelle Revue critique (15 janvier) : Poème de Mme Rachilde : « La plainte de l'amant ». — M. E. Pilon : « Feuillets sur Maurice Barrès. » — M. A. de Bersaucourt : « Les débuts littéraires de Barrès. »

La Renaissance (2 février) : « Après un an dans la Ruhr » par M. le Cl. Tardiu. — « Par fil spécial », souvenirs de journalisme de M. A. Baillou. — « Isabelle Eberhardt » par M. Edmond Gojon.

L'Opinion (1er février) : « Entretien avec un pessimiste », de M. J. Chastenet — M. J. Boulenger : « Les courriéristes littéraires. » — M. E. Rey : « Le projet Quinson. »

L'Ane d'or (février), numéro spécial sur « La littérature espagnole contemporaine ».

La Revue de Genève (janvier) : M. R. de Traz : « Sur la mort de Barrès. » — Poèmes de W.-B. Yeats. — « Stefan George », par Mme G Maury. — M. Kokoung Ming : « Appel aux Anglais en Chine. »

L'Université de Paris (janvier) : M. F. Gémier : « A propos de l'interprétation des classiques. » — Conférence de M. Claude Farrère sur « Pierre Loti ».

Fortunio (1er janvier) : « Hamlet », par M. Marcel Pagnol qui reproche à Marcel Schwob d'avoir mal traduit Shakespeare. — (15 janvier) « Chez Edouard Estaunié », par M. J. Ballard. — « Menuet », poème de M. G. Mouren.

Le Divan (janvier) : articles de MM. H. Martineau et Gilbert Charles sur « Barrès ». — De beaux vers de M. Noel Ruet.

La Revue critique (26 janvier) : « L'avènement des dictateurs », par M. Henry Bidou. — « Louis Bertrand ou deux manières d'écrire l'histoire », par M. J. Longnon.

La Revue Universelle (1er février) : M. J. Bainville : « La IIe république et le second empire. » — « Pierre et César », par M. Jean Carrère.

La Nouvelle Revue (1er février) : « L'Eugénisme », par M. Léonce Grasilier. — « En Sibérie après l'armistice », par M. Georges Dubarbier.

La nouvelle Revue française (1er février) : « Valéry Larbaud », par M. E. Jaloux. — M. Marcel Arland : « Sur un nouveau mal du siècle ». — « Poèmes », de M. Jean Oiry. — « Lioubava », de Grebentchikov.

La Revue des Deux Mondes (1er février) : Correspondance de Napoléon III et du prince Jérôme Napoléon. — M. Ch. Nordmann : « L'automobile et son évolution. » — « La chouannerie bretonne », par M. G. Lenôtre.

Les Marges (15 janvier) : « Barrès », par M. E. Montfort. — « Une balle perdue », nouvelle de M. P. Vimereu. — De M. G. A. Masson, un bien joli pastiche de M. Jean Cocteau.

La Revue mondiale (1er février) : réponses à l'enquête invariablement ouverte par M. Gaston Picard, et cette fois sur l'hypothèse : « Si j'étais ministre des Lettres ». — « L'Avenir », par M. H. Joly. — « Nouveaux droits et devoirs du locataire », par M. René-Mans.

L'Europe Nouvelle (26 janvier) : « Mort de Lénine », par Mme L. Weiss. — « La jeune fille aux trois amours », par M. Charles Le Verrier.

La Vie (1er février) : « Gustave Geffroy », par MM. J.-H. Rosny jeune, et E. A. Bourdelle.

La Revue européenne (1er février) : M. Claude Anet : « Petits tableaux de la vie persane. » — Poésies de M. Blaise Cendrars et de M. Marcel Raval.

L'Illustration (12 janvier) publie un savant article de M. Robert de Souza exposant les travaux de M. l'abbé Rousselot, créateur de la « Phonétique expérimentale », ses méthodes et les instruments qu'il a inventés ou perfectionnés pour l'enregistrement graphique des sons.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Les Indépendants. — Le principe posé par Dubois-Pillet, Seurat et Signac, du droit d'exposer égal pour tout cotisant, continue à démontrer sa vérité. Il y a beaucoup de bonnes toiles aux Indépendants, en dehors de celles qui seraient admises à des expositions sélectées, par n'importe quel jury, parmi celles qui courraient le plus grand danger d'être refusées sous prétexte d'insuffisance de technique. Faut-il croire que parmi les nombreux amateurs qui remplissent leur mètre égalitaire de cimaise, il y a des maîtres qui s'ignorent ? Sans doute, non ! Mais certains font preuve de goût, même parmi ceux qui pratiquent un métier très arriéré, non pas d'école, mais de reflets d'école, d'enseignements d'école réduits à la petite recette. Il est à supposer que très peu de ces amateurs se perfectionneront, parce qu'ils n'ont pas de loisirs, que leurs œuvres demeureront émaillées de bonnes intentions. Il peut tout de même s'en dégager quelques-uns et le douanier Rousseau cesserait d'être une exception.

Quant à ceux, très nombreux, qui prennent leurs leçons, en regardant les tableaux des maîtres les plus récents, d'un Friesz, d'un Flandrin, d'un Guérin, l'espoir leur est permis et à nous.

L'exposition des Indépendants leur permet de se voir en place, en lumière défavorable, avec des reflets de toiles de camarades sur leur exposition. C'est un excellent exercice, une gymnastique salubre, puisqu'il faut lutter pour l'art comme pour la vie.

Le principe égalitaire a conduit au placement par ordre alphabétique. Il n'y a pas qu'aux Indépendants que le principe d'égalité exactement suivi met en péril tout le but et tout le bien que peuvent produire des organisations intelligentes et compromet les réalisations des idées les plus généreuses. Mais si l'on souffre en tout et partout du principe d'égalité trop strictement appliqué et au profit des plus médiocres, aux Indépendants c'est plus criard qu'ailleurs, et aussi, n'en déplaise à Signac, ce grand peintre, et à Leveillé, ce bon peintre et cet organisateur remarquable, ce n'est pas d'accord avec le passé des Indépendants.

Qui a fondé les Indépendants ? Grâce à qui les amateurs et les curieux d'art y courent-ils plus volontiers qu'à d'autres Salons ? Grâce à Seurat, à Signac, à Luce, à Henry Cross, à Dubois-Pil-

let, à Angrand, pour la première période, à Friesz, à Guérin, à Flandrin, à Desvallières, à Dufrénoy, à Mettey, à Henri-Matisse, à Vlaminck, à Marquet pour la seconde.

Les Indépendants ont été organisés tout d'abord sur le principe des salles données à des peintres de tendances similaires. Cette disposition était propice à la lutte. Il y a eu des salles de combat. Quand les cubistes se sont présentés, il y a eu des salles cubistes. C'était proposer au public, en parfaite netteté, avec cohérence, les pièces du procès. C'était aussi permettre aux artistes, en plus d'une bonne disposition de leurs arguments, un effort collectif. D'être placé à côté de son émule, cela suscite autrement l'effort que d'être noyé dans la foule.

Par le classement alphabétique, le comité des Indépendants satisfait ses sociétaires. Il reflète ainsi leur vœu et fait droit à leurs prétentions. Il ne peut sans doute faire autrement, et dans son mode d'action, il exécute avec une parfaite correction et, disons-le, avec désintéressement, les devoirs de son mandat. Mais comme toujours, il y a deux devoirs, le strict et le supérieur. Le devoir strict, le comité le remplit ; le devoir supérieur, il y manque peut-être ; ce devoir est de préserver les Indépendants de l'indifférence générale, et de garder intacte cette possibilité pour tout peintre novateur d'arriver au public, sans que l'ignorance, l'incompréhension ou le caprice d'un jury réussisse à s'y opposer. Il faut que les Indépendants puissent aider ce ou ces jeunes talents à se présenter en bonne place, auprès des aînés dont ils se réclament ou qu'ils admettent Il ne faut pas fausser l'excellent instrument de combat qui a été créé. Respecter les droits supérieurs de bons artistes ne peut que tourner à l'avantage de la foule cotisante. C'est pour les œuvres neuves et les salles vivantes que les visiteurs viennent aux Indépendants. Ils n'omettraient point de chercher dans les salles moins peuplées de hardiesse s'il ne s'y trouve point de tableaux ingénieux ou bien peints.

A noyer les bons tableaux dans des salles où le talent se trouve très clairsemé, on décourage les visiteurs. On peut croire d'ailleurs que si les Indépendants s'organisaient par salles sympathiques, nombre de peintres qui en ont assuré la réputation participeraient fidèlement aux expositions, tandis que, pour la plupart, ils se bornent à envoyer de temps à autre une toile, pour que la tradition ne casse point, et il n'y mettent pas d'enthousiasme.

§

Pour remédier, dans la mesure du possible, à la monotonie du classement alphabétique, les Indépendants, cette année, ont disposé des salles pour leurs sociétaires étrangers, ce dont certains ont été mécontents, jusqu'à manifester leur mauvaise humeur par l'abstention.

Quelqu'ait été l'intérêt de varier par un moyen quelconque l'ordre alphabétique, on ne peut donner tort aux artistes d'origine étrangère, qui n'ont pas admis que ce moyen partiel fût le meilleur et qu'il ne les désoblige pas. La plupart de ces artistes, s'ils sont nés à l'étranger, sont des adeptes de l'art français et se croyaient tout à fait des nôtres. Parisiens adoptifs, ayant évolué par eux-mêmes mais d'accord avec nous, ils se trouvent dépaysés parmi des nouveaux venus, ceux qui appliquent les méthodes de l'art français, sans le comprendre à fond et avec des déformations apportées par la hâte et aussi le défaut de connaissances de chefs de file locaux, récemment encore obéis, plus que par l'introduction de tempéraments ethniques divers, dans leurs façons de concevoir l'art français. Nos vieux amis parlent purement notre langue picturale, parmi des gens qui la jargonnent. Leur abstention prive les Indépendants de présences utiles et nuit à la valeur de ces sections étrangères.

Il est apparent d'ailleurs que les Indépendants n'ont nullement songé à nous offrir une exposition d'art international. Les gens qu'ils groupent dans leurs salles sont des artistes fixés à Paris, pour la plupart. On s'aperçoit à leurs thèmes que c'est Paris qui les préoccupe. Les abstentions sont aussi trop nombreuses, pour qu'on puisse espérer, grâce aux sections étrangères, de savoir quelle est l'influence de l'art français, sur les jeunesses étrangères. Ce n'est qu'un pittoresque de classement qui a été trouvé. Il ne serait le bienvenu et l'utile que s'il était accompagné par la création de salles de tendance.

Je me résume : Le comité a compris les inconvénients du classement par ordre alphabétique et c'est très bien. Il a cherché un palliatif ! c'est insuffisant.

§

Parmi les jeunes artistes qui sortent de cette exposition plus gros bonshommes qu'avant, citons (parmi les Français) Yves Alix qui, jusqu'ici, tout en donnant l'impression nette du talent,

déformait inutilement. Son portrait du ténor Koubitzky est une belle page, pleine de vérité, d'une excellente étude physionomique, d'une belle carrure d'allure, tout à fait remarquable.

Gromaire, qui a toujours cherché le caractère, mais l'accusait par la déformation, aboutit dans sa *Loterie foraine* à une belle synthèse de mouvement. Ses personnages ne sont pas moins caractéristiques qu'avant, mais il a trouvé, dans leur formule plus près de la vie et dans leur ingénieuse disposition, à créer vraiment une impression de foule dans une lumière à la fois violente et sourde.

Pierre Bompard, qui a dessiné pour cette exposition une excellente affiche, d'un bel et simple caractère ornemental, s'affirme aussi par un excellent tableau : *Pêcheurs à Doelan*, d'une belle exécution vériste et synthétique avec des personnages presque sculpturaux, bien engoncés dans la raideur de leur costume, congruente à la régularité de leur geste professionnel.

Peut-être le décor est-il un peu monotonément rectiligne. Préoccupation d'unité de la toile, à mon sens, excessive.

Des bords de Seine de Briaudeau vivent d'une transparence jolie. Une *Maison close* d'Antral, dans sa présentation très simple, comporte beaucoup de recherches ; les caractères des filles sont accusés, sans déformation et sans geste, de la douleur à l'indifférence. Du même peintre une pittoresque notation de rue du faubourg parisien traduite dans sa morne banalité. C'est très expressif.

Une rue de Giran Max, avec des passants se serrant contre les murs à l'approche d'une tumultueuse cavalcade, est traitée avec verve. Charles Jacquemot a une page charmante. Sa recherche du joli y est juste et esthétique. Sa *Jardinière* installée sur un fond et dans une pose qui rappelleront un peu Snyders est d'une exécution très intéressante. Cela a l'aplomb, l'équilibre et l'agrément.

Le *Boulevard* de Gœrg, tumultueux, cursif, gai, bariolé plaît par la force du mouvement, une sorte de rythme accéléré et la gaîté de la couleur.

André Verdilhan se renouvelle, et prouve sa souplesse par une très jolie page, la *Marchande de Santons*. Les accessoires de la *Pastorale* provençale, le pont, le moulin et les jolis figurants de terre peinte, le farouche bohémien et toutes les paysannes en robes

florées sont traités très délicatement sur le clair éventaire, et la marchande est très bien campée et du meilleur aspect.

De Texcier un portrait vivant du peintre Luce au travail ; de Neillot, un nu de femme très vivement décrit sur un fond d'étoffes bien traitées. De du Marboré des fleurs traitées avec vigueur. De Jean Saint-Paul des *Monnaies du pape* d'une jolie transparence et une nature-morte.

A la sculpture, un bel effort de Camille Pautot, une grande statue, le *Silence*, faite pour surmonter une pierre tombale et y apportant une convenance parfaite en même temps qu'une éloquente simplicité; c'est de fort bon style.

§

Parmi les aînés, Paul Signac, avec la logique féerie lumineuse de ses modelés. Ses thonniers à Groix sont une de ses meilleures toiles. Son Petit-Andelys évoque toute l'heureuse opulence de ce beau paysage par un jour irradié.

De Maximilien Luce, une carrière pittoresquement découpée, la rectitude des sections dans les terrains compensée par l'arabesque arborescente, et la *Source*, image d'harmonie naturiste égayée de souples baigneuses.

D'Angrand, deux dessins rehaussés. Une allée de beaux arbres menent à une claire maison de campagne, sous un soleil pâlissant d'automne et, plus intéressante encore, une vision de coin de port avec le chargement d'un camion et un personnage pliant sous le faix, du plus juste mouvement.

De Charles Guérin deux de ces jardins somptueux, peuplés de longues silhouettes féminines et de brillants personnages de comédie italienne, où son imagination se repose de ses beaux portraits et de ses études véristes.

D'Alexandre Urbain, le charme d'une belle matinée près de la mer avec de gracieuses figures très vivantes du plus souple mouvement. Une exposition des dernières œuvres d'Urbain, galerie Vildrac, contribuera à donner à cet excellent artiste sa vraie place, qui est au premier rang.

De Jean Marchand, un très solide portrait.

Il y a de très jolies choses et un bel accent sonore dans la marine que Barat-Levraux encadre d'un luxe d'arborescence mêlée de fleurs éclatantes et son bouquet de roses est peint avec un bel emportement.

Paul-Emile Colin s'est épris de la Sicile, de la beauté de son paysage, de sa magnificence classique et du caractère à la fois contenu et, violent de ses habitants. C'est comme une très belle illustration de Verga que sa *Vendetta sicilienne* où la pureté du dessin donne une valeur singulière à la force dramatique de son sujet.

Lebasque a deux toiles, de sa série de femmes dans les jardins si joliment entourées de fraîches verdures, avec le mouvant roulis des taches solaires à travers le rideau mobile de feuillures.

D'Ottmann, un bon tableau de fleurs. De Camoin, deux jolies toiles lumineuses.

De Picard le Doux, un très riant et printanier paysage où l'air doucement ensoleillé circule librement sur les coteaux et les *mas* de Provence. Une figure de femme assise plaît par son équilibre et sa jolie vie souriante. Mme Andrée Karpelès donne un très vivant et recueilli portrait d'homme.

Zingg expose deux belles marines. Il y a de la joliesse et de la justesse de mouvement dans les études de jeunes filles de Val et une élégante évocation d'été au décor floral qui encadre leurs gestes. Jeanne Barbey donne son caractère houleux, bruyant et encombré à une fête bretonne resserrée dans une étroite rue de village. Henri Lejeune a de bons aspects de Venise, d'une clarté sereine.

Deltombe dans la *Rencontre*, qui est peut-être un carton de tapisserie, est comme toujours nourri et exubérant. Ses personnages pleins de santé se meuvent dans un décor opulent. C'est d'une belle harmonie éclatante. Jean Puy a deux bonnes études de femme peignant et de jeune fille lisant, d'une orchestration très fine et très agréable.

Leveillé, un beau bouquet et un portrait traité avec beaucoup de finesse. Le pont de Bordeaux de Lhote est très séduisant et nuancé. On pourrait désirer que dans leur jeu complet et leur harmonie graduée avec justesse, les reflets dans l'eau soient traités de façon un peu moins précise et presque concrète. Ses *Baigneuses* sont intéressantes. Le Wino décrit d'un bon style et à grandes lignes une ferme en Quercy. C'est très ordonné et demeure pittoresque. Le paysage de Mlle Andrée Fontainas est d'un captivant relief.

De Chapuy un bon paysage et un intérieur supérieurement

décrit. Van Maldère donne un de ses paysages de Provence où l'opulence de la couleur, la vision nette d'un ciel presque solide créent si fortement l'impression de chaleur ardente, tandis que son exécution robuste rend tout le caractère de lignes du paysage. De Jacob Hians, une très attrayante étude de nu et un bon paysage d'oliviers.

De Peské, de clairs paysages dont un du midi, robuste et nuancé. De Robert Mortier, des paysages très fins et volontaires. De Pierre Charbonnier, une remarquable étude de jeune fille. De Quelvée, une très intéressante Desdémone; de Paul Welsch, un bon portrait et un paysage de tonalité agréable.

Mme Suzanne Fegdal trace avec une jolie netteté une silhouette de *Porteuse de thons.* Germain Delatousche traite avec soin et émotion des coins silencieux du vieux Chartres. M. Kohn s'est spécialisé dans ses études de vie juive et y apporte, en même temps qu'une méticulosité de graveur, une belle intelligence du type ethnique, et l'humour se joint dans ses petites toiles à la solidité du faire pour leur donner un bon caractère d'art. Notons les harmonieux pastels de Mme Marguerite Fontainas, l'*Inondation* du bon peintre Demeurisse, les paysages de Berthold Mahn, ému et maître de son métier, le paysage de Gaspard-Maillol, le *Coup de soleil* de Savreux, de larges paysages d'Italie ou du Sud français d'André Mare, si largement imprégnés d'espace, le nu de Galanis, la rue à Cayeux, fortement dessinée, de Morin-Jean, la *Sérénité* de Mezerette, les paysages de Villebeuf, les visions pâles mais délicates de Mme Pauline Adour, les paysages vigoureux d'Adrien Bass, les harmonies très-serrées de M. Alcorta, les Seines d'un joli goût de M. Bauche, les marines un peu sombres d'André Jolly, les belles notations de Kisling, de Huyot, le boulevard mouvementé de Daventure, un bon nu de Gernez. Notons encore Jacques Blot très fin, Cœuret avec de jolis coins de banlieue très colorés. Burgun, autre peintre de la banlieue parisienne; Gabriel Belot, ému et large, d'un beau dessin de graveur, Jean Lefort et sa tumultueuse place de l'Opéra ; Olga Bing, un portrait de bébé, véridique, Hurard, bon paysagiste du Midi, Igounet de Villers, peintre de Paris, qui aime transcrire l'animation de la pointe de la Cité et noter les ciels brouillés sur la Seine ; les bons paysages de De la Broye, très artiste Clary-Baroux paysagiste très divers, M. Cris-

sey, un nu contrasté par un divan noir, de jolies fleurs, Boussingault, très solide, un peu voisin de Segonzac, caractériste intéressant qui peut-être pourrait accentuer cet aspect de son talent. Les figures de son tableau, *Les chasseurs*, en sont la preuve.

Quelques pointillistes. Mme Selmersheim-Desgranges, avec la jolie montée dans les arbres et la nuée des feuillures d'un village du midi et un bon tableau de fleurs. Cluzeau avec des pages où l'émotion et la recherche symphonique se parent d'une notation très détaillée des lumières. Petit-Jean, avec de jolis nus sur fond d'arborescences. Vallée, le peintre de Montsouris, avec cette fois des paysages bretons et normands.

Notons La Clau a ec un beau paysage du midi, Marthe Laurens, plus harmonieuse qu'auparavant, et encore Bodo, Gerber, Bibal, une vigoureuse bataille de pelotaris, Besse, une assez curieuse fête rustique, dans le goût du douanier Rousseau. Citons Mme Jeanne Baraduc, MM. Ackein, Bertelin, un bon tableau : la *Rade de Salonique* ; un, faible, le *Café turc*. Maurice Busset, le robuste évocateur du paysage d'Auvergne, Silva Bruhns très décoratif et subtil, Valdo Barbey avec une remarquable étude de femme dans un jardin, Gozare, Latapie, Le Petit avec un dépècement de porc qui ne manque point d'observation ni de vigueur, Seville, *un Portrait de dame âgée* de jolie harmonie très vivant. nom à retenir, de bons paysage de Vogelveith, une *rue chaude* de Marseille peinte avec une belle audace lyrique et une sérieuse orchestration des couleurs par Vaury-Caille, de bons paysages de Marcel Bloch, Benezit, Déon, Meeus, le *Carrefour aux vaches* d'Oberkampf, de bonnes toiles de Savin, Mme Lanoa, P. E. Pissarro. Deux jolis paysages émus représentent Mlle Jouclard qui fit si souvent preuve d'une belle vigueur. Citons Pequin, remarquable peintre trop peu connu, Omer, une bonne fin de journée à Marseille, Mme Domergue-Lagarde, peintre de soleil, Durey, très consciencieux.

§

A la gravure, des lithographies remarquables de Luc-Albert Moreau pour un livre de Carco, de belles estampes de Menon.

Nous avons signalé le beau succès remporté par Camille Pautot avec sa statue, le *Silence*.

Notons à la sculpture (toujours très peu nombreuse aux Indé-

pendants), à côté de beaux animaux d'Hernandez, que nous retrouverons aux Sections étrangères, une belle étude de *Lama* de Marie-Louise Bar, simple et caractéristique.

Guenot a une jolie statuette en bois, imprégnée de grâce classique, Gimond une Phryné de bon mouvement, Parayre une effigie de Marcel Lenoir ; puis Popineau, Dilegent, Pierre Christophe...

§

Une rétrospective de Daniel Dourouze résume son œuvre prématurément interrompue, une série d'aquarelles, avec une subtile et consciencieuse recherche de l'effet. De la nervosité, de l'inquiétude, une aptitude décorative, un don de style. Un assez bon portrait de Dourouze par Joets complète sa commémoration.

Michel Dufrène est compté parmi les peintres audacieux, enclins au symbole, exigeants envers eux-mêmes sur la valeur du motif adopté. Un faire d'une simplification savante, peut-être trop résumé, alternant à biographier picturalement le Dante et à donner des images synthétiques de la vie moderne.

§

Passons aux sections étrangères. On dirait mieux sections de colonies étrangères, car il n'a été fait aucune tentative pour nous donner une vision de l'art, hors de France. Simplement on a voulu rompre l'uniformité de l'ordre alphabétique. Les étrangers en bénéficient, leurs œuvres étant serties par cette indication particulière d'origine, et par cette insistance à leur présentation que crée leur mise hors rang.

Cette exposition de colonies étrangères est même partielle, car il y a eu des abstentions et non parmi les moindres. Widhopff et Feder chez les Russes, Lagar et Astoy pour les Espagnols. La section des Japonais de Paris est intéressante. Ils n'y sont pas tous. Ceux qui sont venus sont particulièrement alertes et bien en formes.

Une course d'enfants dans un jardin public d'Okada a des précisions d'instantané, un bon rythme général dans l'allure des petits personnages, et le décor arborescent est bien traité. M. Souzouki montre une jolie étude de femme nue assise, souriante, avec quelque chose, dans la pose, d'un Bouddha. Mais la laque et le ton d'or sont remplacés par un ton de chair terreux malgré de brèves et nombreuses ombres noires un peu rêches.

M. Hasegawa dessine bien, un peu académiquement. M. Tanaka parmi ses grands nus a glissé une figure un peu exotique ; du moins la face se bride légèrement à la Japonaise; mais il pense surtout à nos néo-classiques, dans son tableau qui a d'ailleurs, sinon du style, de la tenue.

Ah ! que M. Ebihara est loin des fins paysages, des étendues bleues et roses, des passages sous les pins de personnages coiffés de champignons, des robes étincelantes autour des masques immobiles de femmes en cheveux noirs auréolées d'épingles d'or. Il peint le jardinet de banlieue parisienne avec adresse ; il y pose des personnages expressivement gourds d'une banalité recherchée. Du constat amer et amusé ; des bonshommes dessinés avec une naïveté très avertie.

L'art n'a pas de patrie, disent les Indépendants au moment où ils catégorisent les artistes par patrie. Ils ont invité l'Allemagne, qui devait tout de même être invitée un jour. Il y a si longtemps qu'on n'a pu traiter de bonnes idées françaises, traduites en grandes proportions, de munichoises. Ce douloureux état de choses doit cesser. L'Allemagne a répondu assez copieusement à la section du livre ; cette section n'étant pas prête au jour d'inauguration, nous la traiterons dans notre prochain article.

Un seul peintre allemand est venu. Il est de Cologne. Il est symboliste dans la manière de Rethel et il a beaucoup réfléchi à Bœcklin. Il a inventé une laideur féminine nouvelle avec des seins en pans de veste. Il reproduit l'illusion par le trait du dessin dans le tableau où il cale la réalité en grisaille et le fond en peinture. C'est un méditatif. Sa *Sainte Cécile* est de noble ligne, mais elle est construite en briques roses. C'est l'indication d'un mouvement en Allemagne; c'est une assertion. Il nous faut attendre une autre occasion pour nous informer de l'état actuel de l'art allemand : expressionisme et autres tendances.

Section anglaise : passablement de bons tableaux. Les peintresses sont en écrasante majorité. Elles peignent avec finesse et distinction. Mme Yvonne Lee fait un grand portrait de dame en vert, un peu nerveuse, dans un grand jardin plein d'ombre et de vert presque noir, où, dans la charmille, des femmes dansent, rigides et tendues. Mlle Gardiner peint remarquablement un intérieur élégamment luxueux. Voici un Salon bleu avec une jeune femme un tantinet romantique de Miss Goodsir, une très fine nature-

morte de Mme Alice Browne, un port aux eaux bleues immobiles de Mme Shore, puis un pot de fleurs, d'un bon pointilliste, M. Hope Joseph. *Personnes* de M. Morse Rummel tient un peu des files de personnages qu'évoque Adler dans ses fêtes nationales.

Aux Etats-Unis, des audacieux : l'inquiet, le nerveux, le violent Morgan Russel, en progrès dans sa recherche d'image un peu étrange et vivante; Biddle qui pratique ingénieusement le parallélisme des lignes et des figures.

Il y a d'agréables paysages impressionnistes de M. Butler dont la patrie adoptive est Giverny. *A l'Atelier* de M. Arthur Franck est une bonne toile d'homme qui sait son métier. M. Jenkins expose des chrysanthèmes bien décoratifs. M. Alexander aquarellise des porteuses de corbeilles basanées, cuivrées, bronzées, dans la variété de types du Moghreb. M. Nutting dessine bien des nus qu'il peint de couleur un peu blafarde; le symbole, évident d'intention, n'est pas très net. M. Pascin est un caractériste, un humoriste. Son dessin est libre, sa couleur pourrait être plus harmonieuse. Il a du talent.

A la section suisse, beaucoup de bons efforts. M. Bay doit goûter beaucoup Fantin-Latour. Il a quelque chose de sa conscience et de son don de vie simple. Son portrait de jeune fille est joliment peint.

M. Zinet suit Fornerod, avec des qualités d'exécutant ; M. Amiguet évoque de claires mythologies, le marché aux chevaux de M. Meylan est animé, pittoresque et attrayant ; M. Fornerod montre un excellent portrait de femme, de profil, d'une énergie, presque d'une rudesse voulue et de caractère appuyé. Il y a de bons paysage de M. Périllard, un joujou cubiste en forme de maison qui serait un bouquet, de M. Buchet, d'aimables paysages impressionnistes de Mme Edmée Masson un intérieur de M. Cingria, jeté un peu dans le temps et l'espace, avec des amoureux classiques de nus et de lignes, très modernes de physionomie. Il y a une recherche ; c'est bien peint. Notons des gravures de M. Sonderegger, artiste inquiet ; des bustes de Mme de Mulinen bien traités, de Mme Tallichet, de bonne venue.

M. Florios, Grec, peint agilement le Moulin de la Galette ; il a une jolie vision du détail de Paris, sol, ciel léger, couleurs d'affiches. Section polonaise : deux bonnes toiles de Joseph Hecht, le remarquable graveur, qui nous montre des paysages du midi

d'une étonnante légèreté, le pinceau manié comme la pointe, égratignant son fond de branches légères. Notons un clown pittoresque de M. Januszewski, des enfants de notation ténue et gracieuse, de M. Stach, des schemas violents mais de bonnes lignes, de M. Zieleniewski, des paysages de Mme Fegbel, des portraits bien accentués de M. Stuchgold.

Chez les Russes, de jolies natures mortes légères et bien équilibrées de M. Schwette, des paysages de Seine, en temps gris, très remarquables, de M. Constantin Kousnetzoff, chez qui ces études veloutées sembleraient indiquer un changement d'orientation, après tant de féeries diaprées. M. Glatzer a peint le chargement du panier à salade. Devant les sergents de ville lourds, les apaches contournés, d'une crânerie bien traduite, les filles passent bruyantes, bavardes, railleuses. Elles sont bien dessinées et le bouquet de couleurs claires de leurs oripeaux traité sans misogynie. De l'observation, pas de romance, ce qui est un mérite. Passons sur des limitrophes russes, l'inexplicable Georgie de M. Kakabadzé, le naissant Azerbaïdjan dont Mme Assadoula soutient la gloire par une énorme figure de femme, un peu ballonnée. Le Portugal n'est représenté que par un peintre très parisien, Francis Smith, qui rapporte de Lisbonne des espèces de grandes miniatures, assez curieuses et personnelles, visions de ville, non sans saveur. La Lettonie ? Mme Dannenberg peint toujours très aimablement des jardins de Paris. Monaco. Un bon peintre de portraits M. Marocco.

Les Tchéco-Slovaques, Bilek, Ember, Matulka, diversement intéressants, pratiquent un art assez avancé. Kars le meilleur de leurs artistes s'est abstenu.

M, Choumanovitch, peintre, et M. Stjovitch, sculpteur, représentent avec distinction la Serbie, M. Yarrow Jones, orientaliste, l'Ecosse. L'Irlande a un portrait délicat et whistlerien de M. Bessie Jones. Nous rencontrons un Suédois cubiste, M. Hellesen. Pour l'Amérique du Sud, de bons paysages de Tolédo Piza, des recherches symboliques d'un bel éclat doré de M. Rego de Monteiro et dans cette salle les belles sculptures de Mateo Hernandez. Mme Una Gray, Canadienne, synthétise le décor d'un quai du Nord-Sud, avec une interprétation gracieuse de silhouettes un peu sourdes dans la lumière qui oscille sur les affiches et leurs mobiles. C'est d'une impression légère et aimable.

Il y a de bons artistes étrangers fixés à Paris. Nous le savions. Il est très naturel qu'ils soient épris d'art français. Il n'est point fâcheux que cela s'aperçoive avec netteté.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : le *Portrait de la marquise d'Orvilliers*, par David ; le *Saint Jérôme dans le désert*, de Patinir. — Autres dons ou acquisitions au Louvre, à Versailles et au Musée du Luxembourg. — *Le Déjeuner des canotiers* de Renoir, vendu en Amérique. — Mémento bibliographique. — Erratum.

Le *Portrait de la marquise d'Orvilliers* par David, légué, comme nous l'avons dit, au **Musée du Louvre**, par Mme la comtesse Robert de Fitz-James, vient d'être enfin exposé dans la salle Denon avec d'autres acquisitions du département des peintures (1). Cette œuvre séduisante, que David peignit en 1790 et qui figura au Salon de l'année suivante (on la revit ensuite en 1874 à l'Exposition au profit des Alsaciens-Lorrains, en 1878 à celle des Portraits du siècle, en 1913 à celle de David et de ses élèves au Petit-Palais), complètera heureusement au Louvre la série des beaux portraits qui — à l'exception de la théâtrale effigie

(1) Il nous faut protester, une fois de plus, près de la direction des Musées nationaux contre les difficultés auxquelles se heurtent sans cesse ceux que la nature de leurs occupations oblige d'aller étudier au Louvre. Sur la foi d'un tableau officiel distribué l'an dernier et reproduisant les dispositions des affiches donnant les jours et les heures d'ouverture des différentes salles, nous nous sommes présenté un mardi pour voir ces nouvelles acquisitions : contrairement aux indications de ce tableau, la salle Denon, ainsi que les salles des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles qui y donnent accès, était fermée et nous avons perdu plus d'une heure à cette course inutile. Il est évidemment préférable d'avoir substitué comme jour de fermeture de ces salles le mardi au jeudi afin de ne pas priver le public non payant de cette partie capitale du département des peintures ; mais qu'au moins on avise le public par la voie des journaux de ces modifications : les visiteurs ne peuvent cependant pas aller tout le temps consulter le damier compliqué — véritable casse-tête chinois — qui, sur les affiches apposées aux portes du Louvre, indique les salles ouvertes ou fermées suivant les jours.

Et puisque la direction des Musées nationaux remanie de temps à autre cet horaire, ne pourrait-elle trouver le moyen d'ouvrir un des deux jours gratuits la salle du *mastaba*, qui renferme des œuvres aussi importantes pour l'étude de l'art égyptien que les collections groupées dans le vieux Louvre ? Le public du jeudi et du dimanche a bien droit à les connaître également. Malheureusement on a tendance à fermer de plus en plus les salles du Louvre : sur l'affiche de cette année avec laquelle nous sommes allé mettre d'accord notre tableau, il y a quatorze cases blanches (c'est-à-dire indiquant la fermeture d'une salle certains jours) de plus que l'an dernier. Si ces suppressions continuent, que finira-t-on par nous laisser voir ?

du conventionnel Milhaud mise sous le nom de David et trop facilement acceptée en 1913 par le Conseil des Musées nationaux — comptent parmi les gloires de la salle du *Sacre* et nous font suivre le grand artiste à travers les étapes de son talent. Après les portraits de M. et de Mme Pécoul, ses beaux-parents, qui sont de 1783, avant ceux de M. et de Mme Seriziat, qui sont de 1795, cette nouvelle toile montre David encore imprégné des enseignements de son maître Boucher qu'il devait plus tard répudier, mais s'acheminant déjà vers un style plus austère où le décor et les accessoires disparaissent pour laisser toute sa valeur à la personne humaine. Ici c'est sur un fond gris uniforme que s'enlève tout simplement le modèle, mais cependant sans la moindre sécheresse dans la pose et l'exécution. Assise de face sur le coin d'un fauteuil doré tendu de bleu, vêtue d'une robe noire serrée à la taille par une ceinture rouge et échancrée sur un fichu de gaze blanche, un ruban rouge retenant ses courts cheveux bouclés, la jeune femme (elle n'avait que dix-huit ans, ce dont, tout d'abord, on ne se douterait pas à voir l'opulence de ses formes), le bras droit, nu jusqu'au coude, appuyé négligemment sur le dossier du fauteuil, croise les mains, tandis qu'une écharpe de dentelle noire, enroulée autour de son bras gauche, retombe le long de sa robe. La facture libre, spirituelle, dans une pâte transparente, est encore celle du XVIIIe siècle ; on sent une œuvre peinte de verve, pour le plaisir, et c'est ce qui lui donne une vie si grande, un charme si prenant.

Née en 1772 d'un citoyen suisse, Jacques Rilliet, qui était venu Paris, appelé par Necker et s'y était marié, cette aimable personne avait épousé un collaborateur de Necker, Jean-Louis Tourteau, que le ministre avait nommé maître des requêtes et gratifié du titre de marquis d'Orvilliers ; mais elle ne semble pas avoir été grisée par ces honneurs : elle garde dans son allure sans morgue et sur son visage souriant toute la bonhomie de son origine bourgeoise. Après elle, le portrait passa entre les mains de sa fille, la comtesse de la Tour du Pin, qui fut la grand'mère du marquis Paul de Turenne à qui, en 1914, la comtesse de Fitz-James acheta la toile (1). Outre la jeune marquise d'Orvilliers, David

(1) Une copie du tableau fut exécutée vers 1840 par un élève de Gros, nommé A.-H. de Bay, et appartient aujourd'hui à un autre descendant de la marquise d'Orvilliers. On a voulu prétendre, lors de la donation faite au Louvre par la

— qui fréquentait la famille Rilliet — avait peint également sa sœur aînée, mariée avec un colonel des Gardes suisses, le marquis Isaac de Thélusson.

Bien d'autres dons ou acquisitions sont venus enrichir nos musées nationaux. Nous ne retiendrons que les principaux. En premier lieu, il faut signaler un important et beau tableau du peintre flamand Joachim Patinir (1485-1524) dont on sait le rôle capital dans l'histoire de la peinture de paysage, qui l'a fait qualifier de « créateur » de ce genre, et la rareté des œuvres authentiques : s'il collabora fréquemment, comme ce fut souvent le cas dans l'école flamande du XVIe siècle, avec d'autres peintres, exécutant le décor de nature où ils situaient leurs personnages, on ne connaît que peu d'œuvres qui soient uniquement de sa main, et le Louvre n'en possédait aucune. On sera d'autant plus reconnaissant à M. Joseph Duween, dont nous avons signalé souvent les libéralités au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris (il vient encore de lui donner une page exquise de Berthe Morisot : *Dans le jardin*, un portrait du comédien Daubray par André Gill et deux dessins de Lepère et de Louis Legrand) d'avoir offert à notre grand musée cette œuvre de Patinir, un *Saint Jérôme ermite en prière* (l'artiste a traité plusieurs fois ce sujet de façon différente) qui joint à son intérêt intrinsèque celui d'avoir appartenu à J.-K. Huysmans et d'avoir été décrit par celui-ci dans son roman *Là-bas* : « Du petit salon Durtal avait fait son cabinet de travail ;... à la place de la glace, tenant le panneau du plafond à la tablette revêtue d'une vieille étoffe, il avait cloué un ancien tableau sur bois représentant dans un paysage tourné, passé dans les bleus aux gris, dans les blancs aux roux, dans les verts aux noirs, un ermite agenouillé sous une hutte de branchages, près d'un chapeau de cardinal et d'un manteau de pourpre. » (On se rappelle la conception semblable de Jérôme Bosch dans son tableau de même sujet appartenant au Musée de Gand, qu'on admira au mois de mai dernier à l'Exposition des Primitifs flamands au Jeu de Paume ; ce détail montre, ainsi que d'autres œuvres — tel le *Saint Christophe* de l'Escurial — l'influence du maître de Bois-le-Duc sur Patinir.) C'était, poursuit

comtesse de Fitz-James, que cette copie serait l'original ; mais dès 1913 un arrêt de la Cour d'appel, sur la production de documents fournis par le marquis de Turenne, avait reconnu l'authenticité du tableau hérité par ce dernier de sa grand'mère, et nul doute n'est possible à cet égard.

Huysmans, « un tableau d'un peintre inconnu, d'un vieux Hollandais qui s'était assimilé certaines couleurs, certains procédés des maîtres de l'Italie qu'il avait visitée peut-être » (1) Le plus caractéristique de l'œuvre, comme toujours chez Patinir, réside dans la façon de traiter le paysage : le peintre, s'il se rendit en Italie comme le suppose Huysmans et comme c'est fort possible, dut, remarque à bon droit M. Jean Guiffrey (2), passer par le Tyrol et être impressionné par les sites romantiques et sauvages de ce pays, car toute sa vie il fut hanté par les rochers escarpés aux formes fantastiques et se plut à en meubler ses paysages, les mêlant, comme ici, aux vallées largement ouvertes où serpentent des fleuves et où s'aperçoivent de petites villes. Il aime, en outre, à peupler de nombreux détails amusants les anfractuosités de ces montagnes ; c'est, dans le tableau qui nous occupe, un chamois sur une cime, une caravane avec des chameaux, des pèlerins se rendant à une grande église qui se dresse sur un plateau et au devant de laquelle on revoit saint Jérôme retirant l'épine de la patte du lion blessé, etc. — Cette peinture si intéressante sera sans doute exposée quand paraîtront ces lignes.

En attendant, on trouvera encore dans la salle Denon, avec le *Portrait de la marquise d'Orvilliers*, deux petits tableaux, l'un flamand, l'autre hollandais, d'un réel intérêt : le premier (qui est une acquisition du musée), une *Construction de la tour de Babel*, du peintre Lukas van Valkenborgh, est une composition aux mille détails minutieux, qui, si elle ne peut rivaliser avec le tableau de même sujet de Breughel le Vieux au Musée de Vienne, n'en est pas moins une image amusante à laquelle les tonalités bleuâtres du vaste et pittoresque paysage donnent un aspect de conte féerique ; la seconde, léguée par Mme Schlesinger, est un joli petit *Paysage* de Wynants dont on admirera les tons fins et délicats et le ciel magnifique.

Le Louvre s'est encore enrichi, entre autres œuvres, d'un intéressant dessin de Swebach-Desfontaines, donné par M. David Weill, représentant l'arrivée au Muséum des Arts, en l'an VI, des conquêtes artistiques faites en Italie (parmi lesquelles on distin-

(1) J.-K. Huysmans, *Là-bas*, 1re édition, p. 107-108.
(2) Dans un intéressant article consacré à ce tableau dans le *Figaro artistique* (du 24 janvier 1924), où l'œuvre est reproduite.

que l'*Amour et Psyché* de Canova et les *Chevaux* de Saint-Marc de Venise), puis, offerts par le généreux M. Zoubaloff, de cinq albums de dessins et d'esquisses de David (études pour le *Sacre de Napoléon Ier*, la *Distribution des aigles*, le *Léonidas*, etc.), de Géricault, de Barye, de Harpignies et de Ziem); — tandis qu'un autre amateur, M. Alfred Baillehache, léguait au département des antiques une exquise statuette féminine grecque en terre cuite de la plus belle époque, qu'on trouvera exposée, avec un grand et beau lécythe attique du ve siècle et deux statuettes de Tanagra, dans la salle où sont groupées les figurines de cette dernière provenance, — et qu'un autre collectionneur, M. Louis Hugot, décédé l'an dernier, léguait au département des objets d'art une vingtaine de pièces, armoires de la Renaissance, tapisseries, ivoires, et surtout céramiques françaises de la plus rare qualité.

Le **Musée de Versailles**, de son côté, recevait de M. Ernest May deux tableaux : une *Allégorie en l'honneur du Régent protecteur des lettres, des arts, du commerce et de la navigation*, par le peintre F. Verdier, et une esquisse par François Bouchot de sa *Bataille de Zurich*, de la Galerie des Batailles, bien supérieure par sa vivacité de touche à la rédaction définitive.

Enfin au **Musée du Luxembourg**, qui avait déjà reçu en don de son conservateur, M. Léonce Bénédite, une œuvre de Puvis de Chavannes, étude peinte pour un *Saint Sébastien* exécuté en 1857 et aujourd'hui disparu, ce qui rend cette donation d'autant plus précieuse, iront trois œuvres de premier ordre de Degas. En échange d'une rente viagère assez modeste, Mlle Dihau a cédé à l'État la nue-propriété d'un petit tableau peint par Degas vers 1868, *L'Orchestre de l'Opéra*, où il a figuré au premier plan son ami le bassoniste Désiré Dihau, puis un portrait d'elle-même, où Degas l'a montrée au piano, détournant la tête vers le spectateur, véritable chef-d'œuvre qu'on a pu comparer sans exagération à la *Jeune fille au turban* de Vermeer admirée à l'Exposition hollandaise du Jeu de Paume en 1921, et qu'elle rappelle par l'expression et la maîtrise d'exécution. — Un autre portrait de jeune femme, non moins beau, peint par Degas vers 1868 1870, et qui, après avoir été le joyau de la collection Viau et avoir émigré en Danemark pendant la guerre, vient de revenir à Paris, a été heureusement acquis aussitôt par le Conseil des Musées. — On verra ces trois peintures à la prochaine exposition des œuvres de Degas qui aura lieu

au printemps à la galerie Georges Petit. Réjouissons-nous qu'elles aient été conservées à la France, au lieu de prendre, comme on pouvait le craindre, le chemin de l'Amérique (1).

Malheureusement on n'a pu éviter ce sort à un des plus beaux tableaux de Renoir: le célèbre **Déjeûner des canotiers**, datant de 1881, c'est-à-dire de la plus belle période du peintre, et qui faisait partie de la **collection Durand-Ruel** (2). Depuis longtemps convoité par les galeries publiques ou particulières (Durand-Ruel père en avait, paraît-il, refusé 150,000 dollars), il a fini nous apprend la *Revue de l'art ancien et moderne* (3) par être cédé à la « Phillips Memorial Gallery » de Washington. Comment a-t-on pu laissé partir un tel tableau, si important dans l'histoire de la peinture française?

Mémento. — Nous avons reçu trop tard pour la recommander en temps utile à nos lecteurs une brochure qui, sous le titre *Les Arts indigènes de nos colonies françaises*, par le Dr Stephen Chauvet (Paris, A. Maloine et fils éd., in-8, 47 fig.; 3 fr.), est un compte rendu de la récente exposition du Musée des Arts décoratifs dont nous avons parlé dans notre dernière chronique. L'auteur, qui est correspondant de la Commission d'archéologie préhistorique et lauréat de la Société d'anthropologie, possède de ces arts primitifs une connaissance parfaite qui lui a fait discerner parmi les innombrables pièces offertes à notre curiosité les plus intéressantes et donner sur elles les indications les plus instructives. Aussi sa brochure constituait-elle un guide excellent qui suppléait heureusement à l'absence ou à l'indigence des renseignements donnés sur certains objets par les organisateurs de l'exposition. C'est ainsi que nous avons appris de M. le Dr Chauvet que ce que nous avions pris, dans la section des îles Wallis, pour des tentures en peau sont en réalité des étoffes végétales dites « tapes », fabriquées avec l'écorce d'un certain arbre macérée dans un bain, puis martelée pour lui donner la minceur et la souplesse voulues, et enfin décorée avec des colorants végétaux de ces dessins géométriques d'une disposition si heureuse, qui faisaient de ces pièces (appartenant pour la plupart à la collection Rupalley) de

(1) Toutes ces récentes donations ou acquisitions ont été étudiées en détail dans les numéros des 1er et 15 décembre 1923 et 1er janvier 1924 de la revue *Beaux-Arts*, dans le numéro du 3 janvier du *Figaro artistique* (tableaux de Degas de la collection Dihau) et dans le numéro de février de la *Renaissance de l'art français* (lécythe grec).

(2) Il a été commenté de façon pénétrante par M. Paul Jamot dans une importante et remarquable étude sur Renoir qu'il vient de publier dans la *Gazette des Beaux-Arts* (livraisons de novembre et de décembre 1923, avec reproduction hors texte du tableau dans la dernière de ces livraisons).

(3) Numéro de janvier 1924.

si remarquables œuvres d'art. Nous sommes heureux que la brochure de M. le Dr Chauvet nous permette de réparer aujourd'hui notre erreur. A ces utiles renseignements s'ajoutent des remarques pénétrantes sur les analogies — que nous avions signalées nous-même — de plusieurs de ces objets avec les créations des arts mycénien, égéen, proto-élamite et surtout égyptien, ce qui, dit M. Chauvet, « démontre qu'aux mêmes étapes du développement artistique des peuples correspondent des conceptions artistiques innées (et non instinctives) semblables », puis des réflexions extrêmement justes sur la qualité artistique de certaines créations de l'art nègre : tel, dans la salle du Congo, ce soufflet de forge portatif si ingénieusement formé d'une figure de négrillon tenant sous chaque bras une calebasse de bois à laquelle était adapté un sac en peau servant de réservoir à l'air que le forgeron, par une pression de la main, chassait dans le tuyau traversant le bas du corps de cette figurine. Comme le fait observer M. le Dr Chauvet, « outre l'ingéniosité du motif et la qualité de la facture, il y a lieu d'admirer le besoin de beauté qui a poussé un nègre quelconque, sans instruction artistique et démuni de musées et de livres de documentation, à embellir son instrument de travail Nos ouvriers, qui se croient si civilisés et si conscients, et qui, d'autre part, sont si favorisés tant au point de vue de la documentation artistique que des moyens d'exécution, ont-ils ce besoin de beauté ? Même méditation désillusionnante peut être faite d'ailleurs devant toutes les vitrines de cette exposition : les ménagères occidentales ont-elles ce souci d'art qui pousse certaines négresses à faire ou à se procurer ces plats de bois si joliment sculptés ?... » Oui, voilà les enseignements d'art qu'à notre confusion nous donnent des nègres. Le machinisme, la soif du gain rapidement obtenu, la rage imbécile d'aller vite, de produire vite, de travailler vite, c'est-à-dire vaille que vaille, toutes les formes de l'américanisme que nous décorons bêtement du nom de « progrès », ont aboli peu à peu dans notre civilisation prétendue raffinée le sens du beau et n'ont abouti qu'au règne de la camelote et de la laideur. Entre le produit-type de cette culture à rebours qu'est notre ouvrier « conscient », à l'épaisse mentalité, évoqué si à propos par M. le Dr Chauvet, et le « sauvage » qui manifeste de la façon que nous venons de voir son besoin d'embellir sa misérable existence, la comparaison n'est certes pas à l'avantage du premier.

Parmi les musées de Paris, celui des Archives nationales n'est pas, croyons-nous, un des plus fréquentés. Et, cependant, que d'œuvres d'art et de documents passionnants sont abrités dans le magnifique hôtel qui fut successivement la demeure du conseiller de Charles V, Nicolas Braque, du connétable Olivier de Clisson, du duc François de Guise, enfin de François de Rohan prince de Soubise ! Outre la décoration de anciens salons, que garnissent des meubles anciens et des objets d'art

de toute espèce, c'est, dans le musée proprement dit, en 107 vitrines, l'innombrable et précieuse série des documents de l'histoire de France, dont la pièce la plus ancienne est un testament du roi Clotaire II, vers 621, en faveur de l'abbaye de Saint-Denis et dont la plus récente est une délibération de la Chambre des représentants par laquelle celle-ci se déclare en permanence après Waterloo, — c'est-à-dire douze siècles d'histoire nationale évoqués par des documents autographes provenant des rois de France, des princes et des seigneurs, des évêques et des abbés, des hommes d'Etat, des grands écrivains et des artistes (tous les noms du Grand Siècle y figurent), etc. C'est aussi la collection des pièces concernant les relations de la France avec les pays étrangers : négociations et traités. Et, enfin, ce sont, disséminés çà et là, les nombreux souvenirs et pièces de mobilier provenant des assemblées révolutionnaires, du Directoire et du Consulat ; l'armoire de fer exécutée par ordre de la Constituante pour renfermer les planches à assignats ; la table sur laquelle, dit-on, Robespierre fut étendu quand on l'eût transporté blessé de l'hôtel de ville au comité de Salut public dans la nuit du 9 au 10 thermidor, etc. Ceux qui désirent visiter en détail et avec fruit ce palais-musée si intéressant trouveront un guide excellent dans le *Catalogue sommaire du Musée des Archives nationales, précédé d'une notice historique sur le palais des Archives*, guide qui manquait jusqu'ici et qu'a eu l'heureuse idée de publier l'éditeur Auguste Picard (in-18, 119 p. avec 2 plans ; 2 fr. 50.)

Erratum. — Dans notre dernière chronique (*Mercure* du 1er février, p. 785, ligne 18, au lieu de : « haleurs », lire : « liant des gerbes » ; — p. 787, ligne 18, au lieu de : « c'est bien à de véritables œuvres d'art », lire : « c'étaient bien là de véritables œuvres d'art ».

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Ch. Picard : *La sculpture antique, des origines à Phidias*, Laurens, 1923. — J. Capart : *Tout-ankh-Amon*, Vromant, 1923. — Les découvertes françaises en Syrie.

M. Ch. Picard, directeur de l'École d'Athènes, est un archéologue doublé d'un artiste, et la composition de sa **Sculpture antique** s'en ressent très heureusement. Ce n'est point le manuel qui cherche la filiation des œuvres et les décrit objectivement ; non plus l'appréciation des monuments du point de vue d'une esthétique personnelle, mais l'œuvre d'un érudit qui connaît parfaitement l'antiquité et qui en ressent la beauté. Pour pénétrer dans ces vieilles civilisations si différentes des nôtres, la faculté d'enthousiasme ne suffit pas.

Il faut, outre des dons naturels, une connaissance du milieu que seule peut donner l'étude. Voilà ce qui justifie le spécialiste ; tant mieux lorsqu'en même temps il est homme de goût. Le livre de M. Picard répond donc à un besoin ; il situe les monuments dans leur milieu, il fait paraître le lien qui les rattache les uns aux autres. Nous perdons, grâce à lui, la notion, trop courante jusqu'ici, de civilisations antiques développées en vase clos et n'ayant point vue sur le dehors. Nous les voyons au contraire en perpétuel échange d'idées et de productions ; elles semblent vivre de notre vie d'aujourd'hui.

Ce premier volume, abondamment illustré et complété par un index détaillé, est consacré à la sculpture du monde antique jusqu'à Phidias. Il décrit tour à tour la Préhistoire, l'Egypte, l'Asie occidentale (Elam, Sumer, les Hittites, Assyrie, Perse), le monde Egéen, la Grèce archaïque. Cette partie, la plus développée, fait place aux nouvelles découvertes ; c'est ainsi que la figure 97 reproduit la magnifique statue de femme assise de Hirsch-Virzi datée des environs de 480, et entrée au Musée de Berlin pendant la guerre. On ne peut qu'admirer l'intelligence respectueuse avec laquelle le temps a mutilé ce chef-d'œuvre ; juste les mains et toutes les parties du siège qui sont de moindre importance. La tête, le corps, les pieds restent intacts.

Comme assyriologue, j'ai pris un vif intérêt au chapitre consacré à la sculpture de l'Asie Occidentale, à son évolution dans le cadre des civilisations si diverses, mais cependant parentes, qui ont surgi tour à tour en Asie antérieure. Mais M. Picard ne fait-il pas la part trop large aux influences égyptiennes au détriment des influences mésopotamiennes et hittites ? Par exemple la « Dame d'Auxerre » (fig. 22) ne trouverait-elle pas son prototype plutôt dans les œuvres d'Asie mineure que dans celles de l'Egypte ? Avons-nous assez de documentation sur l'art d'Extrême-Orient au second millénaire pour supporter un rapprochement entre l'art hittite et l'art chinois (p. 156) ?

M. Picard a eu l'excellente idée de clore son volume par un tableau chronologique. Il sera d'autant plus utile que les divers systèmes proposés se prêtent souvent mal aux concordances. Les dates sont empruntées à la chronologie dite courte, à peu près unanimement acceptée maintenant ; celles de Sumer-Akkad sont fondées sur la chronologie de Weidner, « la plus courte », qu'il

faudra peut-être relever d'environ 120 ans entre les origines et l'an 2000 ; la question ne peut être résolue quant à présent.

M. Capart a réuni en un volume les articles qu'il a publiés l'an dernier sur **Tout-ankh-Amon.** Il les a écrits à l'occasion du voyage qu'il fit à Louxor où il accompagnait la reine Elisabeth de Belgique qui, l'on s'en souvient, allait visiter la tombe nouvellement découverte. Ce n'est pas une description détaillée des objets du tombeau ; encore moins un inventaire ; le soin de publier la trouvaille appartient au fouilleur, M. H. Carter. Le livre de M. Capart est simplement le récit de sa visite au chantier de la Vallée des Rois ; mais le récit prend une singulière valeur du fait de la personnalité de son auteur qui est Conservateur de la collection d'Egyptologie du Musée de Bruxelles. L'impression qui domine est l'émerveillement du savant devant des œuvres dont la perfection dépasse ce qu'on pouvait attendre et devant la richesse de la cachette, car les 500 objets qui ont été déjà transportés au Musée du Caire sont peu auprès de ce qui reste encore dans le tombeau.

Presque toutes les tombes royales découvertes à notre époque avaient été pillées dès l'antiquité par des fouilleurs clandestins ; ces tombes, creusées au flanc de la montagne dans la Vallée des Rois près de Louxor, étaient cependant murées et autant que possible dissimulées. Pour que la tombe de Tout-ankh-Amon, qui régna de 1362 à 1350, fût protégée, il fallut un heureux hasard. La tombe de Ramsès VI fut creusée à flanc de colline précisément au-dessus de la sienne et la masse de débris rocheux qu'on retira de la montagne vint former un énorme et infranchissable talus devant son entrée. Jusqu'ici on a déblayé l'antichambre de la tombe royale et une première salle. Celle-ci était séparée par un mur encore scellé de la chambre du catafalque. Le catafalque se compose de plusieurs cercueils emboîtés les uns dans les autres et montés sur place, puisque l'enveloppe extérieure remplit presque toute la chambre et laisse à peine le passage pour un homme mince le long du mur. Le catafalque est de ce beau bleu rehaussé d'or dont les Egyptiens ont eu le secret. Une porte à deux battants fermés au verrou permet de voir à l'intérieur et l'on apercevait un second coffre aux portes encore scellées. Entre les deux était ménagé un espace vide dans lequel une draperie était tendue et où l'on avait entassé les offrandes. Une autre pièce, dans

laquelle on n'a pas encore pénétrée, donne sur la salle du tombeau ; on l'aperçoit bondée de mobilier funéraire enchevêtré. M. Capart dépeint les œuvres d'art qu'il a pu admirer : le trône incrusté, dont nous possédons maintenant les photographies, des coffres peints où la formule hiératique est tempérée, sous l'influence des artistes du règne précédent, de charme et d'une véritable émotion. M. Capart, rappelant les chasses aux lions que l'on voit sur les murs du temple de Ramsès III à Médinet Habou, les qualifie à juste titre d'admirables, et pourtant, dit-il, celle qui figure sur le couvercle d'une boîte de Tout-ankh-Amon leur est bien supérieure. « Il faudra, ajoute-t-il, déterminer jusqu'à quel point les admirables chasses d'Assurbanipal au British Museum ont été inspirées par des modèles égyptiens. » Quelque parfaite que puisse être la représentation de l'animal en Egypte, est-il besoin d'aller y chercher la source de l'inspiration des artistes orientaux ? Il n'y a qu'à remonter dans le passé sumérien des artistes d'Assur et de Babylone, de tous temps si bons animaliers, pour y retrouver les prototypes des œuvres de la période Sargonide. Ce résumé succinct, mis en parallèle des photographies que les journaux illustrés publient à mesure que les objets découverts deviennent accessibles, montre au lecteur toute l'importance de la trouvaille de la Vallée des Rois.

Pendant ce temps, les **découvertes françaises** vont leur train en **Syrie**, et il m'est tout à fait agréable de rappeler que M. Naville, l'éminent égyptologue de Genève, estime les découvertes de M. Montet à Byblos aussi intéressantes que celles d M. Carter en Egypte. Sans doute la richesse des deux tombes, au poids, ne se compare pas ; mais quelle moisson archéologique dans es tombes de Byblos (aujourd'hu Djebaïl, sur la côte de Syrie), où M. Montet poursuit ses recherches depuis trois ans ! Il a mis au jour dans sa dernière campagne plusieurs tombes des rois de Byblos contemporains de la XIIe dynastie égyptienne (vers 1800), don ils étaient les vassaux. Une autre tombe datant de Ramsès II (1250 environ av. J.-C.) a fourni, outre un mobilier funéraire intéressant, des inscriptions en caractères phéniciens. S'il se vérifie, comme il paraît de prime abord, que ces inscriptions sont bien du temps de Ramsès II, nous serions en possession d'un texte alphabétique de 400 ans plus ancien que celui qu'on regardait comme le plus vieux jusqu'ici : la stèle de Mésa qui est au Louvre !

M. F. Cumont, qui vient de terminer une campagne à Sâlihiyeh sur l'Euphrate (l'ancienne Doura), a vu se confirmer les conclusions de ses premières fouilles de 1922. L'art et la religion de Doura dépendent étroitement de la civilisation de Palmyre. Ses recherches projettent une vive lumière sur l'importance et la diffusion de l'art palmyrénien, sur son rôle dans la formation de l'art byzantin.

G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une lettre inédite de Balzac. — C'est à M. Ulric Richard-Desaix, balzacien issoldunois, que nous en devons la communication. Le timbre postal apposé sur l'autographe témoigne qu'elle partit de Paris le 5 mai 1839. Elle occupe deux pages et demie in-8°, et l'on peut lire, au verso de la deuxième : « Madame Zulma Carraud, à Issoudun. »

M. Richard-Desaix nous apprend qu'en 1854 elle fut donnée, par Mme Carraud elle-même, à son médecin et ami, le Dr Philippe Gachet, d'Issoudun, ancien interne de 1re classe des hôpitaux de Paris, qui la transmit, peu de temps avant son décès survenu en 1884, à M. Richard-Desaix. C'est seulement aujourd'hui, c'est-à-dire quarante ans après qu'il en est devenu possesseur, que M. Richard-Desaix a décidé de la publier, et nous ne songeons pas, évidemment, à lui en faire reproche.

Elle trouvera tout naturellement sa place dans la « Correspondance inédite » de Balzac et de Mme Carraud que Marcel Bouteron, le plus érudit et peut-être le plus passionné des balzaciens d'aujourd'hui, a publiée en décembre 1922 et au cours des mois suivants, en 1923, à la *Revue des Deux Mondes*.

La voici, telle que nous la transmet M. Richard-Desaix.

Cara (1), j'ai quelque espérance de voir dans un couple de mois se terminer l'horrible lutte que vous connaissez entre les choses de la vie et moi. Je vous en dis deux mots pour vous rassurer et vous expliquer mon silence. Vous comprendrez tout en quelques mots. Depuis l'hiver, j'aurai fait seize volumes, ou huit ouvrages à dix mille francs pièce, et j'ai en outre préparé trois pièces de théâtre. J'aurai dans deux mois environ recouvré la liberté de ma plume, et quelque marché que j'espère acquittera

(1) Petit nom d'amitié que Balzac donnait à Mme Carraud.

la *partie dure* de ma dette. Ainsi je vous enverrai, dès que je le pourrai, l'argent de Borget (1).

Cet effort n'a pas été tenté sans des chances mauvaises, à mon âge. J'ai depuis cinq mois souvent failli succomber aux nuits passées, et le peu que le monde a eu de moi a été plus cruel pour ma santé que le travail ; enfin, plusieurs de mes amis, et vous, peut-être, pouvez croire que l'emportement et la fureur du travail le plus énervant qui ait été tenté, était de l'oubli, de l'égoïsme. Ah ! vous ignorez que les heures de plaisir ont été plus rares pour moi que l'eau dans le désert, et que je suis tombé dans une mélancolie horrible en sachant que j'arriverais au succès et à la tranquillité mort à tout, insensible au bonheur, et trop fatigué pour jouir du repos que j'aurai conquis.

Allons, mille tendres gracieusetés, et ne m'oubliez pas. Mes murs sont tombés aux Jardies, et je serai peut-être encore un an sans jouir de cet asile que je me suis créé au sein des douleurs et de la misère, en croyant à des résultats qui ont fui ; mais les embarras que m'ont (*sic*) suscité (*sic*) cette maison m'ont donné les restes d'énergie avec lesquels je vais achever ma tâche. Dites-moi donc comment vous allez et comment vont vos affaires. Ne croyez pas que je ne viendrai pas vous voir. Peut-être irai-je bientôt vous faire une visite de quelques jours. Mille amitiés au Commandant, et baisez au front vos enfants pour moi.

HONORÉ.

Tous les balzaciens connaissent l'histoire des Jardies, et de la famille Carraud, et des relations qu'entretint Balzac avec elle.

M. Ulric Richard-Desaix connaît encore une autre lettre adressée par Balzac à Mme Carraud, lettre qui fut en la possession de M. Alfred Leconte, ancien député de l'Indre, chez lequel il l'a de ses yeux vue, alors que M. Leconte n'était encore que pharmacien à Issoudun. Hélas ! Cette lettre a été égarée, et sans doute perdue. La veuve de M. Leconte n'en peut être tenue pour responsable. Elle est morte, en 1922, à Bourges, plus qu'octogénaire, et affligée de cécité sénile.

B.

(1) Auguste Borget, paysagiste, peintre de voyages, hôte habituel de la famille Carraud, à Frapesle, né à Issoudun en 1808, mort à Bourges en 1877. Il s'agit ici d'un petit prêt qu'il avait fait à Balzac.

CHRONIQUE DE PARIS

La rue, miroir de certaines jeunesses. — Je pourrais dédier cette promenade à Egede Nissen, artiste nordique d'une intelligence surprenante et dont l'apparition dans le film de Karl Grüne est particulièrement mélancolique. Pour beaucoup, et non des moindres, d'une génération fortunée, la guerre a donné le goût chez autrui du pardon des jeunesses mal vécues. Les Villon, le talent en moins, se mêlèrent aux environs de l'année 1900 au bas peuple des petits cabarets de Montmartre où l'on parlait familièrement un jargon d'argot extraordinairement fragile et fugitif. Il vaut mieux apprendre l'anglais ou l'allemand que le jargon des filles et de leurs hommes : ces langues vieillissent moins vite, gardent tout au moins une fraîcheur que l'on ne retrouve pas dans ces mots fanés jusqu'à la décomposition qui parurent représenter la forme la plus secrète, la plus pure et la plus sentimentale de certaines erreurs de la misère, vers 1903, par exemple.

Le Ciné-Opéra, sous la direction de M. Théophane, vient de donner un film intitulé *la Rue*. A l'heure où paraîtront ces lignes, le film aura rejoint les images de la mémoire aussi fragiles que ce ruban de celluloïd qui ne pourra même pas témoigner dans l'avenir d'un certain pittoresque de notre époque. Au bout de très peu de temps, les films se décomposent et retournent au néant : ils prolongent à peine la vie qui détruit aussitôt qu'elle enfante ses images. Une fortune et un nom sont assurés à celui qui trouvera le procédé pour conserver le rouleau de pellicules qui composent un film.

Si Egede Nissen et très peu d'autres, parmi les interprètes de l'écran, gardent quelque chance de n'avoir pas travaillé en vain pour l'avenir, c'est un peu parce que des écrivains auront gardé la vision de leurs gestes et l'auront commentée dans un moment d'enthousiasme. Depuis que je sais que la matière d'un film sent déjà le cadavre au moment même où elle crée la vie, je m'abandonne plus facilement à mes goûts nordiques pour la charogne qu'on ne voit pas tout de suite. J'aime la neige pure et trompeuse, parce qu'en grattant avec les mains son blanc manteau, on finit souvent par découvrir le cadavre d'un chat, et, en

temps de guerre, celui d'un homme, consciencieusement conservé dans l'horreur de son dernier regard.

En suivant de l'œil les fantômes d'une nuit qu'une petite « poule », genre Tabarin, entraînait derrière elle dans une nuit criminelle, comme le sont toutes les nuits depuis la guerre et ses souvenirs mal digérés par certains, je pensais à cette belle parure blanche que nous revêtons vers la quarantaine, alors qu'un peu d'aisance nous épanouit dans l'honnêteté sociale absolue. En grattant la neige on découvre les marbrures noires du sol avec ses ordures gelées, et que le gel rend prétentieuses, parce que, tout de même, ce ne sont pas des momies de Pharaons. On découvre ainsi son passé. Les faibles frissonnent et pensent : « Il s'en fallait de peu... » Les autres y retrouvent le goût terrible et séducteur de la misère, de la misère qui bourdonne en nous comme le feu central, et qui parfois crève l'enveloppe, fuse dans une sorte d'apothéose terrifiante qui fait dire aux voisins les moins solennels : « Ce pauvre X. vient de gâcher sa vie. » Si nous devons nous défendre contre une séduction, ce n'est pas contre la grande voiture silencieuse aux phares cosmogoniques dans le rayon desquels dansent les nébuleuses du Bois de Boulogne, c'est contre la tache noire sous la neige, qui apparaît comme un signe de maladie secrète. La misère est une maladie qui lentement accomplit son évolution. L'a-t-on attrapée très jeune, elle se calme, d'abord à la fortune du pot, puis devant la fortune, tout simplement. Elle réapparaît au moment même où l'homme n'a plus rien à désirer. Et la misère lui paraîtra désirable, — ce n'est peut-être pas le mot, — mais elle ne tardera pas à exercer son infernale séduction.

Dans ce film où un marloupin tue par veulerie et, peut-être, pour prolonger sa nuit logiquement, on peut, en fermant les yeux dans une contraction énergique des paupières, apercevoir le blanc de la neige et peut-être des anges, qui sont également revêtus de cette parure hautaine. En prolongeant toutes les erreurs, tous les crimes et toutes les déchéances de l'humanité mâle et femelle, on finit toujours par apercevoir des anges. Ils volent silencieusement autour de la petite fille courtaude qui sent le beurre et la pomme sèche ; ils errent douloureusement dans les couloirs des prisons modèles, la nuit qui précède l'aube d'une exécution capitale. Un ange se dressa devant le *Titanic*, un ange

blanc de glace groenlandaise. Il se pencha sur le paquebot, pour jouer avec cette petite chose, comme nous jouons avec les toutes petites bêtes. Ces jeux finissent ordinairement très mal pour les plus faibles.

Je pensais, en suivant sur l'écran l'étrange messagère de la mort qu'est Egede Nissen, qu'on ne peut concevoir un paradis unique. Il y a un paradis pour les filles et leurs maquereaux, un autre pour les victimes, un autre pour les témoins, un autre pour ceux qui jugent. Dans les uns et les autres les hommes s'y attablent. Ils apportent avec eux leur joie et leur douleur, comme, dans certains « bistrots » de Saint-Ouen, on apporte sa nourriture. Les paradis fournissent le vin.

Maintenant que j'ai acquis la certitude qu'on ne reverra plus jamais ce film, je le mêle étroitement à ma jeunesse et je ne peux guère m'empêcher de sourire en pensant aux émotions qu'un tel spectacle aurait pu produire dans mon imagination, celle d'un lycéen de province de dix sept ans. J'avais, somme toute, déjà créé ce film. J'entendais les appels de la rue, en me bouchant les oreilles et le regard fixe sur une page quelconque des *Métamorphoses* d'Ovide. Tout cela pour aboutir, beaucoup d'années plus tard, à *la Rue*, film moral et pervers, joué par Egede Nissen, artiste du Nord et international qui a su mêler le mystère de la vie à quelques aventures nocturnes, candides et lamentables que le public siffle avec conviction pour des raisons dont la gravité lui échappe parfaitement.

§

En sortant du Ciné-Opéra, j'avais le choix entre le café et le boulevard qui allumait ses lettres de luxe multicolores. Je n'hésitais pas à choisir le café le plus voisin, parce que j'avais besoin de me placer un peu au-dessus de la mêlée et que je ne voulais pas, tout au moins pour une demi-heure, tenir un rôle, même ingrat, dans une compétition quelconque. L'Olympia au bout d'un long couloir où des objets en vitrine attirent de loin l'œil des promeneurs avec un faux air de musée Dupuytren qui n'exposerait que des corsets malades et des bas à varices tuberculeux, me parut répondre à mon goût secret pour tous les arrangements du hasard. Sur une scène, assez éloignée pour se situer aux confins de la réalité et de l'imagination, une jeune chanteuse de neuf ans, la Galvani, imitait Raquel Meller, dans une scène assez troublante, encore

une scène de *la Rue* : Elle était vêtue comme une pierreuse en noir et rouge et se déplaçait en fumant une cigarette dont elle rendait la fumée par le nez, selon le rythme des premiers vers de la ballade de la geôle de Reading : Les enfants qui donnaient, à cette fin de journée dans un Music Hall, un aspect trompeur, déplacé, et naturellement pernicieux, accueillirent cette démonstration troublante de la vie sociale avec un petit air renfrogné qui sentait déjà leurs parents.

Plus tard, ils reverront la Galvani, avec des transpositions dont ils seront les maîtres et tout ne sera pas pour le mieux. A chaque âge ses plaisirs. Je n'aime pas rencontrer des enfants dans une salle de spectacle qui n'est pas faite à leur usage, parce qu'ils finissent toujours par imposer leurs goûts et qu'ils me privent d'un plaisir. J'aurais voulu contempler la Galvani dans les autres jeux de son répertoire. Elle ne s'imposa pas au jeune public et l'on réduisit son tour de chant. Et pourtant, les enfants seraient les premiers à me jeter la pierre si la fantaisie me prenait d'aller me rouler dans l'herbe, un jeudi, sur les pelouses du Bois de Boulogne. Tout cela crée des malentendus.

L'Olympia est un Music-Hall que j'aime parce qu'il prolonge directement la rue. Il n'y a pas de portes fermées entre la rue et l'Olympia. On entre, on sort. Et les gens de l'intérieur se mêlent à ceux de l'extérieur sans ostentation.

Une fille jeune, avec une figure de clown friable, fumait une cigarette, toute seule devant une table, à côté d'un jazz-band au repos. Elle aboutissait franchement à cette forte leçon de choses que nous enseigne la galanterie quand elle devient un thème pour ceux qui moralisent ou qui sortent de cette aventure sans blessures mortelles. Nous sommes encore quelques-uns à savoir découvrir le visage de la mort là où son apparition devient indiscrète et inutile. Si la fille publique promène mélancoliquement sa petite décomposition sournoise de rue en rue, la faute n'en est pas à cette fille qui peint sur des instincts usés des arabesques barbares. C'est la mort qui choisit, avec une emphase ridicule, ses champs de bataille. Je comprends très bien qu'on meure en faisant la guerre, mais l'idée de la mort associée aux divertissements de l'amour révèle une prétention absolument disproportionnée.

L'apparition pittoresque de la mort constitue pour l'humanité

un spectacle attrayant. Elle est derrière le visage de la fille dessinée par Georges Grosz, et ce n'est pas sans donner une grandeur tragique aux nuits de bonne fortune où l'innocent et le pervers se rencontrent devant le même danger. Si j'avais, comme M. Dolinoff, l'avantage de posséder une troupe d'artistes intelligents et capables d'exprimer toutes les petites angoisses, je réunirais la troupe du « Coq d'or », celle du « Fox-trott russe », de « l'amour des Cosaques » et du « doctor universitatis » et je composerais un spectacle que j'intitulerais : *Paris*. En XVII tableaux, on pourrait donner l'essence même de la vie cérébrale de 1924 et promener ce spectacle à New-York, Londres, Vienne et Berlin. La rue est encore à exploiter sur les scènes de théâtre depuis le grand jour honnête et la nuit joyeuse jusqu'au petit jour livide où l'assassin funambulesque, écervelé et sautillant, poursuit sa victime... cette extraordinaire victime quotidienne que l'on rencontre éventrée au coin d'une rue, et qui montre, par sa blessure béante, un intérieur humain confortable, tapissé en toile de Jouy couleur lie de vin.

PIERRE MAC ORLAN.

RÉGIONALISME

A propos des Chemins de fer algériens de l'Etat. — Notre collaborateur, M. Yvon Évenou-Norvès, a reçu la lettre suivante du directeur des Chemins de fer algériens de l'Etat :

Alger, le 2 février 1924.

Monsieur,

Dans le n° 614 du 15 janvier du *Mercure de France*, page 520, je lis, sous la rubrique « Régionalisme » et sous votre signature, le passage suivant qui ne laisse pas que de me surprendre.

« Pour nos chemins de fer algériens de l'Etat qui semblent se complaire en leurs déficits, le tourisme paraît bien être une question profondément oiseuse et une affaire dénuée de toute espèce d'intérêt. »

Ennemi des jugements *a priori*, je ne veux pas qualifier purement et simplement votre appréciation de simple procès de tendance ; j'aime mieux penser que vos informateurs par ignorance ou parti pris ont mal répondu à la confiance que vous leur avez accordée.

Si vous aviez bien voulu songer pour votre étude à comprendre dans votre documentation celle qui pouvait vous venir de l'Administration des Chemins de fer algériens de l'Etat elle-même, je me serais fait un

plaisir de vous donner des précisions comme je vous en donne aujourd'hui.

Tout d'abord, il est inexact de laisser entendre, comme dans la phrase lapidaire que je cite, qu'il n'y a de déficitaires que les Chemins de fer algériens de l'Etat. Une comparaison de la gestion financière des divers réseaux ne manquerait pas de vous convaincre que, tant au point de vue des résultats que de l'action exercée sur les services de dépenses et recettes, le réseau des Chemins de fer algériens de l'Etat est loin d'être en mauvaise posture.

Quant au tourisme, il comporte deux modes d'action qui se complètent l'un l'autre. En premier lieu rendre les voyages plus faciles et confortables, en second lieu faire de la publicité.

Vous pourrez vérifier que, dès le rachat des lignes qu'exploite actuellement le réseau des Chemins de fer algériens de l'Etat, nous avons poursuivi et obtenu des résultats effectifs.

Tout d'abord, les horaires ont été améliorés tant au point de vue de la valeur commerciale que des correspondances ; les trains des parcours touristiques Alger, Constantine, Biskra, Touggourt, Oran, Beni-Ounif, où nous avons participé avec la Compagnie Transatlantique à l'établissement d'un hôtel, ont été pourvus de matériel moderne, voitures à boggie et à couloir du dernier type. Pour le parcours Kroubs-Bône-Ghardimaou, d'autres voitures, dont la commande n'a pu être faite plus tôt en raison de la situation financière, sont en cours de construction ; elles seront éclairées à l'électricité et l'éclairage électrique sera réalisé progressivement sur les voitures en service, déjà pour la plupart d'ailleurs éclairées au gaz. Au lendemain de la remise de la ligne de Philippeville à Constantine à notre réseau, nous avons enfin prolongé sur Philippeville notre train de nuit d'Alger à Constantine ; les touristes ont donc sur ce parcours un train composé de voitures à boggie.

Entre Alger et Constantine, Constantine et Duvivier, Constantine Biskra, Biskra El Affiane (Touggourt), Oran Colomb-Béchar, circule d'autre part un wagon-restaurant ; le wagon-restaurant de Constantine Biskra comporte un compartiment-salon. Un wagon-lits entre dans la composition des trains de nuit entre Alger et Constantine et le train entre Oran et Colomb-Béchar déjà pourvu de couchettes va être doté d'un wagon-lits dans les premiers jours de février.

Je vous signale également que nous projetons, quand les circonstances seront plus favorables, la création d'un train de nuit entre Constantine et Bône et la frontière tunisienne en correspondance avec le train de jour d'Alger et le train de Biskra.

Comme facilités diverses intéressant le public et les touristes, je citerai les bureaux de ville spéciaux au réseau de Bône, Constantine, Bougie, les bureaux de ville communs avec la Cie P.-L.-M. (bureaux de la

rue Dumont-d'Urville à Alger), bureaux d'Oran et avec la Cie fermière des Chemins de fer Tunisiens (bureau de Tunis).

Nous sommes, en outre, en rapports permanents avec les agences de voyage de France et de l'étranger.

Notre publicité, à l'encontre de ce que vous pensez, n'a pas non plus été négligée. Si nous n'avons pas quant à présent usé de projections cinématographiques comme celles que la Compagnie P.-L.-M. a organisées dernièrement en Algérie pour la propagande intéressant ses lignes métropolitaines, cela tient à ce que nous concentrons nos efforts sur une publicité méthodique en France et à l'étranger. A cet égard, nous avons uni nos efforts à ceux du Gouvernement Général, de la Cie P.-L.-M. et de la Cie Transatlantique pour ce qui est de nos intérêts communs.

C'est ainsi que de concert avec la Compagnie Transatlantique nous amenons des touristes à Beni-Ounif, que nous étudions avec elle des voyages circulaires à coupons combinés et que nous mettrons sous peu de jours en circulation un service d'autocars entre Batna et Timgad.

Ce simple aperçu sommaire vous édifiera, je pense, sur ce que votre information hâtive a d'injuste à notre égard. Je compte donc sur votre loyauté pour l'insertion d'une rectification dans un prochain numéro du *Mercure de France*.

Je donne copie de la présente lettre à M. le Préfet de Constantine et à M. le Gouverneur général de l'Algérie.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Le Directeur
des Chemins de fer algériens de l'Etat,
BOUZAUD.

M. Y. Evenou-Norvès a répondu :

Constantine, le 7 février 1923.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser, en date du 2 février, en même temps qu'à M. le Gouverneur général de l'Algérie et à M. le Préfet de Constantine.

Vous avez eu raison de ne point vouloir considérer comme simple procès de tendance l'appréciation contenue dans les lignes qui, parues dans le *Mercure* du 15 janvier, ont retenu votre attention.

Si j'avais eu en effet quelque motif ou dessein d'engager ce procès dont vous voulez bien écarter l'hypothèse, il m'aurait été loisible (et vous l'avez certainement aperçu) de recueillir, afin de l'alimenter, maints éléments et faits qui sont à la portée de tout observateur attentif et impartial. Et, peut-être, dans ce cas, ne m'aurait-il pas été très malaisé de les utiliser de telle sorte que vous ne vous fussiez pas trouvé dans l'obligation d'y intéresser M. le Gouverneur général et M. le Préfet de Constantine.

Je n'ai du reste à rejeter nulle responsabilité sur aucun informateur bien ou mal intentionné. Seize années d'observation quotidienne des gens et choses d'Algérie m'ont permis d'acquérir une documentation personnelle que d'aucuns jugent convenable pour alimenter quelques écrits destinés à des revues ou journaux de Paris ou d'ailleurs et dans lesquels je m'efforce d'être utile à la cause algérienne.

L'ensemble de ma chronique (aussi bien que mes précédents articles du *Mercure*, si vous avez bien voulu prendre la peine d'y jeter parfois les yeux comme vous fites pour le dernier) aura pu vous montrer que je n'ai point d'autre souci, lorsque les loisirs dont je puis légitimement disposer m'en donnent la faculté, que de répandre dans le public métropolitain une judicieuse connaissance de l'Algérie, voire de susciter chez lui le désir de la parcourir et visiter afin de l'estimer à sa valeur.

Seulement je vois les choses du côté du public. Jusqu'alors je n'avais pas eu à me blâmer de ne point aller chercher la matière de mon information exclusivement auprès des centres ou autorités administratifs ou officiels.

Il ne saurait être dans ma pensée d'apporter la moindre objection envers aucun des points de l'exposé que vous avez bien voulu me faire tenir. Mais je ne serais pas loin de me réjouir d'avoir été la cause involontaire de la publicité donnée, par l'insertion de votre lettre, dans les journaux algériens, aux efforts accomplis, aux projets et intentions formés par l'administration des Chemins de fer algériens de l'Etat en vue d'intensifier la propagande touristique et de favoriser le développement du tourisme en Algérie.

Je désirerais pouvoir vous assurer (pour peu que vous jugiez bon d'attacher une minime importance à mes études ou articles) qu'il me sera, dans l'avenir et dès que j'en aurai l'occasion, fort agréable de rendre hommage aux œuvres qui auront été réalisées sous votre direction en vue d'une cause qui m'est chère, parce que, simplement, j'aime le pays où la vie m'a placé.

Je n'aurais pas agi autrement et ma chronique du 15 janvier aurait sans doute pu vous satisfaire, si mes observations personnelles (que je vous supplierais de ne pas croire inconsidérées) m'avaient permis d'apercevoir dans le seul domaine de la propagande touristique les tangibles résultats de l'action pratique exercée par l'administration des Chemins de fer algériens de l'Etat.

Je ne méconnais pas la difficulté de cette œuvre et ne doute aucunement de votre dévouement personnel à cette tâche si vaste, si nécessaire et si urgente, qui consiste à faire connaître et estimer l'Algérie afin que toutes ses valeurs soient véritablement incorporées dans la fortune nationale française.

Parlant ainsi, je suis persuadé d'être compris de vous et peut-être à

demi pardonné du désagrément que j'ai l'ennui de vous avoir procuré.

Bien qu'il puisse paraître en partie réparé grâce à la diffusion donnée par la presse algérienne aux rectifications que vous m'avez adressées, je m'emploierai volontiers à obtenir l'insertion de votre lettre dans le *Mercure de France*, dans la mesure où la direction de cette revue pourra y consentir.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

YVON ÉVENOU-NORVÈS.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La peinture en Belgique.— Exposition de Constant Permeke : Galerie Giroux. — Le Salon de la Jeune Peinture belge : Galerie Giroux. — Exposition d'Auguste Mambour : Le Centaure. — Exposition de W. Paerels : Galerie Manteau. — Exposition de Georges Lattinis : Galerie Manteau. — Exposition de François Beauck : Cercle artistique. — Exposition d'Henri Evenepoel : Cercle artistique. — La réouverture du Musée Moderne. — Livres belges : Georges Eekhoud : *Le Terroir incarné*, Renaissance d'Occident. — Hubert Stiernet : *La grâce de la folie*, Renaissance du Livre. — Henri Davignon : *Mon ami français*, Plon. — Richard Dupierreux : *La Certitude amoureuse*, Renaissance du Livre. — Henry Maubel : *Théâtre. Quelqu'un d'aujourd'hui* : Robert Sand. — François Bouché : *Vie de François Cazol*, Editions Gauloises. — Edmond Glesener : *Les Dytiques*, Renaissance du Livre. — Léopold Courouble : *La Famille Kaekebroeck*, Renaissance du Livre. — Mémento.

Il est peu de nos artistes qui ne se targuent de sincérité et dont l'œuvre ne nous soit offerte comme une confession. Mais cette confession subit l'ambiance du milieu où elle s'exhale et s'infléchit aux actions et aux réactions de la mode qui n'est elle-même qu'un souci mal déguisé d'originalité et de renouveau.

Aussi dès que s'impose une esthétique nouvelle découvre-t-on, ici comme ailleurs, une surabondance d'âmes modelées en séries et qui, incapables de se réaliser, s'appliquent à étouffer leurs possibilités sous le faix d'une discipline dont, par avance, elles ont accepté les rigueurs.

Quel peintre d'hier, conquis bon gré mal gré aux exigences impressionnistes, n'a pas sur la conscience la dissociation systématique d'une figure ou d'un paysage et quel poète, il y a vingt ans, en qui vivotait la flamme d'un vague lyrisme, ne s'est pas inscrit dans la lignée mallarméenne ?

Peintres et poètes d'aujourd'hui ont, comme bien l'on pense, abjuré ces idoles périmées : Avides de reconstruire les temples ruinés, ils s'appliquent à en bouleverser les plans et nous convient

à les suivre. A dieux nouveaux, prières nouvelles. Les dieux étonnent d'abord, les prières semblent incompréhensibles, puis, peu à peu, la religion s'établit, les fidèles affluent, les cœurs s'exaltent et l'art compte une école de plus.

Qu'on la baptise comme on le veuille, la plus récente, tant par les courants qu'elle crée que par les critiques dont on l'assaille, s'est trop impérieusement imposée à l'attention pour qu'on la raille ou la néglige. Elle compte du reste des personnalités de premier plan et s'appuie sur d'éloquentes théories. Les lois en sont strictes. Plus d'inutiles envolées chez les poètes. Des images directes, un rythme déréglé et un asservissement volontaire aux événements les plus variés de la vie contemporaine.

Chez les peintres, un besoin de réadaptation de l'œil aveuglé par les fulgurations prolongées de la lumière et la subordination de la couleur et de la forme au mouvement. Peintres et poètes font donc partie de la même conjuration.

Quoi qu'on pense de leurs réalisations, on ne peut leur dénier un grand courage : Pour affirmer leur idéal, ils n'hésitent pas à déplaire et renoncent sans regret à l'approbation du public.

Si les poètes ne trouvent que peu d'échos en dehors de leurs cénacles, les peintres soulèvent plus de passions, aidés en cela par les suffrages ou la haine des snobs et les spéculations des marchands.

Les uns et les autres cependant gardent, par leur commune intransigeance et leur mépris de l'argent, une sorte de secrète aristocratie et lorsqu'ils sont, comme **Constant Permeke**, marqués par le génie, ils finissent par imposer silence à leurs plus furieux détracteurs.

L'exposition de Permeke fut un scandale et les journaux aidés par le public s'en donnèrent à cœur joie.

A coup sûr, Permeke n'a rien d'un peintre mondain : Il emprunte ses modèles à la population du port d'Ostende et, non content d'en fixer les traits pittoresques, il leur inflige une allure épique que démentent aussitôt tel œil bigle, telle pose de la lèvre, ou tel front étriqué, noyés dans un affreux bitume et voluptueusement dépistés. S'il aime ses héros comme des frères, s'il les exalte au point de les avoir élus pour exclusifs confidents, il les raille de leur laideur comme il doit railler la mer de ses tempêtes et dans son âme de Flamand têtu doivent se livrer d'étranges batailles.

Qu'il s'apitoie et aussitôt l'alcool de l'ironie l'entraîne dans d'atroces cauchemars, qu'il sourie et ses rustres sournois, un couteau au poing, le guettent dans un coin d'ombre. Permeke fait songer au sage dont parle Baudelaire qui ne rit qu'en tremblant et son art sauvage, où grondent tous les instincts et toutes les folies, rejoint par d'occultes correspondances les plus hallucinantes divagations de Maldoror. On retrouve son influence chez Jeanne Charlet et Robert Crommelynck qui, au IIe **Salon de la Jeune Peinture**, côtoyaient G. Lebrun épris, lui, des grands Italiens, Wolvens dont les sites faubouriens enclosent une âme pathétique, Alice Grey qui fait songer à Marie Laurencin, Marie Howet habile à saisir l'émotion d'un paysage et Pierre de Vaucleroy, historiographe délicieux de rêves surannés.

C'est encore de Permeke que procède **Auguste Mambour** dont les études de nègres nous révélèrent d'admirables promesses décoratives. Tous ces souples corps éclairés du bas et tendus en grappes harmonieuses, outre la maîtrise du dessin, attestent un sens épique qui, pour être moins farouche que celui du peintre ostendais, garde assez de noblesse pour nous exalter et nous émouvoir.

Il y a plus d'intimité chez **W. Paerels** qu'une grâce nonchalante entraîne depuis peu aux jeux subtils de la nuance.

Par leurs gammes assourdies et le mystère qui les enveloppe, *Le héron mort* et les deux *Vues d'Anvers* exposés à la Galerie Manteau chantent comme de beaux poèmes amoureusement cadencés. Ce sont des poèmes aussi que les coins de village que **Georges Lattini** surprend pourtant, dans la rigueur géométrique des églises, des maisons et des ruelles.

Aucun accessoire n'y sollicite l'indulgence : Lattinis schématise sa vision comme une épure.

Mais autour de cet art dépouillé flotte tout l'infini d'une âme franciscaine qui, dans sa piété pour les humbles trésors qu'elle découvre, s'épanche en hymnes et en prières dont tel ciel illuminé, tel jardin caressé de soleil ou tel cimetière raillant l'ironie du printemps, trahissent l'innocence et la ferveur.

S'il a moins d'ingénuité, **François Beauck** a plus de grandeur et sa prédilection pour la silencieuse poésie des choses ne l'empêche pas d'en pénétrer les secrets.

C'est en chantre émerveillé qu'il la célèbre, mais ce chantre est

aussi un artiste réfléchi, apte, à saisir les raisons de son émerveillement et capable de nous en traduire consciemment tous les prestiges.

Une secrète mathématique règle cette âme assez maîtresse d'elle-même pour nous dissimuler ses rouages et qu'elle se plaise à synthétiser les évanescentes harmonies de l'automne, le mystère d'une chambre déserte ou l'occulte germination de la terre, motifs propices aux vastes envolées, toujours cette âme s'analyse et se contrôle à la manière d'un alchimiste, esclave de ses formules et qui nous tend d'une main triomphante l'or vierge qui lui brûla les yeux.

Il ne faut point en demander autant à **Henri Evenepoel** qui n'eut pas le temps, du reste, de cristalliser ses aspirations.

La main pieuse qui aligna son œuvre dans les salles du Cercle Artistique avait pris soin de nous la révéler sous tous ses aspects. Des primes essais aux réalisations suprêmes, toute la vie, — si brève ! — de l'adorable artiste, palpitait devant nous et, sans autre éloquence qu'une croissante perfectibilité, nous apportait le témoignage de ses enthousiasmes et de sa dignité.

Une époque *s'inscrit* au bas de chacune de ses toiles : Alfred Stevens, Toulouse-Lautrec, Raffaelli ont effleuré cet art vivant et pittoresque qui se cherche à travers eux sans s'abandonner tout à fait.

De ses origines flamandes, Evenepoel avait gardé le culte des gammes éclatantes qui, timides dans ses natures-mortes et ses premiers portraits, triomphent dans ses études algériennes.

Il muse en gamin de Paris à travers les foules endimanchées des Kermesses et parmi les ménagères affairées des marchés, s'attendrit devant un geste maladroit d'enfant et, selon la mode d'alors, s'attarde volontiers dans un bar ou un café-concert où il dut croiser l'élégant et nostalgique Tinan. Comme s'il se savait condamné à une mort prochaine, il se hâte de noter en brefs croquis tous les spectacles qui le captivent et de ce fait son œuvre s'éparpille en jeux fugaces qui, grâce aux miracles de la couleur et à la nervosité de la ligne, gardent un caractère d'éternité.

La couleur ! En quel honneur la tiennent, depuis toujours et en dépit de récentes théories, tous les peintres de nos contrées et quelles merveilleuses féeries elle engendre dans la cervelle souvent un peu fruste de ses zélateurs !

Il suffit pour s'en convaincre de parcourir notre **Musée Moderne** récemment réouvert. Rien ne subsiste de son vétuste agencement. L'effroyable Capharnaüm où, dans le désordre des achats successifs, se bousculaient les toiles les plus contradictoires, a fait place à une suite de salles habilement ordonnancées où sont rangées, suivant leurs époques et leurs affinités, les œuvres marquantes de nos dix-neuvième et vingtième siècles.

Certes on y rencontre encore les grandes pages d'histoire où dans leur pompe romantique nos héros nationaux défient à grands gestes l'outrage possible de nos indifférences et l'on salue au passage, avec un peu de commisération, les Wappers, Dekeyzer, Debiefve, Slingeneyer et Gallet qui s'évertuèrent à la création de naïves épopées.

Mais voici pour nous ramener à des songes plus féconds, classés selon leur temps et leurs tendances, les maîtres virils de qui naîtront d'autres maîtres : voici Henri Navez qui connut David et qui s'en souvient dans ses portraits incisifs, Madou dont l'humour dut ravir nos grands-pères, Leys, visionnaire prestigieuses, Eugène Smits qui enclôt un chaste rêve dans des formes voluptueuses, Charles Degroux en qui s'annonce Constantin Meunier, les Boulanger, De Greef, Du Bois et Artan, familiers des oréades et des océanides, Alfred Stevens, petit maître exquis et son frère Joseph si pitoyable au martyre des bêtes, Edouard Agneessens qui signe un chef-d'œuvre: *L'Adolescent endormi*, Léon Frédéric, méticuleux comme un gothique, Pantazis dont le pinceau se trempe dans l'arc-en-ciel, Bartsoen aux symphonies amorties, Laermans brutal et pathétique, Jacobs Smits et son *Père du Condamné*, Ensor, halluciné comme un maître sorcier, Vogels, ce méconnu d'hier qui pourrait bien être un de nos plus grands artistes, Henri de Brackeleer en qui revit l'âme et l'esprit de la Renaissance, Oleffe et son admirable portrait de vieille dame et d'autres, d'autres encore qui ont certes dû pâtir d'une visite hâtive dans l'encombrement de la foule officielle.

« La Belgique est un pays de peintres », soupirait non sans mélancolie un jeune poète qui signa de beaux vers dépouillés et que cette visite avait un peu découragé.

C'est la louange, pleine de réserves d'ailleurs, par quoi l'on salue d'habitude nos meilleurs écrivains. Si elle fut longtemps acceptée, il faut reconnaître qu'aujourd'hui nos poètes et nos ro-

manciers la considèrent comme un reproche et qu'ils s'efforcent de dédaigner la tentation dont leurs aînés furent victimes.

Que l'admirable Georges Eekhoud y cède encore dans son dernier roman : **Le Terroir incarné**, il n'y a là rien qui puisse nous étonner si ce n'est pourtant la vaillance avec laquelle le grand écrivain continue son œuvre. Mais déjà dans les contes qu'Hubert Sturnet groupe sous le joli titre : **La Grâce de la Folie**, on décèle une souplesse analytique dont la timidité accentue le charme et les curieux romans de Herman Grégoire, dont je reparlerai prochainement, de même que le dernier livre de H. Davignon : **Mon Ami français**, abondent en notations pénétrantes que l'on n'a pas l'habitude de rencontrer chez nos écrivains.

Un journaliste de grand talent, qui fut un excellent poète et qui vient de se révéler non moins excellent romancier, Richard Dupierreux, rompt délibérément avec les procédés habituels de nos prosateurs.

Sans doute **La Certitude amoureuse** n'affecte t elle pas la forme dépouillée des récents romans français et pourrait-on lui reprocher parfois une tendance un peu tzigane aux « rallentendos » avantageux, mais le drame qu'elle élucide naît, s'accomplit et meurt dans un plan lucide, habilement gradué de suggestions et de nuances.

Pour peu qu'ils persévèrent dans cette voie, nos romanciers découvriront dans l'œuvre d'un de leurs précurseurs trop ignoré, Henry Maubel, d'excellentes leçons de sobriété et de goût. L'éditeur Robert Sand vient précisément de rééditer son **Théâtre** et une sorte de roman autobiographique : **Quelqu'un d aujourd'hui**, où les idées les plus subtiles luttent de pair avec les plus exquises images.

Certes il serait abusif de condamner tous nos romanciers à ces plaisirs raffinés. Ils protesteraient avec raison contre nos exigences, au nom de la bonne humeur et du bon sens qui restent nos apanages : C'est pourquoi il faut savoir gré à M. Ferdinand Bouché de nous avoir conté par le menu et avec une louable application la **Vie de François Cuzol**, instituteur de village, à M. Edmond Glesener d'exercer sa verve contre les Allemands dans son savoureux recueil de contes **les Dytiques**, et à M. Léopold Courouble qui dans **la Famille**

Kaekebroeck relate les faits et gestes des Bruxellois du bas de la ville où, bien longtemps après lui, M. Fonson découvrit les illustres Beulemans qui lui valurent la fortune et la gloire.

Mémento. — Le théâtre du Marais a représenté *Bas Noyard*, farce en trois actes de M. Henry Soumagne dont il sera reparlé dans un prochain numéro.

La Renaissance d'Occident publie dans ses derniers fascicules de piquants souvenirs de M. Rosny sur l'Académie Goncourt.

Le Thyrse publie dans son numéro du 1er février de délicieux poèmes de Jeanne Plateau.

La Revue Belge, un nouveau périodique bimensuel, publie des vers d'Henri de Régnier, d'Alberd Giraud, de Léon Kochnitzky et des proses d'académiciens français et belges.

GEORGES MARLOW.

LETTRES CATALANES

La proscription officielle du catalan. — La *Sintaxi Catalana segons los escrits en prosa de Bernat Metge*. — A propos des dernières publications de la « Fundació Bernat Metge ». — Les trois derniers livres de López-Picó. — Memento.

Pas plus que dans notre précédente chronique, nous ne céderons, cette fois encore à la tentation de faire de la politique à propos des lettres catalanes. Non que l'occasion ne soit, cependant, propice, comme peut-être elle ne l'avait point encore été, depuis des années. Mais que s'est-il produit, en Catalogne, qu'il n'ait été facile de prévoir, du jour où le pronunciamiento de Primo de Rivera avait eu, du moins provisoirement, l'approbation tacite de la majorité du pays? Rien que de très normal et bien fous auront été ceux qui se seront leurrés d'un facile optimisme. Aujourd'hui, le nouveau Président de la Mancomunidad, don Alfonso Sala, ne se gêne pas le moins du monde pour, dans son discours de prise de possession, le 30 janvier dernier, dire au général Lossada, qui l'a fait nommer à cette suprême magistrature:

Un des points les plus délicats est celui de la langue. Il n'est rien qui affecte davantage les sentiments du peuple que ce qui touche à sa langue, expression de son âme... Et moi, j'invite mes compatriotes à réfléchir si, par sentiment, on peut désavantager ou éliminer la belle langue castillane, lien qui unit toutes les régions de l'Espagne, idiome puissant qui nous joint et nous rattache aux nations hispano-américaines tout entières, au moment où elles renaissent avec force dans la

vie du peuple et où les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne créent l'enseignement de la langue espagnole. Comment l'éliminerions-nous de cette terre, de notre Catalogne?

Paroles qui constituent le parfait commentaire du décret royal publié le samedi 29 décembre dernier dans la *Gaceta de Madrid* et comprenant ces deux articles :

1° Aucun Centre d'enseignement officiel n'a le droit d'autoriser l'enseignement de disciplines non incluses dans le plan d'études préalablement approuvé par l'autorité supérieure ;

2° Ne pourra avoir accès aux établissements d'enseignement de caractère officiel, à titre de professeur, que le personnel nommé en relation avec ce que décident, pour chaque cas donné, les dispositions légales.

S'il nous fallait, donc, au lieu de relater le détail des nouveautés littéraires, consigner la chronique des avatars de l'histoire politique catalane, nous ne manquerions pas de matière et ce serait le cas ou jamais, aussi, d'insister sur la vanité de certains pronostics, tels ceux que risquait, sur « les nouvelles orientations du nationalisme catalan », J. Roca i Roca, dans un long article de la feuille littéraire de *la Nación*, de Buenos-Aires, le dimanche 16 septembre dernier, quelques jours à peine après la réussite du fameux « coup de force ». La nouvelle Députation Provinciale de Barcelone, que préside le chef catalan de l'*Unión Monárchique*, sous la vice-présidence de M. le marquis de Marianao, — elle compte 3 marquis, 3 comtes, 3 barons, — ne pourra que s'efforcer de « castillaniser » la Catalogne, en conformité avec les ordres reçus de Madrid. Mais les Catalans en ont vu d'autres et supporteront ce nouveau choc en gens habitués à de telles avanies et qui sont certains d'avoir pour eux l'avenir. Leur langue pourra être reléguée à l'arrière-plan des programmes officiels et même en être totalement bannie. Elle n'en continuera pas moins à affirmer sa puissante vitalité et à prospérer vers un prochain avenir de plein et radieux épanouissement...

L'espace nous avait manqué dans notre dernière chronique pour signaler la **Sintaxi Catalana, segons los escrits en prosa de Bernat Metge** (1398), que En Anfós Par a publiée au 66e des « Suppléments » (*Beihefte*) de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, à Halle an der Saale, en 1923, en un volume de XII et 580 pages. C'est la première, — et l'unique

œuvre en ce genre, car notre ami, le professeur de New-York, H. C. Heaton, qui avait eu l'intention d'enrichir sa thèse doctorale de 1916 sur *la gloria d'Amor* de Fra Rocabertí (1) d'une étude sur le catalan au xve siècle, a remis cette tâche à une date ultérieure, déclare-t-il à la page XIII de son ouvrage. En Anfós Par est familiarisé avec les œuvres du premier styliste de la Renaissance catalane et son dépouillement syntaxique du *Somni* et de *Valter i Griselda* constitue le résultat de patients travaux, réalisés sous l'égide du grand romaniste de Bonn, Meyer-Lübke, maître incontesté des disciplines philologiques romanes. Un livre comme celui-ci s'adresse aussi bien au grand public qu'aux spécialistes et il faut espérer qu'il servira de stimulant à d'autres travailleurs, plus spécialement à des philologues, pour continuer l'édification de la syntaxe systématique du catalan, du point de vue de l'évolution historique de l'idiome. Nous y avons lu avec un particulier intérêt l'étude sur le pronom *sibi*, *si*, que Metge, — sans doute influencé par l'usage castillan, — avait conservé et que tant d'écrivains modernes ont, en dépit de cette tradition, banni. Mais pourquoi diable l'auteur use-t-il d'une si bizarre orthographe et d'un lexique si archaïque? Lui qui a naguère traduit en catalan le *King Lear*, en aurait-il oublié la toujours moderne et opportune conclusion, ainsi formulée par le Duc d'Albany :

The weight of this sad time we must obey:
Speak what we feel, not what we ought to say?

Puisque de Bernat Metge nous parlons, nous sera-t-il pardonné de passer du secrétaire du roi Martin d'Aragon à la Société éditoriale qui s'abrite sous son nom, par la seule vertu d'une association d'idées? En ce peu de temps qu'elle compte d'existence, la **Fundació Bernat Metge** a donc donné trois volumes de sa série latine, — Lucrèce, dont il a été parlé dans notre dernière chronique, Cornelius Nepos, dont nous touchâmes également un mot et Cicéron, 1er volume des *Discours*, — et un volume de sa série grecque, — les *Entretiens Mémorables de Socrate*, qui nous sont parvenus sous le nom de Xénophon. Cette résurrection des classiques anciens en Catalogne a inspiré à Cr. de Domènec quelques réflexions philosophiques, dont nous esti-

(1) New-York, *Columbia University Press*, 1916, XII et 164 pp., in-12.

mons que la portée est aussi bien applicable chez nous qu'à Barcelone. C'est à propos de l'édition du tome I des *Discours* du prince des lettres latines que cet esprit aussi libre qu'original se demande, — dans la *Veu* du 8 décembre dernier, où le ton n'est point aussi nettement dégagé que dans *Justicia Sòcial* du 15 du même mois, où le même écrivain pousse les choses, en vérité, un peu loin, toujours sur le même sujet, — quel effet produira sur l'ex étudiant de langues classiques la lecture, à l'âge mûr, de cette version si différente, sans doute, de celle ânonnée naguère, sous la direction de routiniers pédagogues, au collège. Et la réponse est que « Cicéron, lu et étudié avec ces nouvelles attitudes mentales et psychologiques, est complètement autre ». Nous en avons fait nous-même l'expérience *in anima vili* et avons constaté que rien n'était plus vrai. Dès lors, est-il donc nécessaire de nous rabâcher et, pis encore, d'imposer à nos fils le sophisme de la nécessité, de la valeur souveraine de l'apprentissage de la seule vraie culture dans les classiques de Rome, dès le bas-âge ? Puisqu'il faut tout recommencer plus tard, ne vaudrait-il pas mieux réserver le temps des jeunes gens à se munir principalement des seules notions réelles, — sciences, langues vivantes, etc., — qui arment un homme pour la vie?

Trois nouveaux volumes de **López Picó** : deux de vers, un de prose. Le gracieux recueil des *Enyorances del Mon*, paru chez Altés en 1923, dit, en petites compositions et en une « prose héroïque », comment *viatjà és mort una mica*. N'est-ce pas, aussi, revivre un peu? En tout cas, ce voyage d'Italie n'apparaît pas du tout banal et les délicates vignettes qu'il nous vaut, d'un intellectualisme aigu, d'une sensibilité si intelligente, se détachent vigoureusement sur le cliché courant. Combien il a fallu à López-Picó d'entraînement systématique et acharné pour aboutir à cette maîtrise du moi égocentriste, à cette virtuosité d'un subjectivisme si dominateur du fond et de la forme ! Cet homme chargé de méditations ne s'occupe pas de l'effet de ses vers sur autrui, mais, cependant, que l'on goûte de délices hautes et pures en cette compagnie ! L'autre jour, — dans *l'Illustrazione Toscana* de janvier 1924, p. 27-28, — nous lisions un article de Gilberto Beccari sur *Firenze e l'Italia nel giudizio di scrittori spagnoli.* Il n'y est question que d'auteurs castillans. Cependant, c'est López-Picó qui a dit (étant à San Miniato) :

Florència, des d'aquí,
ser feliç, és contemplar-te...

L'autre volume de vers : *Cinc Poemes*, — *opus* XVI, — chante en vers simples et comme casaniers les pleines réalités de ce bas monde et non plus les subtilités raffinées de la Tour d'Ivoire. Ce n'est plus, nous a-t-il semblé, l'accent unique de *Popularitats*. Mais la grâce de ces compositions reste notable, comme l'est celle de l'hiver ensoleillé des beaux matins barcelonais :

De matinets de l'hivern,
Clars del sol que els assoleia...

Le volume de prose, daté de 1923, est intitulé *Entre la Critica i l'Ideal*. Nous y avons retrouvé pas mal de choses déjà lues dans *la Revista* et avons remarqué que le dernier article coïncidait ou à peu près avec l'avant-dernier numéro paru de cet organe, de si intéressant contenu. Dans ces 190 pages, López Picó, le plus souvent en prose, quelquefois en vers, déclare ses points de vue sur ce qu'il vient de lire, sur ce qui lui passe momentanément par l'esprit, sur des thèmes d'actualité. Sa critique n'est jamais méchante ; à peine, de temps à autre, quelque légère pointe. On a plaisir à se trouver en compagnie de cet esprit orné, très cosmopolite et qui, cependant, n'a rien abdiqué de son accent de terroir, de ses goûts de Catalan enraciné au sol natal. C'est là, croyons-nous, le meilleur compliment qui puisse lui être fait et qu'a oublié de lui faire Rud Grossmann, dans son *Anthologie* allemande de la poésie lyrique catalane d'aujourd'hui, dont *La Revista* d'octobre-décembre 1923 traduit, p. 203-207, une partie de l'intéressant et original *Prologue*.

Mémento. — Le Directeur de l'*Arxiu d'Etnografia i Folklore de Catalunya*, T. Carreras Artau, aidé par les professeurs Aranzadi et Batista i Roca, a publié en 1922, sur 94 pages et un colophon, un petit *Manual per a Recerques d'Etnografia de Catalunya*, que nous avons tenu à signaler, comme un intelligent résumé, une adaptation pratique parfaite des publications de la *Folklore Society*, de la *British Association for the Advancement of Science*, mais aussi de la propre expérience des auteurs et de l'*Arxiu*, de celle, encore, de la Section philologique de l'*Institut d'Estudis Catalans* et de quelques généreux folkloristes.

Notons avec joie l'agrandissement et la transformation du très beau et très instructif *Boletin de la Sociedad Castellonense de Cultura*, où

les Catalanistes ont tant à glaner. A partir de 1924, il paraît sur 6 fascicules d'une centaine de pages de texte chacun et avec des phototypies documentaires précieuses. Ses publications en supplément constituent de véritables ouvrages, dont les Associés reçoivent l'hommage en temps voulu. L'abonnement annuel n'est que de 12 pesetas. L'adresse de la Revue est: *Calle Caballeros, 31, pral.* Castellón.

Il paraît, depuis le 27 janvier, à Toulouse (50, rue Montaudran), un périodique hebdomadaire : *Oc*, où M. Rovira i Virgili, historien de la Catalogne et lumière, d'abord castillane, puis uniquement catalane, de *La Publicité*, se charge d'exposer les problèmes du catalanisme. Le Directeur de cet organe, M. C. S., qui est professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse, note, en bas du second article de M. Rovira, dans le numéro du 3 février, « que la presse française, convenablement arrosée par le Gouvernement espagnol depuis le début du Directoire, n'a pas dit mot » du coup de Primo de Rivera contre la Mancommunauté de Barcelone. C'est là une grave accusation, dont il importe de laisser la responsabilité à M. C. S., qui, au dire du *Petit Méridional* (6 février), serait « une des plus curieuses intelligences qu'il nous ait jamais été donné de connaître ». Mais, puisque de la presse il s'agit, notons que MM. J. Pla et E. Xammar ne disent pas, — dans 3 lettres à la *Veu* (2, 4 et 5 février, la 4e lettre ayant été supprimée par la censure militaire), — des choses bien flatteuses sur celle de Barcelone. Voir aussi les réflexions sur ce thème, de J. M. de Sagarra, dans *La Publicitat* du 10 février.

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES RUSSES

Les Archives de C.-P. Pobiedonostzev. — Le gouvernement des Soviets, qui s'occupe de mettre au jour plusieurs documents importants pour l'histoire de la Russie, fait paraître actuellement *les Notes et les Lettres de C.-P. Pobiedonostzev* le célèbre homme d'Etat russe, Procureur général du Saint-Synode. On savait que son influence sur toutes les affaires de l'Etat, pendant près de cinquante ans, avait été considérable, mais il résulte des documents publiés que cette influence était encore plus grande qu'on le pensait, et qu'en fait, Pobiedonostzev fut, pendant tout le règne d'Alexandre III et une grande partie du règne de Nicolas II, le véritable dictateur de la Russie.

Les deux premiers volumes des Notes et Lettres de C.-P. Pobiedonostzev laissent beaucoup à désirer au point de vue de la rédaction : les lettres sont mélangées avec les notes, l'ordre chro-

nologique n'est point toujours observé, ce qui, parfois, déroute le lecteur ; quantité de projets, de nombreuses suppliques, que de tous côtés on adressait au puissant Procureur général du Saint Synode, et qui ne présentent maintenant aucun intérêt, encombrent ces Archives. M. Pokrovsky, que l'on avait pressenti pour diriger la rédaction de cette publication, déclina cet honneur et ne consentit qu'à écrire une Préface, dans laquelle il explique son refus, précisément parce que, selon lui, il fallait composer de tout autre façon ce recueil de documents, et qu'on ne lui en laissait pas la latitude. Cependant cette publication, telle quelle, est du plus haut intérêt. Les correspondants de Pobiedonostzev sont, la plupart, des personnages les plus connus de son époque, et nombreuses sont les lettres d'Alexandre III, qui avait pour son ancien professeur un véritable culte et une profonde amitié. Les ministres, les ambassadeurs, les hommes d'Etats illustres, tous écrivaient à Pobiedonostzev, personne n'osant présenter un projet sans son approbation.

La figure du célèbre Procureur du Saint-Synode se dresse vivante de ces pages, et il apparaît comme un véritable Torquemada de notre époque. Réactionnaire par toute la force de sa pensée, il n'admettait d'autre gouvernement que l'autocratie absolue et envisageait avec horreur la possibilité d'un moindre progrès des idées politiques en Russie. Dans une lettre à l'empereur, du 30 mars 1881, quand, de tous côtés, la société russe suppliait Alexandre III d'inaugurer son règne par la grâce des meurtriers de son père, Pobiedonostzev dit son « horreur » à l'idée seule que Perovskaia et Géliabov pourraient être graciés ; et le règne d'Alexandre III commença par l'érection de cinq potences.

A dater de l'avènement d'Alexandre III, Pobiedonostzev devient le vrai maître de toute la diplomatie et de la politique intérieure russes ; comme nous l'avons dit plus haut, c'est à lui que s'adresse quiconque veut présenter un projet ou obtenir une place, et l'on trouve dans les archives du Procureur général du Saint-Synode, outre les lettres de l'empereur, des lettres de Loris Melikov, du comte Ignatiev, du comte Tolstoï, de Makov, le ministre de l'Intérieur qui se tua ; du célèbre publiciste Katkov qui, à un moment donné, avait sur Alexandre III presque autant d'influence que Pobiedonostzev lui-même, du Prince Mestcherski,

journaliste non moins éminent dont l'influence fut surtout grande au début du règne de Nicolas II, du célèbre professeur Tchitcherine, père du Commissaire du peuple ; de Léon Tolstoï, de Vladimir Soloviev, de Dostoïevski, etc.

L'une des premières lettres d'Alexandre III publiées dans ces archives se rapporte, précisément, à la mort de Dostoïevski. Elle est du 29 janvier 1881. Alexandre est encore héritier. Il écrit à Pobiedonostzev :

Je regrette beaucoup, beaucoup, la mort du pauvre Dostoïevski. C'est une grande perte et personne certainement ne pourra le remplacer. Ce matin le comte Loris Melikov a déjà fait un rapport à ce sujet à l'empereur, et demandé l'autorisation de venir en aide à la famille Dostoïevski.

Un mois après, Alexandre II était tué, et le 30 mars Pobiedonostzev écrivait, à Alexandre III, la lettre dont nous avons parlé, mais qu'il faut citer en entier.

Majesté,

Pardonnez-moi, au nom de Dieu, si je vous dérange si souvent. Aujourd'hui on a lancé une idée qui m'horrifie. Les hommes sont si dépravés dans leur penser que certains croient possible que les condamnés à mort soient graciés. Déjà on répand parmi les Russes la crainte que des idées perverses puissent être soumises à votre Majesté pour vous convaincre de gracier les criminels. Ce bruit est arrivé jusqu'au vieux comte Strogonov, qui est venu chez moi aujourd'hui, tout ému. Cela serait-il possible ? Non, non, mille fois non ; cela ne peut être que vous, devant tout le peuple russe, vous pardonniez aux assassins de Votre Père, l'Empereur russe, pour le sang duquel toute la terre (à l'exception de quelques personnes faibles de cœur et d'esprit) exige la vengeance et s'indigne qu'elle tarde. Si cela pouvait arriver, croyez-moi, Majesté, ce serait considéré comme un grand péché et troublerait le cœur de vos sujets. Je suis Russe, je vis parmi les Russes, et je sais ce que sent le peuple, ce qu'il exige. En ce moment tous exigent la vengeance. Celui de ces criminels qui évitera la mort bâtira tout de suite de nouveaux projets. Au nom de Dieu, Majesté ; je supplie Dieu que dans votre cœur ne pénètre pas la voix de la flatterie et du rêve.

Sur cette lettre même, Alexandre III écrivit :

Soyez tranquille ; personne n'osera venir me trouver avec de pareilles propositions et je vous garantis que tous les six seront pendus.

Dès le début du règne d'Alexandre III, un changement se

manifesta dans la politique intérieure de la Russie. Alors qu'Alexandre II l'orientait vers les voies constitutionnelles, Alexandre III se tourna brusquement du côté opposé et tous les ministres libéraux du règne précédent donnèrent leur démission et, en même temps qu'eux, se retira également le grand-duc Constantin, qu'en Russie on considérait comme le chef du parti libéral. L'empereur en informa lui-même Pobiedonostzev dans sa lettre du 30 avril 1881 : et le 18 mai, il lui écrit de Gatchina :

C'est véritablement étrange comme nos pensées se rencontrent. Je venais d'écrire à Vorouzov mon désir de nommer Alexis à la place du grand-duc Constantin Mikhaïlovitch quand j'ai reçu votre lettre, dans laquelle vous me parlez de la situation anormale du ministère de la Marine. Je desire que la nomination d'Alexis ait lieu le 20 mai, jour de sa fête. Constantin a refusé nettement de m'envoyer sa lettre de démission. J'ai attendu deux mois sa décision et n'ai pas reçu cette lettre de sorte que, maintenant, je n'ai plus l'intention d'attendre et j'ai décidé de le révoquer purement et simplement et de nommer Alexis.

Une des créatures de Pobiedonostzev qui joua un rôle important en Russie, c'était Délianov, qui, pendant dix longues années, fut ministre de l'Instruction publique. Il avait remplacé à ce poste le baron Nicolaï, qui n'avait pas voulu introduire dans les écoles les mesures réactionnaires imposées par Pobiedonostzev.

Dans une lettre, datée du 22 mars 1881, Délianov écrit à son ami et protecteur :

A Son Excellence C. P. Pobiedonostzev, de la part de Délianov.

Ivan Davidovitch Délianov, membre du Conseil d'Empire, qui répète la même chose depuis le mois de mai 1880.

Est-ce que l'Empereur lit les *Moskovskia Viedomosti?* Du 1er mars au 7 avril, il y a eu là des articles très instructifs. Quel article admirable sur la réaction du gouvernement, inventée par d'autres journaux! Le 7 avril, un article admirable sur les étudiants! Oh Loris, la Russie ne conservera pas un bon souvenir de toi!

Le lendemain, lettre du même, non moins caractéristique :

Aujourd'hui, je lis la nomination de Tagantzev au Sénat, et après cela on s'étonne que naissent chez nous des Geliabov et des Ryssakov. Qui les suscite sinon les Tagantzev, les Mouromtzev, etc. On dit que c'est Markov qui a agi ici... Ce n'est pas la liberté qui est dangereuse, mais la démoralisation d'en haut. Comme on trompe le pauvre empe-

reur! D'ailleurs, quoi d'étonnant à cela quand Satan (1) est en tête du gouvernement.

Pobiedonostzev était pour tous un maître exigeant et redouté, et chacun tremblait de le mécontenter.

Le poète Polonsky, très connu à cette époque, qui était alors censeur, n'échappait point à cette crainte. Il était l'ami de Tourgueniev, mais celui-ci n'était pas vu d'un bon œil par le Procureur général du Saint-Synode, qui lui reprocha cette amitié. Et Polonsky lui écrit :

Votre haute Excellence, bien estimé Constantin Pétrovitch.

Ce matin j'ai reçu votre billet; il m'a étonné comme l'un des symptômes de notre terrible maladie sociale et, en même temps, il m'a montré que, malgré ma foi de jadis dans le progrès, vous n'avez pas encore perdu votre bonne opinion de moi. Je vous en remercie.

Je ne montrerai votre billet à personne ; mais comment puis-je conseiller à Tourgueniev, sans l'étonner, ou provoquer sa surprise, de partir le plus vite possible. Est-ce qu'il me croira ?

Dès hier soir, à son arrivée, il m'a parlé avec enthousiasme de l'invitation à déjeuner de la princesse héritière d'Allemagne qui l'a forcé ainsi à rester un jour de plus à Berlin, et qui a été très aimable avec lui et lui a longuement parlé. Hier encore, ayant entendu mes reproches, il s'étonna jusqu'où peut arriver un potin et il se justifia devant moi de toutes les accusations lancées contre lui et que j'ai entendues de Grigorovitch et de Markevitch.

Je ne veux point vous infliger la lecture d'une longue lettre; je pourrai vous rapporter de vive voix ses justifications. D'après ses paroles, Tourgueniev restera ici un peu plus d'une semaine. Il passera un jour à Moscou, ensuite il ira dans son domaine, où il invite ma femme et mes enfants, qui n'ont encore jamais vu la vraie campagne russe. Même sans mes conseils, il ne désire voir personne, sauf de vieux amis, et refuse de recevoir qui que ce soit.

Et qui ira chez lui maintenant ? Le temps des ovations est passé ; sa gloire a vieilli. Vous avez peur que Stassulievitch ou le cercle de *Poriadok* (2) puisse l'agiter ou l'influencer. Est-ce que la conversation de Stassulievitch peut avoir une influence quelconque? A en juger par moi, je ne le pense pas. Stassulievitch admire son talent littéraire et peut-être attend-il de lui quelque chose, mais Tourgueniev est cent fois plus intelligent que lui. Et quelle importance peut avoir *Poriadok* devant la masse de journaux et de revues que Tourgueniev lit, en France, en Angleterre et en Allemagne? Les centaines de mille Russes

(1) Le comte Loris-Melikov.

(2) « L'Ordre », nom d'un journal très libéral d'alors.

qui voyagent en Europe lisent, à l'étranger, les journaux les plus libéraux de toutes sortes et il n'en sont point contaminés, donc *Poriadok* ne peut avoir aucune influence sur eux. Que n'ai-je pas lu en ma qualité de censeur, et, grâce à Dieu, je ne suis devenu ni socialiste, ni athée, ni traître.

A en juger d'après nos comptes rendus, ces derniers temps on introduit en Russie, — et on y vend, — près de 11 millions de volumes d'ouvrages étrangers. Chez moi, à la censure, on lit, je crois, jusqu'à 700 journaux et revues de l'étranger. Qu'est la presse russe devant une quantité pareille, et qu'y a-t-il d'étonnant si une partie de la société russe est contaminée par les idées occidentales. Vous écrivez que je me suis très lié avec Tourgueniev. Mais serais-je son ami s'il ressemblait à un nihiliste ou si je le jugeais dangereux pour notre gouvernement. Dieu m'en préserve.

Je le morigène pour ce qui, en lui, le mérite, et je vous affirme sur l'honneur que si je pouvais seulement penser qu'en ce moment Tourgueniev peut, de telle ou telle façon, avoir une mauvaise influence, je lui conseillerais de partir non point à la campagne, mais tout droit à l'étranger, pour un an.

Je ne crois pas que je verrai Tourgueniev aujourd'hui, mais demain, quand nous resterons seuls, je tâcherai de faire votre commission, si vous la maintenez jusque-là.

Quelques correspondants de Pobiedonostzev tâchent encore à le dépasser dans sa frénésie réactionnaire, par exemple le comte Komarovski, professeur de Droit international à l'Université de Moscou, lui soumet des mesures propres à écraser l'hydre révolutionnaire.

5 mars 1881.

Bien estimé Constantin Petrovitch.

Si lors de ma visite du matin, 2 mars, je vous ai demandé de me donner votre carte pour le Comte Loris-Melikov, c'est que je suis convaincu que nous ne sommes pas au bout des crimes des régicides. Comme beaucoup de Russes, je suis maintenant convaincu qu'il faut agir (pour ne pas dire venger). Je brûle de travailler à l'extermination de l'hydre qui ose le geste sacrilège contre les oints de Dieu, et couvre de honte la terre russe. Pour tâcher de mettre fin, le plus tôt possible, au trouble qui nous attriste tous, ne serait-il pas utile, en dehors de toutes les mesures prises par le gouvernement, de déclarer hors la loi tous ceux qui sont convaincus d'être gagnés aux idées du parti révolutionnaire, et de les rendre responsables sur leur vie pour le moindre attentat ou acte contre l'ordre établi en Russie.

Il va sans dire qu'une fois cette mesure déclarée, il faudrait l'appliquer sans pitié.

Pobiedonostzev avait la haute main sur tous les rouages du gouvernement; l'empereur même devait parfois tenir compte de l'opinion de son ancien professeur, qui ne se gênait pas pour lui exprimer son mécontentement. C'est ainsi qu'Alexandre III ayant fait au général Skobelev, qu'il n'aimait guère, une réception plutôt fraîche, reçut de Pobiedonostzev la lettre suivante:

Majesté,

J'ai déjà osé écrire à Votre Majesté sur un sujet que je crois très important: la réception de Skobelev. Maintenant on dit en ville que Skobelev a été très attristé et confus de ce que vous n'ayez pas témoigné du désir de connaître les détails des exploits de son corps d'armée et de l'expédition (1) qui a attiré l'attention générale et qui fut l'expédition principale du règne précédent. Maintenant on parle de cela partout et tous les mécontents des derniers changements en jubilent...

Je crois ce sujet si important qu'au risque d'attirer le mécontentement de Votre Majesté, j'y reviens. J'ose répéter de nouveau que Votre Majesté a besoin d'attirer Skobelev à soi, cordialement. Les temps actuels exigent une prudence excessive. Dieu sait de quels événements nous pouvons encore être témoins. Il ne faut pas se tromper: le sort a départi à Votre Majesté un règne très orageux; les dangers et les grandes difficultés sont encore à venir. C'est maintenant pour vous le moment où jamais d'attirer de votre côté les meilleures forces de la Russie, les gens capables non seulement de parler mais surtout d'agir au moment décisif. Les hommes sont devenus pusillanimes et les caractères à tel point mesquins! La phrase a accaparé tout. Je vous assure sur l'honneur qu'on regarde autour de soi et on ne sait sur qui s'arrêter; d'autant plus précieux est donc l'homme qui a montré qu'il a de la volonté et de la raison et qu'il sait agir. Et il y en a si peu de tels! Malheureusement les conjonctures sont pires qu'elles ne furent jamais en Russie et je prévois la triste possibilité d'un Etat dans lequel les uns seront pour vous et les autres contre vous...

Depuis le 1er mars, vous appartenez, avec tous vos sentiments et vos goûts, non à vous-même, mais à la Russie et à votre grande destinée... L'aversion peut provenir d'impressions et celles-ci peuvent être suggérées par des anecdoctes, des racontars dits à la légère ou exagérés. Que Skobelev soit, comme on le dit, un homme immoral, mais que Votre Majesté se rappelle, y a-t-il dans l'Histoire beaucoup de grands hommes, de capitaines, qu'on puisse qualifier d'hommes moraux, et pourtant ce sont eux qui ont décidé des événements. On peut être personnellement un homme immoral et, en même temps, être porteur d'une grande force morale et avoir une grande influence sur les masses. Skobelev, je le ré-

(1) Il s'agit de la prise de Akhalt-Také.

pête, est devenu une grande force et a acquis une influence énorme sur les masses, c'est à-dire que les hommes le croient et le suivent. C'est très important, et maintenant plus que jamais...

Il est rare toutefois que Pobiedonostzev ait à morigéner l'empereur qui se montrait un disciple fidèle de son maître. Celui-ci avait exposé ses idées politiques dans un livre, qui eut en son temps un grand retentissement en Russie : *Le recueil de Moscou*, où sont critiquées toutes les bases de la culture européenne comparées aux idéals du nationalisme russe. Les vices principaux de la culture européenne sont, d'après Pobiedonostzev, le rationalisme et la foi en la bonté innée de l'homme : le premier soumet l'homme à la conclusion logique, la deuxième l'amène à l'idée de la volonté populaire et du parlementarisme, « la plus grande erreur de notre temps ». L'idéal positif de Pobiedonostzev, c'est « la force naturelle de l'inertie, cette force que le penseur myope de la nouvelle école confond avec l'ignorance et la sottise, mais qui est nécessaire pour le bien-être de la société ».

Aussi le professeur devait-il être satisfait quand il recevait de son impérial élève une lettre telle que celle-ci :

Gatchina, 1883.

Je vous remercie, cher Constantin Petrovitch, pour votre intéressante lettre que j'ai lue avec un sentiment d'amertume pour nos Russes qui périssent sous le joug des Habsbourgs, comme autrefois nous périssions sous le joug tatar. Dieu fasse qu'ils s'en délivrent aussi heureusement que nous nous sommes délivrés, grâce aux efforts perpétuels des princes du pays russe. Pour ce qui est de la fin de votre lettre, vous me connaissez, et tant que je vivrai, et tant qu'il plaira à Dieu que je reste au pénible poste où lui-même m'a placé, je n'admettrai point ce mensonge dans la sainte Russie. De cela soyez sûr. Je suis trop profondément convaincu de l'ignominie du principe parlementaire pour l'admettre jamais en Russie, sous l'aspect qu'il a dans toute l'Europe. Qu'on me bafoue et qu'après ma mort on m'injurie encore, mais le jour viendra peut-être où, enfin, on dira du bien de moi.

Je vous remercie encore une fois pour votre lettre. Ecrivez quand vous le désirez et le trouvez nécessaire et avec la même franchise comme toujours. Vous savez que je lis vos lettres avec plaisir et souvent elles m'ont été et me seront utiles.

Pardonnez-moi. Cordialement vôtre.

ALEXANDRE.

Pobiedonostzev surveillait jalousement les moindres manifestations publiques où l'on pouvait voir l'éveil de l'esprit libéral,

ainsi que l'attestent de nombreuses lettres de ses archives. Ou bien il s'agit d'interdire les représentations de l'Opéra pendant le carême, ou de donner l'autorisation de publier un livre, car le censeur Theoktistov ne manquait jamais de prendre l'avis de Pobiedonostzev. Celui-ci surveillait même les expositions de peinture.

Ainsi, le 15 février 1885, il écrit à l'Empereur :

On m'a écrit de différents côtés en me signalant qu'à l'exposition il y a un tableau qui offense le sentiment moral : Ivan le Terrible avec son fils tué. Aujourd'hui j'ai vu ce tableau et n'ai pu le regarder sans dégoût. J'ai ouï que Votre Majesté a l'intention de visiter cette exposition ces jours ci (1) et, sans doute, vous verrez vous-même ce tableau. L'art pictural d'aujourd'hui est étonnant : pas le moindre idéal, rien que le sens du réalisme et la tendance à la critique. Les tableaux antérieurs du même Répine ont ce même caractère et sont repoussants. Il est difficile de comprendre quelle idée a eue le peintre en représentant, en pleine réalité, un pareil sujet. Et à quoi rime ici Ivan le Terrible ? On ne trouve pas d'autre raison qu'une certaine tendance. On ne peut dire que ce tableau soit historique, puisque le moment qu'il représente est purement fantaisiste. Il y a à l'exposition le portrait du peintre lui-même ; les traits de son visage expliquent ce qui lui fait choisir et représenter de pareils sujets.

Il va sans dire que le grand Léon Tolstoï causait beaucoup de soucis à Pobiedonostzev et à son auguste correspondant. Son drame, *La Puissance des ténèbres*, qu'on parlait de représenter sur l'un des théâtres impériaux, soulevait l'indignation du Procureur général du Saint-Synode, et, tout frémissant de colère, il écrivit à l'empereur :

Je viens de lire le nouveau drame du comte Tolstoï, et je n'en reviens pas d'horreur. Cette horreur est encore augmentée par le bruit qui court qu'on songe à le jouer dans les théâtres impériaux où il serait déjà à l'étude. Je ne sais si Votre Majesté a lu la brochure ; je ne connais rien de pareil dans aucune littérature. Zola lui-même n'est jamais arrivé à ce degré de réalisme grossier que Tolstoï a atteint ici. L'art de l'écrivain est remarquable, mais quelle profanation de l'art, quel manque d'idéal, ou plutôt quelle négation de l'idéal même ; quel ravalement du sentiment moral ; quelle offense du goût ! Il est pénible de penser que des femmes écoutent avec intérêt la lecture de cette pièce et en parlent ensuite avec enthousiasme. Je dirai plus : le simple sentiment

(1) Sur la marge, l'empereur a écrit : « Demain ».

d'un brave Russe doit être profondément offensé à la lecture de cette œuvre ; et que sera-ce alors à sa représentation ! Est-ce que notre peuple est tel que le représente Tolstoï ? Mais cette représentation répond bien à toutes les tendances de ses œuvres nouvelles. Notre peuple reste dans les ténèbres et le but principal de Tolstoï est de lui apporter son nouvel évangile.

Chaque drame digne de ce nom suppose une lutte, à la base de laquelle est un sentiment idéal. Est-ce qu'il y a lutte dans le drame de Tolstoï ? Tous les personnages sont des brutes, des bêtes, qui commettent les crimes les plus abominables tout simplement par instinct bestial, de même qu'ils mangent et s'enivrent. On ne parle point ici de lutte.

Devant le spectateur défilent l'emprisonnement du mari, plusieurs incestes, le crime que commet un homme poussé par sa mère et sa femme, enfin l'horrible infanticide avec le craquement des os du bébé, et tout cela sans lutte, sans protestation, et dans la forme la plus grossière, et le langage impossible des paysans, dans une atmosphère de débauche et d'ivrognerie. Et l'on ne voit pas un seul personnage vivant, peut-être la pâle Marina et le vieil Akim, mais ce dernier est un être ramolli, sans volonté. On dit que la fin de la pièce est morale. Je ne trouve pas cela.

L'aveu de Nikita et son repentir viennent à la fin comme un phénomène de hasard qui ne fortifie rien dans ce milieu dépravé, qui ne résout rien, de sorte que ce moment est noyé dans l'impression continue d'horreur qui règne pendant les cinq actes du drame. Il existe dans le même genre le drame musical de Sierov (*La Force hostile*), mais quelle différence ! Là le spectateur est profondément ébranlé, mais tout à fait autrement. Là, la forme est pure, il y a la lutte au nom de l'idéal ; et le repentir du criminel, entraîné par la passion, couronne en effet le drame. Chez Tolstoï, il n'y a ni passion ni entraînement ; il n'y a pas de lutte, il y a des actes stupides, insensés, de l'instinct bestial. Voilà pourquoi la pièce est si répugnante. Dans *Crime et Châtiment* de Dostoïevski, avec tout le réalisme du peintre, la lutte passe à travers toute l'action, et quelle lutte ! et l'idée ne disparaît pas pour un moment dans l'action. Mais ici qu'est-ce ? Mon Dieu, où sommes-nous arrivés dans le domaine de l'art ! Le jour que le drame de Tolstoï sera représenté sur les théâtres impériaux, ce sera la chute définitive de notre scène, déjà sans cela tombée bien bas. La chute morale de l'art dramatique est un malheur assez grand, parce que le théâtre a une grande influence sur les mœurs, qu'il incline de l'un ou de l'autre côté.

Je m'imagine la première représentation : les loges seront pleines de cavaliers et de dames de la haute société, amateurs de jour et de nuit de sensations violentes. Les dames, en toilettes éblouissantes, regarde-

ront la représentation de la pièce dont le sujet est pris du monde des paysans, qui leur est étranger « et dans lequel vivent et se meuvent des hommes qui ressemblent aux animaux ». A chaque acte on sentira « l'agréable horreur ». Au 5e acte, quand craqueront les os de l'enfant, les mères pleureront, mais quelles larmes fausses ! Cela ressemblera aux tableaux d'autrefois quand les dames élégantes se réunissaient pour l'exécution publique des criminels et pleuraient en mangeant des bonbons et des glaces.

Mais ce n'est pas tout. La pièce deviendra à la mode ; tout le public pétersbourgeois, du petit au grand, se ruera au théâtre ; les loges seront remplies de jeunes filles et d'enfants mineurs, c'est certain. Que résultera t-il au point de vue moral de cette habitude de voir, pendant plusieurs heures, le tableau vivant des crimes, de la débauche, des mœurs sauvages ? Les enfants, en rentrant du théâtre, répéteront en riant les injures grossières entendues dans la pièce. Et c'est loin d'être tout.

Les spectacles de Pétersbourg donnent le ton de l'amusement à toute la Russie. Aujourd'hui, dans chaque ville de quelque importance il y a des théâtres où l'on joue — en dépravant les mœurs du public oisif — tout le rebut des scènes pétersbourgeoises.

Il y a des théâtres même dans les villages. A Moscou, sous le vocable de théâtre populaire Skomorokh, il y a un établissement où pour cinq à soixante kopeks, le public en bras de chemise ou en *touloup* écoute les pièces du répertoire commun et, durant les entr'actes, boit de l'eau de vie, au buffet. Le drame de Tolstoï fera le tour de tous ces théâtres. Imaginons-nous le public paysan et ouvrier de ces représentations. Qu'est-ce qu'il en tirera ? Le tableau des crimes qui révoltent l'âme humaine est présenté comme chose courante. Les hommes qui vivent par l'instinct, sans idées, verront ici, en réalité, avec quelle simplicité, quelle facilité, les crimes se commettent. On dit que Tolstoï ayant réuni ses paysans et ses domestiques pour leur lire son drame et connaître leur impression, demanda à l'un de ses valets comment il trouvait Nikita. A quoi le valet répondit : « Tout allait bien, mais à la fin il a fait une gaffe. »

Il se peut que ce soit aussi l'impression de la masse des spectateurs plongés également, comme le personnage du drame, dans les ténèbres des instincts et des intérêts matériels.

Et que sentiront les meilleurs, les plus honnêtes des représentants du peuple ? Il seront sans doute offensés dans leurs meilleurs sentiments. Ils penseront : « Voilà à quoi s'amusent les seigneurs ; voilà comme ils comprennent le peuple ; est-ce que nous tous, simples gens russes, sommes de pareilles brutes et crapules ! C'est honteux. Et si quelqu'un avait voulu représenter de la même façon des comtes, des princes, des grands seigneurs, on ne l'aurait pas permis ; on aurait interdit la pièce,

c'est bon seulement quand on parle de nous. » Il n'est pas bon que d'honnêtes gens parlent ainsi. Il faut aussi se demander quelle impression auront les étrangers de la représentation publique d'un pareil drame paysan russe. A l'étranger, où toute la presse respire la colère contre la Russie, saisit avidement toute manifestation douteuse et enfle le fait minime ou inventé en tableau de la débauche russe : « Voilà, dira-t-on, comment les Russes eux-mêmes représentent les mœurs de leur peuple. » Ce n'est déjà pas bien que le drame de Tolstoï, publié en édition populaire à 10 kopeks, se vende maintenant sur tous les carrefours et sera bientôt entre les mains de chaque Russe du petit au grand. Bien que la couverture porte « pour les adultes », cette mention même attire tous les mineurs, et, sans aucun doute, la pièce est lue maintenant, avidement, dans toutes les écoles. Que sera-ce alors quand on la représentera au théâtre !

Cette lettre est du 15 février 1887. Quelques jours plus tard, le 19, l'empereur y répondait :

Je vous remercie, cher Constantin Petrovitch, pour votre lettre sur le drame de Tolstoï. Je l'ai lue avec un grand intérêt. J'ai lu aussi le drame et il a produit sur moi aussi une forte impression de dégoût. Tout ce que vous écrivez est tout à fait juste, et je puis vous rassurer et vous dire qu'on ne se prépare point à le représenter sur les théâtres impériaux. Il avait été question d'une représentation d'essai, sans public, pour décider s'il était possible de donner cette pièce ou si l'on devait l'interdire complètement. Mon avis est qu'il est impossible de mettre ce drame à la scène ; il est trop réaliste et le sujet en est horrible. Il est triste que Tolstoï, avec son immense talent, n'ait rien su choisir de mieux pour un drame, que ce sujet révoltant. Mais toute la pièce est écrite merveilleusement et se lit avec le plus grand intérêt.

Vôtre de tout cœur,

ALEXANDRE.

C'est seulement cinq ans après cette échange de lettres que le drame de Tolstoï était enfin représenté au théâtre impérial de Moscou.

Comme on a pu le voir par les citations que nous avons données, peu de questions — en politique comme en art — échappaient au contrôle du tout-puissant Procureur général du Saint-Synode, et ce n'est qu'après avoir été traitées dans son cabinet de travail qu'elles arrivaient jusqu'au trône impérial. Création de la flotte volontaire, construction des chemins de fer stratégiques, pourparlers avec Bismarck, arrangements avec le banquier Bleichrœ-

der, unions morganatiques des grands-ducs, concerts historiques de Rubinstein, mort d'Aksakov et de Tchaïkovski, expositions de peinture, censure des livres, en un mot tout était examiné au préalable par Pobiedonostzev et de tout cela nous trouvons trace dans ses archives, dont les deux premiers volumes parus nous mènent jusqu'en 1893, et qui doivent fournir encore la matière de trois volumes.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES POLONAISES

Les romans de Venceslas Berent : *Fachowiec* (Un professionnel), *Prochno* (La Vermoulure), *Ozimina* (Le Blé d'Hiver), *Zywe Kamienie* (Les Pierres Vivantes).

Si un Weyssenhoff, un Reymont et surtout un Zeromski ont tous fait un effort consciencieux pour se créer chacun sa propre vue de la Pologne rénovée, seul Venceslas Berent, parmi les romanciers de cette génération, évite jusqu'ici tout contact avec la réalité nouvelle. Impassible et hautain, il se promène parmi les miracles de l'heure présente, plongé dans sa vision du passé lointain.

Pourtant, il n'en fut pas toujours ainsi. Dans **Fachowiec** (*Un professionnel*), il s'attache à la réalité environnante pour en dégager, il est vrai, un cas psychologique. Un étudiant, obéissant aux idées alors à la mode, quitte la science pure pour « être utile » à son pays comme artisan. La déchéance intellectuelle de ce jeune adepte du « positivisme varsovien » sous l'influence du milieu, voilà, il est vrai, le côté le plus attachant de ce premier roman (1). *Fachowiec* n'avait pas révélé ni fait pressentir encore un écrivain d'une valeur vraiment supérieure.

C'est **Prochno** (*La Vermoulure*), publiée neuf ans plus tard, qui mettra Berent au premier rang des romanciers-artistes Œuvre vigoureusement orchestrée, s'il en fut. Un immense trésor d'observations, d'émotions et de réflexions accumulées pendant de longues années semble brusquement dilapidé dans ce roman avec une frénésie incomparable : tout l'or de l'expérience morale et artiste jeté dans un brasier de passions hétéroclites se mue en une déliquescence fulgurante.

(1) En même temps que *Fachowiec*, c'est-à-dire en 18.4, Berent publia dans la revue l'*Atheneum*, une nouvelle, *Nauczyciel* (*l'Instituteur*), récit d'une pénétrante et fine observation psychologique.

La donnée essentielle de *la Vermoulure*, c'est l'antinomie pathétique de l'art et de l'ordre moral. Il est entendu que l'art signifie ici avant tout l'appétit pervers de « créer » à tout prix et de jouir en artiste. Cet appétit, envahissant les âmes aux ailes débiles, les consume au lieu de leur insuffler une vraie énergie créatrice. L'art libérateur des romantiques devient ainsi chez Berent un dissolvant des forces vitales de l'homme et de la société. Mais toute cette dissolution, toute cette corruption des énergies humaines exhalent je ne sais quel parfum intense, suffocant et qui enivre comme une fumée d'opium. C'est dans une hallucination de cet enivrement que *la Vermoulure* phosphorescente distille une lumière magique aux irisations morbides et fines.

Malgré un parti-pris d'impassibilité et d' « objectivisme » artiste, *la Vermoulure* de Berent recèle un sens moral d'une portée assez grande. Elle suggère la condamnation de cet hyperesthétisme factice qui naît au milieu du dessèchement sentimental des grandes villes comme une revanche de la nature bannie de leurs enceintes. Elle semble désavouer ainsi les excès du culte obsédant de l'art, cette autre « nouvelle idole » qui rive parfois ses fidèles aux plus cruels désenchantements.

Une attitude, en apparence bien différente et qui a surpris, sinon déconcerté, les admirateurs de Berent, s'est révélée dans l'**Ozimina** (*Le Blé d'Hiver*). Cette œuvre aux larges vues sur la réalité polonaise d'avant-guerre fut, elle aussi, un fruit mûr d'un travail intérieur intense et patient. Une étude passionnée et complexe de tous les éléments de l'existence polonaise de cette époque forme la partie capitale, la partie essentielle du livre. Adoptant un simultanéisme étrange, l'auteur rassemble tous ces éléments personnifiés dans un salon varsovien, en laissant à chaque invité le soin de se définir et de se réaliser... Depuis le vieillard majestueux, ancien insurgé de 1863, jusqu'au « représentant de l'opinion européenne », le louche journaliste de Berlin, toute une foule d'hommes, de masques et de fantoches se presse à cette *soirée* qui a l'air d'un *sabbat* : banquiers, aristocrates, riches seigneurs, savants malgras et curés grassouillets, étudiants qui protestent et artistes au charme écœurant, révolutionnaires, militaires, professeurs, femmes enfin, femmes aux silhouettes les plus diversement nuancées... Toute cette tumultueuse confrontation présidée par l'équivoque baron Niemann doit, devrait abou-

tir à une synthèse vivante de « l'âme commune », l'âme collective. Hélas ! aucune harmonie forte, aucune présence supérieure ne se manifeste dans cette cohue aux visages multiples et confus. Car « cette vie, dit Berent, est trop informe dans sa passivité et dans son impuissance pour qu'il soit nécessaire, pour qu'il soit possible de la *conquérir* de haute lutte ; cette vie se laisse seulement *séduire* ». C'est pourquoi le vrai souverain de cette existence ne peut être qu'un baron Niemann, infâme et souple « séducteur de la vie », qui, avec une égale désinvolture, exploite son héroïsme, sa beauté frêle et sa bassesse...

Cependant Berent n'a pas voulu étouffer toute la société varsovienne dans l'épaisse et suffocante atmosphère de ce royaume du baron Niemann. A la fin du volume, comme pris d'un remords tardif, il bouscule tout son monde et le jette brusquement au milieu d'une sanglante manifestation patriotique et révolutionnaire : nous sommes au beau temps de l'occupation russe, cela va sans dire. En face du danger, l'héroïsme a l'occasion de se déployer et la faiblesse de disparaître. La promesse d'un avenir clair se profile un instant à l'horizon dans cette triple apparition, triple essence de la vraie et saine réalité polonaise : le paysan, l'ouvrier et la femme cultivée « au regard droit ».

Malgré cette allégorie finale, optimiste et prophétique, le *Blé d'Hiver* de Bérent ne cesse d'être une satire de la société de Varsovie, un tableau de mœurs et de caractères et, surtout, un tableau de « l'âme commune », haut en couleurs et dessiné avec une clairvoyance impitoyable... Au fond pourtant on retrouve ici la même passion et la même nostalgie de la *vie forte* pleinement épanouie comme dans la *Vermoulure*. Seulement, là, cette nostalgie cherche son propre apaisement dans une révolte contre l'obsession de la grande ville, dévoratrice des flammes pures... Le *Blé d'Hiver*, par contre, nous apparaît comme une sorte d'expédition morale, organisée au nom et au profit de la société polonaise pour trouver la source de la force, pour plier même la destinée floue et dissolvante de ce milieu à la loi sainte de la force et de la discipline moralement coordonnée... Car seule « l'auguste violence » émancipe et purifie « l'âme commune »... De là — comme par dépit — cette glorification du soldat occupant, étranger et hostile, mais qui représente malgré tout une parcelle de force vivante et de discipline...

Ecrite quelques années après le triomphe émouvant des *Noces* de Wyspianski, l'*Ozimina* de Berent apparut à certains critiques et lecteurs comme une sorte de « réplique » varsovienne du chef-d'œuvre du théâtre symboliste de Cracovie (1). Et, certes, il est difficile de ne pas reconnaître ici une symétrie, ou une « analogie à rebours » : d'une part cette nuit des noces à la campagne cracovienne, où les forces invisibles et souveraines affirment leur présence pour se dissoudre dans une sorte de « catalepsie mouvante » au rythme tragique et fascinant ; d'autre part, la nuit lourde et exténuante du salon varsovien que termine un sursaut d'énergies vitales et un pressentiment frémissant de l'avenir.

Zywe Kamienie (*les Pierres Vivantes*) (2). Le dernier livre de M. Berent (l'auteur de la *Vermoulure* publie ses œuvres dans un majestueux rythme décadaire (un volume environ tous les dix ans) ressemble fort à une fuite consolatrice dans le passé, ou, si l'on veut, à un brusque retour dans ce nostalgique pays, où l'auteur commença jadis son enivrant pèlerinage vers la force et la joie créatrice... Le problème de l'art est de nouveau au centre : l'art qui justifie l'existence, l'art-rédempteur de la vie.

Dans une longue série de hauts-reliefs sculptés, ciselés avec une *patience* synonyme de *passion* et une tendresse d'artiste qui, à elle seule, fait songer aux maîtres du moyen âge, Berent évoque tous les aspects de cette époque chevaleresque à la fois et grossière, mystique, ignorante et superstitieuse, assaillie de tous côtés par une vague inquiétude métaphysique, enveloppée enfin d'une tristesse morne et accablante... L'homme qui semblait « docile » et à jamais « soumis », se réveille brusquement de sa vertueuse platitude. Et il se réveille en esclave, poussé, enfermé dans une impasse sombre et moisie. Les cris de révolte et d'angoisse, en haut ; les cupidités sans audace, la jouissance sans joie, en bas, voilà, semble-t-il, les limites morales de cette vie.

Contre toute cette torpeur et cette tristesse stérile Berent lance alors la troupe bondissante et gaillarde de ses « héros ». Fous et « sots », forains, histrions, jongleurs, clercs errants et saltimbanques, tous se précipitent à travers le paysage crépusculaire de

(1) Cf. Z.-L. Zaleski, *Dzielo i Tworca*, Varsovie, Wende 1913, p. 153, et aussi W. Feldman et Stan. Lam, *La Littérature polonaise contemporaine*, Léopol, Altenberg 1913, pp. 367-8.

(2) Waclaw Berent, *Zywe Kamienie*, Varsovie 1922.

ces temps comme pour y éveiller la fière joie d'épanouissement et de révolte!.. Et le miracle s'opère à leur passage. Ce sont eux, pauvres jongleurs et clers errants, presque autant honnis qu'applaudis et admirés — qui rallient ou raniment tout ce qui existe de forces vivantes et saines dans cette société sans équilibre et sans direction : nostalgie de quelques chevaliers, vrais serviteurs d'idéal, audaces rares de pensée de quelques « esprits forts », élans mystiques de *fratres* hantés par le démon de curiosité, désirs, et soupirs enfin, de femmes somnolentes ou sanglotantes au milieu de leur « bonheur insipide »... Ainsi, grâce à eux, la vie devient plus intense, plus dramatique et plus apte aux futurs émerveillements de la Renaissance. Elle se débarrasse aussi peu à peu de ce lourd linceul de l'*acedia*, tristesse et à la fois angoisse, car le contact enthousiaste de l'art transforme même la mélancolie lourde et stérile en une *mélancolie* ailée et créatrice... Et les chevaliers errants, unis à la troupe vagabonde des clercs et jongleurs, conduits par le poète, vont entreprendre l'éternelle recherche du Saint-Graal...

Tel se dessine, ramené aux lignes essentielles, le schéma intérieur des *Pierres Vivantes*. En réalité, le livre est si riche en tableaux formant comme de petits poèmes épiques séparés, qu'il est singulièrement embarrassant de le considérer en son extra-multiple unité. Cette unité s'affirme pourtant. Elle apparaît dans la structure presque trop orchestrée, trop savante du récit, mais surtout dans la même tonalité musicale et coloristique qui pénètre l'œuvre tout entière. On sourira peut-être, si je confesse que je « vois » les *Pierres Vivantes* dans une gamme mauve et bleue allant de l'incolore à peine azuré jusqu'au violet tendre ou alourdi par l'ombre et que je les « entends » dans quelque mode sino-hindou, hiératique et grave, où tremble pourtant l'inextinguible *zal* polonais assourdi et maîtrisé par un effort surhumain.

Si le contenu artiste, historique, moral et philosophique de l'œuvre apparaît si riche et somptueusement ordonné, l'intrigue du roman, par contre, semble bien frêle et vacillante. Mais peut-on seulement parler ici d'*intrigue* et de *roman* ?...

Le récit multiple, symphonique et dense semble comme enfilé autour d'un couple de personnages dont les péripéties se déroulent lentement d'un bout à l'autre de l'histoire Un poète errant (*gagliardo*) clerc défroqué, amoureux de lettres et une petite

danseuse saltimbanque — *animula vagula, blandula*, mais rentrée dans sa chair souple et délicieuse — conduisent ainsi, sans être pressés, la troupe vagabonde... ou plutôt, sans se soucier de leur sacerdoce, ils célèbrent l'office divin de l'art avec cette permanente adoration de la joie libératrice. Au poète — comme il arrive souvent aux fils préférés des mères et aux élus des auteurs — il manque peut-être un peu de cette chaleur vibrante qui crée des caractères vivants et qui s'imposent. Mais sa vagabonde compagne si fidèle à son génie, quoique infidèle parfois à son amour, elle qui chante la gloire de la « Dame Vénus » et qui proclame fièrement le culte de Dionysos, elle est, comme Zosia de la *Vermoulure*, pleine d'un charme inquiet, transparent et fluide. Petite divinité frêle aux seins fermes et au cœur toujours prêt à l'offrande, elle se fraie le chemin en gambadant à travers toutes les vicissitudes du destin et grandit jusqu'au *symbole de l'éternelle révolte féminine : contre tous les privilèges sauf celui de l'art et de la force en beauté*... Fée charitable, fière et douce à la fois, elle traverse les péripéties aventureuses du roman comme une flamme vivante consumant tout ce qui peut salir et ne conservant que l'or pur de la passion désintéressée. Sa fin révoltante, la fin de ces deux « époux » mystiques à leur guise, car unis éternellement dans le mystère de la beauté, cette fin abrupte au milieu des ruines et parmi les sourires des statues antiques réveillées soudain de leur sommeil, achève de l'envelopper d'une tendresse grave et d'une « ardente sérénité »...

Nous ne songeons pas ici à épuiser ni même à énumérer le trésor des figures ou des masques qui peuplent tous les recoins de cette « cathédrale vivante du moyen âge » reconstituée si pieusement dans le dernier livre de Bérent. Nommons simplement — avant de nous séparer de ce tumulte sculptural — quelques ombres plus pathétiques, tel cet armurier idéaliste-mécréant et la vision hallucinée de sa mort tragique et grotesque à la fois, tel ce médecin, dispensateur de conseils graves et ce doux enlumineur, frère Lucas, possédé par le divin enchantement des lignes et des couleurs, tel, enfin, ce supérieur d'un couvent des Franciscains, portrait évocateur de Joachim de Flore... Et puis des « scènes d'ensemble », tantôt dramatiques ou solennelles, tantôt réalistes et grotesques : cortèges de lépreux, processions de mendiants, bagarres de chevaliers et de bourgeois,

animation de foires et luxe exotique de Halles aux draps...

Ici, le problème de *Salammbô* réapparaît soudain. Cette « reconstitution » du moyen âge est-elle aussi fidèle qu'elle s'affirme pieuse et vivante? La compétence nous manque pour répondre à cette question. Mais, au fond, la question elle-même n'est-elle pas un peu vaine au point de vue de la critique littéraire, du moins? La vérité scientifique que renferme le dernier livre de Bérent est, en tous cas, suffisamment exacte et complète pour suggérer au lecteur une vision somptueuse et saisissante de ces temps. Et les médiévistes polonais attestent qu'elle est minutieusement, méticuleusement ajustée aux faits et conforme aux plus récentes données de la science...

Pour cette raison, mais plus encore, pour sa haute morale artiste et son « héroïque probité » littéraire, pour sa fière révolte, enfin, contre le « mal romantique », en dépit d'une secrète tendresse vouée au romantisme, on surnomma l'auteur des *Pierres Vivantes* le « Flaubert polonais ». Cette appellation ne me paraît pas une simple figure de rhétorique. L'art de ciseler le verbe et d'en extraire les plus savantes concordances aux mélodies exquises et pénétrantes n'a jamais eu en Pologne un plus patient ni plus ardent serviteur. Son dernier livre, somptueux et grave, né aux confins de la poésie et du récit romanesque, reflète avec force cette voluptueuse et presque pudibonde « exaltation intérieure » qui jaillit du plus raffiné mysticisme...

Moraliste malgré lui, artiste avec toute la frénésie d'une volonté tendue vers l'impossible perfection, poète enfin par-dessus tout, Venceslas Berent semble vouloir dissoudre l'amertume des temps présents dans une dilection mélancolique et frémissante de son art. Malgré toute sa religion de joie libératrice et d'orgueil vagabond, il demeure un « frère franciscain », moine attardé en ces temps de multiples déchirements, un enlumineur ardent et grave de la vie qu'il voudrait contempler en beauté, avec un frais sourire de rêve épanoui.

Z.-L. ZALESKI.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La Fécondité Poétique. — Francisco A. de Icaza : *Cancionero de la Vida Honda y de la Emocion Fujitiva*, Ateliers Polygraphiques, Madrid. — Fabio Fiallo : *Canciones de la Tarde*, « La Cuna de America », Saint-Domingue. —

E. Gonzalez Martinez : *El Romero Alacinado*, Editions Babel, Buenos-Ayres. — Rafael Alberto Arriéta : *Fugacidad*, éditions America, Buenos-Ayres. — J. Nunez y Dominguez : *Musica Suave*, librairie espagnole, Mexico. — Julio Casal : *Humildad*, J. Pueyo, Madrid. — Mémento.

Parmi les écrivains hispano-américains, les poètes sont beaucoup plus nombreux que les prosateurs, au point que l'on puisse compter vingt poètes pour deux romanciers et un critique. Pareille disproportion a existé de tout temps, de sorte que l'on pourrait affirmer que l'une des caractéristiques de nos lettres est la **Fécondité Poétique**. Cela provient sans doute de la race méditerranéenne si profondément artiste, qui constitue le noyau de notre population, et de la nature à la beauté grandiose de nos pays ; mais cela vient aussi de notre caractère de grands enfants dominés par la vanité et par le désir insensé de paraître. Car, autour de nos poètes véritables, il y a une foule de rimeurs faux, impersonnels. Jeunes gens qui font de petits vers pour leur fiancée, hommes d'affaires qui se distraient à faire de la littérature, professeurs ou diplomates qui désirent orner leurs titres des lauriers académiques, publient sans cesse des recueils de vers. Le mot d'ordre qui a été lancé dernièrement en France : Décourageons nos artistes, devrait être repris chez nous, appliqué aux versificateurs. Un tel état de choses, en effet, est préjudiciable à nos poètes authentiques. Et ceux-ci sont dignes de toute considération : il suffit de rappeler que parmi eux, avec Ruben Dario, s'est manifesté un lyrique génial tel qu'il s'en est rarement trouvé dans la littérature castillane de tous les temps. Je me suis occupé déjà de beaucoup de nos poètes dans ces chroniques et dans mon livre *Les Ecrivains Contemporains de l'Amérique Espagnole*. Aujourd'hui, je vais parler encore de quelques uns à propos de leurs livres récents. Dans une prochaine chronique je traiterai des jeunes poètes qui se sont fait connaître ces dernières années.

Je commencerai cependant par un poète mexicain que je n'ai pas encore eu l'occasion de présenter, mais qui est un maître connu dans tous les pays de langue espagnole : Francisco A. de Icaza. Ayant débuté vers l'aube de notre mouvement moderniste, il a suivi les nouvelles directions avec discrétion, en gardant le sens de la tradition et la pureté de la langue. Très bien doué, il est un rêveur sentimental qui traduit ses états d'âme avec la clarté et l'élégance de nos maîtres du Siècle d'Or ; mais aussi

très cultivé, il est un artiste moderne qui note ses sensations en images brillantes et combine les vers en strophes délicates. Sa poésie, à la fois émue et colorée, choisie et fluide, reste dans l'oreille comme une mélodie, persiste dans la rétine comme une polychromie crépusculaire. Son inspiration qui se rattache peu à la terre américaine, et surtout le fait qu'il ait vécu presque toujours en Europe, ont conduit à le considérer comme un de ces auteurs qui n'ont d'autre patrie que celle de leur langue Mais à l'apparition de l'un de ses premiers recueils, Ruben Dario le saluait déjà comme un lyrique qui « faisant usage de l'instrument national et traditionnel, parvient à être un poète très moderne et démontre aux péninsulaires qu'il reste sur les bords de la mer d'Amérique de nombreuses tortues d'or... » Et voilà qu'Alfonso Reyes a cru trouver en ses poèmes « ces tons suaves et ces émotions directes par lesquels on a défini déjà le caractère de la poésie mexicaine ». Il est évident que, par son inquiétude et par le goût de la nouveauté qui lui a fait ajouter au fond traditionnel les finesses de la poésie étrangère moderne, il est un poète hispano-américain. Sous le titre de **Cancionero de la Vida honda y de la Emocion fugitiva**, Icaza vient de nous donner une réédition de ses deux livres fameux : *Lejanias* et *La Cancion del Camino*, augmentée d'un certain nombre de poèmes inédits. Ce sont des confidences sentimentales ou des madrigaux galants d'une émotion discrète qui se fait parfois ingénieuse ou sentencieuse, non à la manière anecdotique de Campoamor, à la façon un peu *conceptueuse* de nos vieux lyriques. Ce sont encore des visions de la nature ou des choses, plastiques et colorées, mais non pas suivant la formule objective des parnassiens ; avec l'émotion d'un paysagiste d'états d'âme, et parfois avec le luxe simple d'un Calderon qui chargeait à l'occasion le fragile fil de l'octosyllabe de perles et de cabochons. Ainsi : « Etats d'Ame », « Poésie des choses », « Paysages vus et Paysages rêvés », et ces somptueux « Tons du Paysage ». Icaza aime nos lettres classiques et les connaît profondément. Il est aussi un érudit qui a étudié passionnément nos vieux auteurs. Mais nous parlerons en une autre occasion de cet aspect de sa personnalité.

Fabio Fiallo, dominicain, que j'ai déjà signalé, a débuté aussi au commencement du Modernisme, mais on peut dire qu'il est resté fidèle aux maîtres romantiques, particulièrement à Becquer

et à Heine, quoiqu'il ait su s'approprier un certain affinement d'expression bien moderne. C'est un poète de l'amour dont l'unique motif est l'éternel Féminin et dont l'expression est l'accent de la passion ou le suave murmure de la galanterie. Ses vers ne se font pas remarquer par la nouveauté, et moins encore par la singularité, mais ils sont toujours émotifs et délicats, si bien que Ruben Dario, qui eut une grande amitié pour lui, a pu dire qu' « il pense au travers de son cœur ». Il est l'auteur de deux recueils de poèmes : *Primavera sentimental*, *Cantaba el Ruiseñor*, et d'un petit livre de contes : *Cuentos Fragiles*, dans le goût fin, mais un peu artificiel de l'auteur de *Zo'Har*. A l'apparition de son second recueil, l'écrivain vénézuélien Manuel Diaz Rodriguez l'a présenté, dans un article brillant, comme un lyrique d'une singulière spontanéité, dont la voix devrait dominer le tapage de toutes les écoles. Diaz Rodriguez, qui est un styliste exquis, n'est pas poète. Il a donc exagéré en toute bonne foi, mais il a eu raison de signaler Fiallo comme un poète très délicat. Dans un nouveau recueil récemment paru : **Canciones de la Tarde**, Fiallo nous a offert une poignée de poèmes sentimentaux qui font penser parfois à des chansons déjà entendues, mais qui sont sentis, fins, spontanés; la femme y apparaît sous le symbole de la sirène ou de la statue, chers aux romantiques ; mais le poète la loue souvent avec des accents d'une sincérité captivante. J'ai reçu ce livre avec un autographe daté d'une prison de Saint-Domingue. Les usurpateurs de la souveraineté de ce pays avaient incarcéré le poète pour le crime d'être patriote. La grande République anglo-saxonne, qui commence à être le bourreau de nos libertés, deviendrait-elle aussi le bourreau de notre intelligence ? »

J'ai présenté déjà Enrique Gonzalez Martinez, Mexicain, comme un lyrique de la pensée sensibilisée, singulier chez nous à cause de la tournure de sa poésie et de la richesse, de la puissance de son inspiration. Analysant son recueil, *Parabolas y otros Poemas*, je signalais une tendance, nouvelle en ce poète, à descendre du lyrisme abstrait dans lequel il plane constamment, et à sortir de la versification régulière dont habituellement il se sert. Et je me demandais si le poète suivrait cette nouvelle orientation. Il paraît l'avoir suivie en deux volumes qu'il a publiés dernièrement : *La Palabra del viento* et **El Romero Alucinado**. Le poète

a quitté son pays et il est allé comme diplomate au Chili, puis en Argentine, et ce fait y a peut-être contribué ; le changement d'horizon ouvre les yeux aux rêveurs les plus renfermés en eux-mêmes. Il est certain que dans *La Palabra del viento* il nous offre encore quelques poèmes symboliques, dans lesquels les aspects de la vie réelle ou de la nature n'apparaissent plus que comme éléments métaphoriques. Mais, en s'approchant du ciel où brille la Croix du Sud, la beauté du paysage ou le souvenir de son « enfance inquiète » directement inspirent ses chants. Dans *El Romero Alucinado* le poète se présente à nous comme un pèlerin de l'illusion, qui va par le monde en chantant ses impressions du moment, « sans rien savoir ». Quelquefois, il traduit sa pensée émue en poèmes plus ou moins symboliques, mais le plus souvent il nous dit simplement ses impressions de route en vers concrets qui se teintent de la couleur des choses environnantes. Il rend ainsi ses visions de la cordillère qui lui rappelle ses montagnes natales, dressées entre « deux mers » ; de la « nuit australe », « que glace le vent du pôle proche » ; de la forêt froide de la lointaine Araucanie, du « condor prisonnier » dans les yeux duquel brille « une vision d'abîmes », et de ce « lac vert » (le lac de Todos los Santos) dans lequel la forêt voisine « a l'air de se déteindre dans l'eau ». Tout cela, naturellement, en peintures subjectives, enveloppées d'émotion et de rêve. Puis voici que ce poète, généralement grave, nous traduit aussi ses « sourires du passage » en petits poèmes délicieusement légers, comme si, en ses instants de repos, il s'amusait à dessiner sur le sable Quant à la technique, il brise souvent la strophe classique et emploie parfois un vers libre, discret, harmonieux. On peut dire par suite qu'avec ce livre Gonzalez Martinez a découvert la terre américaine. Il n'a pas vu cependant l'homme de cette terre, son frère. On a publié récemment un recueil anthologique de notre poète : *Los cien mejores Poemas de Enrique Gonzalez Martinez*, avec une remarquable étude préliminaire de Manuel Toussaint. Après avoir très bien analysé l'œuvre du poète, le critique nous dit que celui-ci a échappé à « l'étroitesse du régionalisme dans l'art » et n'a pas « d'autre patrie que la poésie ». Mais Gonzalez Martinez sait sans doute qu'en se faisant l'écho des grandes suggestions de la terre ou de la race, loin de tomber dans le régionalisme, on renforce l'universalité indispensable à tout

art véritable,en la différenciant. Il est aujourd'hui la voix la plus puissante de notre poésie; il peut par conséquent, comme Ruben Dario, employer toutes les modalités. Je pense qu'il nous réserve d'autres belles surprises. Attendons.

Quand le poète argentin Rafael Alberto Arrieta a publié son second livre, je l'ai signalé ici comme un rêveur fervent et ingénu, qui ressentla vie avec un cœur illusionné et le traduit avec une exquise simplicité. C'est en effet un lyrique pur, pénétrant et tendre, qui dit ses émerveillements de la réalité et du rêve en vers simples, transparents, souvent vagues, fugaces, où la pensée et les images se perçoivent comme au travers d'une eau limpide ou d'une brume matinale. Sa lignée, est celle des rêveurs doux et mélancoliques, comme Keats, Albert Samain, Jean R. Jimenez ; mais il a une ingénuité dans la douceur et une sérénité dans la mélancolie bien à lui. Ses poèmes brefs et légers, comme des flocons d'écume,prennent les formes les plus délicates du lyrisme. Il y a trois grandes modalités lyrique : *la directe* ou *vocative*,qui comprend l'hymne, l'ode, la prière ; l'*intime*, qui interprète les états d'âme et les visions du monde comme des états d'âme ; *l'indirecte* ou *figurée*, qui renferme la chanson, le lied, la ballade. (Oh ! ce ne sont pas des choses de rhétorique. C'est une classification que je propose parce qu'elle me paraît juste.) Arrieta, comme tous les lyriques modernes, emploie la seconde, mais fait usage aussi de la troisième, ce qui est rare chez nos poètes. Il a écrit ainsi quelques lieder en ballades très délicats et si bien adaptés qu'ils ne révèlent pas trace de poésie nordique. Philéas Lebesgue en a traduit quelques-uns en français, avec beaucoup de finesse. Dans ses deux premiers recueils: *Alma y Momento, El Espejo de la Fuente*, Arrieta nous dit les émotions momentanées de son âme fervente. Impressions de la réalité ou rêves d'une tendresse contenue et d'une fugacité charmante. Dans *Las Noches de Oro* et **Fugacidad**, parus il y a peu de temps il procède de même. Mais ici, moins influencé par les maîtres qu'il aime,sa voix sonne plus pure, et, plus maître de sa technique, son vers est plus cristallin,plus évanescent. Ceci surtout dans *Las Noches de Oro*, qui est le plus beau de ses livres. On y trouve certains poèmes, comme « Chanson des jours sereins », « Lied », « La voix », d'une suggestion dans l'imprécision et d'une densité dans la légèreté, singulières. Son dernier

recueil est à la hauteur de son lyrisme, mais l'envolée nous y semble moins légère, peut-être à cause de la lourdeur de la rime consonante, le charme moins pénétrant. Et pourtant il y a là des poèmes comme « Nocturne » ou ces « Portraits » inachevés ou effacés, qu'il faut compter parmi ses œuvres les plus personnelles. Ce poète ne se fait pas directement l'écho de ces grandes suggestions de la terre et de la race dont j'ai parlé, mais il s'en fait l'écho indirectement. Sa poésie vague et tendre, n'est-ce pas en réalité celle qu'inspirent nos pays du Sud, où la mélancolie de la nature et de l'âme aborigène se prolonge dans la chanson et dans la musique populaires ? En Argentine, il y a d'autres poètes plus brillants, plus riches. Il n'y a pas un lyrique plus pur. Arrieta nous a donné dernièrement un livre de portraits féminins : *Las Hermanas Tutelares*, délicat, mais fait avec des livres européens. Pourquoi perd-il ainsi son temps ? Il y a chez nous tant de matière vierge attendant l'auteur qui saura la styliser !

J'ai signalé J. Nunez y Dominguez, Mexicain, comme un poète romantique au sens éternel de cette expression. C'est également un visuel et un artiste, qualités qui vont toujours réunies, ainsi que l'a bien noté de Gourmont. Ce qui le caractérise, précisément, c'est son art bizarre, fortement coloré, que pare l'émotion et qui orne le vers d'images gemmées semblables à ces étranges figures des vieux manuscrits mexicains. Dans sa collection *Holocaustos*, le poète exprime ses rêves sentimentaux ou note ses sensations de l'existence quotidienne avec un sentiment palpitant et une fantaisie charmante. Dans son dernier livre : **Musica Suave**, il module des chansons passionnées ou mélancoliques en vers peut-être un peu tordus, mais pleins d'émotion et d'éclat ; en même temps qu'il trace des visions de la vie de son pays, d'hier et d'aujourd'hui, dans des tableautins à peine ébauchés, mais vibrants de couleur et de suggestion profonde. Ecoutez cette ballade des « Promeneurs solitaires » dans laquelle la belle inconnue passe, parmi les fleurs, « avec une mélancolique élégance ». Regardez cette évocation de « la Messe d'une heure à l'époque Coloniale », où les jeunes filles, à la sortie de l'église, passent « en laissant un parfum de roses entr'ouvertes et d'encens ». Et remarquez, dans le jardin public, la fontaine qui ouvre au soleil son « panache de pierreries », comme « un grand paon sa queue

aux cent yeux de cristal », et, sur la vieille place, le jet d'eau qui tire aux arbres, tel un dragon aztèque, « sa langue de diamants ». Je ne me suis pas trompé en voyant en ce rêveur romantique un poète mondonoviste. Ses tableautins de la vie mexicaine sont des fleurs fastueuses et languissantes ouvertes sous le soleil de l'Amérique tropicale.

Je n'avais fait que nommer Julio Casal, Uruguayen, quoiqu'il ait déjà publié divers livres, parce qu'il paraissait trop influencé encore par certains aînés, bien que l'on trouvât en son recueil, *Nuevos Horizontes*, des poèmes assez purs. Mais ce fervent poète nous a donné il y a peu de temps un nouveau recueil : **Humildad**, où il se montre enfin maître de son rythme intérieur et de son expression. Pénétré d'une conception de la vie et de la poésie, très humaine, ou plutôt toute chrétienne, il recherche « l'humilité et tout ce qui — ne brille guère » Il nous fait donc part de ses impressions des choses mélancoliques : l'arbre solitaire, les cloches, le sentier, le crépuscule, ou bien des êtres lamentables, l'allumeur de réverbères, l'émigrant, le marchand de bracelets, avec une émotion intense et un art simple, un peu primitif, qui prend quelquefois la cadence ingénue de la chanson populaire. Il a quelques poèmes brodés autour de vieilles chansons, d'un effet charmant, qui nous découvrent tout un filon de poésie bien à nous, inexploré. Son recueil, parcouru par un même sentiment, forme ainsi comme une symphonie en gris mineur d'une douceur et d'une suggestion comparables à ces paysages « tout de soie humide » qu'il aime. Dorénavant, il faudra donc compter Julio Casal parmi nos meilleurs poètes nouveaux.

Mémento. — Le poète hondurénien, Froylan Turcios, publie à Tegucigalpa, sous le titre de *Hispano America*, un excellent périodique de littérature et de politique américaine, destiné spécialement à défendre les intérêts hispano-américains et, en particulier, ceux qui ont trait à l'union des républiques de l'Amérique Centrale. Dans le dernier numéro que nous avons reçu, nous remarquons un beau poème peu connu de Ruben Dario : « Union Centro-Américaine » et un bon article de J. Ingenièros : *Le Temps*. Sous le titre *Valoraciones*, on a commencé à La Plata (Argentine) la publication d'une revue de critique et de polémique, organe d'un groupe d'étudiants universitaires ; son attitude est « de rebellion contre les valeurs en déclin que l'on fait durer encore et d'affirmation de valeurs nouvelles ». Elle est dirigée par C. Americo

Amaya. Dans le premier numéro (septembre), nous remarquons un intéressant article de José Gabriel, « Une Rebeldia », et un curieux travail de T. Herrero Ducloux, « l'Alchimie dans les Mille et une Nuits». *Renovacion* est un périodique mensuel de lettres et d'idées qui a commencé de paraître à Buenos-Ayres et qui se propose de servir les intérêts hispano-américains en général. Ses directeurs sont Gabriel Moreau, J. Barreda Lynch, et Campos Aguirre. Nous remarquons, dans le premier numéro, un vigoureux article de Barreda Lynch : « Les Industries de la Mort », et de nombreuses informations littéraires. *Revista de Revistas*, l'intéressante revue illustrée de Mexico, a publié un article de V. Garcia Calderon, très bien illustré : « Chez Rachilde » (23 septembre), et une page suggestive d'Antonio Caso : « El Maximo Comun Divisor » (2 décembre).

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

L'Europe au jour le jour, t. XIV (Traités de 1919 ; mars 1919-janvier 1920). Bossard. — L.-L. Klotz, ancien ministre : *De la Guerre à la Paix*, Payot. — *L'Extermination des Chrétiens d'Orient*, anonyme, P. Thivoz, Paris. — *L'Arménie et la Question Arménienne*, anonyme, H. Turabian, 227, Boul. Raspail, Paris. — K.-J. Basmadjian : *Histoire moderne des Arméniens*, J. Gamber, 7, rue Danton, Paris. — Henri Bergmann : *L'Italie*, F. Rieder.

Ce quatorzième volume de la collection formée par M. Auguste Gauvain avec ses articles publiés en temps de guerre, dans le *Journal des Débats*, termine la série intitulée **l'Europe au jour le jour**. Telle qu'elle est, cette collection embrasse la période qui s'étend de la crise balkanique de 1908-1909 au mois de janvier 1920 : prolégomènes de la grande guerre, la grande guerre, élaboration des traités qui mirent fin à la guerre. On peut dire des quatorze recueils de M. Gauvain qu'ils sont moins un ouvrage que les matériaux nécessaires à la composition d'un ouvrage. Les historiens trouveront dans cet assemblage d'articles publiés, comme dit l'auteur, « au jour le jour », sous l'empire des pires angoisses, parmi toute sorte d'incertitudes, des documents de haute valeur et des appréciations d'une grande perspicacité. M. Auguste Gauvain s'est acquitté et s'acquitte encore de sa besogne de publiciste avec une sûreté de coup d'œil, une puissance et une rapidité de jugement, une indépendance d'esprit qui le mettent au premier rang des écrivains politiques de ce temps. On remarque une cohésion rigoureuse entre les quatorze volumes qu'il vient de publier. Auguste Gauvain obéit à des principes

qui, loin de se démentir d'un tome à l'autre, s'affirment et se précisent à mesure que se déroulent les événements. Avant M. Wilson, le rédacteur des *Débats* avait préconisé le droit des peuples à disposer d'eux mêmes ou, plus simplement, la liberté et la justice; mais M. Gauvain prétend mêler à ces conceptions idéalistes le respect des lois historiques et un sens aigu des réalités. Ce fut la grande erreur des hommes d'État qui se firent forts, en 1919, de jeter les bases de l'Europe nouvelle que de ne point s'inspirer de ces principes, harmonieusement équilibrés. Retirés sur ce que M. Gauvain appelle plaisamment un Sinaï, ils firent de leur toute puissance un mauvais usage. Au lieu de conclure une paix en accord avec les devises que les peuples victorieux avaient inscrites sur leurs drapeaux, ils flattèrent mal à propos les ardeurs démagogiques, s'inspirant des passions de l'opinion publique et des vœux des parlements au lieu de rester fidèles à l'idéal proclamé quatre années durant. D'où les paix boiteuses qui s'élaborérent cahin-caha en 1919, d'où l'état fâcheux que M. Gauvain appelle « le chaos de la paix », d'où la menace, pour parler avec lui encore, de « bouleversements nouveaux ».

Tout n'est pas mauvais, cependant, dans les traités de 1919 et M. Auguste Gauvain met justement en lumière les progrès qu'ils ont consacrés. Ami de longue date des peuples slaves de l'Europe centrale et des Balkans, M. Gauvain a pris chaleureusement en main les intérêts de la Yougoslavie et de la Tchéco-Slovaquie. Il fixe dans des démonstrations lumineuses leur droit à l'existence. Il justifie leur triomphe, une fois celui-ci acquis, contre les adorateurs d'un passé périmé et les sectateurs de M. de Metternich. M. Gauvain n'est pas moins ardent à défendre la Pologne et la Grèce. La force de ses sympathies est d'ailleurs égalée par la violence de ses animosités.

Comme le roi de la légende, il a de l'or pour ses amis, du fer pour ses ennemis. Les nations qu'il poursuit de sa rancune la plus vive sont la Hongrie, d'une part, l'Italie de l'autre. Peut-être M. Gauvain se montre-t-il moins objectif qu'il ne croit dans ses jugements sur la politique de ces deux pays. Il accuse encore (page 45) le Comte Etienne Tisza, d'avoir déchaîné la guerre. Peut-on soutenir cette thèse après les révélations récentes? Nous n'en jurerions pas. La Hongrie a, d'ailleurs, assez de

fautes à son actif pour qu'on ne lui fasse pas endosser celles qu'un de ses fils n'a peut-être pas commises. Les jugements de M. Gauvain sur « l'impérialisme » des hommes d'État italiens nous paraissent également excessifs. Il y a lieu, d'ailleurs, d'observer que M. Gauvain, dans la position qu'il a prise à l'égard du problème de Fiume, s'est montré plus Yougoslave que les Yougoslaves eux-mêmes. M. Gauvain, à la place de M. Nintchitch, n'aurait jamais signé le récent accord italo-yougoslave qui donne Fiume à l'Italie et que la Serbie a signé sans arrière-pensée. Sur les problèmes extra-européens qui se posèrent aussi au Congrès de la paix, M. Gauvain, de nouveau, a vu généralement juste. Comment ne point reconnaître le parfait bon sens de toutes ses opinions sur l'Orient? M. Gauvain a été seul ou presque seul, pendant longtemps, à mettre en garde les hommes d'Etat naïfs et les Parlements ignares contre le retour offensif du panturquisme : « *Les garanties écrites*, écrivait-il, dès 1919, *n'ont jamais été respectées par les sultans et leurs ministres. C'est pourquoi les Alliés devaient imposer à la Turquie « quelle qu'elle fût » un contrôle effectif.* » D'autres principes, aux antipodes de ceux-là, ont inspiré la politique des Alliés pendant les années consécutives à l'armistice. On sait les malheurs qui en sont résultés. Ils auraient été évités si les gouvernements des pays vainqueurs s'étaient inspirés de la doctrine du rédacteur diplomatique des *Débats*.

De la Guerre à la Paix. La guerre mondiale a été, au dire de M. Klotz, l'événement le plus mémorable qui se soit passé depuis Jésus-Christ. M. Klotz a raison. Son regard porte loin. Aussi le public a-t-il fait bon accueil au volume de Souvenirs où l'ancien ministre apporte quelques lumières sur les faits auxquels il a été mêlé. Sur la préparation ou l'impréparation à la guerre, sur la mobilisation des civils, sur les intrigues financières dont la Conférence de la paix fut le théâtre, M. Klotz est fort documenté. Il ne livre peut-être pas toute sa documentation, mais il en révèle une part importante dans l'ouvrage qu'il vient de publier. Parlementaire de marque, M. Klotz montre généralement une grande indulgence à ses collègues de tous les partis. De loin en loin, cependant, il assène à quelqu'un d'entre eux un coup de griffe, souvent bien appliqué. A preuve la page 70 où il retrace l'énorme appétit de M. Albert Thomas, aspirant pour lui

et ses amis à plusieurs portefeuilles dans le cabinet Painlevé. M. Klotz, dont la plume est généralement moins acérée, écrit au sujet de M. Albert Thomas : « Pendant qu'il parlait avec des mouvements fébriles, le visage congestionné, la chevelure agitée, il avait sorti, on ne sait d'où, un chapelet, oui, un chapelet oriental dont les grains étaient formés de petites pierres, chapelet qu'il égrenait sans cesse comme s'il eût accompagné chaque geste d'un *Pater* ou d'un *Ave*. Il produisait l'effet d'un moujik devant le Kremlin. Il faisait un bruit prodigieux et, au cours de cette scène étrange et déplaisante, parlait seul comme un illuminé. L'impression qui domina chez les spectateurs fut qu'Albert Thomas était doué d'un formidable appétit, — ce que du reste l'avenir ne démentit point. » Admirons ce dernier membre de phrase, cette flèche du Parthe. Il n'était pas possible de reprocher plus cruellement à M. Albert Thomas les deux ou trois cent mille francs-or suisses qu'il touche pour turlupiner, comme directeur du Bureau international du Travail, les grands industriels et grands financiers dont il continue d'être, en vertu d'on ne sait quel paradoxe, l'adversaire acharné.

M. Klotz rentre sa griffe de polémiste, il adopte en tout cas un ton moins agressif dans les chapitres où il rapporte les débats financiers qui se déroulèrent à la Conférence de la paix entre prétendus Alliés. Et pourtant si les délégués anglais ont vraiment agi comme raconte l'ancien ministre, ils auraient mérité qu'on parlât d'eux avec plus de sévérité et plus de rancune. Les délégués américains n'auraient pas demandé mieux en février 1919 que d'accorder à la France le secours et l'appui financiers des Etats-Unis. C'est la Grande-Bretagne, c'est principalement M. Keynes qui, par intransigeance et par égoïsme, rendirent le maintien du crédit français impossible ; mais une question se pose aujourd'hui : devant cette attitude de l'Angleterre, pourquoi M. Clemenceau et ses collègues français continuèrent-ils d'avoir confiance en elle ? N'aurait-il pas été prudent d'adopter, dès lors, la politique que commandaient le bon sens et l'intérêt ?

L'indifférence des Britanniques à l'égard des réparations était évidente. Il fallait agir en conséquence. Le livre de M. Klotz aide à comprendre pourquoi le Boche qui, suivant une formule connue de lui, devait « tout payer », n'a rien payé du tout. Il ne prouve pas que le Boche ne pouvait pas s'acquitter de sa dette.

Au contraire. Il démontre seulement que les intérêts de la France n'ont pas été défendus à la Conférence de la paix comme ils auraient dû l'être.

MAURICE MURET.

§

C'est le sort et l'histoire lamentable des Arméniens qui se trouvent évoqués rien qu'en feuilletant le volume collectif qui nous est parvenu sur **l'Extermination des Chrétiens d'Orient** (*Faits, documents et témoignages anglais et américains*), recueil publié pour les besoins de la cause, mais qui n'en demeure pas moins la constatation d'un état de choses honteux pour l'Europe, comme il est le témoignage irrécusable de la sauvagerie des Turcs.

Il faut citer cependant le discours de M. M.-T.-P. O'Connor à la Chambre des Communes (27 mars 1922) constatant, d'ailleurs incidemment que, parmi les personnages turcs divers internés à Malte à la suite de l'occupation anglaise, à Constantinople, se trouvaient un ancien gouverneur de Jivas, responsable du massacre de 30.000 Arméniens ; un autre de ceux de Mouch et de Bitlis; un troisième, ancien gouverneur d'Erzeroum, coupable des tueries dans la région ; un autre encore ayant commandé les exterminations de Trébizonde, etc. — à propos desquelles un des nôtres a raconté son horreur en voyant des cadavres de petits enfants noyés reparaître sur le rivage.

Cette bande de spadassins malheureusement dut être échangée contre des prisonniers qu'avaient faits les Turcs et retrouvèrent dans leurs pays la « situation » qu'ils méritaient si bien.

En 1915, il y eut de nouveaux massacres sur la côte du Pont-Euxin et les territoires proches. La mission américaine dans la région a donné des détails significatifs : 1.500 cadavres d'Arméniens furent retrouvés dans les montagnes d'Anatolie où les Turcs les avaient poussés.

Mais il suffit de ramasser au hasard les nouvelles données : Les déportations et les massacres actuels en Asie Mineure, dit un des témoins cités, sont sans précédents dans l'histoire de la Turquie ; ils dépassent en importance ceux de l'époque de Gladstone et même ceux de 1915 ; ils ne sont pas isolés, mais systématiques, ayant pour seul but l'extermination complète des races chrétiennes. Les déportations se font sur tout le territoire occupé

par les Kémalistes depuis la côte Pontique, près du Caucase, jusqu'à Adana.

Un deuxième témoin a compté des milliers de cadavres sur une route d'Anatolie où avaient eu lieu les déportations.

Le plan de campagne turc était de chasser les déportés, sans nourriture, sur les routes et dans les montagnes où ils périssaient en grand nombre; et les Turcs avaient surtout hâte d'achever leur œuvre d'extermination avant de conclure la paix.

Un témoin vient dire encore que les Turcs ont assassiné dix mille Grecs, et se sont emparés des veuves et des filles pour les transférer dans leurs harems, laissant les enfants mourir de faim. Un grand nombre de déportés succombaient en route par suite de privations et de manque d'abris. A New-York, on répandit du reste de nombreuses photographies montrant les milliers de cadavres découverts par la fonte des neiges dans les montagnes.

D'ailleurs, de nouveaux témoins de la marine anglaise affirment que la plupart des gendarmes sont recrutés parmi les bandits, — fait qui avait été signalé bien antérieurement. En attendant, on compte encore, entre la Cilicie et Marech, de 15 à 20.000 victimes; et à Hadjin, 9.000 ; les femmes furent assommées à coups de hache; à Nicée, massacre général (août 1920) de même qu'à Mersivan (1921). Le Dr Ward, président de la commission américaine, indique qu'en sept mois à Kharput plus de 13.000 réfugiés furent admis à l'hôpital; 15.000 réfugiés auraient été exterminés dans les montagnes du sud de Diarbékir. On compte 30.000 déportés traversant Sivas; 8.000 périrent sur la route de Kharpout; 12.000 restèrent à Malatia, et périrent ensuite, etc.

En somme, les faits sont nets: les Turcs ont voulu détruire entièrement la population grecque et arménienne en Asie Mineure, c'est la répétition de faits déjà connus, et la preuve d'une sauvagerie systématique.

Je passerai sur les réflexions qui peuvent être faites concernant le rôle de l'Europe et spécialement de la France, — qui pourraient donner matière à bien des réflexions; les agissements anglais, le personnage de l'Amérique, — de même que sur tout ce qui a pu être dit au sujet de la mentalité des Turcs, des Grecs et des Arméniens, — encore qu'il soit parfaitement injuste de

les placer au même plan moral, — et je retiendrai seulement ce fait que les Turcs du xxe siècle nous apparaissent avec le même état d'esprit, les mêmes caractères qu'ils manifestent depuis leur apparition en Europe.

Le Turc ne sait que se débarrasser violemment, brutalement, des peuples qui le gênent et qu'il traite en ennemis. La civilisation n'apparaît que dans l'hypocrisie avec laquelle souvent il procède pour en venir à sa fin...

Belle occasion de nous faire un discours académique sur le Progrès.

Une publication de la même série a été donnée par la *Délégation de la République arménienne :* **l'Arménie et la question arménienne,** *avant, pendant et depuis la guerre.* C'est un volume de propagande et destiné à renseigner sur la situation du pays, sa valeur, sa situation géographique, que beaucoup exactement ignorent, et sur les événements, — au moins de la période moderne, — qui malheureusement ont attiré sur lui l'attention.

« Les Arméniens, au nombre de 4 millions, se trouvaient disséminés dans les grandes villes du Levant, de l'Europe et de l'Amérique, mais le gros de la population était resté dans le pays, en Transcaucasie, autour du mont Ararat, dans les vilayets orientaux et sur le rivage de la Méditerranée, dans la Cilicie ou basse Arménie, qui fut leur dernier royaume. »

Ces territoires, théâtres des grandes invasions qui mirent le pays à feu et à sang, furent conquis aux xve et xvie siècles par les Turcs Seldjoucides.

En outre des grandes villes, les Arméniens étaient répandus dans les six vilayets de Van, Bitlis, Erzeroum, Karpout, Diarbékir et Sivas, de même qu'en Cilicie.

Malgré l'insécurité de la région, on doit remarquer que le port des armes était interdit aux Arméniens. Leur détresse attira pour la première fois l'attention de l'Europe après la guerre russo-turque de 1877. — Pour les massacres récents, on sent qu'ils ont été organisés méthodiquement par le gouvernement des Jeunes Turcs dont les ordres étaient transmis par circulaires et télégraphiquement aux fonctionnaires de tous les vilayets ; un grand nombre de ces documents ont été retrouvés et publiés depuis.

Pour s'excuser et se justifier, les Turcs ont essayé de faire

valoir la thèse mensongère de révoltes des habitants sur les derrières de leurs troupes. Des documents allemands ont même été publiés qui accusent nettement leurs anciens Alliés ; on sait d'ailleurs que les projets ottomans comportaient l'extermination totale des Arméniens.

A côté de la tuerie générale, il faut d'ailleurs mentionner que le gouvernement des Jeunes Turcs s'est hâté de confisquer les biens meubles et immeubles des absents, ainsi que les objets cultuels des couvents, etc. Durant la guerre, les Arméniens ont donné 200.000 hommes réguliers et volontaires aux armées alliées et ont laissé 75.000 hommes sur les champs de bataille. Ces troupes purent retarder de huit mois (1915) l'occupation de Bakou, la ville du pétrole, par les Turcs; plus récemment, ce furent, on le sait, les contingents arméniens qui occupèrent pour la France les côtes syriennes et la Cilicie. On peut passer sur ces faits dont il sera question ailleurs. Guerre et massacres ont coûté à l'Arménie le tiers de sa population et les victoires récentes des Turcs contre les Grecs ne semblent pas devoir apporter d'amélioration à leur sort.

Le volume de la délégation arménienne parle encore du traité de Sèvres, de la Cilicie et de l'accord franco-kémaliste d'Angora. Il contient deux cartes et des annexes : tableaux de la population, statistique arménienne en Turquie (1922), diverses déclarations plus ou moins solennelles de nos hommes politiques, etc.

Pour ne pas quitter le sujet, j'ai à mentionner encore une **Histoire moderne des Arméniens**, de M. K.-J. Basmadjian. Comme l'on sait, cette histoire est surtout celle de la persécution des Turcs, suzerains du pays et qui ne peuvent admettre qu'une autre religion subsiste à côté de la leur. Après un chapitre d'ensemble sur l'histoire ancienne de l'Arménie, la littérature et l'art des vieilles époques, M. K.-J. Basmadjian retrace le tableau du pays après la chute des royaumes arméniens, le rôle du Shah de Perse Abbas Ier à l'égard des Arméniens. Ce sont ensuite les guerres turco-persanes pour la conquête de l'Arménie. On parle bientôt des efforts faits pour la délivrance de ce pays, de l'occupation russe; il est ensuite question du mouvement intellectuel chez les Arméniens de Russie, de Perse et de Turquie ou plutôt de Constantinople. Les Arméniens s'étaient cependant émancipés; ils se donnèrent une constitution. La question arménienne dont parle

un des chapitres est surtout, du reste, la questions des *massacres*.

Mais on arrive, enfin, à la grande guerre de 1914, au rôle joué par les Arméniens, et à la fondation de la République arménienne, etc. En appendice, deux témoignages allemands, les crimes des Turcs; les soldats arméniens parmi les alliés, etc. En somme, il y a là une curieuse et regrettable histoire moderne qui nous montre un peuple déshérité, traqué et persécuté par ses ennemis, décimé par les massacres; mais enfin arrivé aujourd'hui quasi à l'indépendance.

Dans la collection de la librairie Rieder sur « les Etats Contemporains », M. Henri Bergmann a publié un nouveau volume sur l'**Italie**. Naturellement, c'est surtout de l'Italie politique qu'il parle. C'est d'abord une partie historique, plutôt brève et qui condense des faits dans un très petit nombre de pages : de la chute de l'Empire romain jusqu'au XVIIIe siècle; du XVIIIe siècle à 1870, — c'est-à-dire la formation du Royaume d'Italie et la chute des Etats Pontificaux; enfin la période contemporaine de 1870 à 1908. On nous présente ensuite l'Italie depuis l'armistice ; l'auteur parle du sol, du pays ; des aspects divers de la région (Alpes italiennes, plaines du Pô, Italie péninsulaire et insulaire); de la population et de cette plaie qu'est l'émigration, ainsi que des colonies.

Il nous entretient ensuite des institutions et de la vie politique; de la constitution, du roi et de ses ministres, et du Parlement ; des partis et des hommes politiques ; de la vie sociale : syndicats et coopératives ; de l'administration provinciale et de la justice ; des finances et impôts ; de l'enseignement ; enfin de la papauté et des cultes, de l'armée et de la marine.

On passe à l'état économique, aux richesses naturelles du pays, aux communications et transports, à l'agriculture, à l'industrie, au commerce et aux banques ; c'est ensuite la vie intellectuelle avec les lettres, le théâtre, les arts et les sciences, la presse et le tourisme, etc.

Le peuple italien a ses qualités et ses défauts comme tous les autres; il se transforme de jour en jour et vise à devenir une grande nation commerciale et industrielle, — tout en restant le pays artiste que l'on sait.

Il y a d'ailleurs dans le volume de nombreuses considérations

économiques et financières qui aident à comprendre la situation politique du pays. La conclusion donne surtout d'intéressantes précisions à ce propos — M. Henri Bergmann a surtout voulu fournir « un fil conducteur à travers les méandres parfois assez compliqués de la politique italienne ».

Mais tout peuple a son travers ; l'italien, à côté de l'enthousiasme, du patriotisme exalté, se montre volontiers jaloux et agressif. On peut se rappeler que l'humeur gouailleuse des nôtres, durant la guerre, se plaisait à les appeler « les macaronis ».

Cette désignation ironique et qui les froissait a sans doute été pour beaucoup dans l'hostilité dont, par suite, ils ont fait montre à notre égard.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

Le réveil de l'Allemagne. — La pluie d'articles nécrologiques que la presse allemande consacrait à la chute du franc français a sensiblement diminué. La tornade est passée et avec elle la *Schadenfreude* aussi, c'est-à-dire la joie méchante que l'on éprouvait en croyant que le franc devait fatalement, *forcément*, suivre le destin des marks et que rien ne pourrait l'arrêter sur la pente glissante de l'inflation et de la dépréciation.

Depuis à peu près un mois, une double offensive est lancée contre la France : une offensive financière visant à ruiner la confiance du monde en notre monnaie, à saper notre crédit et à détruire notre monnaie, une offensive politique dont le but est de nous détacher à tout jamais de l'Angleterre et de transformer en un abîme infranchissable le fossé qui nous sépare d'elle. L'avènement au pouvoir du nouveau cabinet MacDonald a coïncidé avec la conclusion de l'enquête du consul général britannique, M. Clive, au Palatinat, enquête qui, selon l'opinion du monde germanique, doit asséner le coup de grâce à l'idée séparatiste. Les barbares Vêpres palatines doivent être l'épisode final de la lutte engagée par le Reich contre l'autonomie de la Rhénanie.

Avec le rapport de M. Clive, nettement favorable à la thèse antiséparatiste, les Allemands estiment qu'ils ont gagné la première manche du duel. Ils ont tenté d'emporter de haute main la

deuxième en organisant un charivari inconsidéré à propos de la zone anglaise de Cologne, « Cologne bloquée par les Français », tout cela parce que, jusqu'à présent, Britanniques et Français n'avaient encore pu se mettre d'accord en ce qui concerne le trafic des trains de la Régie dans la zone anglaise. Heureusement que depuis une transaction a pu intervenir.

La troisième manche, qui se joue en ce moment et qui, par son caractère politico-financier, se rattache à la première offensive que nous avons esquissée, c'est celle qui a pour objet d'apitoyer la Commission des experts sur la situation de l'Allemagne.

D'un côté le gouvernement du Dr Marx s'évertue à prouver qu'il a fait des efforts louables pour assainir ses finances et pour équilibrer son budget, de l'autre, il veut démontrer que, tant que durera l'occupation de la Ruhr et de la Rhénanie, surtout de la Ruhr, il ne lui sera pas possible de faire face aux engagements qui dérivent de l'exécution du Traité de Versailles ni, par ricochet, d'équilibrer son budget.

Il est incontestable que la création d'une monnaie à valeur constante comme le *Rentenmark* est un premier pas vers l'assainissement financier, condition indispensable du rétablissement de l'ordre dans les finances allemandes. La *Goldnotenbank*, qui est projetée par le Dr Hjalmar Schacht, l'actuel gouverneur de la Reichsbank, sera le complément naturel de la réforme financière. Cette banque d'émission serait fondée au capital de 400 millions de marks-or, le mark-or représentant la 2790e partie d'un kilogramme d'or fin. Le siège de la banque serait à Berlin. On ignore encore quelle serait la proportion du capital allemand et du capital étranger engagés dans la banque, ni la part que prendraient les étrangers dans la direction. Sans doute les Allemands s'insurgeront si les gouvernements alliés demandent que cette direction leur revienne ou soit tout au moins placée sous leur contrôle.

Sans attendre la fondation de la *Goldnotenbank*, la soif d'instruments monétaires se faisant sentir, villes et institutions émettent à tour de bras des emprunts en marks-or. Après Brême et Hambourg, d'autres villes encore, voici que le fisc, à son tour, sous le masque du ministère du Trafic, lance un emprunt de 100 millions de marks-or, susceptible, le cas échéant, d'être porté à 300 millions de marks-or. Il s'agit de couvrir le déficit de

plus en plus énorme des cheminsde fer du Reich, avant la guerre le monopole le plus lucratif.

On se demande dans ces conditions ce que devient la belle unité du *Rentenmark* :

Le crédit du mark-rente, s'écrie la *Frankfurter Zeitung*, est presque épuisé. Nous n'avons aucune raison de dissimuler que notre situation est en péril et qu'il faut que nous passions en revue tous les palliatifs : emprunts intérieurs ou extérieurs...

Or, cette même gazette ne nous a-t-elle pas dit dernièrement que les emprunts constituent autant de recours déguisés à l'inflation et que justement l'une des causes de la chute du franc français émane du recours trop fréquent au crédit public ?

En vérité, le danger d'une nouvelle inflation de la monnaie allemande, qu'il s'agisse du *Rentenmark* ou du *Goldmark*, est loin d'être écarté. Ce danger est même tellement menaçant que les foudres du général von Seeckt, toujours pourvu de pouvoirs dictatoriaux, en dépit des récriminations de la gauche, frappent indistinctement les publicistes et les économistes qui s'avisent de le signaler.

C'est ainsi qu'après la *Welt am Montag*, suspendue pour un article de son collaborateur Vogel sur les périls d'une nouvelle inflation, Richard Calwer, économiste notoire, directeur des *Rapports économiques quotidiens*, vient d'être l'objet d'un avertissement de la part du chef de l'armée à cause d'un article intitulé : « Où va le voyage ? » Dans cet article, Calwer reprochait au gouvernement de tromper systématiquement le peuple en préparant une nouvelle inflation. La récente crise du mark prouve que son crédit n'est pas très solide et que sa stabilité n'est qu'apparente.

Quant à l'équilibre budgétaire, rétabli sur le papier, au mois de décembre, il accuse dans la deuxième décade de janvier un profond déficit, les recettes accusant 161. 3 quatrillions de marks, et les dépenses 180. 4 quatrillions. Il est vrai que, — c'est le gouvernement qui s'empresse de l'ajouter, — 20, 6 quatrillions résultent de l'exécution de certaines clauses du Traité.

Cette tactique, qui consiste à rendre le Traité de Versailles responsable au premier chef du déséquilibre du budget allemand, — et le *Ruhrkampf*, la résistance passive, n'y est-elle donc pour rien ? — nous le retrouvons dans le projet du *Goldetat*, ou budget-or, pour 1924, qui a été soumis aux experts.

D'après ce projet, les recettes du Reich se chiffrent par 5. 254 millions de marks-or, les dépenses par 5. 072 millions, auxquels il faut ajouter 640 millions nécessités par l'exécution, — toute relative, hâtons-nous de le dire, — du Traité de Versailles. 640 millions qui provoquent un déficit de 458 millions !

Et encore s'empresse-t-on d'ajouter que, si la situation actuelle se prolonge dans la Ruhr et la Rhénanie, les recettes subiront une diminution de 350 millions; ce qui accroîtrait d'autant le total du déficit.

Il sied aussi de noter que, sur la somme de 640 millions dédiée à l'exécution du pacte de Versailles, 360 sont absorbés par les frais des troupes d'occupation. Il ne reste donc pas grand' chose !

Certes, reconnaissons-le, les Allemands font en ce moment de grosses économies en réduisant rapidement et dans une proportion très forte (25 o/o) le nombre de leurs fonctionnaires, mais il nous semble inadmissible qu'un pays qui n'a ni dette extérieure, ni dette intérieure, — la chute du mark l'a pratiquement supprimée, — ne puisse faire face à ses obligations, alors que la France mutilée a trouvé 120 milliards pour reconstruire ses provinces dévastées et fermer les plaies de la guerre.

Voilà ce qu'il faut dire à la Commission des experts.

AMBROISE GOT.

§

Russie.

La reconnaissance des Soviets. — Juste au moment où le parti bolchevik et l'oligarchie du Kremlin allaient perdre leur chef et où leurs forces intérieures entraient dans la phase de la décomposition, le gouvernement des Soviets a obtenu deux succès notables sur le terrain extérieur : l'Angleterre de MacDonald et l'Italie de Mussolini l'ont reconnu.

La presse officielle des Soviets et les organes à la solde des bolcheviks font grand bruit à cette occasion. Les diplomates soviétiques donnent des interviews arrogantes comme celle de Litvinov-Finkelstein qui déclare que maintenant les Soviets n'admettront qu'une reconnaissance *sans conditions* et, pour comble d'humour, ajoute que les bolcheviks sont prêts, à leur tour, à reconnaître les Etats nouvellement formés : la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie !

Laissons tout ce bruit plutôt comique et examinons froidement et positivement le fait de la reconnaissance des Soviets par les deux puissances alliées. Quelle en est la portée pratique ?

En ce qui concerne l'Italie, l'importance de son accord avec les destructeurs de la Russie n'est pas grande, ni pour le royaume fasciste, ni pour la république communiste. Il est possible que quelques sociétés d'importations italiennes y trouvent une occasion de s'enrichir au moyen de quelques achats de pétrole ou de manganèse. Mais aucune pénétration économique plus ou moins solide des Italiens en Russie soviétique n'est possible sous forme de colonisation, parce que les colons italiens sauront moins que ceux d'autres pays s'adapter aux conditions russes, surtout sous le régime bolchevik. Les ouvriers italiens ne pourront trouver du travail dans la Russie des Soviets où le chômage s'accroît et où les ouvriers russes, eux-mêmes, manquent d'occupation. Quant aux agriculteurs italiens, leur apparition, en masse, dans la Russie rurale, provoquerait une tempête de protestation et de haine parmi les moujiks russes qui n'ont pas pris la Terre aux seigneurs pour la céder aux étrangers.

Une pénétration italienne en Russie sous forme d'investissement de capitaux est non moins irréalisable. Et cela pour deux motifs : d'abord parce que les conditions générales du régime soviétique ne sont pas favorables au travail du capital étranger. L'expérience que les Allemands ont faite le prouve d'une façon éclatante. Un grand consortium allemand, le « Konzern Otto Wolf », a conclu il y a plus d'une année un vaste accord avec le gouvernement soviétique pour l'organisation d'échanges commerciaux entre la Russie et l'Allemagne. Au début de 1923, Otto Wolf reconnut qu'aucune activité commerciale en Russie bolcheviste n'était possible et résilia son contrat. Et cependant les Allemands sont, pour des raisons géographiques et autres, mieux armés pour le travail économique en Russie que tout autre pays.

En ce qui concerne les rapports commerciaux proprement dits, les Italiens ne me paraissent pas en état de travailler en Russie sur une échelle plus ou moins considérable. L'expérience qu'ils ont faite en Pologne est concluante. En 1921, l'Italie a exporté en Pologne 102.600 quintaux de marchandises et en a importé 21.800. Deux ans après, en 1923 (d'après les chiffres se rapportant aux dix premiers mois), l'Italie a exporté en Pologne

166.000 quintaux et la Pologne a exporté en Italie 168.400 quintaux de marchandises, dont plus de 25 o/o consistent en produits industriels. Les conditions du commerce avec la Russie ne seront pas plus favorables à l'Italie que celles des échanges avec la Pologne.

Quant à l'Angleterre, pour elle les effets économiques de la reconnaissance des Soviets ne peuvent pas avoir un caractère décisif, au point de vue de l'amélioration de sa situation générale. Le principal problème économique de l'Angleterre d'aujourd'hui, c'est le chômage et la lutte contre le chômage était le principal argument de ceux qui ont mené la propagande en faveur de la reconnaissance des Soviets. L'immense marché russe, servant de débouché aux produits de l'industrie anglaise, était le mirage qu'on présentait aux yeux des chômeurs anglais. Mais ce n'est qu'un mirage. J'ai déjà eu l'occasion de parler, dans une de mes précédentes chroniques, des rapports commerciaux anglo-soviétiques et de citer quelques chiffres dont il ressort que la balance commerciale active est du côté des Soviets et qu'ils vendent en Angleterre plus de marchandises qu'ils n'en achètent. Ce fait suffirait, à lui seul, à montrer que la reconnaissance des Soviets n'aidera pas beaucoup le gouvernement travailliste à régler la principale question qu'il a devant lui : celle du chômage.

En général, après six ans de domination communiste, le marché russe a perdu son ancienne capacité. La preuve en est que même les produits de l'industrie soviétique n'y trouvent que très peu d'acheteurs. Toute la presse économique des Soviets le constate à l'unanimité. Cette crise de mévente a pris des proportions tellement fortes dans la deuxième moitié de 1923 qu'elle a abouti à la fermeture de beaucoup d'établissements industriels soviétiques et à l'accroissement du nombre des sans travail dans les centres ouvriers de Russie.

MacDonald est-il assez naïf pour croire que les bolcheviks voudront, dans ces conditions, ouvrir largement la porte aux produits étrangers ? L'industrie étatisée et le personnel ouvrier qui y est occupé est la seule base économique et sociale du pouvoir communiste. Les chefs bolcheviks le comprennent bien et, au cours des dernières « discussions économiques » dans le parti, cette question a été posée d'une façon très nette : il faut protéger l'industrie soviétique contre la concurrence étrangère, — telle

est l'opinion dominante des milieux dirigeants des soviets. Ce mot d'ordre vient de trouver une expression dans une résolution de la récente conférence des organisations soviétiques pour le commerce extérieur. Cette conférence a pris la décision de n'admettre en Russie que ceux des produits étrangers qui ne peuvent concurrencer la production nationale.

La même conférence s'est prononcée pour un rapprochement économique entre la Russie rouge et les pays orientaux. En d'autres termes, les bolcheviks, n'étant point disposés à ouvrir le marché russe aux produits britanniques, sont tout prêts à chercher des débouchés en Perse, en Afghanistan, etc.

Je dois ajouter que le nouveau premier ministre des Soviets, M.A. Rykov, est partisan de l'idée que la Russie peut et doit restaurer son économie nationale par ses propres forces intérieures et restreindre le plus possible le « concours » économique venant de l'étranger.

Tout cela n'est pas bien encourageant au point de vue de la conquête du marché russe par l'industrie britannique.

Mais il existe d'autres causes profondes qui annihileront la portée « positive » de la reconnaissance des Soviets par l'Angleterre.

On sait que la propagande bolcheviste en Orient a un caractère essentiellement anti-britannique. L'arrivée au pouvoir du parti travailliste facilitera le développement du mouvement nationaliste et séparatiste dans les colonies anglaises, — en Egypte et aux Indes. Aujourd'hui même, aux Indes, les extrémistes (parti « Swaraz ») ont derrière eux la majorité de la population indigène. Les demi-mesures de MacDonald et d'autres demi-socialistes, demi-impérialistes britanniques resteront inefficaces devant la grande vague de la haine séculaire des Hindous contre les Anglais. Mais pour la propagande bolcheviste, ce moment est extrêmement favorable et on peut être sûr que les agents des soviets ne manqueront pas d'en profiter.

Les événements qui viendront, et peut-être beaucoup plus tôt que l'on ne croit, doivent aboutir à un choc formidable entre l'impérialisme britannique et le nationalisme indigène. Dans ce choc, la politique de MacDonald fondra comme un morceau de cire sur le brasier, et l'accord anglo-soviétique fondra lui aussi.

Pour toutes ces raisons, je ne pense pas que la reconnaissance

des soviets par le gouvernement travailliste puisse rendre plus facile la tâche économique et politique de ce dernier et donner des résultats positifs.

Quant à l'effet moral de cet acte, il ne sera que déplorable. Il renforcera l'anglophobie dans les milieux patriotes russes et lorsque le régime bolchevik sera par terre, les résultats de tout cela ne seront pas au bénéfice de l'Angleterre.

Au contraire, tous ceux qui, comme les Français et les Américains, savent rester en dehors des tractations malodorantes avec les oppresseurs du peuple russe, trouveront leurs positions morales et politiques en Russie complètement intactes, ce qui leur permettra de reconquérir facilement leurs positions matérielles.

Les partisans de la reconnaissance des Soviets disent souvent : Il ne faut pas rester en arrière. Il nous faut tâcher d'arriver en Russie les premiers. Mais en réalité, ce qui est vraiment intéressant, ce n'est pas d'arriver en Russie le premier, mais d'être sûr de... n'en pas sortir le premier après la chute inévitable du pouvoir soviétique. Car « les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers »,dit l'Evangile.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

P.-J. Toulet : ***Notes d'Art*** ; Le Divan.

Esotérisme

Paul Flambart : ***Mémoire sur l'astrologie scientifique*** ; Durville.

Hagiographie

Henry Bordeaux : ***Saint François de Sales et notre cœur de chair*** ; avec un portrait ; Plon. 7.50

Histoire

André Joussain : ***Romantisme et politique*** ; Bossard. 15 »

Georges Lizerand : ***Le dossier de l'affaire des Templiers*** ; Champion. 15 »

Général Baron Albert de Margutti : ***La tragédie des Habsbourg***, mémoires d'un aide de camp ; Grès. 5 »

Albert Mousset : ***Un témoin ignoré de la Révolution : Le Comte de Fernan Nunez, ambassadeur d'Espagne à Paris, 1787-1791*** ; Champion. 25.

Linguistique

Auguste Brun : *L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon* ; Champion. 6 »

A. Brun : *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du midi* ; Champion. 17 »

Lucien Refort : *Essai d'introduction à une étude lexicologique de Michelet* ; Champion. 10 50

Littérature

Louis Allard : *La comédie de mœurs en France au XIXe siècle*, Tome I : *de Picard à Scribe, 1795-1815* ; Hachette. 12 »

Anthologie du groupe littéraire de la Renaissance d'Occident. Portraits de MM. Augusteyns, Genard, Manouel, Stobbaerts, Tuytgat ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 25 »

Jean-Emile Bayard : *Le quartier latin hier et aujourd'hui*, souvenirs de ses écrivains les plus célèbres. Avec des illust. ; Roman-Nouveau. 7 »

Jean Béchet : *Pierre Vernot ouvrier maçon*. (A la recherche du bonheur) ; Figuière. 6.75

Henri Béraud : *La croisade des longues figures* ; Edit. du Siècle. 3 50

Roger Boutet de Monvel : *La Vie de lord Byron*. Avec un portrait ; Plon. 12 »

Miguel de Cervantès Saavedra : *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*. Nouv. trad. intégrale et annotée par Xavier de Cardaillac et Jean Labarthe. Première partie : Tomes I et II ; Privat, Toulouse. Chaque tome. 16 »

André Chamson : *Attitudes* ; Fabre, Nîmes. » »

Jacques Copeau : *Etudes d'art dramatique : Critiques d'un autre temps* ; Nouv. Revue franç. 6 75

Maurice Dekobra : *Tu seras courtisane*, précis d'amour vénal à l'usage des petites dames aux camélias ; Edit. du Siècle. 3 »

A. Eloy-Vincent : *La chatte borgne, déclaration des droits de la bête* ; Fabre, Nîmes. » »

Edmond Estève : *Etudes de littérature préromantique* ; Champion. 15 »

Pierre Kohler : *La littérature d'aujourd'hui dans la Suisse romande* ; Payot, Lausanne. 5 50

Marguerite de Navarre : *Œuvres : Comédies* ; Heitz, Strasbourg. (Bibliotheca Romanica). » »

Jules Michelet : *Lettres inédites 1841-1871*. Avec un facsimile et 9 illust. Extraits, notes et préface par Paul Sirven ; Presses universitaires de France. 12 »

Henri Morice : *Jules Lemaître*. Préface de J. Gahier ; Perrin. 7 »

Lucien Refort : *L'art de Michelet dans son œuvre historique jusqu'en 1867* ; Champion. »

F.-C. Roe : *Taine et l'Angleterre* ; Champion. 15 »

Louis Thomas : *Le songeur* ; Le Divan. » »

Pierre Villey : *Marot et Rabelais*, avec une table chronologique des œuvres de Marot. (Les grands Ecrivains du XVIe siècle, tome I) ; Champion. 25 »

Kikou Yamata : *Sur des lèvres japonaises*. Lettre-préface de Paul Valéry ; Le Divan. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général Von Hoeppner : *L'Allemagne et la guerre de l'air*, traduction et avertissement du commandant de Castelnau ; Payot. 12 »

René Sauliol : *Silhouettes de guerre 1914-1916* ; Berger-Levrault. 4 50

Philosophie

P. Choisnard : *Les probabilités en science d'observation* ; Alcan. 8 »

Albert Cim : *Le travail intellectuel* ; Alcan. 8 »

Flores Delatre : *William James bergsonien* ; Presses universitaires de France. » »

L. Dugas : *Le philosophe Théodule Ribot* ; Payot. 5 »

Paul Giran : *Les origines de la pensée* ; Alcan. 8 »

Lieut.-col. Emile Mayer : *La psychologie du commandement*, avec plusieurs lettres inédites du Maréchal Foch ; Flammarion. 7 50

Albert Thibaudet : *Le bergsonisme* ; Nouv. Revue franç. 2 vol. 18 »

Poésie

L. Galimand : *Poèmes pour l'absente ;* Figuière. 5 »

Herminie Howyan : *Images d'Orient*, Lettre-préface de Gabrielle Réval ; Figuière. 3 »

Lucien Jacques : *La pâque dans la grange.* Avec des bois de l'auteur ; Malfere, Amiens. 7 50

Loys Labèque : *Le miroir mystique ;* Malfere, Amiens. 7 50

Yvan Lemain : *La Chambre claire ;* Figuière. 5 »

Ferdinand Lovio : *Virtuosités pensives ;* Messein. 7 »

Mallet des Sablières : *L'ombre et la Poésie ;* L'Hippogriffe. 7 »

René Martineau : *La girouette de bronze.* Avec des vignettes d'André Martineau. 7 »

Thyde Monnier : *Cette vieille romance ;* les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Roger de Nereys : *A fleur d'âme ;* Paris, 88, rue de Lubeck. 10 »

Francis Norzelet : *Fresques du Souvenir ;* Bernouard. » »

Maxime Rasteil : *L'Epopée théâtrale, 1914-1918 ;* Soc. mut. d'édition. 5 »

Politique

Divers : *Le danger aérien allemand*, discours prononcés à la Sorbonne le 31 octobre 1923 ; Imp. de la Presse. 0 40

K. K. Kawakami : *Le problème du Pacifique et la politique japonaise ;* Bossard. 18 »

Questions coloniales

Henri Busson, Joseph Fèvre, Henri Hauser : *La France d'aujourd'hui et ses colonies.* Avec 70 grav. et 94 cartes ; Alcan. 12 50

Questions juridiques

P. Bouchardon : *L'affaire Lafarge ;* Albin Michel. 6 75

Questions médicales

Dr Paul Neyrac : *La démence paranoïde ;* Avec 3 fig. ; Vigot. 10 »

Docteur Scheffler : *L'artério-sclérose ;* Quillet. » »

Roman

Jean-Paul Aubriat : *La route tourne le chemin monte ;* Plon. 7 »

Florence L. Barclay : *Le jardin clos de Christobel*, traduit de l'anglais par E. de Saint-Second ; Plon. 7 »

Maurice Beaubourg : *Madame Chicot;* Monde nouveau. » »

Cl. Chivas-Baron : *Folie exotique (en brousse sedang) ;* Flammarion 7 »

Arthur Conan Doyle : *L'horrible agonie de Lady Sannox.* Préface de Robert Barr. Traduction d'Albert Savine ; Edition franç. illust. (Crès). 3 50

Gaston Derys : *L'amant perpétuel ;* Albin Michel. 6 75

Feodor Dostoïevski : *Les frères Karamazov*, traduit par Henri Mongault et Marc Caval ; Bossard, 3 vol. 25 »

Renée Dunan : *Baal ou la Magicienne passionnée ;* Malfere, Amiens. 7 50

Jean Fayard : *Oxford et Margaret ;* Fayard. 10 »

Charles Foley : *Le parc aux oiseaux bleus ;* Flammarion. 7 »

Blanche Garde : *Nini et ses frères*, histoires d'enfants. Illust. de Hubert de Courcy ; Jouve. 7 »

Pierre Girard : *June, Philippe et l'Amiral ;* Kra. » »

Thomas Hardy : *Sous la verte feuillée*, traduit de l'anglais par Eve Paul-Marguerite ; Flammarion. 7 »

Myriam Harry : *Les amants de Sion ;* Fayard. 10 »

Jean de Kerlecq : *Les nuits égyptiennes ;* Ollendorff. 7 »

Jean de La Hire : *La capitane ;* Férenczi. 7 »

Pierre La Mazière : *J'aurai un bel enterrement ;* Baudinière. 6 »

Louis Lefebvre : *Lazare ou la danse des ombres ;* Perrin. 7 »

Max de Marande : *Morgay la Sorcière ;* Fasquelle. 6 75

Marcel Millet : *La lanterne chinoise ;* Malfère, Amiens. 7 50

Jacques Mortane : *Blaise Putois boxeur.* Avec 56 dess. d'André Guillaume ; Baudinière. 6 »

Gaston Picard : *La danse de l'amour ;* Edit. Kemplen. 0 75

Eleanor H. Porter : *Pollyanna grandit ;* Scheber, Genève. 7 50

Paul Reboux : *Elles et lui ;* Edit. Kemplen. 0 75

Antoine Rédier : *La guerre des femmes ;* Edit. de la vraie France. 7 »

Romain Rolland : *L'âme enchantée. II : L'Eté ;* Ollendorff. 7 »

Philippe Soupault : *A la dérive ;* Férenczi. 7 50

Paul Vimereux : *César dans l'île de Pan ;* Edit. du Siècle. » »

Sciences

G. Brubat : *Cours d'électricité à l'usage de l'enseignement supérieur scientifique et technique* ; Masson. 55 »

Charles L. R.E. Meuges : *Nouvelles vues Faraday-Maxwelliennes* ; Gauthier-Villars. » »

Sociologie

Dr J. B. Hurrey : *La pauvreté et ses cercles vicieux*. Préface de M. Anatole Weber ; Presses universitaires de France. 20 »

Théâtre

Suzanne Ardoin : *Evocations dramatiques* ; Chiberre. 6 »

Henri Soumagne : *L'autre Messie*, pamphlet dramatique en 5 tableaux ; la Connaissance. 6 75

Varia

Almanach de l'amitié de France et de Flandre pour l'an de grâce 1924 ; Bloud. 5 »

Annuaire des Artistes 1924 ; Office Général de la musique. » »

J.-W. Bienstock et Curnonsky : *T.S.V.P.*, petites histoires de tous et de personne ; Crès. 7 50

Sir William Earnsham Cooper : *La culpabilité sanguinaire de la chrétienté*, traduit de l'anglais par J. Charpentier ; The Order of the Golden age, Londres. » »

Voyages

Abel Bonnard : *En Chine* ; Fayard. 10 »

Hon. Brigadier général C. G. Bruce : *L'assaut du Mont Everest 1922*. Avec cartes et illust. Traduction de A. de Gruchy et comm. E. Gaillard ; Libr. Dardel, Chambéry. 30 »

Edouard Michel : *Abbayes et Monastères de Belgique* ; Van Oest.

MERCVRE.

ECHOS

Un monument à Guy de Maupassant au château de Miromesnil. — Prix littéraires. — Le peintre J.-L. Raffaelli et son break. — Remarques à l'occasion de quatre enquêtes littéraires. — Diderot et la « Direction des Lettres ». — A propos d'une visite incognito de Rudyard Kipling. — L'extrait de naissance de Latouche. — A propos d'Alfred de Vigny. — Le chapeau de saint François de Sales. — Pécuchet ... et Bouvard. — Le latin et la botanique. — A propos de « l'Homme de Cours ». — La calvitie de G. d'Annunzio, ou voilà pourquoi votre fille est muette. — Un mot du chimiste Chevreul. — Le prix des cinq trillions. — Contrepetteries anciennes et modernes. — Projets oubliés, projets abandonnés.

Un monument à Guy de Maupassant au château de Miromesnil. — Sous le patronage de la Société « Les Amis du vieux Dieppe », un comité s'est constitué que préside M. Robert Thoumyre, député, ancien ministre, président des Normands de Paris, à l'effet d'édifier un monument à Maupassant devant le château de Miromesnil (commune de Tourville-sur-Arques) où, si l'on s'en rapporte à son acte de naissance, il naquit « le 5 août 1850, à huit heures du matin ». (Mais on sait que l'acte de décès établi à la mairie du XVIe arrondissement le fait naître « à Sotteville, près Yvetot », et que certains de ses

biographes tiennent pour certain qu'il vint au monde rue Sous-le-Bois, à Fécamp.

Ce monument sera une réplique du buste en bronze qui s'élève dans le square Solférino à Rouen.

Le trésorier du Comité est M. Georges Guibon, au Syndicat d'initiative, Esplanade du Casino, à Dieppe (Seine-Inférieure).

§

Prix littéraires. — Le prix de littérature spiritualiste (prix Claire-Virenque), d'une valeur de 3.000 francs, a été attribué à M. Edmond Pilon pour son ouvrage *Mademoiselle de Maisonfort*. Une mention de 1.000 francs, offerte par la duchesse de Rohan à un poète, a été donnée à Mlle Marguerite Duportal, auteur d'un volume de vers : *Les Recueillements*.

§

Le peintre J.-L. Raffaelli et son break. — Dans une lettre à Georges Docquois, publiée par l'*Echo de Paris* du 22 août 1908, le regretté J.-L. Raffaelli expliquait ainsi le procédé qu'il employait pour travailler aisément dans les rues et sur les boulevards de Paris :

J'ai acheté un break à six places, je l'ai fait fermer avec de grandes glaces mesurant 1 m. 25, et j'ai fait fixer de noirs rideaux à ces glaces, montant à volonté. Lorsque, en plein boulevard des Italiens, je veux peindre un tableau, je m'y rends avec mon atelier roulant, — que j'appelle ma roulotte ! — et m'arrête à la bonne place ; je fais alors monter les rideaux jusqu'à la hauteur de mon œil et je regarde par-dessus, alors qu'aucun passant ne peut se douter de ma présence. Je me rappelle avoir peint ainsi l'été, en plein soleil, le boulevard rutilant de lumière, tranquillement installé, — en manches de chemises ! — dans mon home portatif. J'invitai même un jour trois jolies dames amies à venir prendre le thé au milieu du boulevard des Capucines !

On fit le thé et l'on mangea des petits gâteaux, très à l'aise, pendant que j'ébauchais le trépidant tableau de Paris !

Est-il besoin d'ajouter que Raffaelli avait dû renoncer depuis longtemps à faire ainsi stationner son break en plein boulevard des Capucines, à l'heure du thé ?..

§

Remarques à l'occasion de quatre enquêtes littéraires. — M. Frédéric Lefèvre vient de réunir en volume, sous le titre : *Une heure avec...* une première série des interviews qu'il a prises à un certain nombre de ses contemporains. C'est la troisième grande enquête littéraire depuis l'enquête Huret.

Quels sont les noms les plus fréquemment cités au cours de ces quatre enquêtes ? Voilà, semble-t-il, qui pourrait donner lieu à des réflexions intéressantes.

1re Enquête Huret sur *l'Evolution littéraire* (1891) ; 64 écrivains

interrogés ; les noms les plus souvent cités sont : 1° Emile Zola : 77 fois ; 2° Jean Moréas : 59 fois ; Mallarmé : 46 fois ; Verlaine : 44 fois ; Hugo : 43 fois ; Les Goncourt : 40 fois ; Barrès : 37 fois ; Flaubert : 28 fois ; Paul Bourget : 26 fois ; Ronsard et Balzac : 17 fois.

2° Enquête de MM. Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay sur *la Littérature contemporaine* (1905) ; 97 écrivains répondent. Les noms les plus fréquemment cités sont : 1° Victor Hugo : 30 fois ; 2° Flaubert : 27 fois ; Barrès : 26 fois ; Emile Zola, Comtesse de Noailles, Henri de Régnier : 21 fois ; Balzac, Mallarmé, Anatole France, Francis Vielé-Griffin : 18 fois ; Francis Jammes : 16 fois ; Ronsard : 14 fois ; Verhaeren : 12 fois ; Paul Adam : 11 fois ; Moréas, Remy de Gourmont : 10 fois.

3° Enquête de MM. Jean Muller et Gaston Picard sur *les Tendances de la littérature contemporaine* (1913) : 44 écrivains questionnés ; les noms qui reviennent le plus fréquemment dans les réponses sont : Paul Adam, 28 fois ; Henri de Régnier : 22 fois ; Zola, Barrès : 17 fois ; Bergson : 16 fois ; André Gide : 15 fois ; Hugo : 13 fois ; Flaubert J.-H. Rosny, Boylesve : 12 fois ; Maurras : 11 fois ; Moréas : 10 fois ;

4° Enquête de M. Frédéric Lefèvre : *Une heure avec* (1924) ; 28 réponses sont réunies dans ce premier recueil, et les écrivains dont les noms sont le plus souvent prononcés sont : André Gide : 17 fois ; Henri Béraud : 14 fois ; Stendhal, Barrès, Claudel, Giraudoux : 10 fois ; Peguy : 9 fois ; Dostoïewski, Paul Morand de Montherland : 8 fois ; Anatole France, Bourget, Marcel Proust, Ernest Renan : 6 fois ; Balzac et Jean Cocteau : 4 fois ; Mallarmé ; 3 fois : Victor Hugo, Charles Maurras, Pierre Lasserre, Henri Massis : 2 fois.

La confrontation de ces résultats et le rapprochement de certains noms, surtout à l'occasion de l'enquête de M. Frédéric Lefèvre, ne manque pas de quelque piquant.

Qu'en conclure ? Le niveau des préoccupations littéraires de nos hommes de lettres s'est-il élevé ? Si l'on ne veut considérer que les noms qui arrivent en tête dans les quatre enquêtes il semble apparaître qu'en 1891 deux esthétiques s'affrontaient. En 1905 deux grands maîtres commençaient à être fort discutés. A la veille de la guerre, en 1913, les uns étaient sollicités par un art tumultueux, les autres par un art plus raffiné. En 1923, on s'occupait surtout d'une querelle amusante que M. Henri Béraud cherchait à M. André Gide et menait à la fois sur le terrain commercial et le terrain littéraire, et M. Frédéric Lefèvre paraissait fort curieux de savoir, à la faveur de son enquête, ce que chacun en pouvait bien penser.

Il est à remarquer qu'au cours de ces quatre enquêtes conduites le long de trente-trois années, un seul nom revient, sans subir les impressionnantes éclipses de certains autres ; c'est celui de Maurice Barrès ;

cité 37 fois dans la première enquête ; 26 fois dans la seconde ; 17 fois dans la troisième ; 10 fois dans la quatrième.

Voilà qui est significatif.

§

Diderot et la « Direction des Lettres ». — M. Marcel Prévost écrivait récemment (1) :

Quand on exprime, à propos du projet Léon Bérard, des craintes pour l'indépendance des écrivains, j'avoue que je ne comprends pas... En quoi est-elle menacée ?

Que le romancier des *Demi-Vierges* ouvre les *Bijoux Indiscrets* (Au Monomotapa, s. d., tome II, ch. V, p. 90-93), et peut-être comprendra-t-il.

... Comment, dit Mangogul, auriez-vous à ce sujet quelque mémoire à présenter à mon Sénéchal ? — Non, Seigneur, répondit Ricaric, mais après avoir remercié votre Hautesse de la part de tous les gens de Lettres du nouvel Inspecteur qu'elle leur a donné, je remontrerois à votre Sénéchal, en toute humilité, que le choix des Sçavans préposés à la révision des Manuscrits est une affaire très délicate : qu'on confie ce soin à des gens qui me paroissent fort au-dessous de cet emploi ; et qu'il résulte de là une foule de mauvais effets, comme d'estropier de bons ouvrages, d'étouffer les meilleurs esprits, qui n'ayant pas la liberté d'écrire à leur façon, ou n'écrivent point du tout, ou font passer chez l'Etranger des sommes considérables avec leurs ouvrages ; de donner mauvaise opinion des matières qu'on défend d'agiter, et mille autres inconvéniens qu'il seroit trop long de détailler à votre Hautesse. Je lui conseillerois de retrancher les pensions à certaines Sangsues littéraires qui demandent sans raison et sans cesse ; je parle des Glossateurs, Antiquaires, Commentateurs et autres gens de cette Espèce qui seroient fort utiles s'ils faisoient bien leur métier ; mais qui ont la malheureuse habitude de passer sur les choses obscures et d'éclaircir les endroits clairs. Je voudrois qu'il veillât à la suppression de presque tous les ouvrages posthumes, et qu'il ne souffrit point que la mémoire d'un grand Auteur fût ternie par l'avidité d'un Libraire, qui recueille et publie longtemps après la mort d'un homme des ouvrages qu'il avoit condamnés à l'oubli pendant sa vie. — Et moi, continua la Favorite, je lui marquerois un petit nombre d'hommes distingués, tels que Monsieur Ricaric, sur lesquels il pourrait rassembler vos bienfaits. N'est-il pas surprenant que le pauvre garçon n'ait pas un sol, tandis que le précieux Chyromant de la Manimonbanda touche tous les ans mille sequins sur votre trésor ? — Eh bien, Madame, répondit Mangogul, j'en assigne autant à Ricaric sur ma cassette, en considération des merveilles que vous m'en apprenez.

AURIANT.

§

A propos d'une visite incognito de Rudyard Kipling. — L'auteur du *Livre de la Jungle* est venu à Paris, il y a quelques semai-

(1) *L'Intransigeant*, 5 février.

nes. Il fut reçu par le Président de la République, mais il tint à garder secret son voyage afin de se défendre contre la curiosité que provoque toujours son arrivée dans une ville.

L'incognito fut respecté. Toutefois, l'hôte qui recevait Rudyard Kipling commit l'imprudence de faire publier une petite note pour annoncer une soirée qu'il avait offerte à quelques intimes, en l'honneur du célèbre écrivain.

Aussitôt la nouvelle du passage de celui-ci à Paris fut connue et bien qu'alors il ait déjà regagné l'Angleterre, son hôte se vit assaillir par des photographes, des journalistes ou de simples curieux qui tenaient à voir Kipling.

Rien mieux que ce petit fait ne montre le prestige de Kipling sur ses contemporains. En sa récente allocution comme président de la *British Library Association*, Lord Hartington n'a-t-il pas déclaré « que Rudyard Kipling avait plus fait qu'aucun homme au monde pour développer le goût de la lecture chez le peuple anglais... » ?

§

L'extrait de naissance de Latouche.— Pour compléter l'étude de M. A. Chaboseau sur Henri de La Touche parue dans le dernier numéro du *Mercure*, voulez-vous reproduire dans votre revue de la quinzaine ces lignes d'une petite étude que j'avais jadis faite sur mon compatriote ? On aura ainsi l'extrait de baptême du grand méconnu que Sainte-Beuve faisait naître au Blanc.

Sainte-Beuve dit : « Il paraît bien que M. de La Touche était né au Blanc, petite ville du Berry, en février 1785. » Mais il est bien né à La Châtre et j'en dois la preuve absolue à l'obligeance M. E. Doucet, secrétaire de la mairie de cette dernière ville, qui m'adresse un *extrait de baptême* que je reproduis au long :

« L'an mil sept cent quatre-vingt-cinq le trois février à... heure du soir est né à La Châtre et a été baptisé un enfant du sexe masculin qui a reçu les prénoms de Hyacinthe, Joseph, Alexandre, et dont le père est le sieur Hyacinthe, Joseph Thabaud de Latouche et la mère, la dame Marie-Anne Cuinat. Le parain a été maître Hyacinthe Thabaud de Chantôme, son oncle paternel de la paroisse de Saint-Pierre de Neuvy-Saint-Sépulcre, sa maraine, dame Marie Thabaud sa grand mère maternelle représentée par dame Marie-Anne *Porcher* de Lissannay, grande mère de l'enfant. »

Dr HENRY LABONNE.

§

A propos d'Alfred de Vigny. — On nous écrit :

Monsieur,

Le dernier numéro du *Mercure* publie, sous la signature de M. Auriant, un écho consacré à Alfred de Vigny, critique.

L'article de critique auquel votre collaborateur fait allusion n'était pas tout à fait inconnu : il a été notamment signalé par Jules Lemaître.

Ce qui ajoute à son intérêt, c'est que le *Merle*, auteur des *Anecdotes sur*

Alger, n'était autre que le mari débonnaire de Mme Dorval, l'amie du poète. Je ne sais si M. Auriant avait eu connaissance de ce fait qui constitue, pour Alfred de Vigny, une circonstance très atténuante.

Recevez, etc...

UN LECTEUR ATTENTIF.

§

Le chapeau de saint François de Sales. — A propos d'une phrase de mon article sur *Le culte populaire de saint François de Sales en Savoie*, M. Camille Pitollet a donné quelques renseignements intéressants sur la diffusion de certaines reliques, comme la langue et le cœur, de « notre saint » d'Annecy. Ma phrase, en effet, était incomplète, et je remercie M. Pitollet de me l'avoir signalé. Je voulais dire que les reliques authentiques de saint François de Sales ne sont pas nombreuses *en Savoie*, ce qui était en quelque sorte sous-entendu, à cause du titre de l'article. J'ajoutais que la plus importante, exception faite naturellement de son squelette, qui est à Annecy, est, ou était, son chapeau. Un correspondant me fait observer que le chapeau pendu au bout d'une corde et qui « faisait un circuit » dans la première église des Visitandines d'Annecy a disparu, probablement lors de la translation du corps du saint en 1662 dans l'église du second couvent de la Visitation, où se trouve encore sa châsse.

Peut-être ; mais on parle aussi d'un chapeau du saint jadis conservé à Thorens, qui serait plutôt une mitre, et d'un autre chapeau encore aux Allinges. Le château des Allinges, l'un des plus anciens du Chablais, a été démantelé en 1703 sur l'ordre du duc de Savoie ; ce qui en restait fut entièrement détruit en 1793. Mais en 1836 Mgr Rey, évêque d'Annecy, fit reconstruire la chapelle, en mémoire de saint François de Sales qui y avait dit la messe ; on plaça dans une vitrine à côté de l'autel le chapeau que François avait porté pendant son séjour en Chablais (Raverat, *Haute-Savoie*, p. 563) ; c'est un feutre brun assez grossier, (Bachellerie, *Evian*, p. 195). Où ce chapeau avait-il été retrouvé ? On n'en sait trop rien. La chapelle devint, au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, un centre important de pèlerinage. C'est un cas bien net de formation et de localisation d'un culte semi-populaire sous l'influence et l'organisation du clergé. Les formes de ce culte n'ont rien de spécial: « Au devant de la chapelle règne une galerie couverte, ajourée de trois portiques ; là se tient [observation de 1872] une sœur de saint François qui vend aux visiteurs des chapelets, scapulaires, médailles et photographies, le tout bénit par le chapelain des Allinges » (Raverat, *ib.*, p. 563-564). Organisées aussi par le clergé furent les grandes fêtes de 1873, du Doctorat de François en 1878, du Triduum de septembre 1894, en commémoration du trois centième anniversaire de l'entrée de saint François en Chablais, etc. : processions, oriflammes, guirlandes, arcs de triomphe, reposoirs, messes solennelles, cantiques de circonstance,

vente de « souvenirs », bref tous les éléments connus des fêtes de ce genre, mais aucune particularité rituelle en dehors de celles qui sont approuvées et ordonnées par l'Église. Il se peut qu'au cours de grandes fêtes comme celles-ci, les tendances populaires se soient manifestées aussi ; mais comme les auteurs des descriptions sont en général des ecclésiastiques, ces manifestations ont été passées sous silence.

Un autre correspondant me fait remarquer que « saint François est très vénéré à Thonon, centre principal de son célèbre apostolat du Chablais contre les protestants ». Mais les faits connus ne dépassent pas la norme ordinaire de la vénération savante. Je veux dire qu'on n'y discerne aucun élément *populaire* ancien ou moderne et que les témoignages de cette vénération ne comportent, en dehors des prières à l'église conformes au rituel, rien d'autre que des « souvenirs historiques » du même ordre que ceux qu'on rencontre dans toutes nos villes attachés à des personnages célèbres à des titres divers, et non pas seulement saints. Voici quelques faits empruntés à Mgr Piccard, *Souvenirs de saint François* (Mémoires de l'Académie chablaisienne, t. XIX, 1905) : on montre à Thonon une maison dite « de la Garde de Dieu » où François se réfugia, comme il était poursuivi par des protestants, en s'écriant : à la garde de Dieu ; mais cette maison n'est pas l'objet ni le centre d'un culte. De même, le saint se réfugia un jour dans un recoin obscur de la maison Jordan : « une petite croix en fer blanc fixée sur le volet de la devanture y aurait été mise par le saint lui-même, en souvenir de sa délivrance ». On peut douter que cette croix de fer blanc ait duré pendant trois cent trente ans sans s'abîmer, ni être remplacée ; elle ne semble en tout cas l'objet d'aucun culte spécial, ni d'aucune pratique populaire. Aux environs de Thonon, à la Chavanne, se voit un chataignier où saint François passa une nuit d'hiver, attaché à une branche. Le caractère sacré de cet arbre est indéniable ; il fait partie d'un curieux cycle légendaire où paraissent des animaux fantastiques, des divinités païennes et Satan. Faux ou réel, le séjour de François sur cet arbre a christianisé de vieilles croyances locales ; mais le châtaignier est tout de même si bien sorti du culte primitif que lors des fêtes de 1894, les sœurs de Thonon encadrèrent un millier de photographies du saint avec du bois ou des feuilles de cet arbre en guise de « souvenir », mais non pas en qualité d'objets sacrés ou bénits (Périllat, *Fêtes des Allinges*, p. 96). Et ainsi de suite pour bien d'autres éléments de la légende hagiographique de François de Sales dans le Chablais.

Quant au circuit du chapeau, M. Saintyves me dit aussi qu'il ne lui connait aucun parallèle hagiographique. — A. V. G.

§

Pécuchet et... Bouvard. — Edouard Maynial a signalé, dans *La Jeunesse de Flaubert* (*Mercure* 1913), que Pécuchet (Frédéric) d'Yve-

tot avait été le premier lauréat nommé à la distribution des prix du lycée de Rouen en 1836, à laquelle assistait l'élève de quatrième Flaubert. J'ai vérifié que le prix d'honneur de Mathématiques spéciales, F. Pécuchet, n'avait, malgré ce succès,été reçu ni à l'Ecole Normale; ni à l'Ecole Polytechnique. Dans l'esprit de Flaubert, ce souvenir a pu se marquer profondément et ce nom rester, comme le symbole du médiocre et du raté. Ne lui aurait-il pas donné aussi le Frédéric de *l'Education sentimentale* définitive ?

Si Bouvard est né en même temps que Pécuchet, il peut provenir de l'astronome Bouvart, qui a publié, à ce moment, ses observations des irrégularités d'Uranus; ces observations ont conduit, dix ans plus tard, l'avisé Le Verrier à la découverte de Neptune par le calcul. — PAEJT.

§

Le latin et la botanique. — On nous écrit :

Paris, le 16 février.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous communiquer quelques remarques (que vous publierez dans le *Mercure* si vous le jugez bon) à moi suggérées par la récente chronique de votre collaborateur M. Camille Vallaux (n° du 1er février 1924). Analysant un travail de M. A. Guillaume sur les limites de la végétation dans le Nord et l'Est de la France, M. Vallaux s'insurge contre l'emploi du latin — seul — dans la désignation des plantes et réclame des noms français. Plaisante critique, et j'aimerais savoir comment M. Vallaux nommerait le *Deschampsia discolor* ou le *Ptychotis heterophylla*, par exemple. Si, comme il le dit, on n'est pas forcé de savoir que le *Bromus maximus* est une graminée, je ne vois pas en quoi le fait de dire « Brome très grand » indiquerait mieux la famille à laquelle appartient cette herbe.

Recevez, etc.

PIERRE ALLORGE.

§

A propos de « l'Homme de Cour ». — A la faveur d'une révélation enthousiaste de M. Rouveyre, de jeunes littérateurs ont découvert depuis peu *l'Homme de Cour*, de Baltazar Gracian. Et, aussitôt,on a dit introuvable la traduction d'Amelot de la Houssaie, et on vient de la rééditer.

Introuvable ? Pas tant que cela. Les éditions du XVIIe et du XVIIIe siècles étaient, récemment encore, cotées de 3 à 5 francs, aux catalogues des bouquinistes, ce qui n'est pas le cours des livres introuvables.

Puisque l'œuvre oubliée du jésuite espagnol va connaître un renouveau de vogue, voici, à titre de curiosité, l'opinion de la Monnoye sur Gracian et son traducteur :

N'en déplaise au traducteur de Gracian (M. de la Houssaie) le P. Bouhours a très bien jugé de cet Espagnol. C'est bien au sieur de la Houssaie, qui ne sait point sa langue, à reprendre le P. Bouhours. Je doute fort que la Traduction qu'il nous donne ici soit bien reçue. C'est une copie qui conserve tous les vices

de l'original, et qui est d'autant plus défectueuse qu'elle est plus fidèle. Il seroit du devoir de Messieurs de l'Académie d'empêcher l'introduction d'un style si opposé au goût François, qui n'est autre que le bon goût (La Monnoye : *Œuvres choisies*, La Haye, 1770, t. III, p. 183).

Les mêmes raisons nous feront louer Amelot de la Houssaie, qui le faisaient blâmer par la Monnoye. Les « belles infidèles » n'ont plus nos faveurs. Et le goût au nom duquel le P. Bouhours rendait ses arrêts, tant de cuistres nous en ont dégoûtés ! — E. MORIN.

§

La calvitie de G. d'Annunzio, ou voilà pourquoi votre fille est muette. — Qui n'a été frappé, à la vue d'un des portraits de Gabriele d'Annunzio où il est représenté nu tête, de cette calvitie ancienne, si ancienne qu'aussi tard en arrière que l'on remonte, celle-ci ressort comme un stigmate ? Loin de nous l'idée de médire des chauves... quand ils le sont du fait de l'âge :

cecidere capilli,
vernantesque comas tristis abegit hiems ;
nunc umbra nudata sua jam tempora moerent,
areaque attritis ridet adusta pilis...

Ainsi chantait, croyons-nous, Titus Petronius Arbiter, ce Gaulois de Marseille si en faveur auprès de Néron. Mais une calvitie prématurée, n'est-ce pas, un peu, la vision de cette tête de mort évoquée par un autre Gaulois, le Bordelais Ausone, Epigr. 72, 1 :

abjecta in triviis inhumati glabra jacebat
testa hominis, nudum jam cute calvitium ?

Nous méditions ce délicat problème capillaire quand un article de Mme Serao nous est tombé sous les yeux. Il a paru dans le *Secolo* de Milan, le 14 octobre 1923, sous le titre alléchant : *Come d'Annunzio perdette i capelli*. Et voici l'histoire que nous conte celle qui fut, de toujours, la grande amie de Gabriele. A vingt ans, celui-ci possédait une merveilleuse crinière bouclée, de couleur châtain doré. Dans un duel, qu'il eût, un brutal coup de sabre lui produisit sur la tête une entaille telle que le chirurgien, à l'aspect du sang qui fluait à gros bouillons, perdit lui-même la tête et arrosa, inonda le chef auguste du futur chantre des *Laudi* du contenu tout entier d'un flacon de perchlorure de fer pour couper l'effroyable hémorragie. Or la blessure n'était que superficielle. Elle ne tarda pas à se cicatriser, laissant d'elle une simple ligne. Mais le perchlorure avait détruit le bulbe des cheveux et c'est ainsi que ceux-ci finirent par disparaître de la sommité testale d'Annunziesque... Matilde Serao ajoute, d'ailleurs — et cette remarque confirme l'éternel *in cauda venenum* de l'antique sagesse, — qu'il se pourrait aussi que l'intense labeur intellectuel combiné avec l'excès des plaisirs ait sa part

à la dévastation pileuse du chef auguste du poète aviateur qui, lui aussi, écrivit un *Feu*. — C. P.

§

Un mot du chimiste Chevreul. — Le dessinateur Paul Renouard, qui vient de mourir et à qui la revue *Blois et le Loir-et-Cher* consacre un numéro spécial, aimait à raconter qu'il avait passé avec le célèbre chimiste Chevreul le jour où celui-ci atteignit ses cent ans

Chevreul habitait une petite maison sans étage, au Jardin des Plantes. Renouard s'y présente vers sept heures du matin. Il entre : un couloir, — personne ! Il pousse la première porte à droite : une pièce non habitée. La deuxième porte à droite : une cuisine ; du lait qui bout, sur le feu ; et toujours pas âme qui vive. De l'autre côté du couloir, une seule porte : ce ne peut plus être que celle-là qui mène à la chambre du vieillard. Renouard frappe : nulle réponse. Avec précaution, il ouvre : devant lui Chevreul dort, la bouche ouverte. Renouard n'ose bouger. Puis, il s'enhardit. Il s'approche du lit. Il touche le bras de Chevreul. Chevreul ouvre l'œil, regarde cet homme qu'il n'a jamais vu, et tout de suite lui dit, le plus simplement du monde :

— Comme vous êtes gentil de me réveiller ! Je faisais un mauvais rêve : je rêvais aux gens que j'ai vu guillotiner à Cholet en 1793 !

§

Le prix des cinq trillions.—La conférence juridique Demolombe, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro et qui avait porté la question du prix des cinq trillions à son ordre du jour, s'est réunie le mardi 5 février au Palais de Justice de Paris, sous la présidence de Mᵉ Jacques Mourier, avocat à la Cour d'appel.

Il s'agissait de décider si les membres d'un jury littéraire qui décernent un prix à l'œuvre la plus médiocre couronnée dans l'année peuvent ou non être assignés en dommages-intérêts par le bénéficiaire de cette flatteuse distinction.

Mᵉ Robaglia, soutenant les intérêts de l'auteur, s'est efforcé d'établir qu'il y avait préjudice et, par conséquence, que réparation civile était due.

Mᵉˢ Dussac et Mirat ont défendu la thèse contraire, laquelle a prévalu devant l'assemblée qui a décidé à la majorité qu'en l'espèce (prix des cinq trillions) les membres du jury ne pouvaient être assignés en dommages-intérêts.

Pour le banquier Dambreuse, rue d'Anjou, signataire de la lettre qui accompagnait l'envoi des fonds au lauréat et dont nous avons donné le texte dans notre dernier numéro, voici ce que « le Chat » du *Journal* en dit:

Dambreuse, mais voilà un nom de banquier qui ne nous est pas inconnu. S'agirait-il d'un descendant du banquier Dambreuse, dont la banque se dresse

précisément rue d'Anjou, dans l'*Education sentimentale* ? Flaubert nous a décrit les funérailles magnifiques de cet homme puissant ; il termine par cette phrase admirable : « La terre mêlée de cailloux retomba ; et il ne devait plus jamais en être question dans ce monde. »

Flaubert ne prévoyait pas le prix Flaubert.

M. Jean Viollis a remercié de l'honneur qui lui était échu par un article des *Marges* qui se termine ainsi :

Nos augures se réunirent. Ils votèrent quatre fois. Je veux dire que quatre fois, chacun se donna le pur plaisir de satisfaire ses rancunes. On sut ainsi que Pierre Mille avait quatre ennemis, François Porché de même, et que j'avais étrillé dans le temps quatre autres de ces braves gens. Jusqu'à Paul Valéry, qui trouva son pou dans l'assemblée ! Il eut un suffrage. Pour finir, on passa à l'exécution des desseins ourdis chez le ressemeleur du coin, et on me fit l'honneur de m'élire. Mon vieux Souday accourut en sifflant, lâcha le coup de pied de l'âne. Chacun était donc à sa place et nous n'avions qu'à remercier les Dieux.

J'imagine les perplexités d'un lecteur éloigné des manœuvres littéraires. Il se dit : « En six mois, un roman tombe de l'excellent au pire ! Qui a raison ? » Ami lecteur, ni toi, ni moi, ni eux ne saurions en décider. Au bout de quelque cinquante ans, la Trompette de l'Ange ressuscite l'écrivain d'entre les morts : dans la vallée de Josephat il vient écouter sa sentence. Pour ma part, je m'avancerai sans trop trembler, mes bouquins sous le bras, et j'oserai les opposer dans la balance à l'œuvre d'un Deffoux ou même d'un P.-P. Plan.

Quant au « coup de pied de l'âne » de M. Paul Souday, il a été « lâché » dans le *Temps* du 24 janvier de cette manière :

Le prix de cinq trillions de marks, pour le plus mauvais ouvrage honoré d'un prix littéraire, vient d'être décerné à M. Jean Viollis, par six voix contre quatre à M. François Porché. Je n'étais pas de ce jury d'écrivains. Mais M. Jean Viollis peut constater que mon jugement sur sa *Fiole d'un sou*, qui l'a si fort ému et induit en récriminations, s'accordait impartialement avec l'opinion d'une partie notable du monde des lettres. Sans compter que les quatre jurés qui lui ont *préféré* M. François Porché, si l'on peut dire, n'ont témoigné par là que d'une préférence toute relative, n'impliquant aucune admiration pour le roman gratifié l'an dernier au second prix Flaubert. Pour le jury des cinq trillions, qui ne donne qu'un prix, il faut bien qu'il y ait des degrés du médiocre au pire ; mais les échelons peuvent être extrêmement rapprochés.

Comme le dit l'heureux lauréat, songeant à la vallée de Josaphat : « Quelquefois Dieu le Père a le droit de rire dans sa barbe ! »

§

Contrepetteries anciennes et modernes. — MM. J.-W. Bienstock et Curnonsky, qui, par un chapitre supplémentaire (hors commerce) à leur recueil d'anecdotes (*T. S. V. P.*) vont peut-être remettre à la

mode le « petit jeu badin des contrepetteries », donnent de ce divertissement l'excellente définition suivante :

Une interversion de lettres qui dénature un mot ou un membre de phrase et lui confère un sens nouveau le plus souvent grossièrement comique, mais d'une bouffonnerie imprévue.

C'est, en somme, le vieux jeu qui peut se ramener à la formule « Dites ne dites pas » et les bibliophiles connaissent bien certain in-douze tiré à 350 exemplaires et devenu peu commun :

Le Trésor des équivoques, antistrophes ou contrepéteries, mirifique parangon du beau et honnête langage, par Jacques Oncial, maître en l'Ecole des Chastes. — Gelatopolis, *extra bibliopolas anno laetitiae*, MCCCCIX; de 140 pp.

L'auteur de ce recueil serait un universitaire et, même, appartiendrait à l'enseignement supérieur... mais nous n'avons ni la mission, ni l'ambition de compléter les *Anonymes* de Barbier ou les *Supercheries littéraires* de Quérard.

Contentons-nous, plutôt, de citer deux contrepetteries, lesquelles, si elles ne sont pas empruntées au recueil de Jacques Oncial, ont le mérite de montrer le danger qui peut résulter du changement de place d'une voyelle dans un mot : l'*i*, l'*e* et l'*a* ne sont point interchangeables ou il en peut résulter quelque dommage.

Tout d'abord cette anecdote qui a été différemment narrée. Les circonstances importent peu d'ailleurs, le mot reste le même.

A la fin de la vie de Musset déjà malade, très malade, Villemain se serait présenté chez le poète pour lui faire, peut-être, une dernière visite.

— Monsieur est absent, répondit la gouvernante, le modèle des gouvernantes, le chien de garde, avec Paul de Musset, de la réputation et de la mémoire de l'infortuné Fantasio.

— Fort bien, aurait repris l'auteur d'un *Lascaris* aujourd'hui oublié, dites-lui que je suis venu le voir et n'oubliez pas d'ajouter, de ma part, qu'il *s'absinthe* trop.

Après l'Académie, la Comédie-Française. Voici une contrepetterie attribuée à Mlle Bourgoin, la charmante Marie-Thérèse-Etiennette Bourgoin, cette rivale de Mlle Mars.

On connaît la phrase par quoi est marquée l'entrée d'Araminthe dans les *Fausses Confidences* :

— Marthon, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement, et qui passe sur la terrasse (1) ?

Or, un soir, la langue de la comédienne fourcha de telle façon que, le plus malencontreusement du monde, un *i* vint se substituer à l'*a* du texte, là où il convenait le moins.

(1) Acte I, scène VI.

On devine le résultat : l'actrice n'avait point cessé de parler la langue de Racine ; un formidable éclat de rire naquit néanmoins du parterre et gagna l'orchestre, pour faire long feu, dans les loges, derrière les éventails.

Quant à Thérèse Bourgoin, toute confuse, devant cette catastrophe inopinée, elle pensa se trouver mal de honte, comme si la chose lui fût arrivée à elle-même :

La reine, hélas ! défaille et tendrement se pâme.

P. D.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — M. Barthélemy Robaglia, en décembre 1913, a proposé au Conseil municipal la création d'un « office municipal pour favoriser l'embellissement de Paris ». Sous la présidence de droit du préfet de la Seine, l'office aurait été composé comme suit : huit conseillers municipaux, deux sénateurs et trois députés de la Seine, trois membres de l'Académie des Beaux-Arts et deux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, cinq directeurs ou rédacteurs en chef de grands journaux parisiens, le président de la Chambre de commerce, dix personnalités mondaines parisiennes, deux architectes, le directeur des services municipaux d'architecture, le directeur administratif des travaux de Paris, et le directeur des Beaux-Arts de la ville.

Ces messieurs se seraient occupés de « seconder l'action municipale au moyen de subventions destinées à l'acquisition d'immeubles artistiques ou historiques, à l'aménagement des squares, à la décoration de monuments ou d'édifices municipaux ». Ils auraient en outre « suscité ou encouragé l'initiative privée, au moyen de subventions, prix, etc. »

M. Robaglia indiquait par le menu les procédés à employer pour fournir à l'office des ressources importantes et sans cesse renouvelées.

Qu'est devenu ce projet ? — A. C.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.